

Dawn Dumont

LES POULES DES PRAIRIES PARTENT EN TOURNÉE

Roman



Éditions
HANNENØRAK



Table des matières

[Couverture](#)

[Page de demi-titre](#)

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Chapitre 1: Jour 1 Dimanche 11 juin 1972 Saskatoon, Saskatchewan](#)

[Chapitre 2: Jour 2 Lundi 12 juin 1972 Chicago, Illinois](#)

[Chapitre 3: John](#)

[Chapitre 4: Nadine](#)

[Chapitre 5: Jour 5 Kiruna, Suède](#)

[Chapitre 6: Jour 7](#)

[Chapitre 7: John](#)

[Chapitre 8: Jour 9 Hambourg, Allemagne](#)

[Chapitre 9: John](#)

[Chapitre 10: John](#)

[Chapitre 11: Jour 12](#)

[Chapitre 12: Edna](#)

[Chapitre 13: Nadine](#)

[Chapitre 14: Jour 14 Retour à la maison](#)

[Chapitre 15: Edna](#)

[Remerciements](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

LES POULES DES PRAIRIES PARTENT EN TOURNÉE

OceanofPDF.com

Dawn Dumont

LES POULES DES PRAIRIES PARTENT EN TOURNÉE

Roman

Traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Grenier



OceanofPDF.com

Éditions Hannenorak
24, rue Chef Ovide-Sioui
Wendake (Québec) G0A 4V0
Téléphone : 418 407-4578
editions.hannenorak.com

Mise en pages et maquette de la couverture : KX3 Communication inc. Illustration de la couverture : Meko Ottawa, *Traditional disco*, 2022 Révision : Catherine Lemay, Cassandre Sioui

Les Éditions Hannenorak tiennent à remercier le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) de leur soutien financier.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Titre original : *The Prairie Chicken Dance Tour*

© Dawn Dumont, 2021, en accord avec CookeMcDermid et The Cooke Agency International.
La version originale anglaise a été publiée par Freehand Books.

© Éditions Hannenorak, 2022, pour la traduction française
Tous droits réservés

Dépôt légal : 3^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-925118-12-1 (papier)
ISBN 978-2-925118-13-8 (PDF)
ISBN 978-2-925118-14-5 (EPUB)

Distribution au Canada :
Diffusion Dimedia

Distribution en Europe :
Distribution du Nouveau Monde

OceanofPDF.com

*Pour mes deux meilleurs professeurs,
Vincent et Alicia, et tous les enfants qui ne sont
jamais revenus à la maison*

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

JOUR 1

Dimanche 11 juin 1972
Saskatoon, Saskatchewan

JOHN

C'était le premier vol à vie de John Greyeyes. Et il n'était pas exactement nerveux. C'était plus de la curiosité qu'il ressentait, au beau milieu de cet aéroport rempli de voyageurs qui allaient et venaient, lui lançant des regards suspicieux au passage. Tous des monias. Pas la moindre teinte de brun, de noir, de rouge ou de jaune dans son champ de vision, ce qui voulait dire qu'il sortait du lot comme un âne sur une piste d'hippodrome, avec son chapeau et ses longues tresses qui tombaient le long de sa chemise en chambray. John n'avait pas vraiment réfléchi à ce qu'il allait porter : on aurait pu s'étouffer avec la poussière qui restait sur ses bottes, et la petite brise qu'il sentait sur ses jambes lui laissait croire que ses jeans fanés comptaient plus d'un trou et qu'ils supporteraient peut-être un dernier lavage, mais pas plus.

Ses vêtements étaient propres, cela dit ; sa mère s'en était assurée. Elle était passée la veille au soir, convaincue qu'un célibataire comme lui oublierait d'apporter les choses importantes. Elle n'avait pas tort.

— Même pas pensé à prendre de bobettes, l'avait-elle grondé.

— L'Europe existe depuis pas mal de temps, pas mal sûr que je peux trouver ça là-bas, des sous-vêtements, avait-il répondu.

— C'est pas pareil, là-bas, avait-elle dit. Le monde est fou. Petit. Bruyant.

— Oui, Maman, c'est juste une bande de lutins.

Elle ne l'avait pas trouvé drôle. Évidemment, Lenore Greyeyes n'était pas du genre à rire quand elle était nerveuse et elle était nerveuse de laisser partir son « bébé » loin là-bas, en Europe, même s'il était un grand bonhomme de trente ans.

— Hé, face de rat !

John a fait volte-face pour voir son frère passer les portes coulissantes. Plus jeunes, ils avaient quasiment l'air de jumeaux. Mais Amos avait choisi une autre voie depuis le temps. Tandis que John se faisait rancher, Amos avait joué des coudes jusqu'à devenir chef de la réserve de Fineday. Cheveux courts rasés en brosse, pantalons amples et décontractés, veston sur les épaules. Pas de cravate, ce qui voulait dire qu'il n'avait aucune réunion avec des Blancs à l'horaire.

— Pff, poignées d'amour, a répondu John en fixant délibérément le tour de taille d'Amos.

Ce dernier développait effectivement toute une bedaine de bière, preuve qu'il passait trop de temps assis à des tables de conférence à prendre des décisions à propos des problèmes de la réserve pour finalement constater qu'il n'avait pas d'argent pour les régler. Le genre de vie qui rendrait fou quelqu'un comme John. Mais Amos adorait ça – un peu trop, même, apparemment.

Amos s'est arrêté à une vingtaine de centimètres de son cadet et l'a regardé dans l'œil droit. Il examinait les yeux des gens en profondeur ; John lui avait répété des millions de fois à quel point c'était désagréable. Mais Amos affirmait qu'on devait « voir un homme » avant de lui adresser la

parole. Après avoir communiqué un moment avec l'esprit réfractaire de John, Amos a ouvert la bouche :

— Merci pour ça.

John aurait rougi s'il n'avait pas eu le teint aussi foncé.

— Ouais, ben, c'est quand même l'Europe. C'est moi qui devrais te remercier.

Amos a éclaté de rire :

— Pas besoin de mentir, frérot !

John a esquissé un sourire. Ils savaient très bien tous les deux que John disait n'importe quoi. Amos lui avait téléphoné trois jours avant pour lui faire la grande demande :

— Je suis dans la merde, petit frère. Faut que tu m'aides.

John était à bout de souffle : il était en train de nettoyer des selles sur le perron avant lorsque la sonnerie avait retenti, et comme ça ne sonnait jamais sauf si quelqu'un venait d'accoucher, ou de se marier, ou de mourir, il avait couru pour aller répondre.

Le premier réflexe de John en entendant la voix tendue de son frère avait été de raccrocher. Mais Amos avait aussitôt tourné le fer dans la plaie, la voix basse, aussi douce qu'une brise estivale :

— Tu m'en dois une.

On aurait dit que le monde entier s'était tu à cet instant, tandis que John remontait dans ses souvenirs, jusqu'à son enfance, les deux frères en train de se faire des promesses dans la salle de bains éclairée par la lune. John avait inspiré ; il fallait toujours payer, tôt ou tard. Et, bien sûr, il fallait que ça implique tout ce qu'il détestait le plus : voyager, faire des rencontres, gérer de l'argent.

— La troupe de danse au complet est malade : intoxication alimentaire, avait dit Amos. Tous les danseurs, en train de se chier dessus jusqu'à la

déshydratation. Les docteurs disent qu'ils peuvent pas sortir du lit, sans même parler de sortir du pays... Peux-tu croire ça ?

John n'avait aucune idée de quelle troupe de danse son frère pouvait bien parler, et son silence était probablement assez révélateur, parce qu'Amos avait poursuivi ses explications :

— La troupe des Poules des prairies, fondée par la fille qu'on connaît, une Redcloud... Tu vois de qui je parle ?

John avait le vague souvenir d'une femme de petite taille aux longs cheveux noirs bouclés.

— Genre.

— Elle habite juste en face de chez vous, de l'autre côté de la route ! Bon Dieu, ça t'arrive de te sortir la tête du cul ?

C'était là une des nombreuses pommes de discorde entre les deux frères. Amos trouvait son frère trop coincé et John trouvait que son frère ne se mêlait pas de ses affaires.

— Je vais raccrocher...

— Excuse-moi. C'est vrai que tu mènes une vie riche et excitante. Seul avec toi-même, avait ajouté Amos d'une voix qui allait en s'accéléralant. Bon, bref, sa troupe était censée se rendre en Europe pour participer à une couple de festivals, dont un gros truc en Suède avec des Indiens venus des quatre coins du monde – une sorte de tournée de bienfaisance –, puis une autre affaire en Allemagne. Paraîttrait que les nazis adorent les Indiens.

— C'est plus des nazis, Amos, depuis au moins vingt-cinq ans.

Amos avait poussé un grognement.

— Ça va toujours rester des nazis dans mon livre à moi.

Leur père était parti se battre en Allemagne et avait été enterré dans un champ quelque part là-bas.

— Encore heureux que tu sois pas à la tête de nos relations internationales.

— Écoute-moi. J'ai personne d'autre que toi, sinon j'aurais demandé à quelqu'un d'autre. Tu joues du tambour, tu sais danser, tu te débrouilles avec n'importe quel foutu instrument... et je te fais confiance.

— Ça fait plus de dix ans que j'ai pas dansé.

John avait cessé la danse après l'enterrement de sa kukum Yellow Belly. C'était avec elle qu'il avait commencé et, maintenant qu'elle était morte, il ne se voyait pas continuer tout seul. Et, en plus, on avait besoin de lui au ranch.

— N'importe quoi, avait rétorqué Amos. Danser, c'est comme monter à cheval.

— C'est quand la dernière fois que t'es monté à cheval ?

— On s'en fout. J'ai toujours haï ça.

John avait fait claquer sa langue.

— Pourquoi pas tout annuler ?

Silence. John savait que son frère choisissait ses mots avec précaution, ce qui lui indiquait que le gros argument de vente s'en venait. Il allait prendre ses mots à cent piasses et les simplifier afin que son petit frère soit en mesure de comprendre.

— T'as entendu parler de la National Indian Brotherhood ?

— Ça sonne comme une gang de joyeux lurons qui s'en vont camper ensemble pis qui chantent *Kumbaya* autour du feu.

— Ces gars-là ont une maudite grosse influence ici et à Ottawa. Même aux États, ils ont du pouvoir.

John n'avait pu retenir un rire en percevant l'irritation dans la voix de son frère.

— Bref... Je leur ai promis que je m'arrangerais pour que ça marche. Ils m'ont mis sur le dossier et, comme tu le sais, j'ai... des ambitions, au-delà de la réserve.

— Des ambitions qui pètent plus haut que le trou, avait répondu John.

Il savait également que son frère avait une femme et cinq enfants et que ça rendait ses prises de décision autrement plus importantes que les siennes.

— Diarrhée ou pas diarrhée, cette merde-là va avoir lieu. Et t'es le seul être humain à qui je fais confiance...

— Tu l'as déjà dit...

— Ben je le pense réellement. Je sais que je t'en demande beaucoup : quinze jours avec trois personnes que t'as jamais vues, voyager dans des pays étrangers avec une gang d'inconnus, avait dit Amos avant de marquer une pause. Mais, tsé, ça pourrait être bon pour toi. Tu sors jamais de ta ferme.

On pouvait faire confiance à Amos pour transformer une faveur qu'on lui faisait en une faveur qu'il nous faisait à nous.

— C'est pas une ferme, c'est un ranch.

— Tu vis là-bas, tout seul. On entend jamais parler de toi ou de possibles amis. Tu vas à aucun party, tu prends jamais de brosse. C'est pas normal. T'as trente ans, pas quatre-vingts.

John s'était mis à rire parce qu'ils étaient au téléphone et que son frère ne pouvait pas voir son visage ni la façon dont ses yeux scrutaient l'horizon par la fenêtre. Toujours en train de chercher quelque chose, sans même savoir ce que c'était. *Et, dans ce cas, comment je saurai que je l'ai trouvé, ce quelque chose, si je le trouve un jour ?*

Mais maintenant, en personne, face à face au milieu d'un aéroport aseptisé, John a gardé le contrôle sur son visage. Il est même parvenu à feindre l'enthousiasme afin de permettre à son frère de se sentir un peu moins mal de l'envoyer dans l'œil de la tempête.

Amos a sorti des billets de sa poche.

— Sont tous là. T'as ton passeport ?

John a tapoté sa veste en jeans à la hauteur de sa poitrine.

— Parfait.

— Et pour l'argent, on fait quoi ? À moins que tu veuilles qu'une bande d'Indiens affamés t'appelle de l'Europe.

— Oh, oui, c'est vrai, a dit Amos en sortant un chèque chiffonné de la poche intérieure de son veston et en le tendant à John avec réticence. Tu fais attention avec ça, OK ? Dépense-le pas au complet d'un coup.

John a baissé les yeux sur le chèque.

— Tu me niaises ?

— Va falloir que vous soyez économes...

— Cinq cents piasses pour quinze jours ? On va être obligés de se gruger les bras comme des coyotes pris au piège quand on va avoir faim, oui.

Amos a fait claquer sa langue.

— Pour ben du monde, ça représenterait un gros montant. En plus, les festivals devraient fournir la majorité des repas.

John a remarqué que le chèque devait être encaissé.

— Et où est-ce que je suis censé déposer ça ?

— Les gros aéroports ont des banques pis ce genre de trucs. Ils ont des concierges qui s'occupent des voyageurs.

John a fixé les yeux sur lui, un sourcil levé, puis il a plié le chèque et l'a enfoncé dans sa poche de poitrine.

— T'es mieux de rester pas loin du téléphone, juste au cas.

— Oh ! Une autre affaire. À Chicago, t'as rendez-vous avec le chef de la National Indian Brotherhood. Ernest Standing Bull. Un gars super. Tu vas

triper sur lui.

John était pas mal sûr qu'il allait plutôt s'en sacrer.

— Tu sais, juste lui dire à quel point t'es content de participer à la tournée. Et que ton but c'est de répandre notre culture aux quatre coins du monde, des trucs du genre.

— Tu veux que j'en beurre épais, c'est ça ?

— Aussi épais qu'une couche de fiente dans un poulailler.

John a jeté un coup d'œil à l'horloge.

— Ils sont où, les autres membres du groupe ? Deux danseurs, c'est bien ça ?

— Trois. Deux femmes et un gars super hot des États. Il doit être en route en ce moment même. Pas trop de temps à perdre : Danielle a réussi à le recruter seulement hier.

Amos souriait toujours lorsqu'il prononçait le nom de son épouse.

— Tu me niaises ?

— Il s'appelle Lucas Pretends Eagle, de la nation hunkpapa. Champion de danse des herbes, de danse libre masculine, de danse traditionnelle aussi... Paraît qu'il fait même les cerceaux.

John était impressionné, mais sceptique : comment un aussi bon danseur pouvait-il être disponible sans préavis ?

— Et les femmes ?

Encore une fois, Amos a marqué une pause.

— Ah, merde, Amos, c'est quoi l'affaire ?

— Tu vois c'est qui le chef des Thunderchild, Devon Shield ? Tu les connais, ceux qui ont de l'argent du pétrole à plus savoir quoi en faire. Le p'tit maudit me lâche jamais. Une fois, durant une réunion du Conseil, il m'a traité de « pas sincère »... Peux-tu croire ça ?

— Inconcevable. Et ?

— Il a une ado de dix-neuf ans, une super fille : intelligente, jolie...

— Et ?

— Mais un peu indomptable, il paraît. Mais tous les enfants sont comme ça, à cet âge-là, non ? a précisé Amos avec une tentative de rire de connaisseur. Et, bref, comme c'est un bon père, il aimerait ça qu'elle sorte de la réserve un peu. Tsé, pour l'éloigner des garçons...

— Je suis pas une foutue gardienne !

— Il me l'a pratiquement enfoncée dans la gorge...

— Veux-tu ben me dire qu'est-ce que j'y connais, aux adolescentes ?

— Calme-toi. Elle a déjà un chaperon. Sa vieille tantine ou quelque chose comme ça. Elle va la surveiller, a dit Amos en regardant aux alentours, à l'affût des oreilles indiscrètes. Mais ça serait vraiment, vraiment, *vraiment* parfait si la fille revenait à la maison sans s'être fait mettre un petit papoose dans le porte-bébé.

— T'es pas sérieux ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse, que je la force à avaler sa pilule ? a demandé John, qui n'avait jamais vu la « pilule » en question, mais qui en avait entendu parler.

— Je me fous de comment tu t'y prends ! Fais juste t'assurer qu'elle revient chez elle encore vierge, ou du moins pas engrossée.

— C'est des danseuses, au moins ?

Une autre pause.

Si John n'aimait pas autant son chapeau, il s'en serait servi pour fouetter son frère.

— Elles dansent pas ?

— T'étais pas prof de danse, toi ? Pour les cousines ? Je suis pas mal sûr que c'est toi qui avais donné des cours à Murielle et Ernestine, dans la

grange, cette fois-là, juste avant le pow-wow.

— Là, on parle d'une ostie de tournée professionnelle, pas d'un pow-wow traditionnel au milieu de nulle part.

— Mais vous allez en Europe, et là-bas personne sait c'est quoi de la danse de pow-wow féminine. Si les filles sont pas bonnes, qui va s'en rendre compte ?

John a secoué la tête en signe de dépit.

— Crosseur un jour, crosseur toujours.

— Elles étaient disponibles. OK ? Et je leur ai trouvé des costumes... Fait que tu devrais plutôt me remercier.

— Des regalia.

— Quoi ?

— On dit des regalia. C'est pas des costumes ni des déguisements. C'est des regalia.

Avant que son frère ne puisse se fendre d'une réplique arrogante, l'aéroport a été secoué par une longue plainte haut perchée. On aurait dit la rencontre d'une alarme d'incendie et d'une bouilloire qui siffle. Le son vaguement humain continuait et John a fini par conclure que le propriétaire de cette voix était jeune, clairement en colère et incapable de prononcer deux mots sans les noyer sous une pluie d'insultes. Aux oreilles de John, ça sonnait comme :
« Arrêtedemepousserjesuisbentropfatiguéepourquoiteslàjevoulaismêmemepas y aller ! »

John a senti le stress lui pénétrer les os en voyant la voix se matérialiser au coin du corridor. La propriétaire des poumons en feu était exactement comme il l'avait imaginée. Boudeuse, joues rondes, d'une beauté à lui attirer des ennuis, longs cheveux noirs s'agitant d'un côté et de l'autre tandis qu'elle engueulait en alternance l'homme à sa gauche et la dame aux

cheveux courts à sa droite. Celle-ci peinait à suivre la cadence, sa hanche droite sursautant légèrement à chaque pas.

John a envoyé un coup de coude à Amos et a pointé la dame des lèvres.

— Un peu d'arthrite, a expliqué Amos, prétendant que ça n'avait aucune importance, comme s'il avait dit : « T'as un petit bout de viande d'orignal entre les dents. »

John lui a lancé un regard hargneux, qu'Amos a préféré ignorer afin de se concentrer sur le sourire qu'il offrait au grand bonhomme se dirigeant vers lui.

John s'est dit qu'il s'agissait sûrement du papa sournois, ce qui voulait dire que la dame à la hanche arthritique était sa troisième danseuse. Ou sa non-danseuse. De taille moyenne, elle portait de grosses lunettes couvrant la majeure partie de ses traits. Sa coupe carrée de gamine reposait sur une tête qui rappelait plus celle d'une agricultrice chevronnée que celle d'une petite fée marraine. John a poussé un soupir.

Le sourire artificiel d'Amos traversait de part en part son visage d'imbécile heureux.

— Bonjour, bonjour, Chef, a-t-il dit en faisant un pas en avant, presque agressif, la main tendue.

— C'est lui qui va s'occuper de la troupe ? a commencé le chef d'un ton bourru.

— C'est ça, oui. C'est mon frère.

— Un peu vieux.

Les poils de John se sont hérissés. Il pouvait bien parler, lui.

— Où est ta femme ? a demandé le chef Shield.

— Là où je l'ai laissée, dans le lit de mon cousin, y a cinq ans.

Le chef Shield n'a pas pu réprimer un ricanement, malgré son air renfrogné. Il a pointé du pouce les femmes à ses côtés.

— Voici ma fille, Desiree, et ma sœur, Edna.

Ayant aussitôt décidé que John était trop vieux pour présenter un quelconque intérêt, Desiree s'est mise à examiner le comptoir d'enregistrement derrière lui. Edna lui a tendu la main, une main toute menue qu'il a serrée dans sa grosse patte calleuse.

— Merci d'avoir accepté de prendre la tournée en charge dans un délai aussi court, l'a remercié Edna. Votre frère dit que vous êtes champion de danse à travers toute l'Amérique de Nord.

— Mon frère dit pas mal de choses, a répondu John.

Ça faisait des années qu'il n'avait pas participé à des compétitions et, même dans le temps, il n'avait jamais gagné le gros lot.

— Où est l'autre danseur ? a demandé Edna.

John l'aimait bien, elle. Elle était alerte. Il a renvoyé la balle à son frère :

— Amos ?

Amos a regardé sa montre, un beau joujou rutilant qu'une corneille se serait fait une fierté de porter.

— Il va arriver, a-t-il dit en ajoutant au moins vingt pour cent de luminosité à son sourire.

John avait déjà vu des comètes moins brillantes que ça. Il a baissé les yeux sur sa montre à lui, le bracelet de cuir si usé qu'on aurait dit qu'il l'avait piétiné. Sept heures moins dix. Leur avion décollait à et quart.

— Et s'il se pointe pas, est-ce que tout le monde est dans la merde ? a voulu savoir le chef Shield d'une voix qui avait retrouvé son côté désagréable.

— Devon, ton langage, a rétorqué Edna.

Elle était rapide sur la gâchette, aussi.

Le chef Shield a balayé les remontrances de sa sœur du revers de la main.

— Qu'est-ce que tu manigances, Amos ?

Amos a plongé le regard directement dans l'œil droit du chef Shield :

— Le créateur m'est témoin : le gamin va arriver d'une minute à l'autre et cette tournée-là va être la tournée la plus réussie de l'histoire. Partout dans le monde, et au-delà, les gens vont parler pendant des décennies de l'extraordinaire beauté culturelle de la Saskatchewan.

— On devrait aller choisir nos places, a dit John en ramassant son sac par terre d'un geste fatigué, parce qu'écouter son frère accumuler autant de niaiseries en une seule phrase, ça lui drainait toute son énergie. Avant d'être obligés de s'asseoir dans le fond, ou quoi.

Il n'avait aucune idée de quels sièges étaient considérés comme bons ou mauvais dans un avion.

Puis la fille... Desiree ? C'est ça ? John avait de la difficulté à se souvenir des nouveaux noms, surtout s'ils ne venaient pas de la Bible... La fille a fondu en larmes. Une grosse crise bien sonore. La face imperturbable de son père s'est aussitôt détruite en mille morceaux et John a compris où se trouvait le problème. La petite princesse pouvait avoir son petit papa par les sentiments. Le chef l'a attirée contre lui et elle a pleurniché dans son beau veston.

— S'il te plaît, Papa, envoie-moi pas là-bas. Je te promets que je vais être sage.

— Ça va te faire du bien, Dezi, lui a-t-il répondu en lui tapotant le dos.

John, qui n'était pas très à l'aise devant les démonstrations d'émotion, qu'elles soient fausses ou véridiques, a détourné la tête pour jeter un coup d'œil à la file des enregistrements. Les employés de la compagnie aérienne commençaient à avoir l'air irrités.

— Allons, allons, Desiree, on parle de quinze jours, pas de six mois, a dit sa tante d'une voix mécanique qui donnait l'impression qu'elle n'en était pas à sa première expérience à requinquer la petite.

John s'est retourné à temps pour voir le chef sortir une poignée de billets et les placer dans la main de sa fille. Elle n'a pas cessé de geindre bruyamment, mais John a noté que l'argent se retrouvait tout de même bien en sécurité dans sa brassière.

— Amos, si tu vois ton autre danseur, botte-lui le derrière pour moi et fais ce que tu veux avec lui, a dit John. Mais là, j'ai pas le choix : faut qu'on embarque dans cet avion.

— Vous voyez ? Toujours droit au but. C'est à ce gars-là que je fais confiance ! a commenté Amos en tapant l'épaule de son frère.

Il a envoyé un grand sourire au chef, mais ce dernier semblait trop absorbé par la crise de sa fille, dont les pleurs avaient maintenant l'intensité de beuglements sauvages.

Amos a lancé un regard intense à son frère. John lui a renvoyé un regard intensément ironique. Amos l'a alors serré très fort dans ses bras.

— Fais bon voyage, nicimis, a-t-il dit, avant d'ajouter, presque en chuchotant : Sohkitehewin.

Puis Amos l'a repoussé, arborant un visage de marbre, comme s'il n'avait rien dit du tout. John s'est demandé s'il n'avait pas imaginé ça.

Il a ramassé son sac à dos. Il a ramassé les valises de Desiree. Puis, grâce à une poussée de son père, une poussée de sa tante, une poussée favorable, l'adolescente en sanglots a réussi à se mettre en mouvement.

Une fois dans l'avion, Desiree a repris ses esprits et ses larmes ont séché comme une flaque d'eau en pleine canicule de juillet. Les deux femmes

étaient assises à la gauche de John, une rangée derrière. À côté de lui, un siège vide, qui le narguait. Est-ce qu'Amos avait engagé un autre danseur ? Ou lui avait-il menti juste pour le convaincre de monter dans l'avion ? Où est-ce qu'il allait pouvoir dénicher un autre danseur en Europe, bon Dieu ? Il a évalué la situation dans sa tête : il pouvait jouer du tambour pendant que les femmes dansaient, mais alors qui le ferait pendant qu'il dansait, lui ? Il a jeté un coup d'œil aux femmes. Le visage de Desiree enfoui dans les pages d'un magazine de mode, les doigts d'Edna bougeant rapidement sur les billes d'un chapelet, ses lèvres murmurant des prières. Elle avait les traits sévères et la posture rigide d'une nonne recluse.

Pas vraiment le look de joueuses de tambour, se disait-il.

Une seconde a passé et John a décidé qu'il était prêt à tuer Amos. Le temps était venu de libérer le monde d'un menteur de plus, histoire de rétablir l'équilibre pour celles et ceux qui voulaient seulement boire un bon café le matin et manger une bonne platée de bœuf et de saucisses à hot-dog le soir. Ses chevaux lui manquaient déjà. Leur réserve comptait son lot de cowboys et d'amoureux des animaux, et il n'avait eu aucune difficulté à trouver des gens compétents pour s'occuper de ses chevaux, mais ce n'était pas comme être là.

C'est juste deux semaines, s'est-il rappelé. Et puis il serait de retour à la maison et il aurait le reste de sa vie pour prendre soin de ses chevaux et assassiner son frère aîné. Le petit commentaire de ce dernier ne lui revenait toujours pas. « N'aie pas peur. » Peur de quoi ? John montait des taureaux, il dressait des chevaux sauvages, il avait même déjà chassé un ours noir qui rôdait près d'un poulain. Mais il savait que son frère ne comprenait pas ce genre de courage.

C'était ça le problème avec la vie dans la réserve : tout le monde avait l'impression de pouvoir se mêler de sa vie et de ses affaires. Non, il n'était pas marié. Non, il n'avait pas d'enfants. Mais il n'avait pas besoin de ça. Ça ne servait qu'à s'enfermer soi-même et à réduire les possibilités. Lui, il avait encore toutes les possibilités du monde. Évidemment, s'il avait eu une

femme et des enfants, son frère n'aurait pas fait appel à lui pour cette aventure débile.

Une agente de bord aux cheveux blonds qui avait l'air de s'être mis le doigt dans la prise de courant s'est penchée vers lui pour s'assurer que sa ceinture était bien bouclée. Ses cheveux avaient une texture de barbe à papa, mais John plaignait le gamin qui oserait y goûter.

— On s'apprête à décoller, a-t-elle dit, et John a perçu un soupçon de sensualité dans sa voix.

Ça faisait un moment qu'il n'avait pas entendu ça et il n'a pu réprimer un sourire. Il devrait peut-être arrêter de fréquenter uniquement des quadrupèdes, une fois de temps en temps.

Son attention s'est détournée de l'agente de bord aux effluves de spray net pour se diriger vers l'avant de l'appareil, où on entendait du chahut.

— J'ai un billet, a proclamé une voix forte.

Plusieurs autres voix se sont élevées, puis la première voix est revenue, aussi puissante et grave que celle d'un annonceur de pow-wow :

— Je suis Lucas Pretends Eagle !

John a poussé un soupir. Au centre de l'attention : un autre Indien en train de se mouvoir dans l'allée. Court sur pattes et large d'épaules, ses cheveux noirs comme du jais noués en deux tresses épaisses et un rictus au visage : c'était son danseur, il ne pouvait rien y faire. Pas de retour en arrière. Le danseur a envoyé un clin d'œil à une des agentes de bord et John a entraperçu des yeux aussi verts que des algues. Sur ses joues, des plaques boutonnières qui permettaient à John de conclure que M. Pretends Eagle n'avait probablement même pas vingt et un ans. Mais bon, il aurait pu s'en douter juste à voir sa façon de marcher. Seuls les jeunes hommes et les gros épais adoptaient une démarche aussi arrogante.

— Hé, mon frère, c'est vous John ?

John a acquiescé de la tête.

Un sourire s'est dessiné sur le jeune visage, creusant des fossettes et révélant une incisive manquante.

— Moi, c'est Lucas.

John a tendu la main et Lucas l'a saisie à la manière des Afro-Américains qu'on voyait à la télé.

— Est-ce que vous pouvez vous tasser dans le fond ? J'ai souvent envie de pisser. J'ai reçu un coup de pied dans la vessie de la part d'un borgne, y a un bout, à Minot.

C'était la première fois que John l'entendait, celle-là. Il a défait sa ceinture et a changé de place.

Lucas s'est affalé sur son siège et a pivoté jusqu'à se retrouver face à John.

— Donc, combien de temps avant qu'on soit en Europe ?

— À peu près une journée.

— Aussi long que ça ? a répondu Lucas avec la déception de quelqu'un qui vient d'apprendre que les vagins sont en voie d'extinction.

Le gamin était pressé d'arriver alors qu'il avait presque manqué son avion ?

— On survole un océan au complet. Ça prend du temps. Faut faire des arrêts pour le carburant et les changements de pilote.

— Ouais, je sais, je sais. J'espérais juste que c'était peut-être un truc, là, un Concorde, tsé ceux qui volent à mille kilomètres à l'heure ? Paraît que tu pars le matin et que t'es en Europe pour le lunch. Groovy pas mal.

Lucas a zieuté une des agentes de bord avec appétit avant d'ajouter :

— Y a quand même des avantages aux vols plus longs, remarque.

John a fermé les yeux. Une seconde plus tard, Lucas lui a tapoté la jambe. John a entrouvert les paupières.

— La boisson est gratos une fois qu'on est dans le ciel, non ? C'est un genre de loi de l'aviation, pas vrai ?

Cet imbécile croyait que prendre l'avion, c'était l'équivalent de se balader dans un casino de Las Vegas.

— Tu devrais pas boire, a dit John en baissant son chapeau sur son visage.

Derrière le tissu de son stetson, il a entendu la grimace de Lucas.

— Vous êtes quel genre de danseur ?

John a soupiré avant de poser son chapeau sur ses cuisses.

— Danseur de poule, de traditionnel. Je fais un peu de style libre, aussi, mais j'aime mieux pas.

— Ouais, c'est dur pour les genoux, je comprends. Laissez-moi m'occuper de ça, mon vieux.

John a failli se détacher et utiliser la boucle de sa ceinture pour remettre le jeunot dans le droit chemin, mais il s'est dit que ça nuirait peut-être au moral des troupes.

— J'ai juste trente ans.

— Wô, a laissé échapper Lucas avant de pouvoir se retenir. Je veux dire, c'est pas si vieux... Tsé, j'ai vu des bonhommes plus vieux que ça danser dans les pow-wow, dans mon coin... surtout les danses hors compétition... mais, ouais, c'est pas si vieux que ça.

John a replacé son chapeau en face de ses yeux et a murmuré : « Deux semaines. » Juste avant de sombrer dans un sommeil plus proche du coma que du repos.

CHAPITRE 2

JOUR 2

Lundi 12 juin 1972

Chicago, Illinois

EDNA

*L*e directeur de la tournée, M. John Greyeyes, m'a demandé de tenir un journal de voyage. J'aurais aimé qu'il me fasse cette requête la veille, parce que j'aurais pu débiter immédiatement. Peu importe, je commence donc ce journal au deuxième jour de notre périple, mais je vais d'abord décrire les événements qui se sont déroulés au premier jour.

Hier, nous avons pris un vol de Saskatoon jusqu'à Chicago. C'était la première fois que je prenais l'avion et c'était également la première fois pour ma nièce, Desiree. Je ne sais pas si c'était une première pour John ou pour le danseur hunkpapa, M. Lucas Pretends Eagle, étant donné qu'aucun des deux ne nous a adressé la parole durant le vol.

Le vol a été très long. J'ai eu le temps de réciter quatre rosaires avant que l'avion ne se pose enfin à l'aéroport de Chicago. Je ne connais pas grand-chose sur la ville de Chicago, à part le fait que les gangsters du bon vieux temps y vendaient de l'alcool de contrebande qu'ils faisaient venir du Canada. Et le fait, aussi, que de nombreuses personnes s'y font tirer dessus. Je suis heureuse que nous n'ayons aucune raison de quitter l'aéroport. Avant l'atterrissage, j'ai demandé à l'agente de bord (elle s'appelle Lori – mon nom de fille favori !) s'il y avait des chapelles de confession

catholique dans le terminal et elle m'a répondu qu'il y avait effectivement une chapelle, mais qu'elle servait à toutes les confessions. J'imagine qu'une seule chapelle pour tous, c'est mieux que pas de chapelle du tout.

NADINE

Nadine n'en pouvait plus d'entendre tout le monde parler de karma sans arrêt. Par exemple : *ce trou de cul s'est fait rattraper par le karma*. Le karma était toujours la conséquence négative d'une mauvaise action, comme de tromper son amoureux ou de voler les cinq derniers dollars d'un ami. Le karma n'avait rien à voir avec les Cris ; ça venait des vrais Indiens de l'Orient, à l'autre bout du monde. C'étaient ces Indiens-là que Colomb cherchait quand il s'était pointé sur les berges du continent américain et qu'il avait tué plein de monde. Avait-il été rattrapé par le karma, pour ça ?

Nadine ne croyait pas à ces trucs-là. Parce que la version crie du mauvais sort venait de la pimatisowin, la bonne vie, un concept bien plus profond que le karma. On pouvait être tenu responsable des agissements de sa kukum, ou de son arrière-kukum, même de son arrière-arrière-kukum. Nadine pensait à toutes ces kukum et leurs péchés, qui remontaient au début des temps. Elle avait d'ailleurs amplement le temps de réfléchir, assise comme ça sur la toilette, ses entrailles agitées comme une bande de forçats en fuite. Bon Dieu, qu'est-ce qu'avait bien pu faire son arrière-arrière-arrière-kukum pour que Nadine mérite cette torture juste avant le début de la plus grande aventure de sa vie ? *C'est mieux, se disait-elle, d'être pire que d'avoir volé une recette de bannique.*

À peine quelques jours avant, elle avait fini de préparer ses bagages pour le voyage. Comme la vie changeait vite. Quelques jours avant, elle était une prof de danse et une directrice de tournée accomplie – responsable de la première tournée à sortir du continent (pour ce qu'en savait Nadine) –, et voilà qu'elle se retrouvait à quelques morceaux de papier de toilette de souiller son tapis de bain en fausse fourrure.

De son trône, Nadine apercevait sa valise, posée à côté du lit. Si elle avait eu un minimum d'énergie, elle aurait soupiré. Dans quelques minutes, elle n'aurait pas le choix : il lui faudrait téléphoner aux différentes organisations étrangères et leur apprendre que la troupe de danse des Poules des prairies ne serait pas présente à leur festival. Elle devrait revenir sur sa parole, confirmant ainsi ce dicton américain qu'elle détestait : « Un cadeau d'Indien. » Pfff. Elle devrait ensuite se faire rembourser les billets d'avion, mettre l'argent de côté et commencer à organiser la prochaine tournée. Une autre attaque de riz frit au poulet l'a traversée de part en part, si bien qu'elle a agrippé le bord de la toilette. *Un petit pas à la fois*, s'est-elle rappelé. *Un petit pas à la fois*.

De l'autre côté de la chambre, sur sa table de chevet, le téléphone a sonné.

— Voire ! a crié Nadine au téléphone. Voire que t'es complètement à l'autre bout de la pièce !

Une fois, elle avait dormi dans un hôtel de luxe en ville où il y avait un combiné dans la salle de bains. À l'époque, il ne lui serait pas venu à l'idée qu'on puisse avoir besoin de parler au téléphone en faisant caca. Mais en ce moment elle voyait bien l'avantage de pouvoir décrocher simplement en tendant le bras, après quoi elle pourrait demander à la personne au bout du fil de bien vouloir la libérer de ses souffrances.

À la troisième sonnerie, Nadine a eu un pressentiment. Comme un éclair soudain : il fallait qu'elle se lève pour répondre. Il fallait qu'elle traverse cette pièce, parce que cet appel était crucial. Ce n'était rien d'autre qu'un pressentiment, parce que Nadine n'avait pas de place dans sa tête pour des pensées bien formées. Nadine s'est levée avec précaution, en se tenant comme si sa vie en dépendait. Elle s'est appuyée sur le mur, puis sur le lit, jusqu'à enfin atteindre le téléphone en panique.

— Allô ? a-t-elle dit d'une voix faible.

— Nadine ! a répondu Amos, le chef.

— Allô.

— T'as l'air mieux ! C'est super. J'ai des bonnes nouvelles pour toi.

On venait de découvrir une cure miracle pour les problèmes de digestion ?

— Hm, hm, a dit Nadine, qui n'avait pas assez de forces pour prononcer des mots.

— La tournée est pas annulée ! J'ai trouvé des...

— Quoi ? T'envoies ma troupe de danse ?

Nadine était debout. Elle n'avait aucune idée de la manière dont elle s'y était prise, mais elle était debout. Ses danseurs partaient sans elle ? Bon sang, comment ils allaient faire pour s'en sortir, là-bas, sans elle, la directrice de la troupe ?

— Pas tout à fait *ta* troupe.

— La troupe de danse des Poules des prairies fait pas partie de la tournée des Poules des prairies ? Je comprends pas.

— Hé, pourquoi t'as donné ce nom-là à ta troupe ? J'ai jamais entendu dire que les poules des prairies étaient des danseuses. Je veux dire, sont pas particulièrement gracieuses...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ouais, désolé. Bref, tu connais mon frère...

— John ! Oui, il habite de l'autre côté de la route.

John !

— C'est lui qui va diriger la troupe. J'ai trouvé trois danseurs et...

— Non.

— Quoi ?

— Faut tout annuler.

— Désolé, Nadine. Nos signaux de fumée ont dû se croiser, mais, quand tu m’as appelé, en panique et tout, j’ai cru que tu voulais que je m’assure que la tournée se ferait, et elle va se faire. Sont partis aujourd’hui même. En avion, a-t-il précisé, comme s’il croyait que Nadine allait penser qu’ils étaient peut-être partis en Europe en autobus de Greyhound. C’est quand même comique, quand on y pense : les Poules des prairies qui traversent l’océan alors que c’est des oiseaux qui peuvent même pas voler. C’est vraiment le nom le plus bizarre de l’histoire. Comment t’as...

Nadine a remplacé le combiné sans répondre. Non seulement parce qu’elle n’avait rien de sympathique à ajouter, mais aussi parce qu’elle devait retourner aux toilettes, et ça pressait. Mais après... rien ne l’arrêterait. Personne n’allait lui enlever sa tournée. Elle a couru jusqu’à la toilette en se disant de ne pas oublier d’ajouter quelques pantalons dans sa valise.

JOHN

John avait trouvé l’aéroport de Saskatoon pas mal bondé, alors, une fois à l’aéroport de Chicago, il a bien failli faire dans ses culottes. Ils ont débarqué de l’appareil en tapon et ont regardé les autres voyageurs se répandre dans toutes les directions d’un pas résolu. Des masses humaines les frôlaient de chaque côté et John évitait d’étendre le bras, de peur de se le faire arracher.

— Ça fait du monde en tabarnac, a murmuré son unique danseur libre.

Il avait parlé tout bas, mais pas assez, de toute évidence, pour éviter de recevoir une claque de la part d’Edna.

— Comment osez-vous parler comme ça ? Vous avez pas eu de mère ? l’a-t-elle réprimandé en levant la main encore une fois, le mettant au défi de recommencer.

— Non, M’dame, j’ai pas eu de mère, a dit Lucas en dévisageant Edna.

Edna l’a dévisagé en retour.

Desiree a tendu la main :

— Allô, moi c'est Desiree et elle... cette personne... c'est ma tante Edna. Elle a pas vraiment mille ans, même si c'est l'impression qu'elle donne.

Edna a froncé les sourcils et a lancé un regard à Desiree, qui l'a ignoré avec une facilité toute naturelle.

Lucas a fixé Desiree des yeux quelques secondes. De longues secondes, gênantes, aussi longues qu'un âge glaciaire. L'acné sur ses joues a pris une teinte encore plus foncée. Il a fini par prendre sa main et l'a serrée comme un chien à qui on venait d'apprendre un nouveau truc la veille et qui avait vraiment envie de montrer ses prouesses.

— Et toi, t'es... ? a demandé Desiree, les yeux pétillants.

John s'est envoyé une autre baffe mentale pour se châtier d'avoir répondu à l'appel d'Amos.

— Lucas Pretends Eagle.

— C'est cool comme nom. Je le feele, a-t-elle commenté en plissant ses traits, comme pour se concentrer. T'as des beaux yeux en tout cas.

Lucas a rougi avant de répondre :

— Toi t'es belle partout.

Desiree a poussé un gloussement qui ressemblait à s'y méprendre à des clochettes en train de tinter. John devait rendre à César ce qui était à César : la fille savait ensorceler.

Edna s'est interposée entre eux, ses petites hanches forçant les tourtereaux à se lâcher la main.

— Monsieur Greyeyes, qu'est-ce qu'on fait pour le repas ?

John a tapoté sa poche de poitrine.

— Faut que je trouve quelqu'un qui va encaisser ce chèque pour moi. J'imagine qu'il faut que je dénêche un de ces fameux concierges.

— C'est un chèque de combien ? a demandé Lucas, et ses yeux se sont allumés comme l'étoile de Noël, mais John était persuadé que ça n'avait rien à voir avec de saintes pensées.

— Pas de tes affaires, a-t-il répondu en lançant un coup d'œil à l'horloge murale, qui donnait l'heure de Chicago. On a quatre heures avant notre prochain vol, donc on se donne rendez-vous ici, à ces sièges, dans deux heures.

— Et si vous revenez pas ? a demandé Edna.

— Pourquoi je reviendrais pas ?

— Accident de voiture, a proposé Desiree.

— Crise cardiaque, a suggéré Lucas.

— Y a un million d'affaires qui pourraient éloigner du droit chemin un homme comme vous, a insinué Edna.

— Bon ben, j'imagine que vous allez être obligés d'espérer que je me pousse pas.

Edna a sourcillé.

— Et si l'avion est devancé et que vous êtes toujours pas revenu... est-ce qu'on part sans vous ?

— Je vais être revenu, a dit John en faisant quelques pas, avant de s'arrêter et de rebrousser chemin pour ajouter : Y a un chef qui est censé venir me voir. Un chef de la National Brotherhood... Maudit, j'oublie son nom...

— Langage... Est-ce que je suis la seule personne de cette troupe à avoir des manières...

— Ernest Standing Bull. C'est un ami de mon père, a dit Desiree.

— C'est ça. Vous allez peut-être l'entendre nous appeler. Allez le chercher, OK ? C'est lui qui a les détails de notre itinéraire.

Et probablement aussi un peu plus d'argent, mais John voulait éviter que les autres ne pensent qu'à ça, surtout avec un Hunkpapa aux yeux avides à proximité.

Avant de tourner le coin du couloir, John a jeté un dernier coup d'œil à la troupe. Elle semblait se désintégrer à vue d'œil, chacun déjà parti dans sa bulle. Les deux jeunes s'éloignant dans des directions différentes et Edna plantée là, à fixer des yeux le plafond de verre du terminal. Il aurait presque souhaité avoir avec lui son bon vieux bouvier australien, Ricky, qui aurait été en mesure de les ramener dans l'enclos.

EDNA

Observant le soleil qui se réverbérait dans les vitres du plafond de l'aéroport, Edna a murmuré une prière pour demander la patience et la protection. Elle ne faisait pas confiance à cet homme élancé avec son chapeau de cowboy. Règle générale, elle ne faisait confiance à aucun homme avec aucune sorte de chapeau, à moins qu'on parle d'un évêque ou d'un cardinal. Ceux qui portaient des chapeaux avaient quelque chose à cacher, la plupart du temps une simple tonsure, mais parfois aussi des trucs plus dérangeants. Elle a terminé sa prière, s'est signée, puis a regardé aux alentours à la recherche de la boule d'énergie de dix-neuf ans qu'elle considérait comme sa croix à porter.

— Desiree, pas si loin, a lancé Edna tandis que Desiree étirait la distance entre elles.

Desiree a regardé en arrière en roulant les yeux. Cette fille. Ça ne lui ferait pas de tort de se perdre dans cet immense aéroport. Mais, évidemment, Edna ne pouvait laisser ça se produire. Elle a fait quelques pas en direction de Desiree, même si ses pieds étaient déjà enflés. Elle savait

que l'altitude ne la ménagerait pas, mais que c'était un mal nécessaire. Edna a stoppé brusquement et s'est pincé le bras.

— Rien dans ce monde ne pourrait rendre le mal nécessaire, a-t-elle murmuré.

Un aéroport comme celui-ci n'était pas un endroit pieux et elle devait faire attention aux idées qui flottaient dans toutes ces têtes et qui ne lui appartenaient pas. Edna avait tendance à considérer son propre « train de pensées » comme une locomotive sifflante, chauffée par une bande d'anges en robes blanches, Moïse et les saints, et, bien sûr, conduite par Jésus-Christ. Jésus était la raison pour laquelle elle était ici, après tout.

Six mois auparavant, elle priait dans sa chambre de la maison de son frère (à peine une alcôve dans le sous-sol qui, durant la journée, servait de salle de jeu aux enfants) lorsqu'un livre était tombé de la bibliothèque et avait atterri à ses pieds. Le titre se lisait comme suit : « La cuisine européenne », un livre que son frère avait probablement acheté pour ses enfants. Il était un client assidu des marchés aux puces, où il achetait les bouquins au kilo. C'était ensuite Edna qui s'occupait de faire le tri, de s'assurer que rien de sexuel, de violent ou de surnaturel n'entrait dans la maison. (Un poste pour lequel elle s'était engagée elle-même.) Elle se rappelait avoir jeté à la poubelle plus d'une centaine de romans Harlequin, au moins quinze westerns avec des illustrations de couverture représentant une femme à peine vêtue, et tout ce qui comportait le mot « désespéré » dans le titre.

Quand le livre était tombé, Edna l'avait fixé des yeux quelques secondes avant d'oser y toucher. Elle savait qu'on lui envoyait un signe, parce que moins de vingt secondes avant elle était en train d'implorer Jésus de lui envoyer un signe.

Ça avait été le premier message sacré, et elle aurait pu l'oublier ou le voir comme une simple excuse pour apprendre à cuisiner des mets européens comme des boulettes de viande ou des cigares au chou. Mais le deuxième message lui était apparu. La chorale de l'église dans laquelle elle

chantait se dirigeait vers des funérailles lorsque leur autobus était tombé en panne. Les chanteurs avaient été récupérés par un fermier d'origine hongroise. L'homme avait regardé Edna, bouche bée, lui disant qu'elle était la copie conforme d'une femme qu'il avait connue dans les vieux pays. Normalement, Edna n'aurait vu dans ce témoignage que les divagations éthyliques d'un vieux pervers (on aurait cru, à le sentir, qu'il avait fait tremper sa salopette dans le gin avant de l'enfiler), mais il insistait et lui demandait sans cesse : ne se trouvait-elle pas à Budapest en 1968, n'avait-elle pas déjà dansé là-bas de manière sensuelle avec une fourche ?

Et, finalement, le troisième signe était arrivé. Amos Greyeyes, chef de la réserve de Fineday, lui téléphonant à vingt-trois heures, heure impie s'il en est. Edna avait répondu ; ça lui arrivait d'attendre que la maisonnée soit endormie pour monter au rez-de-chaussée en pieds de bas et en robe de chambre pour se cuisiner un petit quelque chose. Ce n'était pas qu'elle n'aimait pas son frère et sa famille ; c'était juste qu'elle avait parfois besoin d'intimité. Et aussi, il y avait son épouse... Cette dernière n'était pas une femme de Dieu et ne voyait Edna que comme une bouche de plus à nourrir, même si Edna avait pratiquement élevé ses enfants et qu'elle travaillait gratuitement comme gardienne, jour après jour. Elle apportait également son aide au ranch de son frère, maintenant que son rôle de chef lui prenait tout son temps. C'était l'équivalent de deux emplois à temps plein, mais est-ce qu'on lui disait merci ? Jamais. Edna serait partie bien avant si ce n'était le fait qu'elle s'inquiétait du sort qui serait réservé à ses nièces et neveux : qui veillerait sur eux quand elle ne serait plus là ?

Mais bon, voilà qu'elle était bel et bien partie. Edna s'est arrêtée (deux agentes de bord sur les nerfs lui sont presque rentrées dedans), a incliné la tête et a prononcé une courte prière pour ses nièces et neveux restés derrière dans la réserve.

— Oh, Seigneur, prions pour que cette femme se botte le derrière et se mette à agir comme une bonne mère.

Entre ses lèvres closes, sa voix n'était rien d'autre qu'un murmure.

Mais, lorsqu'Edna a relevé la tête, elle a remarqué que les voyageurs, sourcils froncés, la contournaient ostensiblement. Elle ne leur a porté aucune attention.

Durant cet appel, le chef Amos l'avait informée, d'une voix basse mais enthousiaste, que leur première destination serait la Suède. Edna connaissait ce pays ; elle l'avait cherché dans l'encyclopédie pour montrer aux enfants d'où venaient ces fameuses petites boulettes de viande. Les Suédois aimaient le poisson, c'était le genre de détail qui n'aurait pas déplu à Jésus. La tournée s'arrêterait ensuite en Allemagne, un pays qui n'était pas tout à fait dans les grâces d'Edna. Certains avaient eu de la misère à interpréter la parole biblique, dans ce coin-là, et elle n'était pas certaine d'avoir envie de se frotter à ce genre de christianisme. Et puis, dans sa jeunesse, elle avait assisté à des messes durant lesquelles on récitait les noms de tous les jeunes hommes de la réserve qui avaient perdu la vie là-bas. C'était comme regarder une tornade de douleur et de deuil se déplacer dans l'église, détruisant n'importe quoi, sans discernement.

Mais le troisième pays sur l'itinéraire, c'était l'Italie. Rome, pour être exacte. Quand elle avait entendu le chef prononcer ce mot, elle lui avait demandé de le répéter pour s'assurer d'avoir bien compris. « Rome », avait-il dit une fois de plus.

Sa mâchoire s'était décrochée :

— Là où se trouve le Vatican ?

— C'est à Rome ? Ben, j'imagine, oui.

Le chef n'était pas un homme de Dieu.

Si Edna acceptait d'y aller, elle n'aurait jamais été aussi proche de Jésus ; c'était une occasion unique. Rome, ce n'était pas la Terre sainte, mais c'était le plus près qu'elle pourrait jamais atteindre et, en plus, elle aurait peut-être la chance de rencontrer le pape, qui était le chef de l'Église – y avait-il quelqu'un qui était plus intimement lié à Jésus sur cette

terre ? Et s'il existait un endroit plus propice aux miracles que le Vatican, elle ne le connaissait pas.

Mais, d'un autre côté, comment osait-elle réclamer un miracle à Jésus ? Depuis cinq ans, il la mettait à l'épreuve et elle l'acceptait, comme le bon soldat de Dieu qu'elle était. Elle avait vu ses mains pourtant si fines se mettre à enfler, ses genoux virer au rouge et devenir douloureux, ses hanches se bloquer comme dans un étau. Parfois, elle n'arrivait même plus à recoudre un bouton sur les vêtements des enfants ou à se pencher pour ramasser un jouet égaré. Certains jours, elle se sentait plus comme un fardeau que comme un soldat.

N'avait-elle pas suffisamment souffert ? Edna s'est signée de nouveau. Une telle question ne devrait même pas se poser ! Est-ce que Job avait demandé au Seigneur de le laisser tranquille ? Bon, oui, il le lui avait demandé, mais Dieu ne l'avait pas écouté. Voilà ce qu'il fallait retenir.

Mais, tout de même, les demandes de miracle ne dérougissaient pas, alors il n'y avait rien de mal à en faire une, n'est-ce pas ?

Edna suivait la masse flottante de cheveux noirs qu'était sa nièce. Le détail n'avait pas échappé à Edna : sa nièce faisait des beaux yeux à chaque homme qu'elle croisait, comme pour tester ses pouvoirs sur de nouvelles victimes. Edna a poussé un soupir : où et quand avait-elle failli, avec elle ?

— Desiree ! a lancé Edna d'une voix plus forte et autoritaire que nécessaire.

Toutes les têtes se sont tournées vers elle. Les yeux curieux la détaillaient de la tête aux pieds ; elle attirait les sourires moqueurs avec sa longue jupe et les deux manteaux d'homme qu'elle portait l'un par-dessus l'autre. Edna a gardé le dos bien droit et a affronté les regards d'un air irrité. Elle n'était pas du genre à s'intéresser à la mode ; elle avait des choses plus importantes à gérer que sa garde-robe. Comme... son amour pour Dieu, par exemple, et d'autres pieuses considérations de pieuse nature. En plus, elle

savait bien que ceux qui jugeaient les autres selon leur apparence étaient aussi vides que des promesses de politiciens.

Edna s'est arrêtée. Desiree venait de sortir de son champ de vision. On aurait dit que sa nièce avait à nouveau deux ans et qu'elle venait de s'éclipser durant la foire agricole.

— Calme-toi, a murmuré Edna. C'est une grande fille.

Des amas de gens passaient près d'elle, surtout des célibataires à l'air maussade, quelques couples pressés qui s'efforçaient de garder le même rythme, ainsi que des groupes d'agentes de bord et de pilotes qui flirtaient ouvertement.

C'était sans conteste un lieu que Dieu avait délaissé.

Edna s'est immobilisée au milieu de la place. Elle a jeté un coup d'œil à sa droite. Elle a remarqué un restaurant, qui semblait plutôt familial. Un gamin à l'air effronté assis à l'envers sur sa chaise lui souriait, les taches de rousseur luisant sur son visage joufflu. Elle a reniflé l'odeur des patates frites et des boulettes de steak haché sur le grill et son ventre a gargouillé. Elle avait caché un peu d'argent dans son bas droit, mais ce n'était ni l'endroit ni le moment de le sortir.

Elle a jeté un coup d'œil à sa gauche, en direction d'une salle sombre, aux murs de bois et aux lumières tamisées. Le son diffus d'une musique du diable en sortait. Edna a lu l'écriteau près de la porte : « Permis d'alcool. » Elle a soupiré de nouveau. Sa déception envers l'humanité tout entière exprimée dans une seule expiration sonore. Et elle s'est dirigée vers le bar.

NADINE

Nadine était le genre de personne qui obtenait ce qu'elle voulait quand elle le voulait, où elle le voulait et comme elle le voulait. Et ce qu'elle voulait en ce moment précis, c'était que cette diarrhée se termine pour qu'elle

puisse se botter le cul et sauter dans un avion pour l'Europe. Et que ça saute.

Dans une autre vie, elle aurait été cette journaliste émérite à qui on ne refuse jamais une entrevue. Mais, comme elle avait grandi sur la réserve dans une famille de danseurs qui faisait la tournée des pow-wow, c'est sur le terrain de compétition qu'elle se sentait véritablement à sa place. Après vingt ans à remporter les honneurs et à utiliser l'argent des grands prix pour aider les danseurs qui voulaient partir en tournée mais ne pouvaient se le permettre, Nadine avait voulu tenter quelque chose de différent.

Son rêve avait pris forme un soir lors d'une réunion du Conseil. Le chef et les conseillers étaient assis d'un côté de la salle, et les membres de la communauté de l'autre. Le monde se levait pour se plaindre des affaires habituelles : le camion-citerne n'était pas passé à l'heure prévue, un tel avait tiré le chien d'un tel, les jeunes n'avaient rien à faire. Ce soir-là, les solides jambes de pow-wow de Nadine l'avaient forcée à se lever : « Je peux leur apprendre à danser ! avait-elle annoncé à la ronde. Je peux apprendre la danse à tous vos enfants. »

Ça avait applaudi et ça avait crié des encouragements, et elle s'était sentie comme une superhéroïne. La semaine suivante, elle avait donc déboursé dix dollars pour louer la salle du Conseil et elle avait attendu que les jeunes se pointent pour changer leur vie. Personne n'était venu la première semaine, ni la deuxième. Ni la troisième, peu importe le volume de ses haut-parleurs, qui crachaient de la musique de pow-wow. Comprenant qu'elle devait prendre les grands moyens, elle était montée dans sa voiture et avait fait le tour des rues en klaxonnant vigoureusement. En fait, elle s'était simplement accotée sur son klaxon. Tout le monde avait fini par envoyer ses enfants, les uns après les autres. Ils étaient arrivés à reculons, réclamant leurs bandes dessinées et leurs émissions de télé, dans lesquelles on ne voyait jamais personne qui leur ressemblait ou qui vivait dans de minuscules maisons avec de gentils chiens errants folâtrant sur la pelouse.

Au début, les jeunes détestaient sa musique, détestaient les pas compliqués, et détestaient l'attitude de sergent de Nadine. (Ils se plaignaient à leurs parents que sa voix leur donnait des maux de tête. Comme si elle n'avait jamais entendu ça !) Ils auraient préféré qu'elle leur enseigne le disco. Un compromis avait été proposé : une heure de leçons de danse de pow-wow et une demi-heure de disco, qui était, après tout, une sorte de danse très populaire dans les grandes villes. Les jeunes avaient vu ça aller dans les films, ceux qui mettaient en vedette ce beau blanc-bec avec les cheveux ondulés. Elle était elle-même une fan, le disco étant une danse où on pouvait se pavaner seule ou tourner dans les bras d'un homme. Nadine s'exerçait autant à la version solo qu'à la version en duo, parce qu'elle espérait un jour avoir un partenaire – oui, la perfection faite homme : John Greyeyes.

John habitait à quelque trois kilomètres de chez elle. Dans son ranch, tout seul. Elle ne l'espionnait pas sur son terrain, mais elle savait qu'il ne recevait presque jamais de visiteurs, et encore moins de visiteuses. Nadine se rendait chez lui à peu près une fois par année, dans le temps des fêtes, pour lui apporter des biscuits à l'avoine et aux raisins secs. Il lui servait une tasse de café et ils échangeaient des potins de la réserve (ou, plutôt, elle parlait et il écoutait, parce qu'il n'était jamais au courant de rien). Elle prenait des nouvelles de ses vaches et de ses chevaux et il lui en donnait, tout en conservant un petit air sceptique, comme s'il n'était pas certain que ça l'intéressait pour vrai.

Mais bien sûr que ça l'intéressait, parce que ça l'intéressait, lui. Nadine savait bien que la voie royale vers le cœur d'un homme passait par le royaume des mensonges, autant de mensonges qu'un cœur de femme pouvait proférer en toute conscience. À une certaine époque, il y avait bien longtemps de ça, elle avait cru qu'il allait succomber à ses charmes et lui appartenir. Mais il était parti sur la route des rodéos, tellement longtemps qu'elle avait fini par épouser Allan, qui s'était avéré un véritable enfant de chienne. Cette erreur avait duré deux ans moins un jour : elle s'était enfuie juste avant que ça devienne de la prison ferme, blaguait-elle avec ses amies.

Quand John était revenu et avait mis son ranch sur pied, elle avait voulu lui dire qu'elle s'en voulait de ne pas l'avoir attendu. Mais comment dit-on une chose pareille ? Surtout quand on n'a jamais rien partagé d'autre qu'une unique danse dans une soirée de cowboys à quinze ans.

Toutes les femmes de la réserve désiraient John, malgré ses tempes grisonnantes et les vieilles cicatrices d'acné qui marquaient ses joues. C'est un fantasme qu'elles se confiaient durant les soupers d'automne, quand il entraient avec ses bottes de cowboy et ses jeans reposant sur ses hanches minces. Elles tentaient toutes leur chance, les unes après les autres (même les femmes mariées !), et échouaient les unes après les autres. Leurs sourires et leurs regards charmeurs lui coulaient dessus comme de l'eau sur le dos d'un canard. Il avait cette manière de renvoyer un sourire qui vous réchauffait tout en vous rejetant, comme si vous étiez quelqu'un de la parenté, une vieille tante par exemple. Les femmes se pâmaient devant lui du début du repas jusqu'au dessert, au moment où il se levait pour aller se chercher un biscuit à l'avoine et aux raisins secs. Aucune d'elles n'avait droit à plus de quelques minutes de son temps avant qu'il ne se sauve.

Au cours des dernières années, les rumeurs avaient commencé à circuler à son sujet, à propos de ce qui l'allumait – les chèvres, le bétail, les moutons... Mais Nadine refusait de croire ces ragots. Il ne faisait qu'attendre la bonne et il saurait quoi faire, le moment venu.

Elle se demandait s'il lui arrivait de repenser à cette soirée, il y avait plus de quinze ans, quand ils avaient dansé sur une piste de terre battue, au rythme d'une pièce de Willie Nelson massacrée par un groupe de cowboys éméchés.

Et voilà qu'aujourd'hui, il repartait en lui volant sa tournée. Ça faisait deux ans qu'elle s'escrimait à tout mettre sur pied. Elle avait entraîné les danseurs, elle était entrée en contact avec les organisateurs de festivals (les gens ne se rendaient pas compte à quel point c'était difficile de passer un coup de fil à l'autre bout du monde, au bon moment, pour parler à la bonne personne : ça lui avait pris deux bons mois avant de réussir à discuter avec

la personne-ressource du festival suédois). Mais, une fois que la première destination avait été confirmée, les deux autres s'étaient ajoutées facilement. C'étaient les Allemands eux-mêmes qui l'avaient appelée (les Allemands, semble-t-il, étaient très bons pour trouver ceux qu'ils cherchaient) pour inviter sa troupe à se joindre au festival western Karl May. Un dernier arrêt, ensuite, en Italie, pour danser à une espèce de symposium culturel international en plein cœur de Rome. L'agent de programmation avait insinué qu'un représentant du Vatican serait peut-être même présent. Nadine n'était pas catholique, elle n'était pas une grande fan de religion en général, mais elle savait à quel point le Vatican était important. Elle se disait que, si sa troupe faisait du bon boulot, ça lui garantirait encore plus de contrats. Qui sait, ça pourrait même devenir une sorte de tournée annuelle. Et, enfin, sa bande de petits danseurs blasés comprendrait à quoi ça servait, toutes ces heures à répéter jusque tard dans la nuit.

Mais, dans la réalité, la plupart de ses danseurs étaient encore cloués au lit ou recroquevillés devant la toilette. C'était un souper de départ au resto asiatique du coin, géré par un couple d'Ukrainiens, qui les avait achevés. Nadine aurait bien aimé foutre le feu à l'immeuble au complet, mais le propriétaire s'était confondu en excuses avant de lui offrir un approvisionnement à vie en cigares au chou farci au poulet frit. Elle n'avait évidemment aucune envie d'en manger, sur le coup, mais elle reconnaissait le geste et savait qu'il valait mieux pardonner à ceux qui avaient commis une erreur tout involontaire. Pas comme le chef Amos, qui venait d'essayer de l'entourlouper en la virant de sa propre tournée. Elle a fait rejouer dans sa tête leur deuxième conversation, quand elle l'avait exhorté de rappeler son frère.

— Oublie ça, Linda, on n'annule pas la tournée.

Oublie ça, Linda ?

Après tout ce qu'elle avait fait pour la réserve, après l'entraînement et la planification et les levées de fonds... Oublie ça, Linda ? Elle méritait de

faire partie de cette tournée, ses danseurs le méritaient aussi. Elle avait argumenté, mais le chef avait ignoré ses inquiétudes.

— Faut que la tournée ait lieu, pas le choix, surtout maintenant qu'on a reçu des fonds de la National Indian Brotherhood.

Nadine n'avait rien voulu savoir de ce commanditaire, au départ, mais le chef avait insisté. Elle n'aimait pas voir sa petite tournée de bienveillance et d'amitié devenir une grosse affaire à saveur politique. En particulier maintenant que ces politicailleries la forçaient à abandonner ses troupes.

Pourquoi est-ce que j'ai voté pour cet épais-là ?

Et où se situait John sur l'échelle des reproches ? D'un côté, il devait bien savoir qu'accepter ce contrat, ça voulait dire jouer dans les plates-bandes de Nadine et de sa troupe – et ça, ça faisait mal (compte tenu, surtout, de leur relation passée). Mais, d'un autre côté, peut-être qu'il fallait y voir un signal qu'il lui envoyait ? Le gars n'allait jamais nulle part, mais voilà qu'on lui demandait de voyager jusqu'en Europe pour participer à la tournée d'une troupe de danse – une tournée organisée par nulle autre que Nadine – et il acceptait. Il pensait peut-être qu'il lui faisait une fleur ? Il pensait peut-être qu'il sauvait l'honneur de la troupe ?

Ça aurait été un cauchemar de relations publiques d'annuler à la dernière minute. Ces Européens auraient accusé les Indiens de ne pas tenir parole – et les Indiens tiennent toujours parole ! C'étaient plutôt les Européens qui brisaient toutes leurs promesses.

On en concluait donc qu'une bande de danseurs rafistolée en panique, c'était mieux que rien (et Nadine savait bien que le chef Amos envoyait une troupe rafistolée). Quand Nadine avait su qu'on avait choisi la sœur du chef des Thunderchild, Edna (Edna !), et sa fille – celle dont on disait qu'elle était un beau brin de fille aussi utile qu'un cendrier sur une moto –, elle avait roulé les yeux de dégoût.

Nadine connaissait le talent de John : c'était un assez bon danseur. En plus, il était en forme et beau et sexy, et les femmes du monde entier

tomberaient amoureuses de lui. Il était, en vérité, le parfait candidat pour la tournée. Si elle avait su qu'il s'intéressait au projet, elle lui aurait demandé elle-même de se joindre à eux et ils auraient été ensemble en Europe en ce moment, à faire du tourisme et à marcher main dans la main dans des rues pavées et à se coller comme deux hérissons durant les nuits froides du Vieux Continent (en fait, Nadine n'avait aucune idée de la température qu'il pouvait bien faire là-bas). Tout aurait été tellement plus simple s'il avait pris le téléphone pour lui demander : « Aimerais-tu que je vienne ? » Mais les hommes étaient comme ça : ils n'aimaient pas demander la permission, il fallait toujours les convaincre.

Roulant dans un gros nid-de-poule, Nadine a senti son ventre se tordre. *Oh, on se calme.* Ça faisait quatre jours qu'elle n'avait rien avalé de solide. Sa stratégie était de garder l'estomac vide : si y a rien qui rentre, y a rien qui sort.

Elle a repensé aux appels qu'elle avait dû faire, la veille au soir, à propos du quatrième membre de la troupe rafistolée – le danseur hunkpapa. Elle n'avait pas réussi à obtenir un nom, mais on disait que les Hunkpapas étaient du monde de pow-wow.

Nadine s'est agrippé le ventre en le sentant faire des siennes à nouveau. À l'évidence, sa stratégie ne fonctionnait pas. Elle a aperçu une station d'essence et a garé la voiture. Poussant la porte avec vigueur, elle a dit d'une voix étranglée : « La clé des toilettes. » L'homme a pris un air effrayé en lui tendant le trousseau, qu'elle a saisi au vol.

Elle s'est précipitée vers l'arrière du dépanneur, tentant d'ignorer les messages que son corps lui envoyait, selon lesquels il était déjà trop tard. Elle a ouvert la porte, les mains tremblotantes, et s'est ruée à l'intérieur... pour arriver directement dans les bras d'un homme si grand qu'elle a senti ses seins s'enfoncer dans son ventre.

— Qu'est-ce...

— Je suis libre ! s'est-il exclamé.

— Contente pour toi ! a crié Nadine en le poussant en dehors de la toilette.

Nadine a claqué la porte, l'a verrouillée, puis s'est laissée tomber sur la cuvette, son pantalon baissé à la dernière seconde. Oh, merci, Seigneur, d'avoir créé le bol de toilette, son vieil ami, son amant des derniers jours.

Après avoir passé un bon moment assise sur le trône (probablement plus que le temps nécessaire, mais, dans de telles circonstances, il faut s'assurer que tout est bien terminé), Nadine s'est lavé, puis relavé les mains. Elle a arrangé ses tresses, qui étaient pourtant bien serrées à son départ de la maison mais qui avaient perdu du tonus avec la presse et l'essoufflement. Elle a tapoté les cernes sous ses yeux – la déshydratation n'était la confidente de personne – et s'est dit que le docteur lui aurait sûrement recommandé un bon ginger ale. Sauf que c'était un mensonge, étant donné que la recommandation du docteur, c'était qu'elle se repose encore au moins trois jours. Mais elle n'avait pas trois jours, surtout si elle avait l'intention d'atteindre l'Europe. Le billet d'avion dans sa poche indiquait qu'elle décollait à vingt et une heures. Un départ de dernière minute qui était le résultat d'une heure de supplication et d'argumentation avec la compagnie aérienne, après qu'elle eut manqué le vol de la veille.

Quand Nadine a finalement ouvert la porte des toilettes, l'homme qu'elle avait mis dehors était là à attendre.

— Allô ? a-t-elle dit en poussant la porte jusqu'au bout pour l'obliger à bouger.

— Désolé, a-t-il répondu d'une voix si profonde que Nadine a eu l'impression de s'emmitoufler dans un chandail de velours.

Elle a levé les yeux vers le visage qui allait avec cette voix enveloppante.

— Vous vous tenez toujours comme ça à l'extérieur des toilettes ?

— Je sais pas où aller, M'dame, a répondu l'homme.

Nadine le constatait soudain : c'était probablement le plus grand, le plus bel Indien qu'elle avait jamais vu.

— OK, OK. Aimeriez-vous un ginger ale ?

Nadine n'aurait su dire pourquoi elle lui en offrait un, mais il avait l'air dépassé par les événements, et comme elle était aussi dépassée par les événements, ça semblait la bonne solution pour tous les deux.

— J'aimerais ça, oui, a-t-il répondu, avant d'ajouter, comme s'il venait de s'en souvenir : Je me suis fait voler.

Nadine l'a examiné de haut en bas. Il n'avait pas le look d'un de ces Indiens pathétiques qui traînent à la sortie des bars et demandent de l'argent pour pouvoir retourner à l'intérieur et tenter leur chance encore une fois à la machine à sous.

— Je pourrais vous conduire au poste de police.

Il a fixé le paysage des yeux, un long moment, son regard perdu dans les étendues infinies du blé qui ondulait dans le vent de chaque côté de la route. Il a finalement répondu :

— J'imagine qu'on n'a pas le choix.

JOHN

Après être allé poser la question à différents comptoirs d'information, John a fini par comprendre, sans que quiconque ait besoin de le lui expliquer de façon explicite, que ça n'existait pas, un « concierge » d'aéroport. Il s'est donc résigné à sauter dans un taxi en direction d'un petit centre commercial situé à environ trois minutes du terminal, à faire la file dans une succursale de banque et à expliquer sa situation pendant vingt minutes à une jeune femme revêche d'à peine vingt ans qui avait l'air de n'avoir jamais fait confiance à personne de sa vie. L'employée le toisait de haut en bas et n'arrêtait pas de répéter : « C'est beaucoup d'argent. »

Il a fallu appeler le gérant, qui a dû faire des appels de l'autre côté de la frontière. Finalement, John a été en mesure d'enfoncer la liasse de billets dans ses jeans et de retourner à l'aéroport. Il a pensé aller faire un tour aux toilettes pour disperser stratégiquement l'argent dans ses différentes poches, mais il savait aussi qu'il était pressé. Il avait à peine passé les portes du terminal qu'une vigoureuse tape sur son épaule venait lui rappeler que nul homme n'est maître du temps.

— Vous voulez bien me suivre, a dit la voix sans utiliser de point d'interrogation.

Un officier grassouillet en uniforme noir et aux épais sourcils gris dignes d'un homme bien plus vieux l'a mené jusqu'à une petite pièce. Sur l'épaule de l'uniforme, un drapeau des États-Unis. John espérait qu'il était bien au fait de l'histoire des politiques indiennes du Canada, mais il ne se faisait pas trop d'idées et se doutait qu'il aurait à tout expliquer lui-même.

L'officier lui a indiqué une chaise en métal et John s'est assis, un peu de travers à cause de sa fesse surélevée. On dira ce qu'on voudra à propos de l'argent, ça prend de la place dans une poche.

L'officier a ouvert la porte et a aboyé un nom, ce qui a fait apparaître une femme d'âge moyen aux cheveux auburn bien serrés dans un chignon. Elle avait la silhouette d'une rancher et John s'est aussitôt senti rassuré. Les deux agents se tenaient debout devant lui. John a senti un souffle d'espoir : les gens qui ne prenaient pas la peine de s'asseoir n'avaient jamais l'intention de s'éterniser.

— Je suis le sergent Marlow et voici Carol..., a commencé l'homme, et sa collègue lui a lancé un regard courroucé. Je veux dire... l'agente Carol Dixon.

John l'a saluée avec son chapeau.

— John Greyeyes.

— Passeport ?

John a tendu son passeport ainsi que son billet, en espérant qu'ils remarquent l'heure inscrite dessus et décident d'accélérer le processus.

— Stockholm ? Vous allez faire quoi, là-bas ?

Pas de chance.

— De la danse. On part en tournée. Une gang d'Indiens cris de la Saskatchewan, en route pour montrer au monde notre manière de danser.

— Indiens ?

— Indiens, comme, vous savez... ceux avec les tipis et les bisons. Ceux qui se font tirer dessus par John Wayne...

Carol a ébauché un sourire. John lui a souri en retour.

Le sergent Marlow est resté de marbre.

— Et cette tournée s'en va à Stockholm ?

— Oui, et en Allemagne et en Italie aussi.

— Je vois, a dit Marlow en regardant Carol avec un sourcil levé. On dirait bien que les Indiens sont sortis de la réserve.

Carol a semblé mal à l'aise. John a réprimé l'envie d'envoyer sa botte dans le visage de Marlow.

— C'est pas tous les jours qu'on voit un Indien... ce qui me fait croire que vous avez peut-être quelque chose à cacher.

— Vous voyez pas beaucoup d'Indiens en général... et c'est ça qui vous met la puce à l'oreille ?

C'était la première fois qu'il l'entendait, celle-là.

Le sergent Marlow n'a pas relevé le sarcasme. Il a examiné John.

— Me semble que vous êtes assis un peu croche. Pouvez-vous vider vos poches, s'il vous plaît ?

John avait connu un dompteur de broncos qui avait été avocat dans une autre vie, alors il était au courant qu'une fouille n'était légale que si on était en état d'arrestation. Et avant l'état d'arrestation, il y avait la lecture des droits. Cette fouille-là entraînait à coup sûr dans la catégorie illégale. John a pensé souligner cette évidence, mais il s'est dit qu'il valait mieux ne pas résister et a déposé sa liasse de billets sur la table. Le sergent Marlow a tendu le bras pour la ramasser, puis, semblant soudain se rappeler que c'était lui le supérieur, l'a plutôt glissée vers Carol. Elle a pris l'argent en s'excusant à John du regard et s'est mise à compter. Or, tout le monde s'est rendu compte que Carol n'était pas une excellente compteuse. Comme l'aurait dit la mère de John, elle était lente comme de la mélasse en hiver. Ou, comme il l'aurait dit lui-même, elle était lente en ostie.

Marlow piétinait d'impatience, ce qui donnait l'impression qu'il finirait par s'asseoir. Les yeux de John sont passés des mains lamineuses de Carol à l'horloge derrière elle et il s'est mis à imaginer les sombres heures que traverseraient ses trois protégés, abandonnés à leur sort dans l'aéroport de Chicago. Le Hunkpapa allait sûrement se perdre et se ramasser sur un vol en partance pour l'Antarctique. Desiree se ferait enlever et deviendrait une esclave sexuelle dans un harem quelque part. Et Edna donnerait une leçon de savoir-vivre à la mauvaise personne et mangerait un poing dans le visage.

— Cinq cents dollars, a annoncé Carol après avoir séparé l'argent en trois piles.

John se questionnait encore sur sa méthode de tri lorsque le sergent Marlow a abattu son poing sur la table devant lui.

— Qu'est-ce qu'un Indien peut bien faire avec autant d'argent ?

John a jeté un coup d'œil à sa montre. Ça faisait quinze minutes qu'il était entré dans la pièce, alors le sergent Marlow avait eu pas mal de temps pour formuler sa question. John s'est dit qu'il n'avait sûrement pas affaire au membre le plus brillant des services frontaliers américains, seulement au plus raciste.

John s'est éclairci la gorge :

— Je suis responsable de la troupe de danse, ce qui veut dire que je dois nourrir tout le monde pendant quinze jours avec cet argent-là. On est quatre, au cas où vous voudriez le savoir.

Carol a paru bouche bée.

— Mais c'est pas assez.

John lui a offert un beau sourire.

— Aimeriez-vous contribuer et nous faire un don ?

Un sourire tristounet aux lèvres, elle a répondu :

— On est à peine payés assez pour survivre.

Le sergent Marlow lui a intimé de se taire d'un regard foudroyant et elle a reculé d'un pas. Marlow s'est raclé la gorge et a repris le contrôle de la discussion :

— Un voyage en Europe et du cash pour les dépenses ? Comment vous avez déniché ça, une belle job de même ?

— C'est assez simple, en fait : la vérité, c'est que, si on accepte de porter une couple de plumes et de frapper sur un tambour, ça attire les Blancs, a dit John en haussant les épaules. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise... Je suis un Indien. On nous paie juste pour être vivants.

Marlow a poussé un grognement.

— Quand même, c'est beaucoup d'argent à trimballer.

— Si vous trouvez que c'est assez pour nourrir et loger quatre Indiens pendant deux semaines, ben vous devriez gérer la tournée à ma place, a rétorqué John. Vous avez du café ?

EDNA

Edna avait une foi en Dieu grande comme l'océan, mais une foi en l'humanité qui ne valait même pas une larme. Pourtant, les humains ayant été créés à l'image de Dieu, on s'attendrait à ce qu'ils soient des créatures de bonté, non ? Et si Dieu savait tout, il aurait bien dû se douter que les humains seraient ratés sur ce plan, et il aurait pu les améliorer un tantinet, non ? Et aussi : quand on avait des anges, pourquoi vouloir des humains ? Edna s'est dit qu'elle devait en parler avec le père Henry, lors de sa prochaine confession. (Ça leur arrivait souvent de ne plus avoir rien à se dire, étant donné l'absence de péchés d'Edna.)

Edna a poussé la porte du bar, dont les battants ont pivoté comme une porte de saloon digne de ce nom. Elle a balayé la salle du regard, a remarqué la présence de plusieurs vieux bonhommes installés aux petites tables dispersées dans le bar, en train de boire en compagnie de jeunes femmes. Puis, au fond, sa jeune femme à elle, Desiree, qui semblait rajeunir à vue d'œil. Avec, juste à sa gauche, un homme qui semblait assez vieux pour être son père, assis plus proche qu'un homme de son âge devrait l'être.

Elle s'est dirigée vers la table, déjà irritée par le nombre de verres que ce dépravé avait probablement offert à sa nièce.

— Vous devriez avoir honte, a lancé Edna en agitant l'index devant le visage du grossier personnage, qui, a-t-elle aussitôt noté, sentait très bon.

Desiree a sursauté en voyant sa tante, avant de reprendre son air boudeur naturel. Mais l'homme a eu le culot, lui, de prendre un air amusé.

— Excusez-moi ? a-t-il répondu d'une voix profonde.

Edna a cru percevoir un léger accent autochtone, mais elle n'arrivait pas à le situer avec exactitude. Avec ses cheveux un peu trop longs pour un poste chez les Blancs, sa chemise à col boutonné et ses bottes de cowboy reluisantes, il avait le look typique d'un politicien indien – intoxiqué par l'argent et le pouvoir au point où il était persuadé qu'il pouvait se permettre de corrompre les jeunes et les mécréants.

Se tenant bien droite, Edna a dit, avec l'autorité d'un prêcheur :

— Cette jeune femme, ma nièce, qui a récemment reçu sa confirmation de l'Église catholique du Canada, a seulement dix-huit ans. Elle n'est même pas assez vieille pour se trouver dans cet établissement.

— J'ai le droit d'être ici, je peux juste pas boire, a dit Desiree en levant son verre. C'est du Coke.

L'homme a tendu la main :

— Et vous êtes ? À part une disciple de Jésus-Christ et de sa croix ? a-t-il demandé avec un petit sourire qu'Edna aurait pu croire charmeur si elle avait eu la moindre expérience avec le charme des hommes.

— Je suis Edna Shield. Je suis la sœur du chef Devon Shield, a-t-elle dit en insistant sur le mot *chef*.

— Il le sait, ma tante. C'est l'ami de papa, le chef Ernest Standing Bull.

— Je vois, a répondu Edna, qui ne faisait pas confiance aux amis de son frère – des hommes, après tout. Et qu'est-ce que tu fais dans ce bar avec lui ?

Desiree s'est contentée de hausser les épaules.

— On parlait de la tournée.

Edna a poussé un soupir.

— T'as pas pensé que c'était peut-être mieux de venir nous dire, à moi ou à M. Greyeyes, que t'avais trouvé l'homme qu'on cherchait ?

Desiree a roulé les yeux.

— Je savais pas où vous étiez, ni l'un ni l'autre.

Edna s'est tournée vers celui qui souriait maintenant ouvertement.

— Chef Standing Bull...

— Ernest.

— Chef Standing Bull, je vous présente mes excuses pour l'impolitesse de ma nièce. J'ai bien peur qu'elle soit aux prises avec une crise

d'adolescence prolongée qui lui enlève le gros bon sens.

Elle a regardé Desiree avant de conclure :

— Ce soir, je te demanderais de réciter deux chapelets comme acte de contrition.

— Euh, t'es pas le pape, s'est esclaffée Desiree avant de se retourner vers Ernest. Est-ce qu'on va avoir un peu de temps pour faire du tourisme durant la tournée ?

— Ça fait partie de l'expérience, a répondu Ernest. Quand on a conçu la tournée, on vous imaginait toute la gang en train de découvrir de nouvelles cultures, de créer des liens pour faire avancer l'union des peuples. Tu vois, c'est super important que les différents peuples autochtones de ce monde s'unissent pour enfin obtenir un poids politique.

Les yeux de Desiree perdaient de leur éclat.

— Mais on va avoir le temps de magasiner un peu, pas vrai ? Je veux dire, j'ai entendu parler d'un magasin qui fait deux pâtés de maisons à lui tout seul, à Londres.

— On va pas à Londres, l'a corrigée Edna. Nos destinations, c'est la Suède, l'Allemagne et l'Italie. C'est plus qu'assez pour nous tenir occupés et on aura certainement pas de temps à perdre avec des frivolités.

Sans parler du fait, avait-elle envie de rappeler à sa nièce, *qu'elles devaient encore apprendre à danser !*

— Nous, à la National Indian Brotherhood, on croit que cette mission... enfin, cette tournée... pourrait avoir des répercussions très importantes...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? a dit Edna d'un ton soudain méfiant.

Il a fait signe à Edna de s'asseoir. Elle s'est exécutée avec réticence.

Ernest a ensuite balayé la salle du regard. Une fois rassuré qu'aucune oreille indiscrete n'était dirigée vers lui, il s'est penché vers elles avec un

tel aplomb qu'Edna s'est surprise à l'imiter. Il a baissé le ton jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un chuchotement :

— Vous vous demandiez sans doute pourquoi je vous ai donné rendez-vous ici, à l'aéroport de Chicago, non ?

— Je me disais que vous étiez dans le coin, a chuchoté Edna, même si elle ne s'était même pas posé la question.

— J'aurais pas pu venir vous voir au Canada parce que j'ai sur moi..., a fait Ernest avant de marquer une pause en se léchant les lèvres,... un paquet.

Edna et Desiree ont toutes les deux eu un mouvement de recul sur leur chaise. Il a sorti de sa poche de veste un paquet de la grosseur d'un portefeuille.

— C'est un objet au contenu délicat, politiquement parlant, a-t-il expliqué en le posant au milieu de la table, qui pourrait causer bien des dommages s'il se retrouvait dans les mauvaises mains.

— Cool, a commenté Desiree.

— Je veux dire des dommages politiques, pas comme une bombe, ou quoi, a précisé Ernest.

Des têtes ont pivoté dans leur direction.

— Dites pas ça, a soufflé Edna. Dites jamais ça.

— J'ai dit que c'était pas une bombe.

— Arrêtez de le dire.

Ernest s'est penché encore plus vers elles.

— Vous allez le faire ?

Edna a froncé les sourcils.

— À mon avis, vos dés sont pipés, et vous voulez qu'on prenne le blâme si ça se met à chauffer.

Un vocabulaire qui provenait directement de l'épisode de *Hawaii 5-0* qu'elle avait regardé la semaine d'avant.

Ernest a pris un air offensé.

— Absolument pas. Cette mission-là peut pas avoir de conséquences négatives pour vous, impossible. Si on trouve le paquet dans vos affaires, vous avez juste à dire que c'est quelqu'un de la National Indian Brotherhood qui vous l'a confié. Idéalement, ça arriverait pas. Mais si ça arrivait, je vous en voudrais pas du tout de me dénoncer.

— On ferait jamais ça ! s'est exclamée Desiree, toujours prête à sauter à pieds joints sur n'importe quelle mauvaise décision. On va le faire.

Edna a levé la main.

— Pas si vite. Répondez à mes questions avant : est-ce que c'est quelque chose qui a été volé ?

— Non.

— Est-ce que ça pourrait faire du mal à quelqu'un ?

Ernest a fait non de la tête.

— Et combien vous allez nous payer ?

— Ma tante ! a fait Desiree, comme si ça la choquait de voir sa tante insulter ainsi un politicien.

Mais Desiree n'était pas la seule à avoir grandi entourée de cette engeance. Edna savait qu'il y avait fréquemment des transferts d'argent pour toutes sortes de jobines. Alors pourquoi pas pour une grosse job ?

Ernest a hoché la tête, puis a sorti une liasse de billets et en a compté quelques-uns avant de les déposer sur la table devant les yeux ébahis de Desiree et les yeux délibérément non ébahis d'Edna.

Edna a pris l'argent et l'a recompté (l'important, c'était de toujours prouver aux autres qu'on ne faisait confiance à personne). Puis, tout en

gardant les yeux fixés sur Ernest, elle a glissé la boîte dans son sac et l'argent dans son soutien-gorge.

— Et à qui on remet ça ?

— Une fois que vous serez en Italie, va falloir que vous alliez au consulat d'Allemagne. Mon contact est là-bas.

— Son nom ?

— Oscar.

— Et tout ça, c'est légal ? a insisté Edna.

Ernest a fixé le vide.

— Qu'est-ce que ça veut dire, légal ? Est-ce que c'est légal de voler nos territoires, de nous prendre nos enfants, de nous retirer nos droits ? Est-ce que c'est légal de nous jeter en prison parce qu'on veut juste danser sur notre musique et tenir nos cérémonies ?

Desiree hochait la tête en signe d'approbation, mais Edna s'est contentée de pincer les lèvres et de croiser les bras.

— Est-ce qu'on défie la loi telle qu'elle est écrite en ce moment ?

Ernest l'a regardée dans les yeux.

— Tant que vous regardez pas dans la boîte, tout va bien aller.

Edna avait le sentiment qu'il restait encore une question à poser, mais l'argent à l'intérieur de son soutien-gorge la rendait beaucoup moins curieuse. Elle a tendu la main et Ernest l'a prise. Au lieu de la serrer, il l'a portée à sa bouche. Edna a senti la chaleur de ses lèvres sur sa peau.

— Vous êtes une femme forte, a-t-il dit, et Edna a senti son ventre faire des virevoltes comme un jeune saumon de deux jours.

Elle a froncé les sourcils et retiré sa main.

Ernest lui a souri, puis a regardé sa montre en disant que son avion partait sous peu. Avant de sortir du bar, il est revenu vers elles et a posé un

bout de papier sur la table :

— C’est votre itinéraire. Vous allez en avoir besoin. Oh, et dites à Frank ou à Joe, peu importe comment il s’appelle, que je suis désolé de l’avoir manqué.

— John Greyeyes, a dit Desiree.

— Ouais, c’est ça, a dit Ernest en leur envoyant un baiser du bout des doigts.

Tandis qu’il poussait les portes du bar, les lumières artificielles de l’aéroport ont illuminé ses pommettes et Edna a ressenti le début de quelque chose qu’elle n’avait pas ressenti depuis la fin de l’adolescence.

— Il est vraiment beau, a roucoulé Desiree.

— Il est assez vieux pour être ton père, l’a calmée Edna.

— Premièrement, euh, dégueu. Deuxièmement, papa a pas une voix sexy de même. Et troisièmement, je voulais pas dire pour moi, mais pour toi.

Edna s’est exclamée, d’une voix étrangement aiguë :

— Moi ?

— Tu vas jamais rencontrer quelqu’un pis te caser, c’est ça ? Je veux dire, t’es déjà pas mal fixée... T’es probablement la personne la plus enracinée que j’ai jamais vue... T’es comme une plante, a dit Desiree en posant une main sur celle de sa tante pour prouver son point. Je sais que tu files le parfait bonheur familial avec Dieu et Marie et Joseph et Jésus, mais moi je te parle d’avoir tes propres enfants à gérer, ta propre maison à garder propre et ton propre mari à harceler.

Edna fixait sa nièce des yeux. Desiree avait un de ces sourires qui auraient pu ramener les morts à la vie. Et Edna savait que Desiree souriait uniquement quand elle était heureuse. C’était une de ses qualités, qui laissait croire à Edna que quelque part, tout au fond de cette jeune femme sauvage, se cachait une bonne petite fille.

— T’as pas à t’inquiéter, Dieu va prendre soin de moi, a dit Edna.

Desiree a éclaté de rire, une douce mélodie qui n’a pas tardé à attirer les regards licencieux des vieux cochons aux alentours. Edna a agité la main d’impatience.

— Finis ta liqueur, faut qu’on retrouve les autres.

— Est-ce qu’on devrait en parler à John, de..., a commencé Desiree en pointant la porte par où était sorti le chef du bout des lèvres.

Edna a secoué la tête :

— Ernest nous a confié une mission, *à nous*. On va s’en charger nous-mêmes.

NADINE

Il n’y avait que deux voitures dans le stationnement du poste de police de la GRC, dont une autopatrouille, ce qui portait Nadine à croire qu’il s’agissait d’une journée assez tranquille pour les flics. Durant le trajet, l’homme était resté silencieux, ne prononçant que quelques phrases ici et là, du genre « J’aurais dû m’en douter » ou « Plus jamais... » ou « Crisse que je suis cave », comme s’il se parlait à lui-même.

— Je vais venir avec vous, a annoncé Nadine. Mais je peux pas rester longtemps, OK ?

— Vous en avez déjà fait beaucoup pour moi, a-t-il dit en se réveillant de sa torpeur. Je sais pas comment vous remercier.

Les joues pâlottes de Nadine ont pris une légère teinte de rouge et elle a senti son ventre se tordre à nouveau.

— OK, allons-y, faut qu’on se dépêche avant que je sois obligée de retourner aux toilettes.

Ils se sont dirigés vers la réception, où se tenait un jeune agent muni d'une tapette à mouches. Il lorgnait une grosse mouche à environ un mètre de distance. Sur sa poitrine, un badge, et juste en dessous, épinglé un peu de travers, un nom : « Cpl Martin ».

— Bonjour, on aimerait signaler un vol. Monsieur ici présent, a commencé Nadine en posant une main sur l'épaule quand même assez ferme de l'homme qui se tenait à ses côtés, s'est fait voler.

Le caporal Martin a regardé Nadine.

— Et vous êtes... ?

— Je m'appelle Nadine Redcloud.

— Votre rôle dans l'affaire ?

— Je l'ai trouvé embarré dans les toilettes de la station-service et je l'ai emmené ici.

— C'est le criminel qui m'a embarré là-dedans, a expliqué l'homme. Je me suis pas embarré tout seul. Et personne venait, malgré mes cris répétés.

Le caporal Martin a abattu la tapette à mouches, mais a manqué la mouche.

— Merde, a-t-il dit en tournant à nouveau le regard vers eux. Désolé.

Il a déposé la tapette à mouches et s'est mis à ouvrir et fermer des tiroirs en face de lui.

— Je trouve pas le formulaire de déposition pour les vols. Pourriez-vous revenir dans une heure ? Mon boss va être arrivé et il sait où sont les affaires, lui.

— Je vous demanderais d'enregistrer la déclaration de monsieur immédiatement. Prenez n'importe quel bout de papier, a insisté Nadine en jetant un coup d'œil par la fenêtre, où elle pouvait presque voir l'avion décoller sans elle.

Le caporal Martin a poussé un soupir en prenant à contrecœur un bloc-notes jaune. Il a inscrit la date en haut.

— Nom ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Pas vous, le nom de la victime.

Nadine s'est tournée vers son compagnon, dans l'attente. Comment avait-elle pu négliger une telle information ? Et dire que ça pourrait un jour devenir son propre nom. Il s'est éclairci la gorge.

— Je m'appelle Lucas Pretends Eagle.

— Oh, oui, monsieur ! s'est exclamée Nadine avant de porter la main à sa bouche et de marmonner entre ses doigts : Désolée. C'est juste que c'est un nom vraiment cool.

Nadine Pretends Eagle, ça sonnait pas mal, pas mal du tout. Nadine a réprimé un sourire.

Le caporal a marqué une pause en le fixant des yeux, sceptique.

— C'est votre vrai nom, ça ?

— Oui.

— Oui, c'est ça son nom, a dit Nadine en tapotant le bras de Lucas.

— Première fois que je l'entends, celui-là..., a fait le caporal Martin en se grattant le crâne longtemps, vigoureusement, si bien que Nadine voyait carrément les pellicules s'accumuler sous ses ongles. Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— Ma voiture, ma valise, mon regalia, mes pièces d'identité.

— Wô, wô... On ralentit un peu... Ça fait beaucoup d'affaires, l'a interrompu le caporal Martin, qui était en train d'écrire, avec une lenteur qui faisait mal à voir, le mot *identité*.

Après quelques essais infructueux, il s'est contenté d'un simple *ID* et a repris ses questions :

— Le gars avait l'air de quoi ? Non, attendez, est-ce que vous savez son nom ?

— Il a dit qu'il s'appelait Shane, mais je sais pas si c'était son vrai nom ou pas.

— Vous avez ses pièces d'identité à lui ?

— Vous voulez dire : est-ce que je lui ai fait les poches pendant qu'il me faisait les poches ? a demandé Lucas, le front plissé.

— Ouais ? a dit l'agent, tout aussi confus.

— J'ai pas vu ses cartes, non, a dit Lucas en ralentissant le débit. Je l'ai ramassé sur le bord du chemin pas loin de Moose Jaw. On a fait la route ensemble pendant une couple d'heures, pis là il a sorti un couteau...

— Wô, wô, wô, attendez, attendez... Vous avez ramassé ce gars-là ? a demandé le caporal Martin, bouche bée.

Nadine a aperçu la mouche qui bourdonnait à proximité, comme attirée par l'ouverture soudaine.

— Est-ce que c'était un ami à vous ? Un proche ? Ou, vous savez, un ami avec bénéfices ?

La voix du caporal n'était plus qu'un murmure.

— J'imagine qu'il faisait du pousse, est intervenue Nadine en regardant Lucas pour qu'il confirme.

Lucas a acquiescé de la tête.

Le caporal Martin a de nouveau frappé le comptoir avec la tapette à mouches, ce qui a fait voler une pile de feuilles en tous sens.

— Oh, mon gars, faut jamais embarquer le monde sur le pousse. C'est toujours des hippies, sur le speed ou le PCP. Sérieusement, faites jamais ça.

— Je vais essayer de m’en souvenir, a dit Lucas.

— OK, bon, ben on va ouvrir l’œil pour vos affaires, a conclu le caporal Martin en posant son stylo sur le bloc-notes.

— Vous avez même pas demandé de description de la voiture ! a lancé Nadine, dont la poitrine bouillonnait (ce qui n’était pas désagréable, après les maux de ventre, à vrai dire).

— J’allais le faire, a répondu le caporal d’une voix boudeuse. Hé ! J’ai une idée : voulez-vous voir une couple de photos de prévenus ? On a un cartable.

Il a sauté sur ses pieds, soudain revigoré.

— Des photos de prévenus, ça me semble une bonne idée, a dit Nadine à Lucas, d’une voix encourageante comme celle d’une prof de maternelle.

— On dirait que ça pourrait prendre un bout de temps, lui a répondu Lucas. Vous devriez peut-être y aller.

Nadine a jeté un coup d’œil à l’horloge. En ce moment, John et sa troupe étaient sûrement à Chicago, à quelques heures du décollage. La seule façon qu’il lui restait de les rattraper, c’était de prendre un vol direct. Elle a observé Lucas du coin de l’œil tandis qu’il regardait le caporal Martin se promener partout dans le bureau en ouvrant et en fermant des tiroirs. Ce n’était pas une bonne idée de le laisser seul ici, elle le sentait. Mais l’Europe ! Et John ! Et se balader dans des rues pavées main dans la main ! Mais elle ne pouvait pas abandonner un homme comme ça. Nadine a renfoncé ses rêves dans un endroit sûr de sa tête et s’est plantée fermement à côté de Lucas.

JOHN

Lorsqu’il s’est approché de la porte, son cœur a bondi comme un chevreau à la vue de son petit troupeau. Deux membres de son troupeau, du moins. Il

avait été absent si longtemps, il était persuadé qu'ils l'avaient laissé derrière. Desiree et Edna étaient assises côte à côte. La tête de Desiree, endormie, posée sur l'épaule de sa tante, qui lisait une revue en désapprouvant visiblement le contenu page après page.

— Y était temps, a-t-elle sifflé à John quand il est arrivé devant elle.

— J'ai eu des problèmes inattendus, a dit John d'une voix traînante. Vous avez vu où est parti notre jeune homme ?

— J'en avais juste une à surveiller, et c'est ce que j'ai fait, a répondu Edna en indiquant la fille endormie. Il était sous votre responsabilité, ou peut-être sous la sienne, simplement. Il a quand même l'air d'un adulte, physiquement du moins.

John a lancé un regard à l'horloge accrochée au mur.

— Il lui reste une heure. Il était pas mal dernière minute l'autre fois, alors j'imagine que c'est son style. Est-ce que le chef de la National Brotherhood s'est montré la face ?

Edna a fait oui de la tête.

— Le chef Ernest est passé nous dire bonjour et nous a laissé l'itinéraire, a-t-elle dit en le sortant de sa poche pour le montrer à John. Les numéros de chambres d'hôtel sont là, et aussi le nom de nos contacts. Sans ça, on aurait été...

— Dans la merde jusqu'au cou.

— Dans de beaux draps. Vraiment, le manque d'éducation des jeunes de nos jours.

— Même ma mère me considère pas comme un jeune, a souligné John.

Edna s'est contentée de renifler.

John a tendu la main pour prendre le document et Edna le lui a remis avec réticence. On aurait dit qu'il y avait deux chefs dans le groupe, ce qui

n'était pas plus mal, étant donné que le premier chef n'avait jamais demandé à être là.

John a entendu du raffut derrière lui. Il s'est tourné et a vu une masse de gens et des mouvements flous. Comme il était plus grand qu'à peu près tout le monde, John voyait bien ce qui excitait tant la foule. Le Hunkpapa. Le jeune homme se livrait en direct à une petite danse traditionnelle improvisée. Il avait déchiré les manches de son t-shirt et enlevé ses souliers. Il s'était aussi peint le visage comme un guerrier. Un groupe de gens admirait ses sauts et ses virevoltes, son jeu de pieds trop rapide pour les yeux. John s'est d'abord dit que le gamin avait trop hâte de s'y mettre et qu'il n'avait pu s'en empêcher, jusqu'à ce qu'il remarque le chapeau installé par terre devant lui.

— Oh, le petit con, a prononcé John en s'approchant pour ramasser le chapeau avant que les spectateurs aient le temps d'y lancer de la monnaie. Arrête ça ! Lucas !

L'autre a à peine ralenti la cadence. John a répété son ordre encore plus fort. Lucas a cessé de danser et a tourné vers lui un visage aux sourcils relevés. La foule s'est fendue d'un « Ah » collectif.

Lucas a haussé les épaules :

— Je fais juste leur donner ce qu'ils veulent !

— Tu peux pas faire ça dans un aéroport, y a des règlements, a dit John. Là, ramène tes fesses ici.

Lucas a souri, puis s'est remis à danser.

John s'est avancé, prêt à saisir le jeune insolent par le collet. Mais avant qu'il puisse agir, la foule de Blancs hypnotisés a avalé Lucas. Ça engloutissait le Hunkpapa sous les questions à propos de sa danse : où est-ce qu'il avait appris ça, c'était quoi sa tribu, est-ce qu'il avait une squaw à la maison ? (Celle-ci venait d'une grande madame blonde avec des pattes d'oie qui dansaient au coin de ses yeux et des bijoux clinquants aux

oreilles.) Le jeune homme savourait son heure de gloire, au point où il s'est mis à signer des autographes sur les billets d'avion.

John ne l'a pas lâché des yeux, jusqu'à ce que la foule se disperse. La madame bourgeoise a été la dernière à s'en aller et, à voir la manière qu'elle avait de se retourner pour regarder Lucas, John s'est dit qu'elle aurait été prête à manquer son vol pour continuer la « conversation » avec son danseur.

John s'est avancé dès qu'elle a tourné le coin du couloir.

— Non mais c'était quoi ça ?

— J'avais faim, s'est défendu Lucas. Ça fait deux jours que j'ai rien mangé.

— T'es pas capable de te nourrir toi-même ?

Lucas a haussé les épaules encore une fois, en enfonçant l'argent dans ses poches.

— Là, vous allez nous payer une bonne bouffe avec l'argent de la tournée ?

John a choisi un restaurant familial spécialisé dans les hamburgers et les frites pas chers. Ça goûtait à peine la nourriture, mais John ne voulait pas dépasser le budget. Dans l'état actuel de leurs finances, ça allait être juste en maudit. Pas besoin de les tenir au courant de ça, toutefois. Il n'avait aucun scrupule à garder secrète cette information, bien cachée comme une roche sous son oreiller. Il serait le seul à mal dormir.

— Combien de temps encore avant d'arriver en Europe ? a demandé le Hunkpapa, la bouche pleine de viande et de ketchup.

— Le vol dure une couple d'heures, a dit John. T'auras juste à fermer les yeux et on va être arrivés quand tu vas les rouvrir.

— Et tu fermeras ta bouche aussi, a ajouté Desiree. On n’a pas besoin de te voir digérer.

Lucas a ouvert grand la bouche, juste pour elle.

— Comme ça ?

— Dégueu, a dit Desiree en lui lançant une frite, qu’il s’est empressé de lui renvoyer.

— Les enfants ! a fait John d’une voix ferme.

Les deux sont partis à rire.

Desiree a incliné la tête pour examiner les peintures de guerre de Lucas.

— Hé, c’est mon rouge à lèvres, ça ?

Lucas s’est contenté d’un sourire malicieux.

— Gros con.

Une autre frite.

— On va être en Europe avant l’aube, demain, a dit John en se parlant plus à lui-même qu’aux autres.

— Si Dieu le veut, a renchéri Edna d’un ton solennel en lançant un regard mauvais à John.

Il en a conclu qu’elle était encore irritée par le fait qu’ils avaient oublié de prier avant de commencer à manger. De son côté, il priait environ une fois par mois : si Dieu avait besoin d’entendre de ses nouvelles plus souvent que ça, eh bien peut-être qu’il avait des problèmes affectifs et qu’il ferait mieux de prendre rendez-vous avec un de ces psychanalystes dont les vedettes de cinéma étaient friandes.

John a regardé sa montre, a réuni ses ouailles et a pointé du doigt la direction à prendre pour se rendre à la porte d’embarquement. Il voyait bien que tout le monde était un peu fatigué : ça se traînait les pieds, ça se fâchait pour un rien. Desiree s’est mise à engueuler sa tante parce qu’elle avait

perdu son magazine de mode et John l'a regardée avec impatience revenir sur ses pas pour en acheter un autre.

— Allez, on se dépêche ! lui a-t-il crié.

Desiree lui a lancé un regard noir et il a fait pareil. S'il fallait qu'il leur botte le derrière durant quinze jours, il leur botterait le derrière durant quinze jours. S'il était capable de s'occuper de deux cent cinquante têtes de bétail, il était capable de s'occuper de trois Indiens.

Une fois toute la petite troupe embarquée dans l'avion, John s'est installé dans son siège avec le sentiment du devoir accompli. *Y a rien là, diriger une tournée*, s'est-il rassuré avec un sourire intérieur, avant de sombrer dans le sommeil. Dans son rêve, il tenait un seau rempli d'avoine, entouré de ses chevaux.

CHAPITRE 3

JOHN

John s'est réveillé en sursaut, au son de cris aigus et apeurés. On aurait dit un cheval à la jambe cassée qui se savait condamné. Son cœur a fait trois tours. Il a ouvert les yeux au moment même où il recevait un coup dans le visage, asséné par quelque chose de gros et de convexe. Le sang s'est répandu dans sa bouche. Agitant les bras, il a rouvert les yeux. Ça lui a pris une seconde ou deux avant de comprendre que l'« arme » était en réalité la grosse tête de Lucas. Ce dernier sacrait et grognait en luttant avec ce qui ressemblait à un agent de sécurité. Du moins, c'est ce que John a d'abord pensé : ça n'aurait pas été étonnant, vu la feuille de route de Lucas. John a avalé un peu de sang, provenant de l'endroit où ses dents avaient frappé l'intérieur de sa joue, et a tendu le bras pour saisir les longues tresses de Lucas.

— On arrête ça ! a-t-il ordonné tout en tirant.

— Ouch ! a crié Lucas avant de repousser la main de John d'une taloche.

Partout autour d'eux, des corps se mouvaient. On aurait dit que l'avion au complet était devenu un gros champ de bataille entre des « agents » vêtus de noir et des passagers ordinaires.

— Qu'est-ce... que... merde..., a fait John en lâchant les tresses de Lucas, permettant à ce dernier de se précipiter sur son assaillant et de lui envoyer un bon jab directement dans la mâchoire.

Constatant que Lucas semblait avoir le contrôle de la situation, John s'est frayé un passage dans l'allée pour intervenir auprès d'une agente de

bord trapue en train de lutter avec un grand maigrichon noir. John a frappé l'homme, l'atteignant à la gorge. Pas le coup le plus efficace de l'histoire, mais ça a eu l'effet désiré : l'homme est tombé à la renverse, les mains refermées sur le cou. John était sur le point de lui balancer un autre coup, en visant le nez cette fois-ci, dans l'espoir de déclencher la providentielle fontaine de sang, mais il a plutôt senti quelque chose d'inhabituel dans le creux de son cou : un truc petit, cylindrique et métallique. Puis un *clic*.

— Les mains en l'air !

John a levé les mains en se redressant. Il a utilisé sa vision périphérique pour établir un contact visuel avec la grande femme de couleur qui tenait un pistolet menaçant. Il a hoché la tête, même si elle n'avait posé aucune question. Il s'est appuyé contre l'agente de bord. Il la sentait trembler dans son dos, et son propre corps s'est mis à trembler aussi, comme pour l'imiter. Elle s'est glissée dans un siège derrière lui, sûrement reconnaissante de la protection qu'il lui fournissait par sa simple présence.

— Retournez à votre place, a ordonné la femme.

John n'arrivait pas à reconnaître cet accent (peut-être l'avait-il entendu dans un film), mais, après tout, il n'était jamais sorti des Prairies canadiennes. Et voilà qu'il regrettait sa décision d'en être sorti pour la première fois.

John a reculé lentement, désireux de ne pas brusquer la grande femme. Il était presque de retour à son siège lorsqu'il a senti une main sur son épaule.

— Vous, en avant, lui a intimé une voix masculine profonde, et John a forcé ses pieds à aller dans la direction opposée à leur désir.

La grande femme a hoché la tête en direction de l'homme qui se trouvait derrière John et les a autorisés à passer.

John gardait les mains en l'air, juste pour faire comprendre à tout le monde que cet homme à la peau mate et aux longues tresses n'était pas de connivence avec les autres hommes, à la peau noire et aux cheveux courts. Il a ralenti le rythme une fraction de seconde et s'est retrouvé avec le canon

du pistolet entre les omoplates, ce qui l'a convaincu de maintenir la cadence. On ne pouvait pas savoir à quel point ces jeunes-là étaient à l'aise avec leurs joujoux. Il avait croisé assez d'imbéciles dans la réserve qui n'auraient pas su faire la différence entre leur anus et la gâchette, et il n'avait aucune envie de mourir par accident. *Donc, quoi ? Je préférerais mourir assassiné ?* Il a compté en silence les rangées de sièges tandis que les visages apeurés se levaient vers lui. Il était rendu à vingt-deux quand il s'est rendu compte qu'ils avaient atteint le devant de l'appareil.

— Stop.

John s'est arrêté si brusquement que ses orteils sont allés cogner au bout de ses bottes.

— Assoyez-vous là.

John a aperçu les deux bancs des agentes de bord, ceux qui étaient tout petits et dirigés vers l'arrière. Il s'est glissé dans l'un d'eux et a regardé à l'autre bout de l'avion, incapable d'ignorer toutes les paires d'yeux rivés sur lui. Afin d'éviter les contacts visuels, il a cherché ses danseurs et a repéré les deux filles : le visage de Desiree semblait figé en plein milieu d'un cri silencieux, celui d'Edna était complètement éteint. C'était une expression faciale que John avait vue souvent à l'époque où il fréquentait le pensionnat Saint-Joseph. Il savait qu'il pouvait compter sur elle pour ne pas perdre les pédales lorsque ça allait chier pour de bon.

Les jeunes gens vêtus de noir (aucun d'entre eux ne semblait avoir plus de vingt-cinq ans) venaient d'entrer en conciliabule à côté de son siège. John a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et a conclu que leur chef devait être le grand gaillard à barbichette jazzy, vu l'attitude de respect des autres envers lui. John a entendu un des hommes l'appeler « Jamil ». Il espérait que ce n'était pas son vrai nom. Jamil, c'était un nom absolument correct, rien à redire là-dessus, mais s'ils étaient assez à l'aise pour l'utiliser ici, c'est qu'ils n'avaient pas l'intention d'avoir une vie ailleurs, après ce vol. *S'il vous plaît, faites que ce soit un pseudonyme ou un de ces noms de plume.* Bon, dans ce cas-ci, ça serait plus un « nom de détournement ».

En plus de Jamil et de la femme qui faisait peur, trois hommes se tenaient près de John. Il en apercevait trois autres, postés à des endroits stratégiques le long de l'allée. Huit, ça semblait beaucoup. Chacun d'entre eux tenait un pistolet reluisant dans les mains, prêt à l'utilisation, comme pour mettre au défi les passagers. Qu'est-ce qui arriverait si une balle traversait les parois de l'avion ? John aurait souhaité soudain en savoir plus sur la vie en général, sur autre chose que le bétail et la danse.

— Z'êtes un Indien ? a demandé Jamil en le fixant d'un regard indéchiffrable.

Une fois de plus, John s'est rappelé les élèves du pensionnat Saint-Joseph. Mais il n'y avait aucun Afro-Américain là-bas, d'après les souvenirs de John. Il y avait connu un enfant à moitié indien et à moitié noir, mais après un mois il était tombé malade et avait été envoyé à l'hôpital. John ne l'avait jamais revu.

Jamil lui a tendu un mouchoir. John a eu un mouvement de recul.

— Pour votre face, a fait Jamil en mimant le geste de s'essuyer, et John a obtempéré.

Il avait oublié le coup de caboche qu'il avait encaissé. Foutu Indien à la tête dure.

— Indien ?

— Hein ? a répliqué John, la peur lui faisant oublier la politesse.

— Indien américain ? a demandé Jamil en indiquant du doigt les tresses de John.

— Non, pas américain, canadien. Je suis un Indien de Trudeau, pas de Nixon, a précisé John en espérant que ça changerait quelque chose.

— Ahhhh..., a approuvé Jamil en hochant la tête, sa barbichette frisée suivant le mouvement. Trudeau, le Canada. Vous êtes des Canadiens.

— On se considère comme un peuple souverain, a fait John, sentant que c'est ce que son frère Amos aurait souhaité qu'il dise. On a signé des traités

avec le gouvernement.

Les yeux de Jamil se sont allumés.

— Et votre gouvernement, il respecte ces traités ?

— Ça dépend des jours, a répondu John.

Jamil a éclaté de rire en rejetant la tête vers l'arrière.

— Mêmes problèmes, pays différent.

La grande femme s'est approchée, a toisé John du regard – si bien qu'il a senti ses entrailles se tordre – et a annoncé :

— Ils sont prêts.

John commençait à comprendre que toute l'entreprise était une machine bien huilée, dont les diverses composantes se mouvaient dans l'ombre.

— Vous, l'Indien souverain, venez avec moi, a lancé Jamil, qui n'avait plus aucune trace de rire dans la voix.

John s'est levé. Il a lancé un coup d'œil rapide à Edna. Dans ses yeux, il lisait des questions auxquelles il ne pouvait pas répondre. Elle était sûrement inquiète qu'il lui arrive quelque chose, étant donné qu'il avait l'argent des dépenses sur lui. Il n'a pu s'empêcher de sourire.

John sentait sur lui les regards des autres passagers, des regards méprisants qui l'accusaient d'être un traître. (Cela dit, il était canadien, pas américain, alors il pouvait en principe trahir les États-Unis sans être un traître pour autant.) Une femme d'âge mûr lui a tout de même offert un pâle sourire. John l'a remerciée d'un hochement de tête. Au moins, elle, elle comprenait : les terroristes l'aimaient peut-être bien en ce moment, mais il serait le premier à se prendre une balle si leur plan venait à merder, ce qui arrivait souvent.

Jamil a poussé la porte de la cabine et, malgré ses peurs, John a senti une touche d'excitation à l'idée de voir de quoi ça avait l'air là-dedans. Deux pilotes étaient installés face aux commandes ; le premier avait des cheveux

gris et un air grincheux, le deuxième était aussi beau qu'une poupée Ken. Le plus vieux tenait un émetteur radio près de sa bouche.

— Le chef du groupe vient d'entrer. Restez en ligne.

Il a tendu l'émetteur à Jamil, qui l'a aussitôt tendu à John.

— C'est quoi ? a demandé John.

Question stupide. Il savait très bien ce qu'était un émetteur radio.

— Tu parles à ma place, capiche ?

Le tutoiement, soudain. John a acquiescé de la tête. Il a appuyé sur le bouton rouge et a regardé le jeune homme, en attente de ses instructions.

— Vas-y, présente-toi, a dit Jamil d'une voix douce.

— Bonjour, je m'appelle John Greyeyes. Je suis la personne mandatée pour parler à la place de... euh... celui qui mène ici.

La radio a crépité et une voix forte s'est réverbérée dans la cabine :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

John a lancé un regard interrogateur au chef. Jamil a dit tout bas :

— Dis qu'on va atterrir dans vingt minutes et qu'on demande un camion de carburant.

— Ça me semble pas trop compliqué, a murmuré John.

— Et un million de dollars en liquide et la libération immédiate de la déesse africaine de la lumière et de la vérité, Angela Davis, de sa prison fédérale.

Ça, c'était pas mal plus compliqué.

— Une fois ces conditions remplies, on va libérer les otages. Sauf les pilotes, a-t-il ajouté en tendant à John un bout de papier. Voici les coordonnées de la piste d'atterrissage.

— Okidoki, a dit John, apercevant aussitôt le regard méprisant du pilote le plus âgé posé sur lui.

John se sentait effectivement comme un tétéux en ce moment.

Il s'est éclairci la gorge avant de relayer le message dans son émetteur. Une courte pause, puis la réponse est arrivée : affirmatif. John a redonné l'émetteur radio au pilote, puis il est resté planté là quelques secondes, les mains dans les poches. Il aurait souhaité savoir comment retourner s'asseoir à sa place sans se faire tirer dessus.

Un garde a été posté dans la cabine pour surveiller les pilotes. Jamil s'est assis sur un des strapontins des agentes de bord et a tapoté de la main celui juste à côté.

— Tu sais ce qui est le plus difficile, quand on est un homme ? a-t-il demandé à John.

Décidément, ce Jamil ne faisait pas dans la petite conversation.

John avait beau mener une vie délibérément simple, ça lui arrivait même à lui de prendre des décisions. Alors il a répondu :

— J'imagine que c'est de vivre avec les conséquences de nos choix.

Jamil a acquiescé de la tête. C'était la réponse qu'il attendait.

— D'abord, on fait des choix, et ensuite on accepte les répercussions, même si elles ont rien à voir avec ce qu'on avait prévu.

— Ouais, la loi des conséquences imprévues, a renchéri John en se disant qu'il leur manquait seulement une pipe et une galerie.

— Que ça soit prévu ou non, la seule option c'est de vivre avec... même si c'est peut-être la mort qui est au bout du chemin, a ajouté Jamil.

— En espérant que ça soit pas le cas aujourd'hui, a dit John d'un ton badin.

Il a balayé du regard les visages des passagers devant lui. Quelques femmes pleuraient, d'autres étaient en prière, leurs lèvres remuant en

silence. Certains passagers regardaient les gardes d'un œil menaçant et chuchotaient entre eux. Un seul faux mouvement et l'avion replongerait dans le chaos.

— T'as déjà affronté la mort ?

— J'ai monté des taureaux pendant quelques années, dans des rodéos. Disons que je suis passé proche une couple de fois, dans ce temps-là.

— Le chapeau, c'est pas juste pour faire fondre les filles, donc ?

John a touché le bord de son stetson. C'était son favori, celui qui résistait aux tempêtes comme aux averses, d'une couleur qui lui donnait un petit air dangereux.

— J'ai cru que je m'étais cassé le cou, une fois. J'ai été chanceux. Je m'en suis tiré avec des maux de dos et le cou qui craque.

John s'est fait craquer le cou pour illustrer son propos.

Ça a fait sourire Jamil. Ses dents contrastaient avec sa peau. John n'avait jamais été aussi proche d'un homme noir de toute sa vie. Pas de doute : c'était du beau monde.

— Et chaque fois qu'ils ouvrent la... porte...

— On appelle ça la « chute »...

— Tu sais que ta vie pourrait se terminer juste là.

— Ouais.

— Et tu le fais quand même.

— Ouais.

— Ça prend des fous dans ton genre.

John a haussé les épaules. Il a baissé les yeux sur ses mains, brunes et craquelées, à cause de l'air sec. Il avait encore une brûlure de corde qui lui venait d'un de ses vœux s'étant révélé beaucoup plus fort que prévu.

— Un ami à moi était un des meilleurs monteurs du circuit. Jamais reculé devant un taureau. Puis il a rencontré cette fille... « Celle qui te fait renoncer à toutes les autres »>, qu'il disait. Elle détestait le rodéo, elle lui répétait : « C'est moi ou les taureaux. » Alors il a tout abandonné. Et moi j'étais content parce que, pour une fois, c'est moi qui récoltais l'argent des prix. Et le voilà parti dans le coucher de soleil, pour vivre avec son amour. Deux mois plus tard, il s'est fait frapper par une voiture, en traversant la rue pour aller au bureau de poste.

Jamil a hoché la tête.

— Et toi, tu préférerais mourir en tombant en bas d'un taureau.

— Je préférerais pas mourir du tout.

Jamil a esquissé un sourire.

— Je vais faire mon possible, John Greyeyes. Mais ce bon vieux Nixon va peut-être refuser de collaborer.

John n'était pas un spécialiste de la politique américaine, mais le jeune homme n'avait probablement pas tort.

— Vous alliez où ? a demandé Jamil.

— En Suède. On a un spectacle de danse là-bas.

— T'es danseur ?

— Pow-wow, oui.

— Je sais. Y a des Indiens d'où je viens, aussi, a dit Jamil en souriant de nouveau. C'est un genre de troupe de danse ?

— La troupe des Poules des prairies, oui.

— C'est quoi une poule des prairies ?

— Un oiseau. Une espèce de petite dinde obèse.

— C'est gracieux ?

— Ça vole pas, mais ça se déhanche en masse.

Jamil a éclaté de rire.

— Pis vous allez vous déhancher en Europe ?

— On est invités à un gros festival qui réunit des Indiens de partout dans le monde. C'est censé être un partage de cultures, et tout et tout.

— Je suis déjà allé en Suède, tu vas aimer ça. À Stockholm, j'ai vu un show de jazz qui a duré jusqu'au petit matin... J'ai jamais vu autant de Blancs aimer le jazz comme ça, a dit Jamil en fixant la fenêtre des yeux, comme s'il entendait encore la musique.

Puis, se retournant vers John, il a continué :

— Ils disent quoi, les Indiens, sur la mort ?

— Mon grand-père disait qu'on retournait à la terre. Il y aurait des chevaux et des bisons, et on mangerait autour du feu de camp chaque soir. Et ça serait toujours nipin, l'été.

John était présent à la mort de son mushum. La famille l'avait installé dans la grande pièce commune pour qu'il puisse parler à quiconque venait s'asseoir près de lui. Même quand sa respiration s'était réduite à un filet d'air, il était resté entouré de ses proches. John se rappelait le sourire sur son visage.

— C'est pas la pire place au monde.

— Ouais, mais j'ai aucune intention de visiter ces jolis terrains de chasse aujourd'hui, par contre, a blagué John.

Jamil a sorti un couteau et John a immédiatement regretté sa tentative d'humour.

Jamil a tiré une orange de sa poche et s'est mis à l'éplucher avec sa lame. Il a offert un quartier à John.

— T'as faim ?

John en a tété l'agréable acidité en observant le ciel par le hublot. Rien que des nuages blancs. Ça voulait sûrement dire qu'ils volaient encore à

haute altitude. La descente serait moins paisible : c'est à ce moment-là que tout allait se jouer.

NADINE

Nadine s'est rendu compte que ses problèmes de digestion étaient terminés quand elle a bu quelques gorgées du café granuleux acheté à la machine distributrice et qu'elle n'a pas été obligée de courir aussitôt aux toilettes. Elle a posé le verre et a prononcé une prière silencieuse. Elle était assise à côté de Lucas sur un banc de bois, devant une grosse table. Un cartable de photos de prévenus était ouvert en face de chacun d'eux. Elle s'est demandé au passage si elle n'allait pas tomber sur un de ses proches. Lucas faisait le tour de chaque page, attentif, son doigt défilant sous toutes les photos.

Le policier se tenait à la fenêtre, où il arrosait une plante. Une plante qui semblait avoir besoin de beaucoup d'eau, parce que ça faisait un bon bout de temps qu'il...

— Oh, merde, a lancé le caporal en reculant d'un pas.

Nadine a remarqué qu'une flaque d'eau s'était formée à ses pieds. Il s'est précipité vers une petite salle au fond du poste.

Nadine s'est penchée au-dessus du cartable de Lucas.

— Alors, personne ?

Lucas a fait non de la tête en soupirant.

— Vous pouvez y aller. Pour vrai, vous m'avez assez aidé.

— Mais comment vous allez retourner chez vous ? Je veux dire, votre monde est au courant que vous êtes ici ?

— Tout le monde savait que je m'en allais au Canada. Mais c'est censé être hyper sécuritaire ici, alors je pense pas que ma famille était inquiète.

— Quand vous dites « ma famille », c'est... ?

— Ma mère, ma sœur et mon fils, Thomas.

Nadine a pris une toute petite inspiration.

— Et votre femme ?

— Elle est morte.

— Désolée, a dit Nadine en réprimant un sursaut d'excitation.

Commence pas à avoir des sentiments, s'est-elle avertie. Commence pas à avoir des sentiments niaisieux pis à triper juste parce que sa cuisse touche presque la tienne sur le banc. Mets-toi pas à sentir sa chaleur ni son odeur de bois propre... sa fragrance de cèdre, pour être exacte.

— Hé ! a fait le caporal, soudain réapparu devant eux. De quoi elle avait l'air, votre voiture, déjà ?

Nadine s'est retenue de mentionner le fait que ce *déjà* était de trop étant donné qu'il avait oublié de poser la question tout à l'heure.

— C'était une Chevrolet Chevelle, 1970, verte et blanche, quatre portes.

Un sifflement du caporal.

— Beau char.

— Immatriculé au Dakota du Nord. 14007.

— Parfait.

— Vous devriez être en train de noter ça, a dit Nadine en lui tendant un crayon et une feuille.

— Oh, je vais m'en souvenir.

— C'est quoi le numéro de la plaque ?

Il l'a dévisagée.

Nadine a inscrit les chiffres sur la feuille, puis la lui a remise.

— Tenez.

Le jeune policier a grommelé un « germaine » en retournant à son bureau. Il a pris le téléphone et a composé un numéro.

— Je me demande ce qu'il fait ici, à gérer la place à lui tout seul, a dit Lucas. Qui laisserait un gars comme lui tout seul ?

— Moi, je le laisserais tout seul, idéalement sur une île déserte.

Lucas a souri en tournant une page.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie, chez vous ?

— J'ai ma propre entreprise. Depuis que je suis ado. Peut-être que j'aurais dû apprendre un métier ou entrer dans l'armée, mais y a toujours eu une seule chose que je voulais faire, fait que j'imagine que c'est pour ça que j'ai jamais arrêté...

— C'est quoi, cette « seule chose » ?

— Danser. Traditionnel, saut du corbeau, un peu de tout, mais ma spécialité, c'est le cerceau.

Nadine a senti son souffle lui quitter le corps. Comme si son âme était maintenant accrochée au plafond, en train de la regarder d'en haut. Elle voyait sa peau blêmir et ses mains se mettre à trembler, si bien qu'elle a failli en échapper le maudit cartable de photos sur ses cuisses.

— Vous... Tu..., a-t-elle bégayé avant de marquer une pause, dans l'espoir de reprendre son sang-froid. T'es un danseur de pow-wow... Et tu montais des États pour danser avec les...

— Avec la troupe des Poules des prairies. J'ai entendu dire que ce sont de bons danseurs. Le nom est bizarre, par contre.

— On est les meilleurs.

— Vous êtes dans la même troupe ?

— Je suis la fondatrice et directrice. Et je danse aussi. Surtout la danse de la robe à clochettes, mais aussi de la danse libre.

Lucas lui a offert un grand sourire.

— Eh ben, tu parles d'une affaire.

— T'es un danseur, a dit Nadine, un gros sourire innocent étampé dans le visage. Un danseur.

Lucas a froncé les sourcils, subitement, puis il a posé le doigt sur un cliché en noir et blanc. Nadine a baissé les yeux et a vu un jeune aux pommettes saillantes et au sourire arrogant, avec de l'acné et des yeux pâles.

— C'est lui, a affirmé Lucas.

— T'es sûr ?

Lucas a fait oui de la tête.

— J'ai toujours eu une bonne mémoire des visages, et ce sourire-là, je le reconnaîtrais n'importe où.

Nadine a lu le nom sous la photo :

— Shane Buffalo.

— Ouai, c'est le petit crisse qui m'a volé mon char, mon regalia et mon billet d'avion pour l'Europe.

Nadine a aussi lu la description :

— Recherché pour agression armée ? Bon Dieu, et dire qu'il est peut-être parti avec John et le reste de la troupe.

— C'est qui, John ?

C'est juste l'homme le plus fantastique à avoir foulé cette terre.

— Un ami à moi. Il s'occupe de la tournée en ce moment.

— Est-ce qu'on aurait un moyen de le joindre ?

Nadine a réfléchi à l'itinéraire qu'elle avait préparé.

— On serait peut-être capables de l'attraper à Stockholm. Si j'arrive à transmettre un message à l'ambassade du Canada.

Lucas s'est levé.

— Monsieur l'agent ? Je crois que j'ai trouvé mon gars.

— Super ! a fait le caporal, en détachant son regard de la fenêtre pour passer avec une rapidité extrême de la posture du repos proche du bâillement à celle du soldat au garde-à-vous. Je savais qu'il serait là-dedans.

— Des pistes pour la voiture ?

— Quelle voiture ?

— La voiture de Lucas.

— Oh, oui, oui, a dit le caporal en tapotant ses poches comme si la voiture avait pu se trouver au fond de l'une d'elles. Est-ce que j'étais censé faire quelque chose à propos de la voiture ?

— Envoyer la description à toutes les unités, avec le numéro de plaque.

— Je fais ça le plus tôt possible.

— Pourquoi pas maintenant ?

Il a roulé les yeux, comme si Nadine venait de poser une question idiote.

— Parce que, si vous tenez absolument à le savoir, la radio est hors service et le seul à savoir comment la réparer, c'est le sergent, et il est pas là en ce moment. Fait que.

Nadine a laissé échapper un soupir et a déposé le cartable sur le comptoir. Elle a pointé la petite photo du doigt.

— C'est lui, le gars qui a attaqué Lucas.

Le caporal n'a pas eu d'autre réaction qu'une sorte de « ké » blasé. Il a tout de même fini par détacher la photo et se diriger vers le fond de la pièce, où il a décroché un téléphone. Il allait sans doute transmettre la description

du suspect, mais, dans le fond, qu'est-ce qu'elle en savait ? Il pouvait aussi bien être en train de se commander une pizza.

Elle s'est tournée vers Lucas :

— Maintenant qu'on a résolu l'affaire – avec l'aide de cet incroyable limier –, t'as une idée de ce que tu veux faire ensuite ?

Lucas s'est frotté la nuque.

— Appeler ma famille. Demander à quelqu'un de venir me chercher. Ça va prendre au moins une journée, par contre.

Nadine a pris une grande inspiration, prête à lui dire qu'il pouvait rester chez elle et qu'il n'avait pas à se préoccuper du fait qu'elle popoterait tout le temps, mais à ce moment-là la porte d'entrée s'est ouverte dans un bruit métallique, et le son de bottes lourdes s'est fait entendre, annonçant l'arrivée d'un homme corpulent. Se tournant dans cette direction, Nadine a dû se protéger les yeux un moment, la lumière du soleil étant trop intense. À contre-jour se découpait la silhouette d'un homme imposant. Bâti comme une bécosse en brique. Des épaules larges qui rivalisaient avec des hanches tout aussi larges. Une main près de son pistolet de service, comme prête à dégainer, ce qui attirait l'attention de tous sur l'arme. *C'était sans doute volontaire*, se disait Nadine. L'homme l'a toisée de haut en bas avec un rictus que Nadine reconnaissait : c'était le typique « c'est juste une Indienne » auquel elle était constamment confrontée lors de ses sorties en ville. Son dos s'est tendu et elle s'est forcée à regarder ailleurs. Elle savait bien qu'il valait mieux éviter de provoquer ce genre d'individu, parce que lui n'attendait que ça.

— Caporal ! a-t-il gueulé dans la pièce, ce qui ne semblait pas nécessaire étant donné que la pièce n'était pas très grande.

Le caporal a sursauté, puis a accouru à sa rencontre, comme attaché à une corde de bungee.

— Hé, hé, Sergent Baker. Comment s'est passée l'intervention sur l'entrée par effraction ? C'était bien le frère, comme vous vous en doutiez ?

— Qui sont ces personnes ?

Le caporal a regardé Nadine et Lucas comme s'il n'avait pas remarqué leur présence avant. Puis la roue de hamster dans son cerveau s'est mise à tourner vite.

— Sont là pour un vol de voiture. Et de passeport. Le gars est américain. Indien, pour être précis. Un Indien d'Amérique, en fait, donc un Amérindien, a-t-il expliqué en savourant chacun des mots à mesure qu'il les prononçait.

Le sergent s'est appuyé contre le comptoir, qui a protesté en grinçant.

— On vous a volé votre voiture et vos pièces d'identité ? a-t-il demandé en préférant fixer un coin du comptoir au lieu de regarder Lucas.

— Oui, a répondu Lucas d'une voix calme, et Nadine s'est dit que les Indiens des États avaient les mêmes problèmes avec les hommes en bleu que les Indiens du Canada avec les hommes en rouge.

En temps normal, personne de sa famille ne demandait rien à la police, jamais.

— Donc, vous avez aucune pièce d'identité sur vous en ce moment ?

Lucas a secoué la tête.

— Les menottes.

Tout le monde a été pris par surprise, le caporal en premier. Il en a même échappé le trombone qu'il utilisait pour se curer les dents.

— Sergent ?

— Il a pas de cartes d'identité et c'est pas un citoyen canadien. Avez-vous appelé au poste de douanes pour signaler un passage illégal ?

— Non.

— C'est ridicule, a dit Nadine en abattant sa main sur le comptoir.

— M'dame, je vous demanderais de pas porter atteinte au matériel de la police, a dit le sergent d'une voix aussi haineuse que celle d'un chien de garde.

Nadine a cligné des yeux et retiré sa main.

Le sergent s'est tourné vers le caporal :

— Ça pourrait être un fugitif des États... Avez-vous cherché son nom dans le répertoire ?

Le caporal a secoué la tête comme un chiot pris en défaut.

— On est ici pour signaler un crime, on n'a rien fait, a dit Nadine. Lucas, c'est la victime.

— Et vous êtes qui, vous ?

Nadine a eu un instant d'hésitation. Il n'y avait aucune bonne raison de refuser de donner son nom. Elle n'avait rien fait de mal (n'est-ce pas ?). Mais elle n'avait pas envie de le faire ; elle voulait s'éloigner le plus possible de ce gros colon. D'un autre côté, ne pas donner son nom, c'était une sorte de crime, non ?

— Nadine Redcloud.

— De quelle réserve ?

— Fineday.

— Votre chef est au courant que vous êtes ici ?

— Pourquoi il serait au courant ? On n'est pas dans les années 1950, a dit Nadine, prise d'une colère qui submergeait ses craintes. On a le droit d'aller et venir comme on veut.

Le caporal a saisi le bras de Lucas.

— Vous voulez les menottes en avant ou dans le dos ?

— Il a pas besoin de menottes ! a protesté Nadine.

— Madame Redcloud, voulez-vous qu'on vous arrête aussi pour entrave au travail d'un agent de police ?

Nadine a pincé les lèvres, se répétant dans sa tête les paroles de son mushum : « Épargne ton souffle, tu vas en avoir besoin plus tard pour partir le feu. » Peut-être pour faire flamber cette christie de maison de fous.

Lucas a choisi d'être menotté les mains en avant et Nadine a choisi de dévisager le sergent, qui a choisi de l'ignorer, tandis qu'il guidait Lucas en direction des cellules.

D'un mouvement, Nadine a attrapé sa sacoche et a poussé la porte d'entrée. Une danseuse, ça ne gaspille aucun pas.

EDNA

Edna avait préféré le chaos qui régnait quand les gens s'étaient rués sur les terroristes, gouvernés par une colère qui les rendait déraisonnables. Maintenant, on aurait dit qu'ils avaient abandonné, comme des mauviettes, et c'était quand la dernière fois que ça avait aidé quelqu'un, d'abandonner comme ça ? C'est clair que ça n'avait pas aidé les Indiens quand les Blancs avaient débarqué... Pourquoi on ne les avait pas attaqués et massacrés au lieu d'être gentils et d'accepter de troquer des affaires ? Quel Indien digne de ce nom ne se posait pas cette question une fois de temps en temps ?

— Jésus, reste avec moi, a-t-elle murmuré en faisant passer son chapelet en boucle entre ses doigts.

Desiree lui a lancé un regard craintif, comme pour dire : « Fais pas la bizarre ici, OK ? » Mais quel meilleur test aurait-il pu y avoir pour une fervente catholique que de maintenir vivante sa foi face à l'agression de ces bêtes ?

— Jésus, reste avec moi, a-t-elle répété, cette fois-ci dans un murmure bien audible.

Parmi les insurgés, Edna a compté deux femmes, ce qui lui a permis de confirmer que les femmes autant que les hommes pouvaient avoir un cœur de pierre. Évidemment, elle le savait déjà. Elle avait vu assez de sourires sur le visage des sœurs en train de distribuer des coups aux enfants au pensionnat Saint-Joseph pour savoir que les femmes étaient aussi sujettes au mal que le reste de l'humanité. Les entrailles de ces sœurs, leur intimité, devaient être remplies de pierres à la place de la douceur.

Et que penser de ces jeunes femmes fortes ? Si Edna tenait à être honnête envers elle-même, il lui fallait admettre qu'elles étaient superbes avec leurs cheveux noirs frisés qui formaient de sombres halos autour de leur visage. Elles se tenaient bien droites, fières, comme les danseurs qu'elle admirait dans les pow-wow. Mais non, celles-ci, c'étaient des méchantes. Elles suivaient les enseignements de l'Ancien Testament : « Œil pour œil »>, oubliant volontairement le précepte christique : « Tends l'autre joue », et voilà où ça les avait menées. À prendre le contrôle du destin d'innocents...

Pourquoi personne ne se levait ? Lorsque John était passé près d'elle, elle avait compris en voyant son échine courbée qu'il allait faire tout ce qu'on demandait de lui. Maintenant, elle savait qu'il n'était pas un vrai homme, malgré ses jeans et son chapeau de cowboy.

Où étaient les vrais hommes ? Elle a osé lancer un regard derrière elle au jeune et fougueux Hunkpapa. Il avait fait grand bruit quand la bagarre avait commencé, mais il avait l'air de dormir à présent.

— Regarde-moi cet imbécile, endormi comme un nouveau-né, a chuchoté Edna à l'oreille de Desiree.

Desiree a jeté un coup d'œil par-dessus l'épaule de sa tante.

— Il s'est évanoui.

Regardant une fois de plus, Edna s'est rendu compte que sa nièce avait raison. Elle s'est signée, puis a récité une brève prière à l'intention de la

Vierge Marie, souhaitant qu'il ne soit pas mort ou qu'il ne se réveille pas encore plus fou qu'avant.

— Où est passé John ? a-t-elle chuchoté.

— Il est assis avec le gars qui a l'air d'être le chef, le beau grand Jack avec la barbichette, a répondu Desiree, avec un regard attentif.

— Attention à ce que tu dis. Tu devrais jamais admirer le mal.

La dame blonde assise à côté d'elles a fait : « Chut. »

Edna a roulé les yeux. Elles n'allaient pas se changer en statues, surtout pas avec cette douleur qui lui tirait la vessie. Des animaux, voilà à quoi on les réduisait.

Edna était sur le point de lever la main pour demander une pause pipi quand elle a aperçu une ombre sur ses cuisses. Elle a jeté un coup d'œil au hublot, mais la tête de Desiree lui bloquait la vue. Elle a tiré sur les cheveux de sa nièce. Cette dernière a poussé un grognement, mais a daigné se tasser d'un centimètre vers la droite. C'était suffisant pour permettre à Edna de distinguer la silhouette d'un avion, plus élancé que le leur, un peu comme un avion qu'on aurait envoyé à la guerre.

— Bon Dieu de merde, c'est un jet ! a chuchoté Desiree.

Alléluia ! Quelqu'un avait enfin décidé de les libérer. Sûrement le président des États-Unis.

Edna a murmuré une prière de reconnaissance, puis a repris les billes de son chapelet pour en doubler l'efficacité. Ces guerriers du ciel auraient besoin de toute son aide. Elle espérait qu'elle ne se pisserait pas dessus avant qu'ils se décident à agir.

JOHN

C'est l'ombre que John a vue en premier, suivie de l'oiseau mécanique auquel elle appartenait. Il a d'abord ressenti une forme d'excitation (qui n'aime pas les jets ?). Mais, lorsqu'il a analysé les conséquences d'une potentielle escarmouche, son inquiétude a proliféré comme des bactéries dans une boîte de Petri. Il s'est tourné vers Jamil, qui fixait lui aussi le jet des yeux. Le visage de Jamil était un masque hostile, déterminé, mais son pied remuait comme un chien mouillé infesté de puces. John s'est retenu de sourire : habituellement, c'étaient les gars les plus arrogants qui tremblaient de la jambe comme ça juste avant qu'on libère le taureau.

John a regardé en direction des autres terroristes pour voir comment ils réagissaient à l'arrivée du jet. En général, quand les gens chiaient dans leurs culottes, ils avaient tendance soit à devenir silencieux, soit à devenir très bruyants et à conter des blagues idiotes pour remplir le silence qui précède la chute de la guillotine. John entraînait dans la première catégorie : il a pressé ses lèvres l'une contre l'autre.

Jamil a planté ses yeux noirs dans ceux de John, puis lui a envoyé un coup de coude.

— Arrête-moi ça. T'as l'air plus stressé qu'un hippie avant une prise de sang pour la gonorrhée.

— Et moi qui croyais avoir maîtrisé le look de l'Indien stoïque.

— Prends-moi pas pour un blanc-bec. Je suis brun moi aussi et je sais exactement ce que tu penses, a ajouté Jamil en tapotant le front de John du bout de l'index. Je peux pas te promettre que t'as rien à craindre, mais ce que je peux te dire, c'est ça : on savait que cet avion s'en venait, ça fait partie du plan.

Il a lâché un rire franc en se frottant les mains, et John a remarqué ses longs doigts qui semblaient plus adaptés à un clavier de piano qu'à une crosse de fusil.

— Est-ce qu'il y a du monde qui meurt, dans votre plan ?

Le sourire de Jamil s'est élargi, montant jusqu'à ses oreilles.

— Je peux pas garantir à John Greyeyes qu’il va atteindre sa destination sain et sauf. Mais je vais faire de mon mieux.

Soudain, il s’est penché vers John, si près que son souffle a fait frissonner sa joue. Son couteau s’approchait dangereusement du cou de John et de sa jugulaire qui pulsait.

— Faut que t’aies l’air d’avoir peur.

John s’est aussitôt exécuté.

— Excellent, t’as l’air à deux doigts de chier dans tes culottes. Fais croire à tout le monde que je te menace et, comme ça, t’auras plus de crédibilité après coup.

John a fait oui de la tête.

— Comme si j’allais tuer un Indien. Y en reste genre juste douze sur toute cette ostie de planète.

Jamil s’est recalé dans son siège et la pression artérielle de John a cessé son ascension vers le sommet du mont Everest. Jamil a refermé son couteau d’un mouvement vif du poignet.

— Cadeau de mon père. Il était pas grand, mais il était de ceux qui sont incapables de tourner le dos à une bonne bagarre. Il vivait dans une ville où t’étais censé baisser la tête quand les Blancs te regardaient. Ma mère disait qu’elle avait jamais compris comment il avait fait pour survivre aussi longtemps. Assez longtemps pour nous avoir, moi et mon frère, et nous accompagner jusqu’en première année. Pis un jour ils l’ont pendu pour avoir volé un poulet ou une niaiserie du genre. Devine quel âge il avait. Vingt-cinq ans, comme moi.

John s’est dit que Jamil avait peu de chances de se rendre bien plus loin que vingt-cinq. Mais il a gardé cette réflexion pour lui-même.

Jamil a poursuivi :

— Mais, dans ce court laps de temps, il a réussi à laisser sa marque. J’ai jamais baissé la tête de toute ma vie.

Il a enfoncé le couteau dans sa poche.

— Le devoir m'appelle.

Et il s'est éloigné pour aller parler à ses soldats.

Les yeux de John étaient attirés vers le hublot. Il voyait très bien le jet, à présent. Il voyait même le casque blanc du pilote. Pour s'approcher, il s'approchait. Les autres passagers se tordaient le cou pour voir les appareils militaires qui cernaient l'avion, leur espoir devenant palpable.

— Vous.

Le corps de John a aussitôt reconnu la voix de la grande femme musclée, si bien qu'il a sauté sur ses pieds sans réfléchir.

Elle l'a guidé jusqu'à la cabine, où ça sentait fort la peur émanant des deux pilotes. Ou peut-être faisait-il juste chaud à cause du surplus de monde qui se trouvait là-dedans : trois personnes munies de fusils, et maintenant un homme cri en nage.

— Parfait, John, a dit Jamil en tirant John par l'épaule vers l'avant de la cabine.

John a une fois de plus remarqué le regard suspicieux du pilote le plus âgé. *Je fais pas ça de gaieté de cœur, je suis juste un pion*, a tenté de lui communiquer John par la pensée, tout en étant pas mal certain que son message télépathique ne se rendait pas à destination.

— John, on atterrit dans quelques minutes et j'aurais besoin que tu répètes notre mot d'ordre en insistant sur la gravité de la situation.

John a acquiescé en s'éclaircissant la gorge.

— Allô, ici John Greyeyes. Je suis un des passagers sur ce vol.

Cette dernière phrase n'était pas prévue, mais Jamil n'a pas semblé s'en formaliser.

— Nous voudrions parler avec le terroriste Jamil Turner, a fait la voix à l'autre bout du fil, rude mais calme.

John a fixé Jamil, qui a secoué la tête lentement, un doux sourire au visage.

— Il veut que je sois le seul à vous parler. Désolé.

Jamil lui a remis un bout de papier et John en a fait la lecture :

— Nous exigeons que l'appareil soit ravitaillé au prochain arrêt. Nous exigeons un million de dollars en liquide et nous exigeons la libération de la prisonnière politique et déesse de la vérité et de la puissance, la dénommée Angela Davis, de la prison fédérale où elle a été incarcérée illégalement. Pliez-vous à nos exigences et les deux cent vingt passagers ainsi que les membres de l'équipage à l'exception des pilotes seront relâchés lors de la prochaine escale.

John a balayé du regard la dernière partie du texte et a inspiré profondément avant de poursuivre :

— Le moindre manquement à l'une ou l'autre de nos exigences causera la mort de chacune des personnes se trouvant à bord de cet avion.

Il a tenté de ne pas penser à Desiree et à Lucas, si jeunes encore, de ne pas penser à Edna, qui n'était probablement jamais sortie de chez elle avant ce voyage, de ne pas penser à son chien, qui descendait l'allée en courant pour l'accueillir chaque fois qu'il revenait à la maison.

Un long silence à l'autre bout de la ligne, puis :

— Nous voudrions parler au pirate de l'air Jamil Turner.

John a regardé Jamil :

— Il veut vous parler, encore.

Jamil a fait non de la tête.

— Non, je négocie pas avec les terroristes.

Ses comparses se sont esclaffés. John a réussi à simuler un demi-ricanement, après quoi, croisant le regard du vieux pilote, il s'est aussitôt senti comme un trou de cul.

— Il faudrait lui dire qu’il est un homme mort, a dit la voix dans l’émetteur d’un ton si glacial que John en a frissonné.

John n’a pas répété cette information, ni les autres gros mots qui ont suivi. Après tout, si Jamil n’était pas déjà au courant de ça, c’était un imbécile, et John croyait fermement au dicton disant qu’il valait mieux éviter de donner des raisons de tuer le messager.

C’est alors que John a vu le jet devant eux se placer dans leur trajectoire. Le pilote âgé a dû faire quelques manœuvres qui ont déclenché toutes sortes d’alarmes et de bips. John n’avait aucune idée de leur signification, mais ce n’était pas du tout rassurant.

L’avion a penché vers la droite et John s’est retenu au mur près de lui pour maintenir son équilibre. Un des soldats, n’ayant pas eu le temps de faire de même, a trébuché. John a senti son fusil lui frôler l’os du bassin. Il a failli lâcher un cri.

Pas de panique, mange ta bannique. Une phrase idiote que sa mère répétait tout le temps quand quelqu’un était sur le point de perdre la tête. Ça ne s’appliquait pas vraiment à la situation présente, mais ça faisait du bien d’entendre la voix de sa mère, ici, avec lui, dans la cabine.

Jamil a saisi l’émetteur et l’a placé fermement devant le visage de John.

— Dis-leur que, s’ils bougent pas ce jet de là, je tire le pilote.

La bouche de John s’est asséchée d’un coup. Ses yeux se sont déplacés vers la nuque du pilote. Ce dernier ne bougeait pas, mais John voyait à quel point il était tendu.

— Allô, euh... Faudrait que vous bougiez le jet, sinon il va tuer le pilote.

Pas de réponse.

— Allô ?

Jamil a pris le pistolet d’un de ses soldats et l’a pointé sur la tête du pilote.

Personne n'était plus près de l'action que John. Il aurait pu tendre le bras pour repousser le canon, mais aurait-il le temps d'agir avant que Jamil n'appuie sur la gâchette ?

— Je vous en supplie, j'ai des enfants..., a commencé le pilote.

— Fermez-la, a répliqué Jamil d'une voix glaciale, et John a compris que rien ne saurait le convaincre.

John a rapproché la radio de ses lèvres :

— Il va le faire.

Silence à l'autre bout de la ligne. John s'est demandé si tout le monde ici présent entendait comme lui son cœur battre la chamade. Il avait décidé de le faire : il tasserait le fusil. On lui tirerait dessus, bien sûr, mais c'était mieux que de voir un homme se faire tuer devant lui.

— OK, a dit une voix dans l'émetteur.

John s'est penché pour regarder par la fenêtre. Le jet s'éloignait de l'avion.

— Il s'en va, a-t-il dit à Jamil. Il bouge plus vite qu'un billet de banque dans un casino indien.

Jamil a rangé son arme.

— John, t'es un gars intéressant.

John a incliné la tête.

À peine quelques minutes plus tard, John a senti que l'avion commençait sa descente et a vu le sol se rapprocher. Il a distingué des bosses, puis du vert, puis la forêt qui s'étendait de chaque côté de la minuscule piste. L'atterrissage s'est fait en douceur. John ne pouvait qu'admirer le parfait contrôle de ces pilotes, dont il était reconnaissant d'ailleurs, car Jamil ne

l'avait pas laissé retourner à sa place et il n'aurait pas souhaité avoir à s'accrocher au siège du pilote durant l'atterrissage.

Enfin, l'avion a freiné, assez sec pour que tout le monde soit propulsé vers l'avant. John est allé s'écraser contre une console et a senti un truc lui rentrer dans le truc. Poussant un grognement, il a agrippé une poignée de porte, puis a pris quelques grandes respirations. Malgré la douleur à son bas-ventre, il appréciait la vue magnifique qu'offrait la cabine de pilotage. Il n'allait pas revoir quelque chose du genre de sitôt... Le sol qui venait à lui, la vitesse, les détails qui grossissaient à vue d'œil. Des détails comme les gros véhicules militaires alignés le long de la piste, sans parler des voitures de police et des ambulances. John regardait les feux rouges et blancs clignoter et tourner et il se demandait ce qu'on ressentait quand on se prenait une balle. Il avait toujours cru que son seuil de tolérance à la douleur était élevé. Mais une balle, c'était probablement plus intense qu'un sabot de taureau.

John a aperçu un camion de carburant et il s'est permis un soupçon d'espoir : peut-être que tout le monde allait s'en sortir vivant, finalement. Jamil a lancé un regard aux hommes et aux femmes de son commando :

— Ça y est.

Il est sorti de la cabine, et John, comme s'il faisait partie de sa garde rapprochée, a suivi le mouvement.

Jamil a descendu l'allée en s'adressant aux passagers :

— On dirait bien que votre gouvernement considère que vos vies valent plus que la rhétorique politique.

Sa voix était claire et profonde, et John s'est dit qu'il avait sûrement déjà prêché dans sa vie. En tout cas, John, lui, se sentait rassuré juste à l'écouter.

— Je vous demande pardon pour les inconvénients que vous avez vécus aujourd'hui, causés par nos actions. Mais, dans la vie, il y a de ces moments où il faut se tenir debout pour une cause qui nous dépasse...

Jamil ne semblait pas sur le point d'avoir terminé son discours, mais à cet instant précis Edna s'est précipitée droit sur lui, tête baissée, et l'a envoyé au tapis. Elle et lui se sont transformés en un amas de membres et de montures de lunettes écaille de tortue. John s'est dit qu'elle venait peut-être de se faire posséder par l'Esprit saint, ou par une quelconque autre force spirituelle, à la voir comme ça frapper à répétition le visage de Jamil, qui, lui, tentait de lui saisir les poignets. Ses poings ressemblaient à des noix de cajou dans les grosses mitaines de Jamil. John entendait ce dernier rire tout en se débattant, mais son équipe n'avait pas l'air de trouver ça drôle. La femme qui faisait peur s'est approchée, dirigeant la crosse de son fusil vers les corps qui luttèrent. Puis John a entendu un bruit d'impact qui l'a fait reculer d'instinct.

Une seconde plus tard, Jamil était sur pied et remplaçait son col roulé. Edna avait l'air d'un dos d'âne mollasson. Jamil a pivoté vers John en souriant :

— Vous, les Indiens, vous êtes fous.

Les pirates de l'air ont ordonné aux passagers de se tenir debout en face des hublots, pour éviter qu'un tireur d'élite ne vide l'avion en quelques instants. John a vu Desiree, debout à sa place, son corps couvrant à peine la dimension de la fenêtre. Il ne voyait pas Lucas ; le pauvre gars devait être encore K.-O.

Jamil a regardé John avant de le pousser vers la porte de l'avion :

— Le spectacle va commencer, Monsieur Greyeyes. Reviens pas les mains vides.

John a levé les mains en apercevant les dizaines de fusils pointés simultanément sur sa tête, tandis qu'il descendait les marches. Enfin, un homme s'est approché pour l'accueillir, le parfait mélange entre un militaire et un homme d'affaires : blanc, cheveux en brosse, muscles qui semblaient vouloir sortir de sa chemise boutonnée serrée.

— John Greyeyes ?

John était assis sur une chaise pliante en métal, sous une tente, à se demander comment on avait fait pour monter ça aussi vite. Il sentait le canon du pistolet pointé sur sa tête plus qu'il ne le voyait.

Devant lui se tenait l'homme aux cheveux en brosse (qui lui avait dit de l'appeler Bill). John avait reconnu la voix de la radio. À côté de lui, un maigrichon à la coupe Beatles, engoncé dans un costume trois pièces : Mike. Bill s'est penché vers John :

— Ils sont combien de militants dans l'avion ?

John a compté dans sa tête :

— Une douzaine ?

— Armés ?

John a fait oui de la tête.

Ils se sont regardés l'un l'autre.

— Vous pensez qu'il est sérieux ? a demandé Bill.

— Leurs guns ont l'air sérieux, en tout cas.

— Est-ce qu'il a l'air d'un tueur ?

John a repensé à l'expression détachée, froide, qu'affichait Jamil tandis qu'il pointait son pistolet sur le crâne du pilote.

— Comme on dit, quand on pousse un cheval sauvage dans un coin, il a tendance à ruer, a répliqué John.

Les deux hommes ont échangé un regard. Quand il les a enfin vus appeler le camion de carburant, John a poussé un long soupir de soulagement qui lui a traversé le corps en entier. Et pourtant, il savait bien qu'ils n'étaient pas sortis du bois.

Comme dans un état second, les passagers du vol descendaient l'escalier. John soutenait à moitié Edna, tandis que Desiree s'accrochait au dos de sa chemise. Où était le Hunkpapa ? John n'en avait aucune idée.

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? a demandé Desiree, un tremblement dans la voix.

— Là, on va se faire interroger, a dit John en notant les visages peu amicaux des policiers qui étaient là pour les « secourir ».

— J'espère qu'ils vont nous laisser manger avant.

Le ventre de John a acquiescé d'un gargouillement.

Il était déjà dans l'autobus lorsqu'il a aperçu Jamil pour la dernière fois. Un instant fugace, son visage dans un hublot, puis l'avion s'était élancé à toute vitesse sur la piste de décollage.

— Je peux pas croire qu'ils ont laissé s'enfuir ces sauvages, a grommelé un vieux bonhomme, blanc comme neige.

— Je vous ai pas entendu dire ce genre de conneries là quand ils étaient devant vous ! a fait Desiree en reniflant.

Remarquant aussitôt sa peau couleur moka, le bonhomme a pris son trou.

JOUR 3

EDNA

Au troisième jour de notre périple, notre vol vers Stockholm a été victime d'un détournement. Les pirates de l'air étaient un groupe de jeunes hommes et de jeunes femmes afro-américains qui se font appeler le Black Fist.

Personne n'a été tué, Dieu merci. Les pirates n'ont pas été appréhendés. Ils sont repartis en direction de l'Europe, puis de l'Afrique, où les autorités algériennes les ont acceptés. J'imagine que les détournements d'avion ne sont pas aussi mal vus par là-bas qu'ils le sont en Amérique du Nord. Se faire prendre en otage dans un avion était désagréable : on ne pouvait pas aller aux toilettes quand on le désirait et personne ne nous a servi à manger. Cela étant dit, le vol et l'atterrissage se sont en général très bien déroulés.

Nous sommes retournés à Chicago, où nous avons perdu une journée à se faire interroger par la police, étant donné qu'un membre de notre groupe avait agi de manière suspecte lors du détournement (selon le FBI et la majorité des passagers). Pendant ce temps, nous avons bu beaucoup de café et mangé des beignes. Le danseur, Lucas Pretends Eagle, a offert plusieurs prestations spontanées de danse libre. La sécurité a tenté de stopper une de ses performances, mais a dû abandonner en raison de sa popularité et des supplications de ses admirateurs (surtout des admiratrices, ai-je remarqué). Je suis persuadée que son tour de tête s'est élargi d'au moins deux centimètres pendant les vingt-quatre dernières heures ; c'est à se demander si sa coiffe de porc-épic va lui faire demain.

On vient de m'informer que notre départ pour l'Europe est imminent.

JOHN

Ça a fait plaisir à John de revoir Marlow et Carol, les deux agents de sécurité. On venait de le remettre entre leurs mains après son arrivée à Chicago. Un pas en avant, deux en arrière.

Dès que John s'est assis, Marlow lui a lancé :

— Ça fait combien de temps que vous connaissez le terroriste Jamil Turner ?

— Rencontré dans l'avion.

— Vous l’avez jamais croisé dans une de vos manifestations ? a fait Marlow avant de marquer une pause, pour l’effet. Avec l’American Indian Moment ?

— Le quoi ?

— L’American Indian *Movement*, a clarifié Carol.

— Oh, l’AIM. J’en ai entendu parler, ouais. Des Indiens des États, c’est ça ?

— Et des Indiens canadiens. Ils descendent ici et se mêlent de nos affaires.

— Des affaires indiennes, a murmuré John à Carol, qui a pouffé.

— Je prendrais ça pas mal plus au sérieux si j’étais vous. Vous pourriez faire face à des accusations de haute trahison.

— Je suis pas citoyen américain.

John était au courant, évidemment, qu’un Indien du Canada pouvait voyager aux États et se faire faire un numéro d’assurance sociale à cause du traité de Jay, mais ça ne l’avait jamais intéressé. Deux de ses cousins avaient suivi cette voie et s’étaient engagés dans l’armée américaine ; l’un d’eux était mort durant un déploiement au beau milieu de la jungle et l’autre se piquait dans toutes les veines du corps pour oublier que son monde l’attendait là-haut à la maison.

— Expliquez-moi pourquoi le terroriste vous a choisi, vous, parmi tous les passagers du vol, pour l’aider.

— J’imagine que, pour un homme noir dans un avion rempli de Blancs, l’Indien était le choix le plus sûr.

— Et l’argent que vous aviez sur vous ? C’était pour des armes ?

John a tiré la pile de billets de sa poche et l’a posée sur le bureau.

— Cinq cents, moins dix piasses pour des hamburgers et des frites. Vous pouvez recompter, tout est là. Ça coûte combien, un fusil, ces temps-ci ?

— Ça dépend du fusil, a répondu Carol en souriant.

— Je sais pas quoi vous dire de plus, a dit John.

— Est-ce que vous les aidiez ?

John a fait non de la tête.

Marlow a eu un grognement de frustration.

— Si vous étiez pas là pour les aider, ben comment ça se fait qu'une gang de nè...

John a abattu la paume de sa main sur la surface du bureau avant que l'autre ne puisse terminer sa phrase. Carol a sursauté et John lui a offert un regard d'excuse.

— Écoutez, je suis pas du tout un fan de ce mot-là. Dans mon coin, le monde lui ajoute un « des prairies », mais ça le rend pas moins laid, a-t-il affirmé en prenant son chapeau avant de se lever. Mais c'est assez, les questions. Si vous voulez qu'on poursuive, je vais demander à parler à mon avocat.

John bluffait. Il n'avait pas d'avocat.

Marlow a grogné de nouveau et s'est affalé sur une chaise, les bras croisés. Puis il s'est relevé et a quitté la pièce en claquant la porte derrière lui.

— Toilettes, a dit Carol.

— Quand faut y aller, faut y aller.

Marlow n'est jamais revenu. Carol est allée chercher un sandwich au jambon haché et un chocolat chaud pour John. Il était bien content de ne pas avoir à dépenser pour de la bouffe.

Une fois tous les membres de la troupe libérés, il ne leur restait que quelques minutes avant le décollage de leur nouvel avion. Bien qu'épuisé, John a fait passer tout son monde à la douane, puis à l'enregistrement, avant

de faire un saut à la pharmacie pour acheter des analgésiques qui calmeraient les terribles maux de tête de Lucas et d'Edna.

Il a distribué son butin près de la porte d'embarquement. Tout en avalant ses pilules avec une gorgée de Fanta, Edna a proclamé :

— J'ai la ferme intention de poursuivre ces gens de couleur pour agression armée.

John n'avait pas le cœur à répondre que c'était elle qui les avait attaqués en premier.

Desiree avait le cœur, elle :

— Vas-y, ma tante. Je suis sûre que le pays en Afrique où ils se sont réfugiés va prendre ton bord au lieu de les défendre.

Mais John a aussi remarqué que Desiree tenait la sacoche d'Edna pour ménager sa hanche.

Et c'est ça mes danseuses, a-t-il soupiré en secouant la tête.

Lucas a saisi John par l'épaule.

— Je peux avoir plus de médocs ? Ma tête va me tuer, juste à l'endroit où le dude noir m'a cogné.

John lui a donné quelques analgésiques de plus, même s'il était pas mal certain que quatre, ça suffisait amplement.

Quand ils ont enfin pris place dans l'appareil, John a fait une petite promenade dans l'allée, soi-disant pour se dégourdir les jambes, mais surtout pour s'assurer qu'il n'y avait aucun pirate de l'air. Mais tout le monde paraissait normal, aussi normal qu'on peut le paraître, alors il est retourné à son siège, certain cette fois-ci que, lorsqu'il rouvrirait les yeux, il serait en Europe.

CHAPITRE 4

NADINE

Nadine s'est rendue chez le chef Amos et l'a réveillé, ce qui a mis sa femme en rogne. (Encore.) Le chef l'a guidée vers le perron. Il portait un pantalon de pyjama et un t-shirt de Coca-Cola. Ses yeux étaient encore lourds de sommeil.

— Nadine, c'est quoi l'affaire ? Si c'est de la tournée que tu...

— Ton frère voyage avec un dangereux criminel.

— Edna ? Elle a son petit caractère, mais c'est pas une criminelle.

— Le gars, Lucas. Sauf que c'est pas Lucas... C'est un petit bum qui s'appelle Shane Buffalo, qui a volé les affaires du vrai Lucas, qui est dans une cellule de la GRC en ce moment.

Amos a cligné des yeux.

— Hein ?

— Ça va. Je vais le sortir de là.

— Quoi ?

Nadine a aussitôt regretté de ne pas avoir gardé cette information pour elle.

— Le sergent est sur un gros trip de pouvoir. Tu le connais.

Amos a hoché la tête. En tant que chef, il entendait toutes sortes de choses sur le sergent : des plaintes, par exemple, à propos de sa manie de

foutre les Indiens en prison juste parce que ça lui faisait plaisir, et de sa tendance à casser des gueules quand une discussion aurait suffi, et de son insistance à se balader en ville avec son chandail des Redskins chaque fois qu'il était en congé.

— Mais une évasion ? C'est passible d'emprisonnement, ça, Nadine.

— Je vais quand même pas laisser un innocent en prison ! s'est exclamée Nadine en ajoutant mentalement : *Surtout pas quand l'innocent en question a des épaules et des cuisses aussi musclées*. En plus, une fois qu'on va avoir dénoncé l'arnaqueur, il va nous falloir un autre danseur pour le remplacer.

— Tu t'en vas en Europe ?

— J'ai fait modifier mon départ... et j'ai pris mon budget d'urgence, a fait Nadine en tapotant sa poche avant.

Amos s'est retourné brusquement et Nadine l'a suivi à l'intérieur de la maison.

— Tu vas où, Amos ? Tu vas pas mettre la police sur mon dos, là ?

— Chut, lui a-t-il intimé en pointant des lèvres les chambres à l'étage pour lui rappeler l'existence des enfants endormis et de l'épouse bougonneuse. Je vais t'aider.

Il a tendu le bras pour atteindre le haut du frigo, d'où il a sorti un passeport noir et une liasse de billets de banque.

— Trouve mon frère et assure-toi qu'il revient à la maison sain et sauf.

— Bien sûr, a dit Nadine, même si elle n'avait aucune idée de la marche à suivre pour réaliser ne serait-ce que la première étape de son plan.

Il a chuchoté :

— Ma mère me tuerait, littéralement, si elle apprenait que j'ai envoyé son fils chouchou en tournée avec un maniaque. Je finirais assassiné, d'un coup. Pis crucifié pour l'effet.

Nadine a jeté un coup d'œil à la photo du passeport.

— C'est le tien.

Ça a fait sourire le chef :

— Ouais, jamais tamponné encore. J'ai toujours rêvé de m'envoler pour l'Angleterre un jour pour aller cracher sur un membre de la famille royale... mais la vie m'a mené ailleurs.

Nadine a examiné la photo. Si Lucas arrivait à se faire un double menton, à rétrécir de quelques centimètres et à s'éclaircir la peau d'une teinte ou deux...

— Tu crois que ça peut marcher ?

— Tu penses qu'ils font la différence entre deux Indiens ? Ça va marcher, pour sûr. Ramène mon frère à la maison.

Nadine a acquiescé, puis a attendu qu'Amos la fouille de son fameux regard pénétrant. Une fois qu'il a semblé certain de ses bonnes intentions, il a acquiescé en retour.

L'évasion s'est avérée moins difficile que prévu. Il y avait des employés de jour, au poste de la GRC, mais la nuit on engageait simplement un agent de sécurité du coin, qui venait faire un tour pour s'assurer que les prisonniers n'étaient pas en train d'essayer de se suicider, puis qui s'endormait dans son camion.

Nadine a stationné sur la route principale, puis a franchi le reste de la distance à pied. Elle est passée à côté du camion de l'agent, dans lequel ce dernier roupillait paisiblement, bercé par une mélodie de Johnny Cash à la radio. Elle a gravi les quelques marches menant à la porte du poste, qu'elle a tirée. C'était ouvert.

Les clés des cellules traînaient sur la table. L'agent venait sûrement de faire sa petite tournée. Nadine a saisi le trousseau et s'est dirigée vers le fond du bâtiment. Après s'être démenée un peu pour trouver la clé de la première porte, elle a passé la tête dans l'embrasure pour voir si Lucas était là. Elle a compté quatre cellules ; Lucas se trouvait dans la dernière. Il était assis sur le bord d'un lit de camp lorsqu'elle a fait son apparition.

— Hé, ça va ? a-t-elle chuchoté.

— Nadine ?

Elle aimait entendre le son de son nom entre ses lèvres.

— Ouais. Je suis venue t'aider à t'évader.

— Tu crois que c'est une bonne idée ?

— Probablement pas, non, mais on n'a pas beaucoup de temps pour y penser.

Nadine a jonglé avec les clés, les essayant une par une.

— Je vais être un criminel recherché.

— C'est mieux d'être recherché que d'être pas recherché pantoute, comme je dis toujours, a fait Nadine en riant.

Lucas lui a lancé un regard qui semblait remettre en question son intelligence ou sa santé mentale.

— Je suis pas sûr que t'as vraiment réfléchi à tout ça.

— Logiquement, ils avaient rien contre toi au départ. Et qui sait combien de temps ils vont te laisser pourrir ici avant que tu puisses voir un juge, qui rejetterait aussitôt la cause ? La cour siège juste une fois par deux semaines, dans le coin... Là, on accélère seulement le processus juridique.

La clé qu'elle avait dans la main a pivoté vers la droite et un *clic* s'est fait entendre : cellule déverrouillée.

— T'es un homme libre, a-t-elle annoncé d'un ton faussement confiant.

Ils sont sortis du poste et se sont dirigés vers la voiture sans rencontrer de pépin. Tandis qu'ils passaient à proximité de l'agent de sécurité, Lucas a fait remarquer :

— Pire garde de l'histoire.

— Si c'est pas un épais, il va inventer une histoire d'évasion avec dix gros bras armés jusqu'aux dents. C'est ce que je ferais, en tout cas.

Lucas a levé un sourcil.

— J'utilise ma logique, c'est tout.

JOUR 4

Stockholm, Suède

EDNA

Nous sommes arrivés à Stockholm à vingt-trois heures, selon l'heure de la Saskatchewan. Mais il était six heures du matin pour les Suédois. Alors que nous ne pensions qu'à nos oreillers douillets, eux servaient déjà le déjeuner. Déjeuner, d'après ce que j'ai pu constater, qui se résume à du poisson. Les Suédois sont blonds aux yeux bleus. Comme l'a fait remarquer un de mes collègues de la troupe de danse : cet endroit aurait pu servir d'inspiration à Dieu pour créer les monias.

Nous sommes allés récupérer nos valises et avons été déçus de constater que les ornements dorsaux des hommes n'étaient pas sur le carrousel. Nous nous sommes rendus au comptoir de la compagnie aérienne et les employés les ont situés à Buffalo, dans l'État de New York. Qui aurait cru qu'il y avait des bisons à New York...

C'est une blague.

Le transporteur affirme que les ornements – et d'autres parties de nos regalia — sont en chemin, mais qu'il nous faudra attendre qu'ils traversent eux aussi l'océan Atlantique. Heureusement, il nous reste plusieurs heures avant notre vol pour Kiruna, une petite ville dans le nord de la Suède. John, directeur de tournée et criminel suspecté par le FBI, dit que, si nous partons d'ici sans ce matériel, nous n'aurons aucun moyen de le faire acheminer dans le nord du pays. Ce qui voudrait dire que ma nièce Desiree et moi deviendrions les uniques danseuses de la troupe. Ça ne vaudrait pas le coût d'un billet d'entrée, à mon humble avis.

J'ai entendu dire que Kiruna est un endroit aride et peu peuplé. Un peu comme la Saskatchewan. Espérons qu'il y aura un peu moins de moustiques.

John a décidé qu'au lieu de perdre notre temps, nous allons répéter en groupe. J'ai bien hâte d'apprendre de nouveaux pas de danse, même si ça m'étonne qu'un homme soit plus au courant des danses féminines que la plupart des femmes.

JOHN

La kukum de John avait la réputation d'être une excentrique. Ou, quand on voulait être moins poli (ou quand on était la mère de John, qui ne s'était jamais très bien entendue avec sa belle-mère), une énerguemène. Elle s'appelait Yellow Belly, mais la plupart des gens l'appelaient Belly, pour faire court. Elle avait épousé le grand-père de John à quarante-cinq ans et avait accouché de son unique fils neuf mois plus tard, pour contredire les habitants du village disant qu'elle était trop vieille pour avoir des enfants. Vingt-huit ans plus tard, elle avait perdu ce même fils dans une guerre d'hommes blancs.

Yellow Belly n'était pas une grande parleuse. Et quand elle se décidait à parler, c'était uniquement pour s'adresser à celles et ceux qu'elle aimait (par exemple, de toute sa vie, elle avait à peine dit quelques mots à la mère

de John). Quand elle se décidait à parler, ses phrases étaient coupantes comme des orties.

Yellow Belly était une femme large et courte sur pattes, avec des muscles par-dessus les muscles. Elle avait grandi dans les plaines, à suivre les troupeaux sur les sentiers de chasse, des Prairies jusqu'aux Rocheuses. Mais elle disait à John que c'était la danse qui lui avait donné ces jambes-là.

— Regarde-moi : je suis vieille comme une souche et j'ai pas une varice sur les jambes.

Puis elle soulevait le bord de sa jupe pour lui montrer ses cuisses et ses mollets bien lisses.

Yellow Belly s'occupait chaque après-midi de ses petits-fils tandis que la maman vaquait à ses tâches. Le rôle de Kukum Belly était d'apprendre aux garçons ce qu'ils devaient savoir afin de devenir des hommes responsables. Sa seule règle, c'était qu'elle ne leur enseignerait pas ce qu'ils ne voulaient pas savoir.

À son premier pow-wow, alors qu'il n'était qu'un bambin, John était resté sur la touche toute la journée, jusqu'à ce qu'il se sente assez courageux pour rejoindre les danseurs en passant par la grande entrée. John se souvenait des yeux de sa grand-mère posés sur lui. Après ce jour-là, les leçons de John avaient porté sur le jeu de pieds, les regalia, les récits entourant chacune des danses. Yellow Belly lui avait enseigné les danses masculines d'abord, puis, une fois qu'il les avait maîtrisées, elle était passée aux danses féminines. C'était une légère provocation de sa part, étant donné que la plupart des aînés qui étaient revenus des pensionnats insistaient fortement sur la séparation des genres. Mais elle avait expliqué à John que c'était la faute de sa mère, parce qu'elle ne lui avait pas donné de petite-fille à qui léguer ses connaissances.

Yellow Belly avait invité Amos à leurs répétitions de danse, mais le frère aîné de John s'intéressait davantage aux conversations des hommes adultes.

— Il va devenir gros, lui, avec un trop-plein de mots à sortir, soupirait-elle.

Quand John avait eu neuf ans, elle lui avait offert son premier regalia. Aux couleurs de son grand-père : or et vert. Le perlage dessinait un motif géométrique, ce qui était typique chez les Cris des Plaines, mais le sien s'inspirait de l'étoile polaire.

— Comme ton mushum, tu sauras montrer la voie, lui avait dit sa kukum, même si John n'avait jamais ressenti la moindre envie de montrer quoi que ce soit à qui que ce soit.

Quand il avait eu quinze ans, sa grand-mère était morte. Sa mère lui avait remis un grand sac.

— Elle voulait que je te donne ça.

En l'ouvrant, John y avait trouvé des regalia féminins : tenue de danse libre, robe à clochettes, châle traditionnel. À l'évidence, Yellow Belly avait espéré que quelqu'un dans la famille aurait une fille et elle avait mis son expertise manuelle à contribution. Quand son frère avait commencé à avoir des enfants, John avait parlé à sa belle-sœur et les regalia avaient finalement pu servir.

Durant ses années sur le circuit des pow-wow (qui avaient précédé ses années sur le circuit des rodéos), John avait été une vedette. Un statut atteint en grande partie grâce au perfectionnisme de sa kukum. Elle l'avait fait répéter pendant des heures, chaque jour. Chaque mouvement de ses pieds, chaque geste de ses mains avait une signification qu'il devait comprendre. Il pouvait passer à une autre étape de sa chorégraphie uniquement après avoir maîtrisé l'étape précédente. Ça ne l'avait jamais dérangé : ces après-midi-là, passés dans la grange, avec elle qui jouait du tambour, c'étaient les plus beaux de sa vie.

Et aujourd'hui, les yeux rivés sur ses élèves en train de s'entraîner au beau milieu d'une aire de détente de l'aéroport de Stockholm, John se

disait : *Mais c'est pas le genre de perfectionnisme qui va marcher ce coup-ci.*

Desiree s'était déjà effondrée sur un siège pour se polir les ongles avec une lime rose. Edna, appuyée au mur, se frottait la hanche de sa main libre comme si elle tentait d'allumer un feu. Lucas aussi était adossé au mur, l'air d'un gamin paresseux et malicieux en même temps.

— Pourrais-tu fermer la bouche quand tu mâches ta gomme ? lui a demandé John. On t'entend jusqu'au Canada.

Ça a fait rigoler Lucas.

— Qu'est-ce qui se passe avec ta peau ? a voulu savoir Desiree en s'approchant pour examiner les joues de Lucas.

Ce dernier a secoué la tête.

— Rien.

— On dirait que t'as rougi de la face, a-t-elle ajouté. Sûrement à cause de mon rouge à lèvres.

— Il est peut-être allergique, tout simplement, a avancé Edna. Mets un peu de Noxzema là-dessus pis ça paraîtra plus demain.

— C'est rien, a dit Lucas, la main gauche sur sa joue, à demi retourné pour leur faire dos.

John a poussé un soupir, avant de recentrer leur attention sur leur tâche.

— On va commencer par la danse du châte, a-t-il dit en lançant un châte à franges en direction de Desiree, qui l'a reçu en plein visage.

— Hé ! a-t-elle fait en l'envoyant par terre. C'est quoi votre problème ?

— Désolé, mais quand j'ai dit « danse du châte », je pensais que tu te reconnaîtrais.

Elle l'a dévisagé.

— J'écoutais pas.

Lucas a pouffé de rire.

— Ça commence bien.

— Ferme-la, a dit John en allant ramasser le châle pour le remettre dans les mains de Desiree. C'est la danse où les filles utilisent leurs franges, comme un papillon. Ça tourne et ça bondit et ça prend une femme en forme pour y arriver.

— Bonne chance, princesse, a dit Lucas.

— Va te faire mettre, Pretends-le-con !

John était content de voir le regard assassin de Desiree changer de cible.

— Désolé d'avoir insulté la princesse, a fait Lucas en esquissant une révérence.

— Peau-Rouge ! a-t-elle répliqué.

— Ça va faire, a dit Edna, toujours dans son coin. Tu la connais, cette danse-là, Desiree. Ton amie Nicky est une danseuse de châle, ce qu'on appelle aussi « une danseuse de fancy ». Tu te souviens quand on est allées la voir en compétition au pow-wow de Standing Buffalo ? Tu m'avais dit que tu voulais apprendre à danser comme ça.

— Ah, ouais, je m'en souviens, a répondu Desiree en transformant sa moue en sourire en coin. Beaucoup de tours sur un pied et après y a l'espèce de saut en courant.

— C'est ça, a dit John.

— Ouais, je peux faire ça. Nicky est genre deux fois plus lourde que moi, parce qu'elle a eu un bébé à seize ans et qu'elle a jamais perdu son poids de grossesse.

John n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait bien faire avec une telle information.

— On va commencer avec les tours.

Desiree n'était pas la jeune femme la plus gracieuse de l'univers, mais elle apprenait vite. Elle a rapidement maîtrisé les bases, si bien qu'elle était en mesure d'accomplir presque tous les pas au rythme du tambour de John. Il aurait souhaité que leur répétition n'attire pas autant l'attention des badauds, mais il ne pouvait rien y faire. Et il était fier de son élève, qui parvenait à se concentrer malgré les regards scrutateurs... qui ne la dérangeaient pas, en fait, constatait John. C'était dans sa nature de chercher l'attention. John voyait bien, dans son langage corporel, qu'elle se nourrissait de l'admiration des autres comme une plante se nourrissait de soleil.

— Lucas, a appelé John. Viens prendre le tambour un instant.

Lucas a accouru.

— On se fatigue, pépé ?

John a senti sa pression artérielle grimper en flèche.

— Non. Faut que tu t'exerces.

John s'est dirigé vers Edna, qui s'était installée sur un siège près de la fenêtre. Ses yeux étaient toujours fixés sur Desiree, qui se disputait avec Lucas.

— Elle va être bonne, a-t-elle prononcé tout bas.

John a acquiescé de la tête.

— Elle va être correcte.

Il s'est assis à côté d'Edna, sur le rebord de la fenêtre.

— Comment va votre hanche ?

— Bien, les deux vont bien.

John a étiré les jambes, puis les a soulevées.

— Pouvez-vous faire ça ?

Edna a hésité quelques instants avant de tenter quoi que ce soit. Elle a grimacé en parvenant à soulever ses jambes de quelques centimètres, avant que la gravité ne fasse son œuvre.

— Arthrite ?

Elle a fait oui de la tête.

— Ma mère en fait aussi, a dit John, et Dieu savait qu’il n’avait jamais essayé de lui apprendre à danser. Vous avez vu le traditionnel féminin ?

— C’est ma danse préférée.

— Les mouvements sont subtils. Parfois, c’est difficile d’enseigner ça aux jeunes parce qu’ils sont toujours en mode « enweille, go ».

Ça a fait rire Edna.

— On aura pas ce problème-là avec moi.

— C’est surtout dans les genoux que ça se passe.

— Parfait, c’est eux qui me font le moins souffrir ces temps-ci.

Mais il y aurait quand même de la souffrance, John s’en doutait bien, juste à regarder ses yeux. Il s’est levé, a tendu la main à Edna et l’a aidée à se remettre sur pied.

Le regalia traditionnel pour femme s’était perdu quelque part dans le transit en même temps que les ornements masculins, alors ils ont utilisé un chandail noué autour du cou pour simuler les longues franges, une brosse à cheveux pour l’éventail de plumes d’aigle et la plante des pieds nus pour le moelleux des mocassins. Edna suivait les mouvements de John, le dos droit, la posture imposante. Si elle avait mal aux articulations, ça ne paraissait pas.

— Quand est-ce que je lève la plume d’aigle ? a demandé Edna.

— Entendez-vous les coups d’honneur ? a dit John en marquant une pause pour lui faire écouter le tambour de Lucas.

Un bon joueur de tambour leur aurait donné plus de clarté, mais à cheval donné on ne pouvait malheureusement pas regarder la bride.

— Quand Lucas donne son gros coup, c'est là que vous levez la plume. C'est pour honorer la mémoire d'un fils ou d'un époux mort au combat, a-t-il expliqué sans être sûr qu'elle ait jamais connu l'un ou l'autre. Bref, vous comprenez, un être cher.

Edna a hoché la tête comme si elle pensait à quelqu'un en particulier. John n'a pas cherché à en savoir plus : une femme de cet âge, ça avait ses petits secrets.

John n'a pas trop allongé la répétition ; il ne voulait pas la fatiguer, et puis Lucas n'arrêtait pas d'accélérer le tempo comme un abruti. Après quelques chansons, John a proposé à sa danseuse de prendre une pause.

Edna s'est rassise et Lucas s'est approché d'elle.

— Edna, vous devriez vous étirer, comme ça, a-t-il dit en s'asseyant à côté d'elle, avant de passer la jambe droite sur sa jambe gauche et de pousser sur son genou. Ça va faire du bien à vos hanches. Le temps de le dire, vous allez bondir partout comme une chèvre qui émoustille les mâles du troupeau.

John, qui avait passé sa vie entière dans un ranch, n'avait jamais été témoin de ce genre de comportement.

— Oh, allons donc, vous, là, a dit Edna en pinçant Lucas.

Lucas a sauté sur ses pieds pour échapper à ses doigts, le rire aux lèvres. John était sur le point de remercier le jeune homme pour son aide lorsqu'il a vu Lucas sortir la gomme de sa bouche et la coller sous la peau de son tambour, tout en reluquant un groupe d'agentes de bord.

Un employé de l'aéroport est venu réveiller John quand leurs bagages sont arrivés. Il a hoché la tête en signe de reconnaissance. Il s'est frotté les yeux pour chasser le sommeil et s'est étiré le dos, qui a craqué une bonne demi-douzaine de fois. Trop vieux pour dormir sur une chaise.

Desiree et Edna s'étaient étendues sur des bancs qu'elles avaient fabriqués avec des chaises de plastique, leurs manteaux et leurs foulards leur servant de couvertures. Lucas était recroquevillé par terre dans un coin (avait-il vraiment tiré un bout de tapis sur lui ?), l'air d'un chiot abandonné.

John s'est levé et a consulté le panneau des départs. Une heure avant leur vol vers Kiruna. Une fois là-bas, il espérait qu'il y aurait de la nourriture et des lits en abondance. Il a pensé appeler son frère, peut-être pour lui expliquer la journée de retard, mais il n'arrivait pas à calculer quelle heure il était à la maison. Et, pour être honnête, la remarque d'Amos le travaillait encore. « Sohkitehewin. » Lui, le gars qui venait de frayer avec un pirate de l'air et qui s'en était sorti sans une égratignure ? Le gars qui venait de se faire interroger deux fois plutôt qu'une par des douaniers et des agents du FBI ? Lui, il était un peureux ? Le gars qui passait ses journées à désamorcer les tensions entre trois Indiens épuisés et déphasés par le décalage ? Il était un christie de héros, oui. Amos ne savait rien de lui. John s'est tenu occupé à défaire et refaire les valises avant de réveiller le reste du groupe.

— Comment s'appelle notre guide, déjà ? a demandé Edna en étirant le cou au milieu du terminal, à la recherche d'un visage auquel elle pourrait faire le moindre confiance.

— Il s'appelle Per Ollman, a répondu John en vérifiant sur l'itinéraire pour être certain de ne pas se tromper.

— Paire ? Comme dans : « Elle en a une bonne paire » ? a fait Desiree, et son commentaire a attiré Lucas comme une mouche.

N'ayant rien à ajouter, il s'est contenté de lui sourire en bourdonnant autour d'elle.

— P-e-r, a épelé John. Pas comme « paire », non.

— Bon, bon, on va laisser les paires de tout le monde tranquilles, a sermonné Edna en soufflant par le nez. Les bonnes filles pensent même pas à ces affaires-là.

Desiree a roulé les yeux. Et Lucas s'est penché légèrement vers elle pour sentir ses cheveux.

Ils se sont installés sur leurs valises et se sont mis à mâcher du poisson séché que John avait acheté à un kiosque de l'aéroport. Il avait hâte de sortir d'ici, pas de doute là-dessus. Cet aéroport était de loin le plus petit dans lequel ils se retrouvaient depuis leur départ, bien que les architectes aient cru pouvoir compenser l'exiguïté des lieux par de très grandes fenêtres. Il s'était tenu là, après leur arrivée, à observer ce nouveau monde. Le paysage désolé, parsemé de quelques arbres, et, par contraste, les immeubles colorés et guillerets.

— Poules des prairies, soyez les bienvenus à Kiruna ! leur a lancé une voix à l'accent étrange.

Comme propulsées par un même mécanisme, les têtes du groupe se sont tournées simultanément. Le propriétaire de cette voix était un homme svelte qui portait des jeans et une veste bordée de ce qui ressemblait à de la fourrure de lapin. Il avait un nez long et droit, les lèvres pleines et les cheveux pâles d'un Métis, mais la peau foncée d'un Cri.

— Wow, a fait Desiree.

— Je suis Per et vous devez être... Nadine ? a dit Per en tendant la main à Edna.

Edna a secoué la tête et, à la grande surprise de John, a eu l'air trop timide pour répondre.

John a pris les devants en tendant la main à son tour :

— Je m'appelle John Greyeyes. Il y a eu des petits changements dans... le... dans le personnel. Nadine et les autres sont tombés malades à la dernière minute, une grosse indigestion... Bref, je vous épargne les détails. Et, donc, on est ici à leur place.

Per a pris la main de John dans la sienne et a cligné de l'œil :

— Ouais, s'adapter rapidement aux changements, c'est ça qu'on fait, nous, les Autochtones.

John ne savait pas trop quoi faire de ce clin d'œil (il ne se rappelait pas avoir déjà eu affaire à un homme qui envoyait des clins d'œil), mais il était soulagé de constater que ce fameux Per semblait du type « on fait avec ce qu'on a ».

Per les a aidés à rassembler leurs valises et les a guidés à l'extérieur, où les attendait une petite fourgonnette Volkswagen. Per a chargé les bagages à l'aide de deux autres hommes, soulevant chaque valise avec aisance. John était impressionné : Per n'avait pourtant pas l'air de peser plus d'une soixantaine de kilos. Per et John se sont installés sur les sièges avant du véhicule.

— On va être au camp dans moins d'une heure. À temps pour le lunch, a annoncé Per.

— Quel genre de nourriture vous mangez, par ici ? a demandé Edna.

— Pour dîner, ce sera du poisson, mais on a une surprise pour ce soir... Du renne.

— C'est une blague ? a fait Edna en regardant John. C'est des blagues, pas vrai ?

John a haussé les épaules.

— Comme les rennes du père Noël ? a plaisanté Lucas.

— On les tire direct dans le ciel, comme des canards, a répondu Per sur le même ton.

Avant de s'éloigner de Kiruna, Per a traversé le centre-ville en pointant du doigt les endroits intéressants. Encore des immeubles colorés, et même une jolie église qui a impressionné Edna. Elle a déclaré que les Suédois devaient être un peuple très pieux. Elle a demandé à Per quelle confession fréquentait l'église, mais il n'a pas su lui répondre.

— Comment ça se fait que vous connaissez pas l'histoire de la ville ? Vous avez pas vécu ici toute votre vie ?

Per a éclaté de rire :

— C'est ici, à Kiruna, que le peuple sami s'est établi, plus de six mille ans avant que les messieurs qui ont fondé cette ville soient des têtards microscopiques dans les couilles de leur père. Ça, c'est de l'histoire, pour moi.

Choquée, Edna s'est enfermée dans le silence. John a dissimulé un sourire en se tournant vers la fenêtre.

En chemin vers le camp, Per leur a expliqué que plus de quatre mille personnes étaient réunies pour le Rassemblement mondial des cultures autochtones, qui était un projet conçu ici même, par une communauté sami du coin.

— Quatre mille, s'est étonnée Desiree. Je pensais même pas qu'il restait autant d'Indiens que ça dans le monde.

— Ça fait beaucoup de poulettes, a dit Lucas.

— On en attendait environ cinq cents, a précisé Per. Y a fallu faire quelques ajustements. Les choses se placent tranquillement.

Et il a souri.

John a ravalé une boule d'angoisse soudaine. Il n'avait jamais dansé devant tant de monde. Il espérait que sa troupe n'allait pas crouler sous la pression.

Per a expliqué que leur chef avait décidé qu'ils devaient réunir les peuples de partout sur la planète « pour partager les expériences et rassembler les énergies et élaborer des stratégies dans la lutte continue contre l'impérialisme et le colonialisme ».

Et il a terminé son exposé par un sourire.

— Impériaquoi ? a dit Lucas, qui ne semblait pas s'en faire à l'idée d'avoir l'air d'un imbécile.

— La plupart des sociétés autochtones ont été exposées aux politiques impérialistes et c'est en travaillant ensemble qu'on arrivera à briser les chaînes de l'oppression, a expliqué Per.

— Comme quoi ? a demandé Desiree.

— Comme le racisme. De nombreux Sami sont incapables de se trouver une job ou un appartement en ville.

— Ça nous arrive au Canada aussi ! s'est exclamée Desiree.

— Pis du monde qui te traite de sale Indien ou qui t'appelle « Chef », même si t'es loin d'être un chef, a ajouté Lucas.

— Des insultes, des gens qui se font sortir des magasins ou sacrer en prison parce qu'ils ont eu le malheur d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

— Mon oncle s'est fait arrêter pour ivresse publique, a dit Desiree. Il était même pas soûl, il avait juste *l'air* soûl, mais la police lui a quand même passé les menottes. Il essayait de s'expliquer, pis toute.

— Ce que j'entends là, c'est du monde qui se plaint, a dit Edna. Se plaindre tout le temps, ça a jamais servi à personne.

— Et qu'est-ce que tu fais du mouvement pour les droits civiques ? lui a demandé Desiree.

— Il y aurait eu beaucoup plus à gagner en étant plus gentil.

Le visage de Desiree s'est tordu d'horreur.

— Tu le penses même pas. Tu fais juste ta tête de cochon.

— Bien sûr que je le pense. Le monde agit comme si la politesse existait plus, de nos jours.

Lucas s'est levé à l'arrière de la fourgonnette.

— Hé, mon frère, pourquoi tu laisses pas ce gentil monsieur blanc te pendre à cette branche ? Hé, là, calme-toi et laisse-le mettre cette corde autour de ton cou. Après tout, il te l'a demandé poliment, il a même dit « s'il vous plaît ».

Puis il a mimé un nœud autour de son cou et a sorti la langue, produisant ce que John a considéré comme une imitation assez comique d'un visage de pendu.

— C'est morbide ce que vous faites, l'a averti Edna.

— Ceux qui ne parlent pas ne peuvent être entendus, a répliqué Per.

Edna a croisé les bras.

Per a poursuivi :

— On parle aussi d'échange de stratégies politiques, comme l'acquisition du droit de vote, la lutte pour l'accès à nos territoires ancestraux et à leurs ressources, la survie de nos histoires, de notre culture et de nos langues... Vous savez combien de langues sont mortes, déjà ?

— Beaucoup, j'imagine, a acquiescé Desiree.

Si Per décidait de se présenter aux élections, il venait de se trouver une directrice de campagne.

— Il y a plusieurs enjeux pour lesquels c'est mieux de travailler en groupe. Malheureusement, on a juste quelques jours à passer ensemble.

— On est venus ici pour danser, a dit Edna.

Et c'est à peine si on sait faire ça, s'est dit John.

— Je savais pas que ça allait virer politique, cette affaire-là, a-t-elle ajouté en cherchant l’approbation de ses compagnons de voyage.

John, cependant, s’est dit qu’elle aurait plus de chances de trouver un visiteur de l’espace.

— Le simple fait de naître autochtone est un acte politique, a dit Per d’une voix douce.

— J’ai jamais accepté de participer à un truc comme ça, a dit Edna. Je suis venue pour danser, un point c’est tout.

— L’expression de sa propre culture est en soi une forme de résistance, a dit Per.

Avant qu’Edna n’ait le temps de démentir cette ultime affirmation, John est intervenu :

— Je suis curieux d’en entendre plus à propos de. tout ça... mais, idéalement, après avoir mangé.

— Bien sûr, a souri Per. Pas de politique le ventre vide.

Le terrain du festival se trouvait dans l’ombre d’une grande colline et était couvert d’un fouillis d’immeubles et de tentes aux couleurs vives, de huttes de terre et de tipis qui s’étendait jusqu’à perte de vue.

— Ces tipis-là ont vraiment de la gueule, a dit Lucas. C’est là qu’on va camper ?

— Si ça vous tente, a dit Per.

— Je dors pas dans un tipi, a dit Edna. Je veux un lit, entouré de quatre murs, et un plancher et un plafond. Et une salle de bains avec l’eau courante.

— Ah, come on, ma tante, on n’a même pas l’eau courante à la maison, a lancé Desiree.

— Je suis une invitée, ici, et je m’attends à être traitée comme telle.

— Bien sûr, on peut s’arranger pour vous accommoder. Les dortoirs sont tout équipés et, en plus, vous aurez des cochambreurs de partout dans le monde, l’a rassurée Per.

— Mixtes ? a demandé Desiree d’un ton innocent.

— Penses-y même pas ! a grogné Edna. Ton père m’a pas envoyée à sept mille kilomètres de chez nous pour te regarder t’amuser avec des Indiens louches de partout dans le monde.

— En fait, c’est un peu ça qu’il a fait..., a commenté Lucas de son siège au fond.

— C’est pas de vos affaires, jeune homme ! lui a dit Edna en frappant le sol du pied pour accentuer l’effet.

John a lâché un petit rire. Si Edna avait été un cheval, John aurait décidé sur-le-champ de la remiser dans la grange pour l’hiver.

Per a jeté un coup d’œil dans le rétroviseur avant de répondre à Desiree :

— Il y a du choix pour tout le monde, y compris des dortoirs réservés aux femmes.

— J’imagine que ça serait trop demander que ce soient aussi des chrétiennes..., a dit Edna d’une voix aiguë, presque plaintive.

— On y est ! a dit Per en stationnant le véhicule près d’un regroupement d’autobus, de voitures et de camions.

Il s’est permis un petit haussement de sourcil en direction de John, comme pour dire : « Comment vous avez fait pour survivre à ça aussi longtemps ? »

John lui a souri.

— Donc, elle est où cette bonne bouffe sami dont vous parliez ?

C'était plus que de la bouffe sami. Les femmes de l'ensemble du camp avaient tenté de se surpasser les unes les autres en cuisinant leurs mets traditionnels. La troupe s'est régalée de poisson séché, de poisson fumé, de poisson frais, de baies provenant des quatre coins du monde et d'au moins cinq sortes de pain plat (dont une bannique frite concoctée par les Navaho). Après le dîner, Desiree et Edna se sont dirigées vers les dortoirs des femmes pour se débarbouiller un peu et faire une petite sieste (*idéalement*, se disait John, *surtout pour Edna*). Lucas, lui, n'a pas tardé à se volatiliser, mais John n'avait pas l'intention de s'inquiéter pour lui, d'autant plus que les limites naturelles du camp devraient l'empêcher de se mettre dans le pétrin.

À la fin du repas, John s'est tapoté le ventre : il n'avait pas été aussi plein depuis leur départ. Il a ensuite levé les yeux et a remarqué que Per le regardait.

— Voudriez-vous voir quelque chose d'intéressant ? lui a demandé Per.

Ce n'était pas le genre de question qui plaisait à John, mais il a quand même fait oui de la tête. Il se sentait épuisé, mais il avait aussi l'impression d'être incapable d'arrêter de bouger ; son corps réagissait bizarrement à tous ces déplacements.

Per et John ont traversé le camp à pied. Per saluait pas mal tout le monde et il allait jusqu'à présenter John à certains. John n'avait jamais vu autant d'Indiens de teintes et de formes différentes de sa vie. Lorsqu'on lui demandait ses origines, il répondait : « Nehewin, des Prairies. » Il a reçu quelques compliments sur ses bottes de cowboy, a fini par en conclure que les gars du Pérou étaient eux aussi des passionnés de chevaux.

Naviguant entre les groupes, les huttes et les tentes, Per et John se sont finalement retrouvés sur un petit chemin de terre qui menait à la colline. Cette dernière avait à peu près la hauteur de celles qui entouraient Fort Qu'Appelle, pas loin de la réserve de John. Ce n'étaient pas des montagnes, mais elles étaient suffisamment grosses pour essouffler n'importe qui.

John respirait fort (et notait que Per respirait normalement) quand ils sont enfin arrivés à une hutte de bois aux angles bien découpés. De la vapeur s'échappait du toit.

— J'ai entendu dire que vous aimez les saunas par ici, a commenté John.

— Comme les sweat lodges que vous aimez, vous, les Cris.

— Pas un grand fan, pour ma part. J'ai trop de travail pour passer ma journée à suer dans une tente.

— Vous avez du travail en ce moment ?

Per a retiré sa chemise. Son corps élancé n'était que muscles et John a ressenti une pointe d'envie, lui qui, à trente ans, se trouvait déjà un peu ramolli. Le pantalon de Per a suivi et John a regardé ailleurs en enlevant ses propres vêtements.

Per a ouvert la porte et s'est glissé à l'intérieur. John a entrevu un bout de fesse, mais a décidé de garder ses boxeurs, étant donné qu'il ne savait pas trop sur quoi il allait s'asseoir.

John a respiré profondément l'air froid (il aimait cette sensation d'ouverture, comme si ses poumons se libéraient) avant d'entrer à son tour. Il faisait chaud, mais il avait déjà connu des endroits plus chauds que ça. Certaines tentes qui servaient aux sweat, dans sa réserve, donnaient l'impression que la peau venait de prendre feu. Ici, c'était endurable.

Une fois que ses yeux se sont ajustés à la vapeur, il a vu Per, installé en face de lui. Per souriait. Un homme barbu était assis dans un coin et John n'arrivait pas à deviner ses origines. La barbe le faisait douter, mais, comme il avait des yeux en amande, John s'est dit qu'il devait venir de quelque part en Orient.

Dans les dernières heures, il avait rencontré plus de monde de partout sur la planète que dans toute sa vie. Impressionnant, non ? Là d'où il venait, il y avait des Indiens et il y avait des Blancs, et il y avait un café asiatique

en ville. Il fallait rouler des heures jusqu'à la métropole pour croiser quelqu'un d'un peu exotique.

Soudain, une vague de chaleur a balayé la petite pièce. John a fermé les yeux et l'a laissée le submerger. Il n'était pas le plus grand fan de la sudation, alors il ne savait pas trop combien de temps il resterait à l'intérieur. Une voix a entonné un chant dans une langue que John n'avait jamais entendue. John a ouvert un œil ; l'homme barbu chantait, les yeux clos. John a laissé la musique lui passer dessus aussi. *De la musique chaude*, a-t-il songé.

On aurait dit que, les yeux fermés, il arrivait à comprendre ce que le vieil homme chantait. Il voyait des animaux courir dans la plaine, comme une seule grande entité, la poussière qui montait, dissimulant leur taille réelle, seul le son des sabots révélant leur nombre. Quand le chant s'est modulé, il a vu des enfants autour d'un feu, des enfants qui fixaient le feu des yeux comme s'il contenait les réponses à leurs questions sur l'univers. Puis il n'a vu que le ciel, comme s'il était couché sur le dos, les nuages voguant dans une direction, plus rapides que jamais. Il n'était pas certain du moment où le chant s'était terminé, mais, soudain, il a su que l'homme barbu n'était plus là...

... et que Per n'était plus assis devant lui. Per était juste à côté, sa respiration plus intense que John l'aurait cru possible chez quelqu'un d'aussi athlétique. John aurait voulu lui demander si ça allait, mais les mots semblaient trop lourds. Il se sentait bien au chaud, et non brûlant, comme si la température dans le sauna était la même que celle de son sang. Il a senti des doigts qui lui effleuraient les bras, suivaient la ligne de ses muscles, puis se déposaient sur son épaule. Il a senti les doigts monter le long de son cou, puis danser jusqu'à ses lèvres. Il les a mordillés, et Per a eu un petit rire doux. Puis des lèvres se sont substituées aux doigts et John s'est dit qu'il était sûrement en train de dormir...

... en train de rêver. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait ce genre de rêve. Et, au réveil, il se rassurait en se disant que ça pouvait arriver à

n'importe qui, quand on passait trop de temps seul. Il a levé la main droite et a touché les cheveux qui collaient au cou de Per. C'était doux. Il a laissé ses doigts se perdre dans les boucles. Per a poussé un soupir et John a soudain eu conscience de l'emplacement de ses lèvres, de la pression que sa langue exerçait, de l'endroit où sa poitrine s'appuyait, et le rêve lui a semblé trop réel. Il a repoussé Per. Brusquement. Notant du même coup la fermeté de ce corps et tous ces endroits où il avait envie de mordre...

... il l'a repoussé et voilà qu'il était de nouveau seul de son côté du sauna. *De mon côté*, s'est dit John. *Du bon côté*.

Le froid lui a sauté au visage quand il est sorti de la hutte. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais il n'émettait aucune chaleur. Les yeux rivés droit devant lui, John a redescendu la colline plus vite que ses genoux l'auraient voulu. Il a failli chuter une fois ou deux, mais s'est ressaisi.

Il entendait Per qui le suivait. Pas ses pas, étouffés par ses bottes de fourrure. Non, il entendait les longues respirations du Suédois, de celles qu'on prend avant de dire quelque chose d'important et de changer d'idée à la dernière seconde. Chaque fois que John entendait cette espèce de long soupir, ses pieds accéléraient.

Réveille pas le chien qui dort. C'était un des dictons préférés de sa mère. Il aurait bien souhaité que le monde s'en tienne à ça.

Une fois de retour au camp, John a ralenti la cadence parce qu'il ne savait pas où aller. Per a réussi à le rattraper.

— La plupart des hommes dorment dans les tentes, a-t-il précisé.

John l'entendait à peine, à cause des feux de joie qui avaient été allumés un peu partout, des gens qui racontaient des blagues comportant plus de rires que de mots, du monde qui gueulait l'un par-dessus l'autre. Per a continué :

— Mais on peut vous trouver une chambre dans une des bâtisses, si vous aimez mieux ça.

— N’importe où, c’est ben correct. Je suis assez fatigué pour m’endormir debout, a dit John en tendant la main d’un geste hésitant. Les clés de la fourgonnette ? Faut que j’aïlle chercher mon sac.

Per a pointé l’ouest du doigt, les yeux plissés.

— Vous la voyez, là-bas ? On distingue la couleur.

Et il lui a remis les clés.

— Vous en aurez pas besoin ? lui a demandé John.

Per a haussé les épaules.

— Je vais vous retrouver, ou c’est vous qui allez me retrouver.

Puis il s’est éloigné en direction d’un des feux, les mains dans les poches.

John a regardé le groupe accueillir Per, qui s’est fondu dans le cercle comme s’il avait toujours été là.

John s’est traîné les pieds jusqu’à la fourgonnette, seul, espérant ne pas croiser trop de monde. Autour, les gens tentaient d’établir un contact visuel, mais il gardait les yeux bien haut, au-dessus des têtes. *Je veux dormir.*

Il a passé la tête dans quelques tentes avant d’en trouver une toute petite, juste assez grande pour lui et son sac de voyage. Il a poussé ses affaires au fond avec le pied et s’est faufilé à l’intérieur.

Mais, bien sûr, maintenant qu’il avait déniché un endroit où relaxer, impossible de dormir. Trop de visages en train de danser dans sa tête.

Il s’est appuyé sur un coude, le dos contre son sac. Il s’est mis à réfléchir aux chorégraphies qu’ils accompliraient, lui et sa troupe. Il a repassé les mouvements dans son esprit, pas après pas, encore et encore, jusqu’à ce qu’il s’endorme comme ça, plus assis que couché.

Leur première représentation était prévue à vingt et une heures, et John devait constamment regarder sa montre parce que le ciel ne changeait pas de couleur. Il a rassemblé les membres de la troupe en un temps record. Pas de problème pour trouver les filles, qui étaient restées près de leur dortoir. Lucas, quant à lui, était beaucoup plus difficile à localiser. John a dû le décrire à au moins cinquante personnes avant qu'un doigt le dirige finalement vers une hutte de terre – ou un wigwam, comme certains appelaient ça – qui se trouvait à la limite du camp. John a sauté en bas des marches de la hutte avant de se pencher pour passer par la porte circulaire menant à une salle au plafond bas, aussi fraîche que le sauna de la veille était chaud. Lucas était assis à côté de la porte, si bien que John a failli s'enfarger dedans.

— Lucas, a-t-il sifflé, comme une kukum en colère contre son petit-fils parce qu'il a mal noté les numéros sur sa carte de bingo (pas de doute là-dessus : il sonnait comme une vieille bonne femme depuis qu'il avait fait la connaissance de ce gars-là).

Lucas s'est tourné vers lui, un sourire croche étampé sur le visage :

— John ! Z'arrivez juste au bon moment.

John a fait le tour de la salle du regard, où cinq hommes étaient assis en cercle. Le deuxième glissait en ce moment même une main à l'intérieur d'un sac passé à la ronde, pour manger une poignée de ce qui s'y trouvait. On lui a ensuite offert un récipient dont il a pris une longue gorgée.

— Est-ce que c'est du peyotl ? a demandé John.

Personne ne lui a porté attention. Ceux qui avaient ingéré le produit médicinal s'isolaient dans leurs pensées et ceux qui attendaient toujours étaient concentrés sur le sac qui faisait le tour du cercle. John a fait appel à l'évangile selon son frère et a regardé Lucas, l'a regardé vraiment comme il faut, vraiment jusqu'au fond de l'âme. Les yeux de Lucas louchaient et perdaient le focus comme une télé bas de gamme.

— T'en as pris ?

Lucas le regardait fixement.

— T'en as pris ? a répété John.

Lucas a secoué la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Wô, c'est bizarre, j'étais sûr que vous lisiez dans mes pensées. J'ai dit oui genre quatre fois.

John a réprimé l'envie de lui envoyer une bonne taloche.

— Pourquoi t'as fait ça ? On a un spectacle ce soir.

Lucas a haussé les épaules.

— J'en ai rien à foutre que tu sois gelé comme une balle, a repris John. Faut que tu sois là pour le spectacle.

Lucas le fixait avec intensité ; il essayait probablement encore une fois la communication par télépathie. John lui a agrippé le bras et l'a forcé à se lever, faisant usage de sa très réelle poigne. Lucas n'a pas trop résisté, mais John doutait que son corps suintant le peyotl puisse danser deux solos et le remplacer au tambour sans faire un fou de lui, de la troupe des Poules des prairies et de tous les Cris de la Saskatchewan. (Lucas n'était pas un Cri, mais c'est eux qui l'avaient engagé, alors c'est eux qui porteraient le chapeau.)

John a tiré Lucas derrière lui en jouant des coudes dans la foule. Dehors, sous les rayons du soleil, les festivaliers commençaient à ralentir le rythme, leur corps se relâchant peu à peu même si la lumière, elle, ne lâchait pas. Pour sa part, John ne ressentait pas la fatigue ; il se disait qu'après ce premier spectacle, il aurait peut-être plus de chances de se laisser aller au sommeil. D'un autre côté, il se posait la question : voulait-il vraiment dormir ? Un petit bout de poésie s'est faufilé dans son esprit en mal de repos : *Dormir, rêver peut-être...* John n'avait aucune envie de savoir quels secrets ses rêves voulaient lui révéler. Peut-être resterait-il éveillé pour le restant de ses jours.

— J'ai entendu, a dit Lucas.

— J’ai rien dit.

— Lui, je veux dire, a dit Lucas en pointant du doigt un homme dont la taille ne pouvait être comparée qu’à celle d’une créature du monde animal, comme un orignal ou un ours.

Son menton était tatoué et il les fixait tous les deux d’un air menaçant – ou était-ce son expression faciale naturelle ? Aucune de ces options n’était pour rassurer John.

— Il pense que je suis un épais. Tu penses que je suis un épais, c’est ça ? a crié Lucas au géant.

— Il aurait pas tort, a dit John.

L’homme, heureusement, était déjà passé à un autre appel.

— Pourquoi vous m’aimez pas ? a demandé Lucas.

— On a une job à faire et c’est ce que j’essaye de faire en ce moment. Ça a rien à voir avec le fait de t’aimer ou non. C’est une job.

— Donc, en fait vous m’aimez bien ?

John a aperçu la scène de danse, droit devant. Une plateforme en plein air, sur laquelle se trouvaient pour le moment deux gars qui jouaient de la flûte, produisant un genre de musique hésitant entre les styles vent-dans-une-maison-hantée et lever-de-soleil-sur-le-lac-paisible. Deux femmes les accompagnaient en dansant avec une grâce naturelle. John ne savait pas du tout d’où ce groupe pouvait bien venir.

Il a réussi à atteindre une petite éclaircie dans la foule et a repéré ses deux danseuses. Elles étaient là-bas, appuyées contre la fourgonnette de Per, vêtues de leur regalia. Desiree portait une paire de lunettes fumées qui jurait avec ses élégants habits de danse colorés. Edna se tenait les bras croisés, son visage encore plus fermé que son langage corporel. Mais bon, elles étaient prêtes. Les tresses de Desiree étaient bien serrées. Edna avait utilisé une jolie barrette tressée pour retenir sa frange. Elles avaient l’air de professionnelles, mais, rendu à ce stade, John n’aurait même pas rechigné si

elles s'étaient mises à manger un cornet de crème glacée en se promenant à vélo... pourvu qu'elles le fassent sur scène.

— Il est pas prêt, a fait Edna, sur le ton de la réprimande qui énonçait une évidence (*une de ses spécialités*, se disait John).

— Qu'est-ce qu'ils ont, ses yeux ? a demandé Desiree. C'est du vert psychédélique pas à peu près, ça.

— T'es un ange descendu du ciel, a chantoné Lucas en s'agenouillant devant elle.

— Ah ben, tabar...

Et la bouche de Desiree s'est figée en « o ».

— Jésus, Marie, Joseph, qu'est-ce qui...

John entendait le moteur à jugement d'Edna se mettre en marche, alors il a levé une main.

— Je m'en occupe.

Il a ouvert la portière de la fourgonnette et a poussé le Hunkpapa à l'intérieur. Durant les cinq minutes qui ont suivi, John a fait au jeune homme des choses qu'il aurait préféré oublier. Des choses impliquant du tirage, du poussage, du tressage, des choses qui n'empêchaient pourtant pas Lucas de rigoler. John est passé au travers de cette épreuve en se rappelant une phrase de sa kukum : « Quand tout sera terminé, faudra quand même que quelqu'un aille vider le pot de chambre. »

EDNA

Tandis que John entrait dans la fourgonnette à la suite de ce jeune Indien intenable qu'ils faisaient passer pour l'un des leurs, Edna a senti son vieux cœur battre fort. Elle n'aurait jamais pensé devenir une danseuse à son âge,

et elle n'était pas folle à l'idée de se retrouver devant une foule, à faire quelque chose qu'elle n'était même pas certaine de savoir faire.

Au cours des trois dernières heures (après leur sieste de deux heures), Desiree lui avait montré les pas, encore et encore. Elle avait même convaincu une femme dans le dortoir de s'occuper du rythme au tambour pendant qu'elles répétaient. Les autres femmes présentes lançaient des « ooh » et des « aah » pour les encourager, ce qui l'avait aidée à contrôler un tantinet sa nervosité. Mais, maintenant qu'elle avait les yeux posés sur la scène (surélevée, à quelque deux mètres du sol), un poing d'angoisse se refermait sur son cœur. Et si elle tombait en bas ? Et si elle figeait ou se mettait à pleurer ? Et si elle perdait connaissance et se cognait la tête et faisait pipi dans sa jupe sans le vouloir... ?

— Ma tante ? T'es vraiment blanche.

— Quoi ? Je suis aussi brune que toi, tu sauras. Approche, je vais arranger tes tresses.

Obéissante, Desiree s'est approchée et a tourné le dos à sa tante. Edna s'est soulevée sur la pointe des pieds : Desiree avait une bonne trentaine de centimètres de plus qu'elle. Les mains d'Edna tremblaient tandis qu'elle resserrait les tresses déjà fermes. Elle a noué bien fort les bandes de cuir, s'assurant que la fourrure de rat musqué qui y était accrochée pendait bien droit. C'étaient de beaux habits que son frère leur avait dénichés. Bien sûr, c'était le chef, et quand le chef voulait quelque chose, on le lui trouvait en général assez rapidement.

— J'arrive pas à croire qu'on va se retrouver devant tout ce monde-là ! s'est exclamée Desiree. Penses-tu que quelqu'un va filmer notre perfo ?

— Pourquoi on filmerait ça ? Le gouvernement a pas assez de photos d'Indiens ?

— Le nôtre, peut-être, mais pas celui d'ici. En plus, c'est pas un truc gouvernemental, c'est un truc d'Indiens. T'as entendu ce que Per a dit, tantôt.

Edna a senti son ventre se tordre. Elle n'aimait pas ça. Elle ne s'était pas engagée dans une tournée de radicaux politisés. Elle était une femme chrétienne qui respectait la loi et elle ne changerait pas de sitôt. Elle laissait les autres se trouver des raisons d'être en colère. De son côté, elle en avait soupé de la colère.

— C'est bien serré, a-t-elle dit en tapotant les tresses de Desiree.

— C'était déjà serré, a répondu l'autre en étirant le cou pour voir la scène. On dirait qu'ils ont fini.

Edna a regardé elle aussi et a vu les danseuses se placer en ligne droite, la tête inclinée, tandis que leurs joueurs de flûte tenaient la note finale, qui s'est répandue parmi les spectateurs, les faisant taire d'un coup, remplissant chacun et chacune d'une nostalgie pour quelque chose qu'ils se rappelaient à peine.

Les flûtes se sont tues et les danseuses sont sorties de scène.

— C'est à nous, a fait Desiree, et l'éclat de son sourire a bien failli envoyer sa tante au tapis.

Quel étrange univers que celui de la jeunesse, sans peur et sans reproche.

Edna a cogné à la portière du véhicule.

— Monsieur Greyeyes, John, faut y aller.

La portière s'est ouverte une seconde plus tard et Lucas a basculé vers l'avant, un amas de membres, de tresses et de motifs décoratifs aux pieds d'Edna. John est sorti juste après et l'a forcé à se relever d'une seule main.

— Sers-toi de tes jambes, lui a-t-il ordonné.

Edna a observé quelques instants le jeune homme hagard qui fixait le ciel des yeux, puis s'est tournée vers John :

— C'est quoi votre plan ?

— On commence par le style libre masculin, comme prévu.

— Vous êtes sûr ?

John a commencé à marcher, traînant le Hunkpapa derrière lui, sans même se donner la peine d'offrir une réponse.

— Bon, eh bien, a fait Edna sur le ton offusqué de quelqu'un qui vient de se faire plumer, allons leur montrer de quel bois on se chauffe.

Est-ce que ça le tuerait, ce cowboy, de leur envoyer un mot ou deux d'encouragement, une fois de temps en temps ? Tout un leader, en tout cas ! Son frère entendrait parler d'elle, une fois qu'ils seraient de retour dans les Prairies. Apercevant son reflet dans le miroir de la fourgonnette, elle a figé. Ses cheveux tirés vers l'arrière, la longue plume fixée sur sa tête à l'aide d'une barrette perlée : elle n'avait jamais eu autant l'air d'une Indienne de sa vie. Pas qu'elle n'était pas fière, évidemment, mais ça lui apparaissait soudain avec une telle clarté. Elle a secoué la tête pour chasser l'image, mais a quand même jeté un dernier coup d'œil dans le miroir.

JOHN

Lorsque John s'est mis à battre le tambour, il a eu l'impression que chaque maudit Indien à des kilomètres à la ronde cessait de bouger, de parler, de fumer, de blaguer, pour se tourner vers la scène. Il y avait de ces moments, dans la vie, où on captait l'attention du monde entier... Et ça ne l'aurait pas dérangé du tout de partager la responsabilité avec quelqu'un d'autre. Il aurait souhaité qu'on les place à une autre plage horaire, plus près de trois heures du matin, quand tout le monde aurait été libéré du joug de ce soleil anormal, s'endormant debout, comme dans le royaume magique de cette histoire à propos de la princesse paresseuse.

Après douze coups de tambour, John sentait l'attention, les regards s'immiscer dans son épine dorsale, et ça lui donnait envie de fendre les planches de la scène et de tomber dans le trou ainsi créé comme une vedette crie quittant ce monde. Mais un effondrement de la scène n'était qu'une

solution à court terme qui ne changerait rien à son anxiété. À ce moment, toutefois, un véritable miracle s'est produit : Lucas Pretends Eagle et ses os hallucinés ont gravi les marches (il a carrément monté l'escalier en dansant !), se sont présentés sur scène et ont aussitôt bondi d'une bonne trentaine de centimètres. John a gardé l'oreille près du tambour et les yeux sur son danseur. Les pieds de Lucas volaient et bottaient l'air. Il faisait la roue, virevoltait, il a même failli tomber de la scène. Mais, même s'il était tombé, la foule l'aurait attrapé et relancé là-haut (c'était ce genre d'amour là). Il tournoyait tellement vite qu'on aurait dit que ses ornements allaient s'envoler dans l'espace.

Aux trois quarts de la chanson, les craintes de John se sont modifiées : *Comment je vais faire pour convaincre cet imbécile d'arrêter de danser ?* Il a retenu son souffle en entamant la fin de la pièce ; son danseur ne donnait aucun signe de ralentissement, il semblait même accélérer, comme s'il recevait un chèque de paye chaque fois que son pied frappait le sol et rebondissait dans les airs. John a frappé le tambour une dernière fois, un coup fort et autoritaire, qui est allé se répercuter jusque dans les collines au loin. Lorsqu'il a relevé les yeux, Lucas était figé sur place, une main pointée vers le ciel, son regard lancé dans la même direction, un regard d'une telle intensité que quelques spectateurs ont eu le réflexe de chercher ce qu'il voyait. John a tenu le tambour en silence pendant que Lucas saluait. La foule a explosé de joie, une rafale soudaine d'applaudissements.

Lucas est descendu de scène comme si de rien n'était. John a jeté un coup d'œil à ses deux danseuses, qui se tenaient à l'écart, la bouche ouverte, les lunettes fumées de Desiree à moitié descendues sur son nez. John leur a envoyé un hochement de tête et a recommencé à frapper sur son tambour.

Desiree et Edna montraient moins d'assurance dans leur maîtrise respective du style libre et de la danse traditionnelle. Elles ont eu l'audace de monter sur scène, déjà, ce dont John était reconnaissant. Elles respectaient le rythme, la plupart du temps. Et Desiree a même tenté un bond ou deux, que d'aucuns auraient décrit comme courageux plutôt que

gracieux. Edna, pour sa part, a gardé une trajectoire presque figée ; elle bougeait à peine les genoux, les mouvements si subtils que John s'est dit qu'il lui aurait fallu un microscope pour en mesurer la portée. À un moment donné, Edna a daigné montrer signe de vie, mais c'était juste parce que Desiree avait perdu l'équilibre en tournoyant et que sa tante avait dû se tasser pour éviter qu'elles ne se plantent toutes les deux.

John a dû faire preuve d'un grand contrôle de soi pour ne pas éclater de rire.

Une fois la chanson terminée, les deux femmes ont salué et se sont précipitées hors de la scène. En principe, il y avait une dernière pièce de prévue, mais John s'est dit qu'ils avaient échappé à la mort assez souvent pour aujourd'hui.

NADINE

Nadine s'est réveillée en sursaut, dans l'avion. Sa bouche s'est tordue en un cri, mais, heureusement pour les autres passagers, seul un petit couinement en est sorti : « Non ! »

Ses yeux se sont ouverts d'un coup. Lucas la regardait.

— Cauchemar ?

— Mets-en ! a-t-elle dit en se frottant les paupières. Je me faisais genre enterrer vivante, et après quelqu'un dansait sur ma tombe.

— J'espère que c'était un bon danseur, au moins.

— Y avait pas l'air de suivre le rythme, a bâillé Nadine en regardant autour d'elle. Ils sont venus avec la bouffe, déjà ?

— Je t'aurais réveillée.

Nadine a jeté un coup d'œil au verre qu'il avait sur son plateau.

— Tu bois quoi ?

— Thé glacé.

— Une gorgée ?

Il lui a tendu son verre. Leurs doigts se sont frôlés et le corps de Nadine s'est illuminé comme la pleine lune. *Pense à des toilettes pas propres*, s'est-elle dit. *Des toilettes pas propres qui puent.*

Elle a pris une toute petite gorgée, une gorgée de dame bien élevée, puis, incapable de se retenir, elle a bu plus goulûment. Elle a fini par redonner son verre à Lucas avec réticence.

— Quand j'ai vu que t'avais pris une consommation, je me suis dit : « Hé, j'aurais dû lui demander si c'était un buveur. »

— J'en suis pas un.

— Moi non plus. Je buvais avant, mais j'ai été obligée de me ranger. Ça me faisait faire de mauvais choix, a dit Nadine en demandant une autre gorgée. Ça me manque, par contre.

— Je fais assez de mauvais choix sans ça.

— Comme ramasser du monde sur le pouce.

Ça a fait rire Lucas.

— Entre autres. Quand est-ce que t'as arrêté ?

— Ça fait cinq ans, à peu près, après ma retraite du circuit des pow-wow. En fait, ces deux affaires-là se passaient en même temps. Je buvais et je dansais. Pis un jour j'ai arrêté de danser, fait que j'ai arrêté de boire. Comique.

Est-ce que c'était la ronde des pow-wow qui l'avait incitée à boire, ou l'inverse ? Elle a continué :

— Tsé, quand j'étais danseuse de pow-wow, tout le monde pensait que j'étais cette fille traditionnelle super rigoureuse, alors que, dans le fond, j'étais juste une grosse alcoolo.

Lucas a fait signe à l'agente de bord. Il a désigné le verre vide, puis a levé deux doigts.

— Y a toujours un plus gros alcoolo que nous.

— Mes parents étaient d'assez bons buveurs, a ajouté Nadine. Y le sont encore. Je les juge pas, là. Je veux dire, je sais qu'ils sont passés au travers de trucs crissement durs. Dans le temps où les agents des Affaires indiennes et les flics se pointaient dans les réserves pour amener les enfants dans ces fameuses écoles.

— Mes grands-parents sont allés à une place qui s'appelait la « Rosemount School for Indians ». Ça a l'air glamour, mais les jeunes revenaient quasiment chauves à cause des poux, tout le monde avait la gale pis la peau sur les os. Le seul avantage, c'est que l'école finissait en cinquième année.

Une agente est revenue avec deux thés glacés. Lucas l'a remerciée et en a donné un à Nadine.

— Merci, Judith, a fait cette dernière en lisant le nom inscrit sur le badge. Ce nectar me fait l'effet d'un abysse dans le désert.

— Une oasis, l'a corrigée Lucas.

— J'avais compris ce que vous vouliez dire, a répondu l'agente en offrant un clin d'œil à Nadine, avant de s'éloigner le long de l'allée pour s'occuper d'un souïlon qui n'arrêtait pas d'envoyer les cendres de sa cigarette par terre.

— C'est quand même intéressant, non ? L'école que tu me décris a l'air exactement pareille à celle qu'on avait par chez moi. Elle avait été construite au beau milieu de la réserve. Toutes les routes menaient là. Mes grands-parents y sont allés, mes parents y sont allés, mes tantes, mes oncles, pas mal tout le monde y est allé... avant que quelqu'un y mette le feu. Bien fait, si tu veux mon avis.

Elle se rappelait être souvent passée devant les ruines, les briques entassées, en voiture avec ses parents. Elle avait toujours eu envie d'explorer, de fouiner ici et là pour voir si elle ne trouvait pas de l'argent ou des jouets ou d'autres trésors, mais jamais ils ne s'approchaient.

— L'endroit idéal pour laisser le passé. Dans le passé.

Nadine a revu, soudain, sa jolie maman dans son esprit : son visage rouge à cause de la boisson et son nez qui enflait toujours plus, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus jolie du tout.

— J'ai quitté la maison à quatorze ans.

Lucas a poussé un sifflement :

— C'est jeune.

— Ouais.

— Comment on fait, à quatorze ans, pour se débrouiller seule ?

Nadine a repensé à cette gamine de quatorze ans en train de remplir une valise de vêtements, de souliers et de magazines, Elvis Presley à la radio. À la dernière seconde, juste avant de sortir de la chambre, elle avait pensé à son regalia, accroché au dos de la porte, et avait hésité quelques secondes avant de le prendre.

— Des fois, je me réveille au milieu de la nuit et je les entends dans la cuisine : ils parlent, ils rient, ils se crient dessus. J'entends le bruit d'une chaise qu'on recule ; ça voulait dire qu'un des deux venait de se lever, prêt à se battre.

Lucas s'est éclairci la gorge :

— T'es allée où ?

— J'avais une cousine, Danita, qui vivait en ville, fait que j'ai fait du pouce jusque chez elle. C'était une danseuse de pow-wow ; elle voyageait la moitié de l'année et travaillait l'autre moitié dans un motel, comme

femme de ménage. J'avais l'impression qu'elle avait la vie de rêve, alors j'ai fait pareil.

— T'es retombée sur tes pattes.

— C'était pas un conte de fées non plus. J'ai fini par comprendre qu'elle faisait un peu la pute en plus de faire le ménage au motel... Elle faisait plus la pute que le ménage, en fait. Et ça a jamais été un rêve pour moi, mettons, de tomber là-dedans. Trop dangereux, tu vois ?

Nadine détestait voir Danita avec ces gars-là, elle détestait voir sa cousine se forcer à devenir ce qu'ils voulaient, peu importe ce que c'était. Chaque soir, Nadine essayait de se remonter, mais ne pouvait s'empêcher de se demander si elle allait finir par oublier qui elle était vraiment.

Lucas a acquiescé de la tête :

— Le plus dangereux métier du monde. Elle va bien ?

— Ça fait deux ans que j'ai aucune nouvelle.

— Oh... désolé.

— Ouais, bon.

Pourquoi avait-elle engagé la conversation sur cette voie ?

— Tu dansais à plein temps ? C'est pas facile de gagner sa vie avec ça, les prix étant ce qu'ils sont. Moi, ça fait juste quelques années que je peux me permettre de faire juste ça.

— Pas exactement, a répondu Nadine. Je veux dire, j'essayais d'être raisonnable et d'épargner, mais y a une limite à ce qu'on peut gagner sur le circuit des pow-wow. Faut penser au transport, à la bouffe, aux frais d'adhésion, et après un bout le monde s'est mis à compter sur moi pour aider d'autres danseurs – ou peut-être que c'est juste moi qui avais cette impression –, pis je pouvais pas rester là à rien faire pendant que nos aînés étaient malades ou crevaient de faim. Je veux dire, y a des rations pour tout le monde, mais des fois ça le fait juste pas, non ?

Lucas a fait oui de la tête.

— Peut-être que si j'étais tombée amoureuse de quelqu'un qui avait aussi une job, au lieu de me pâmer devant des chanteurs – ça, c'était un peu ma kryptonite dans ce temps-là –, j'aurais pas eu à chercher d'autres formes de... financement, a-t-elle fait en prenant une longue gorgée de thé glacé. Je pourrais facilement m'habituer à ça. Ben, non, en fait, pas vraiment... Ça serait trop bizarre, d'être riche, pas vrai ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai jamais été riche ?

— Ben, le fait que t'es un Indien ? a dit Nadine en reposant son verre. En plus, lire les gens, c'est mon domaine d'expertise. Tsé, c'est comme ça que j'ai fini par réussir à payer mes années de pow-wow. Je suis devenue une bonne voleuse.

— Quel genre de voleuse ?

— Voleuse de maisons. J'adorais entrer par effraction dans les maisons. Et je le pense pour vrai : j'adorais vraiment ça.

— Un peu dangereux.

— Y avait personne dans les maisons. Ce que j'aimais le plus, c'était fouiller dans les tiroirs de coussins. Genre, pour les proprios, c'était juste des coussins, mais moi je pouvais voir une partie de leur vie – de leur vie de Blancs. Des cartes postales de destinations voyage : « Lois et moi, on a failli rater notre vol ! » ; des relevés de cartes de crédit qui montraient que les montants avaient été payés dans les temps ; des invitations à des mariages et des showers de bébé ; des requêtes de dons envoyées par les fondations universitaires. Beaucoup de photos qui traînaient, comme oubliées là... Je les regardais une par une, je faisais semblant que c'était ma famille et j'inventais des histoires pour tout le monde... Là on avait Grey, qui aimait le hockey mais se rendrait jamais bien loin, mais c'était pas grave parce qu'il étudiait en droit, de toute façon. Oh, et ici on avait Nicole : elle grandissait si vite ! Les garçons la lâchaient pas, mais elle

finissait toujours dans les bras du petit gars des voisins, Cole. *Mariage en vue ! On entend presque les cloches de l'église !*

Nadine a pouffé de rire et a conclu :

— T'imagines ?

— Tu t'es jamais fait prendre ?

Nadine a secoué la tête.

— J'avais des règles. Pas de chien. Pas de maison avec du monde dedans (c'est honnêtement pas très difficile de savoir qui est en vacances). Aucune baraque qui faisait pas au moins le double de la taille d'une maison de la réserve. La taille, c'était très important pour moi, à l'époque.

— Tu te sens mal d'avoir volé tout ce monde-là ?

— Dans ce temps-là, je me sentais zéro mal. C'est sûr que j'y pensais pas vraiment. Je faisais ça uniquement pour survivre jusqu'au lendemain. Un peu comme ma cousine pis ses chambres de motel, j' imagine.

Lucas a froncé les sourcils.

— Ma maison a été cambriolée, une fois. Pis c'est arrivé aussi une couple de fois depuis que je suis retourné vivre dans la réserve. Y a rien de plus chiant.

Nadine a lâché un rire sec.

— C'était pas moi, s'est-elle défendue en lui donnant une petite tape sur la cuisse. Pis inquiète-toi pas : le karma m'a rattrapée solide. Je me suis fait voler ma radio de char tellement souvent que j'ai appris à apprécier le son de mes propres vocalises. Et ma maison ? J'ai dû poser des panneaux à la moitié de mes fenêtres pour m'épargner des dépenses. En plus, ça garde les insectes dehors. Fait que t'as grandi où, toi ?

Lucas s'est permis un sourire.

— J'ai grandi dans une de ces maisons que tu décrivais. Une grosse maison de riche.

— Un Indien millionnaire, eh ben, eh ben ! a fait Nadine, un peu mal à l'aise mais bien décidée à n'en rien laisser voir.

— Mon père avait une compagnie de béton. Il a fait ses débuts dans la réserve, il a construit le casino, et après il est passé au résidentiel.

— Un Indien propriétaire de sa propre entreprise ? Comment il faisait pour convaincre les Blancs de l'engager ?

— Ça l'aidait de pas avoir l'air d'un Indien, mettons. La plupart des gens le prenaient pour un Italien, pis lui, ben, il les contredisait pas. Il se contentait d'encaisser les chèques. J'ai eu une enfance pas pire pantoute.

— Genre, t'avais une belle bicyclette ?

— Une nouvelle bicyclette chaque année.

— Es-tu allé à une école normale ? Ou, genre, une place avec des uniformes ?

Nadine a souri à l'idée de Lucas en couleurs pastel, les bas aux genoux.

— Normale.

— Ah, OK.

— J' imagine que j'aurais pu virer comme les gars qu'on voit sur les terrains de golf, à discuter de leurs investissements et de leurs derniers voyages. Mais la vie avait d'autres plans pour moi.

— Le krach boursier ?

Lucas a éclaté de rire.

— Coudonc, quel âge tu penses que j'ai ?

Nadine a haussé les épaules.

— Je sais pas, moi, comment vous faites, les riches, pour perdre votre argent.

— Mon père a jamais réussi à se débarrasser de cette impression d'être pas assez bon, cette impression d'être juste un petit Indien crotté de plus.

Ma mère l'a surpris au lit avec une autre femme, a-t-il expliqué en portant son verre à ses lèvres avant de se souvenir qu'il était vide et de mordiller la paille d'un air absent. Elle avait pas l'intention de le tuer. Et le jury l'a crue. Elle a juste été condamnée pour homicide involontaire, mais huit ans, c'est quand même huit ans. Quand elle est enfin sortie de là, j'avais dix-huit ans.

— Donc c'était pas le krach boursier.

— Juste des bons vieux frais d'avocats.

— Ah, les avocats.

— Ouaiip.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

JOUR 5 Kiruna, Suède

EDNA

*N*otre première performance au Rassemblement mondial des cultures autochtones s'est mieux déroulée que prévu. Nous ne nous attendions pas à danser devant des milliers de personnes. Et nous ne nous attendions pas non plus à recevoir une invitation pour aller danser le lendemain dans la ville de Kiruna, pour revenir en vitesse et danser sur la scène du festival à quatorze heures, et ensuite une troisième fois à seize heures. À la fin de la journée, nos jambes nous faisaient souffrir, mais quel bonheur d'avoir pu offrir une partie de la culture des Cris des Plaines. Nous avons également assisté aux performances d'autres peuples qui nous ont montré leurs danses et leurs traditions. Nous avons encore mangé du poisson, gracieuseté du peuple sami, qui ne semble pas avoir envie de manger quoi que ce soit d'autre. (On nous a aussi servi de la viande de renne, mais j'ai refusé... J'aurais trop eu l'impression de manger le petit renne au nez rouge. C'est une blague.)

Il y a tant de monde ici, venant des quatre coins de la planète, et tant de langues que je n'avais jamais entendues avant. Ça me fait penser à l'histoire de la tour de Babel, quand Dieu a puni les humains pour avoir tenté de construire ce monument. Il n'y a pas de tour, ici, mais ce camp est

peut-être si vaste qu'il pourrait s'attirer les foudres de Dieu. Quoi qu'il en soit, je suis bien contente d'avoir mon chapelet à portée de la main.

D'après ce que je peux constater, les membres de la troupe se portent bien. Ceux que je vois régulièrement, du moins.

JOHN

Le camp devait bien compter des milliers d'âmes, mais John avait l'impression de toujours croiser la même personne. Une personne dont le visage était toujours ouvert et amical et qui riait souvent, de la bouche et des yeux, à l'exception des moments où son regard cherchait celui de John. Ce dernier concentrait alors son attention sur la tâche en cours, qu'il s'agisse de réparer un regalia, de ramasser du bois d'allumage, de vérifier les feux de camp. Il parlait parfois à d'autres festivaliers. Il avait eu une très longue conversation avec un grand bonhomme samoan à propos des différences entre les parties intimes des femmes canadiennes et celles des femmes des îles Samoa. John n'avait pas d'opinion tranchée sur le sujet, mais il avait tenté de répondre le mieux possible aux questions de l'insulaire. Il évitait les feux de camp où les gens étaient assis en cercle avec un air solennel, parce qu'on y parlait généralement de choses trop sérieuses.

Après le succès de leur première performance, il a téléphoné à son frère depuis Kiruna, mais est tombé sur son neveu Bryce. Le gamin était très intelligent, mais il n'avait que six ans. Bryce a demandé à John s'il pouvait lui rapporter un renne. John a promis d'essayer.

Il retournait à sa tente lorsqu'une petite main est sortie de la masse de gens pour attraper la sienne. C'était Desiree, le regard chargé d'inquiétude.

— John ? Faut que vous veniez tout de suite.

Il l'a suivie jusqu'à un petit feu où un groupe confus était réuni. Les voix s'élevaient de plus en plus, comme dans un bar, juste avant une bagarre. La

surprise de John a manqué le faire défaillir quand il a aperçu Edna au milieu du cercle. Elle était trop près du feu, mais son expression faciale en disait long sur son désintérêt pour ce genre de détail terre à terre. Juste à côté d'elle, une femme à la peau foncée et aux épais cheveux gris tenait à bout de bras un livre qu'Edna tentait d'atteindre. Les deux femmes étaient sur le point d'en venir aux coups, la poitrine gonflée, leurs doigts se transformant en griffes.

John s'est précipité entre elles.

— Edna, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Cette femme, a répondu Edna en la pointant du doigt, essaie de brûler la Bible. La parole du Seigneur !

John a regardé l'autre, qui a acquiescé de la tête sans aucun repentir ; au contraire, il y avait là une certaine fierté arrogante.

Il a pris Edna par les épaules :

— On est des invités, ici, Edna.

— C'est le livre de Dieu ! a crié Edna, et sa voix s'est répercutée dans la vallée.

Il voyait les festivaliers autour d'eux reculer dans la foule anonyme, intimidés par la passion contenue dans ce cri.

Sa rivale tenait bon. Elle a placé la Bible au-dessus du feu, puis a fixé Edna des yeux avant de la laisser tomber dans les flammes. John voyait bien que le feu n'était pas assez ardent et que ça prendrait des heures avant que le gros bouquin rigide ne soit consumé. *Les femmes*, s'est-il dit, *ça sait pas faire un feu qui a de l'allure.*

Prisonnière de ses bras, Edna s'est mise à hurler et à se débattre, mais John a resserré son étreinte ; elle se brûlerait les mains s'il la laissait faire.

— Edna Shield ! a-t-il martelé, espérant la faire revenir à elle.

— Vous l'avez laissée faire ! a crié Edna en lui frappant le bras.

John ne savait pas comment lui expliquer que chacun avait droit à ses idées, même celles avec lesquelles on était en désaccord. Il n'était pas très religieux lui-même, malgré ses visites à l'église avec sa mère pour les messes de Pâques et de Noël. Quand il entrait là-dedans, son esprit s'éteignait et il n'entendait plus rien. Il n'entendait rien qui aurait pu lui rappeler les jours passés là-bas, à cette école. Le pensionnat, verrouillé, derrière les portes closes de sa mémoire.

— Le monde a le droit d'être en colère, a-t-il dit, enfin.

La foule réunie s'est mise à applaudir.

Edna a dévisagé tout le monde.

— Vous êtes tous tellement négatifs, maudite marde ! Vous savez pas comment rester optimistes. Se plaindre sans arrêt, ça va nous mener nulle part !

Son visage était moucheté de plaques roses et John a eu peur qu'elle s'inflige une crise cardiaque.

John a jeté un coup d'œil à Desiree ; elle avait les yeux fixés sur sa tante, le visage pâle. John s'est dit qu'elle ne serait pas d'une grande aide. Il est resté près d'Edna, prêt à la retenir si elle s'élançait pour sauver le livre, ou pour attaquer quelqu'un.

— Jésus, c'est notre sauveur, et je suis triste pour vous ! a lancé Edna à la ronde.

— Et moi, je suis triste pour vous. Vous vous noyez dans une marre de déni, ça pue jusqu'ici !

C'était la femme qui avait jeté la Bible au feu. Ses cheveux longs lui tombaient jusqu'aux fesses. Sa voix était profonde et onctueuse. Une voix de chanteuse, à l'évidence. John est resté planté entre les deux belligérantes.

Elle a poursuivi :

— Quand je pense à toutes ces choses terribles que les prêtres et les sœurs ont fait subir aux enfants dans les pensionnats – des choses que j'ai

subies moi aussi –, c'est clair pour moi que votre Jésus, c'est le mal, et que les choses faites en son nom, c'est le mal aussi.

— Dans ce cas, je suis le mal aussi ! a grondé Edna.

John devait bien admettre que son visage rouge et ses cheveux noirs dressés sur sa tête lui donnaient des allures de démons possédée.

Il a balayé la foule du regard, pour voir si quelqu'un était prêt à reprendre le contrôle de la situation. Un des organisateurs, peut-être ? Mais John n'a rien vu de rassurant. Il a observé les spectateurs. Certains semblaient troublés, d'autres pompés ; une vieille dame avait éclaté en sanglots.

John s'est éclairci la gorge :

— Edna, vous faites pleurer du monde, là.

En voyant Edna adoucir sa posture, John a compris qu'il avait frappé dans le mille. Mais elle s'est aussitôt reprise :

— Faut bien que quelqu'un défende notre Seigneur.

John s'est dit que notre Seigneur, s'il était aussi puissant qu'on le prétendait, était bien capable de se défendre tout seul.

— Dites ce que vous avez à dire, dans ce cas.

Edna a inspiré profondément et s'est signée. Quelques soupirs choqués se sont fait entendre à la vue du geste liturgique, et John s'est demandé comment un petit mouvement de la main avait pu prendre autant d'importance. À moins qu'on se serve de ses mains pour frapper quelqu'un en pleine face, qu'est-ce que ça pouvait bien faire, ce qu'on faisait avec ?

— J'ai fréquenté le pensionnat à partir de mes sept ans. C'est ma mère qui m'y a envoyée, parce qu'elle voulait que j'apprenne à lire et à écrire. J'y ai appris à cuisiner, à coudre et à m'occuper d'une maison. Le jour où j'ai quitté l'école, j'ai pleuré. Et ça me rend malade quand j'entends tous ces gens qui disent que les pensionnats leur ont fait du tort. Je suis une bonne personne et je suis allée au pensionnat. Si vous étiez sage, on vous

laissait tranquille. Si vous vous comportiez mal, eh bien, oui, vous étiez puni. Battre un enfant, c'est mauvais pour lui ? Ça peut être bon pour l'âme, à mon avis.

John se souvenait de coups de sangle qui sortaient de nulle part et de claques derrière la tête si fortes qu'il aurait pu tuer la personne qui les lui infligeait ; il n'était donc pas d'accord avec elle sur ce point.

— On dirait que tout le monde cherche à résumer ça à ce genre de mauvais traitements et à l'autre sorte de violence..., a poursuivi Edna en étouffant un sanglot. Il y a des personnes méchantes partout. Mais c'est durant les nuits les plus noires que je savais que je pouvais avoir confiance en Dieu et en Jésus, son fils, plus qu'en n'importe qui d'autre. C'est durant ces temps difficiles que je priais le plus fort, et Jésus me prenait sous son aile. Il m'emmenait loin de là. J'étais en sécurité.

John entendait encore les grincements des lattes du plancher, les portes qui s'ouvraient et se fermaient ; il se demandait si ce serait son tour ce soir, son cœur battant de plus en plus fort. Il se revoyait espérer, prier, pour que la noirceur passe devant lui sans s'arrêter et choisisse quelqu'un d'autre. *T'étais un enfant*, se répétait-il lorsqu'un de ces rêves le ramenait là-bas et qu'au réveil il avait le sentiment de se détester. *T'étais juste un enfant*. Mais celui qui était sacrifié chaque soir pour ses péchés, lui aussi était un enfant. Il se souvenait d'être entré une fois dans la salle de bains, où il avait entendu un garçon pleurer. Il ne voulait rien voir, ne voulait rien entendre. Mais nous, les humains, nos corps ne nous écoutent pas. Il avait continué à avancer, chaque pas le rapprochant d'une vérité qu'il n'avait pas envie de connaître.

John a enfoncé ses ongles dans ses paumes ; ça lui a permis de revenir ici et maintenant, en Suède, au fin fond de cette vallée lumineuse, de retrouver l'odeur du feu consumant les pages des évangiles. Il a inspiré profondément (n'était-ce pas censé aider à se calmer ?) et l'odeur lui a rappelé la puanteur de l'Église et son esprit...

... est retourné en arrière. Ses pas le rapprochant toujours de la porte, puis ses mains la poussant, ses oreilles l'entendant grincer sur ses gonds de métal. Et là, recroquevillé entre la toilette et le mur, son grand frère. Les pleurs sortant de lui comme les hurlements d'un coyote pris dans un piège. Et les yeux de son frère plantés dans les siens : « Dis rien à personne, dis rien à personne... »

Edna a crié, et ça l'a ramené au présent. Elle venait d'entrer dans une sorte de transe ; elle divaguait dans une langue inconnue, les yeux fermés, le corps frémissant, en phase avec Jésus et ses pouvoirs. Elle a fléchi les jambes et John a dû la laisser tomber. Aussi doucement que possible.

Elle est restée comme ça, agenouillée, quelques minutes. Autour du feu de camp, le silence était revenu ; certains secouaient la tête, d'autres fixaient le sol. Et enfin, elle s'est effondrée de tout son long sur le sol de terre, sa harangue terminée. John l'a aidée à se relever. Elle ne s'est pas débattue. Il a entendu derrière lui le son d'un tambour et des voix qui entonnaient un chant de guérison. Ça a suffi à lui faire monter les larmes aux yeux. Bon Dieu, il aurait voulu qu'ils soient là, ces gens, à l'époque, pour sauver les enfants. Apercevant des bottes en peau de renne, il a levé les yeux et a rencontré ceux de Per.

Ce dernier s'est avancé. Il a posé une main sur le bras de John.

— Elle a..., a commencé John en désignant d'un geste la femme qu'il soutenait.

Per a secoué la tête.

— Ça va.

Mais ça n'allait pas. Rien n'allait. Cette vallée semblait se remplir de la tristesse des enfants ; leurs cris se répercutaient sur les collines.

— Concentre-toi sur la musique, a dit Per.

John s'est dit qu'il aurait préféré se concentrer sur la manière dont la brise soulevait les cheveux bruns de Per.

— Tu viens marcher avec moi un peu ?

— Faut que je la ramène au dortoir.

— Plus tard, dans ce cas.

John s'est éloigné avec l'impression d'avoir fait une promesse qu'il ne saurait peut-être pas tenir.

Il faisait plus froid maintenant. John était assis près du véhicule avec Desiree. Il était content d'avoir pris le temps d'aller récupérer sa veste de jeans dans sa tente.

— Elle parle jamais de ces années-là.

— La plupart des gens en parlent jamais.

— C'était vraiment dur, hein ?

La tête de John lui pesait. Il aurait voulu se tenir loin de cette conversation, comme il le faisait depuis toujours.

— Vraiment dur, a-t-il répondu en inspirant profondément, avant de la regarder. Qu'est-ce que tu sais là-dessus ?

Desiree a haussé les épaules.

— Rien. Personne m'a jamais rien dit. Tout le monde fait juste se dire de la fermer quand le sujet arrive sur le tapis. Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ? Qu'est-ce qu'ils ont fait aux enfants ?

Elle n'était pas sa fille. Elle n'était même pas dans sa famille. Il ne lui devait rien. Mais elle était très brillante et ça devait être si mêlant pour elle de marcher au milieu de tous ces êtres meurtris.

— On se faisait battre. Surtout quand on pleurait. Et y avait jamais assez de nourriture, fait que ça arrivait qu'on se cache pour aller fouiller dans les poubelles à la recherche de quoi manger. Ma fille, on était contents en crime

quand on trouvait un vieux bout de pain. On faisait même cuire des pelures de patates sur le feu, a-t-il énuméré en se rappelant les sourires des enfants rassemblés autour d'un feu discret, ceux qui avaient osé défier les règles pour quelques bouchées chaudes. Et y avait toutes les prières, sans arrêt, comme si on avait quelque chose à se reprocher et qu'on devait demander pardon. Peu importe ce qui nous arrivait, c'était la faute du démon en nous. C'était tellement... Je sais pas...

Il a inspiré profondément avant de poursuivre :

— Et y avait... d'autres choses... le genre de trucs dont personne peut parler, et ça peut durer toute la vie.

Il a pensé à son frère et à sa manière de parler de n'importe quoi, sauf de ça.

John a entendu Desiree renifler et a levé le regard vers elle. Elle avait les yeux pleins d'eau et de la morve qui lui coulait du nez.

— Ah, Desiree, a-t-il fait en passant son bras autour des épaules de la jeune femme.

Les larmes ont coulé sur ses joues et elle ne les a pas essuyées. Il a tapoté affectueusement son épaule et s'est forcé à penser à ses chevaux, à les imaginer en train de courir dans les champs, d'arracher le foin de leurs dents, de se pousser les uns les autres pour se rassasier.

Elle a redressé le dos et lui a souri tristement.

— Merci, John.

Entendant quelqu'un siffloter derrière eux, John a pivoté et a vu Per qui s'approchait. Il a réprimé l'envie de se sauver en courant.

— Il est vraiment cute, a commenté Desiree en s'essuyant le visage à l'aide de sa manche, mais, pour une fois, il n'y avait pas une once de séduction dans sa voix. J'ai entendu dire qu'il était bispirituel.

Le regard de John en disait long sur son incompréhension.

— Homosexuel, a précisé Desiree en souriant, comme contente de l'avoir pris par surprise. C'est ce que m'a dit une des dames sami. Il paraît qu'il a été longtemps en relation avec un homme qui est mort. Per aurait hurlé comme un loup. Le cri du loup, ça ressemble à celui du coyote, ou non ? J'ai juste entendu des coyotes dans ma vie.

— Peut-être que tu devrais pas croire tout ce qu'on te dit.

Desiree l'a fixé du regard, un sourcil relevé.

Per s'est arrêté à un mètre ou deux d'où ils se trouvaient.

— Comment va Edna ?

Le nom sonnait bizarre dans sa bouche. Comme un mot complètement différent, plus beau, pour une raison ou une autre.

— Elle est moins folle, a dit Desiree. Genre, elle traite plus le monde d'instruments impies de Satan.

Per a hoché la tête :

— On aurait dû le voir venir. C'est pas tout le monde qui est prêt à aller de l'avant.

John était sur le point d'acquiescer, mais il a interrompu son geste, ne sachant plus trop avec quoi il était d'accord.

— Vous avez des loups, dans le coin ? a demandé Desiree.

John n'avait pas besoin de la regarder pour savoir qu'il y avait une petite étincelle taquine dans ses yeux.

— On a en plein, a dit Per. Tu te rappelles la veste que je portais quand je suis venu vous chercher ? C'était de la fourrure de loup.

— Oh, oui. Celle qui fait ressortir le gris de vos yeux, a dit Desiree, un sourire dans la voix.

— Y en a qui sont obligés d'utiliser des petits trucs. C'est pas donné à tout le monde d'avoir une aura naturelle comme toi, Desiree, a-t-il répondu

en étirant son nom délibérément.

Desiree a rougi et a décroisé les jambes.

— Ma tante a probablement besoin d'un verre d'eau ou d'une couverture ou d'autre chose.

Elle s'est précipitée à l'intérieur.

— Les plus audacieuses, c'est souvent les plus timides, a dit Per.

— Je connais pas grand-chose aux filles de dix-neuf ans.

Per n'a rien répondu, se contentant de sourire, et John s'est senti stupide pour aucune raison précise.

— T'as vu Lucas, dernièrement ? a-t-il demandé.

— Il était avec les Péruviens, puis avec les Apaches. Il a tendance à se rendre partout où il a des chances de trouver des paradis artificiels.

— Ça me surprend pas. On a fait six spectacles, déjà, et je suis sûr qu'il était pas dans son état normal pour chacun de ceux-là.

— C'est pas sain. C'est une chose d'utiliser les herbes médicinales pour entrer au plus profond de nous-mêmes, c'en est une autre de juste se geler la face.

— C'est pas mon fils.

— Non. T'as pas d'enfants, John, a dit Per en s'asseyant à ses côtés. T'as pas de femme. Pas de blonde. Pas d'amante.

C'était au tour de John d'avoir envie de se lever et de se précipiter à l'intérieur du dortoir pour se cacher avec les femmes. Son rythme cardiaque venait de monter en flèche, il en était sûr. Il a posé une main sur sa poitrine pour essayer de le ralentir. Il a parlé en fixant le sol des yeux :

— Je peux pas, Per.

Per a cessé de parler. Et puis, après cinq ou six respirations, il a dit :

— Le soleil va rester haut pendant un mois encore.

— Je sais pas comment vous faites pour vous habituer.

— Il me manque une fois qu'il est parti. Mais, d'ici là, y a aucun endroit où se cacher.

Pas d'ombres. Ce que Per ne savait pas, c'est que John n'avait pas besoin d'un endroit sombre où se cacher. Après tout, avec un minimum d'efforts, il était possible de se cacher juste devant les yeux de quelqu'un, devant toute la maudite réserve réunie.

John a fixé l'horizon des yeux. En se concentrant très fort, il voyait presque ses chevaux qui l'attendaient, là-bas, au ranch.

— Peux-tu me dire pourquoi ? a demandé Per.

— C'est mal. C'est... contre nature. C'est écrit dans la Bible.

— Et tu te considères comme un adepte de Jésus et de ses disciples...

— J'ai pas besoin de ça pour savoir que ce qui est mal est mal...

— C'est pas mal !

C'était la première fois que John entendait Per élever la voix. Un couple qui passait par là s'est retourné. Per a répété lentement :

— Ce n'est pas mal.

— J'ai dit ce que j'avais à dire, a dit John d'une voix qu'il aurait voulu stoïque, mais qui sonnait plutôt plaintive.

Pourquoi cet homme le faisait-il sentir comme un stupide adolescent ?

— J'ai besoin que tu m'expliques pourquoi.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

Mais Per était quelqu'un de patient ; il aurait probablement été en mesure de rester assis là à côté de John jusqu'à ce que la colonne de ce dernier se mette à craquer de partout (alors que la sienne n'aurait pas fléchi d'un iota). Per s'est mis à chantonner tout bas, une mélodie que John n'avait jamais entendue. Les gens autour n'arrêtaient pas d'appeler son

nom, ici et là. Il était leur chef, le temps de cet événement, et seul le chef pouvait régler la plupart des problèmes. John le savait bien, mais il ne disait rien. Enfin, Per s'est levé pour répondre à la demande d'un festivalier à propos de la réserve de bois de chauffage. Et John a eu l'impression qu'il n'avait rien gagné.

EDNA

Au cours de sa vie, Edna n'avait que très rarement éprouvé le besoin de passer la journée entière au lit. Quand sa mère était morte (ça faisait au moins vingt ans de ça), elle s'était réfugiée sous les couvertures une bonne partie de la matinée, afin d'envoyer d'étranges suppliques à Dieu pour qu'il revienne dans le temps. Ou qu'il la fasse changer de place avec sa mère. Une de ses propositions allait comme suit : pour chaque jour supplémentaire offert à sa mère, Edna était prête à en passer dix en enfer. Ce genre de suppliques. Finalement, vers midi, c'était une de ses tantes qui avait fait irruption dans la chambre pour lui dire de venir les aider à la cuisine. Dans sa famille, on ne perdait pas de temps à se reposer ; ce n'était pas comme ça qu'on pleurait quelqu'un.

Même en ce moment, son corps lui disait de se lever et de sortir marcher, de commencer le souper, comme elle le faisait chaque soir depuis qu'elle était arrivée. Les femmes rassemblées près du feu de cuisson parlaient des langues étrangères et préparaient des plats étrangers, mais leurs mains étaient gercées aux mêmes endroits que les siennes, et elles avaient toutes le même air exaspéré, le même front en sueur.

Elle avait aussitôt aimé ces femmes. Elle avait su instinctivement qu'elles avaient des valeurs similaires : la communauté, la famille, la tradition. Mais voilà qu'elle doutait. Elle ne s'était jamais aperçue auparavant que, tandis qu'elle devenait l'organiste et la première assistante du père Henry à l'église de sa paroisse, d'autres s'éloignaient de leurs

prêtres. D'autres montaient des dossiers contre eux. D'autres apprenaient à leur en vouloir.

Mais que pouvaient-elles bien faire lorsqu'elles étaient tristes ? Lorsque la mort et la boisson les rendaient si chancelantes qu'elles menaçaient de s'effondrer... Vers où se tournaient-elles ? Edna s'inquiétait pour ces femmes, mais ne pouvait s'empêcher, en même temps, de ressentir de l'indignation. Chaque fois que l'une d'entre elles quittait le giron de l'Église, celle-ci s'affaiblissait. Elle le savait bien. Elle voyait le visage du père Henry s'assombrir quand un autre banc se vidait. Edna avait toujours pensé que le monde devenait de plus en plus paresseux (parce que le monde devenait de plus en plus paresseux), mais voilà que... Est-ce que ça voulait dire, plutôt, que l'Église était détestée ? Méprisée. Condamnée. Maudite. L'Église, les prêtres, les sœurs, le message et même Jésus.

— Non, a-t-elle murmuré.

Pas lui.

Elle voulait se lever. Elle voulait aller marcher, se rendre à la pile de bois de chauffage. La distance était grande, mais Edna avait toujours aimé marcher. Il y avait des bûches pour des mois. Après une première journée de tension durant laquelle on avait manqué de combustible, parce que les organisateurs n'avaient pas prévu un aussi grand succès, un groupe d'hommes s'était formé pour aller récupérer du bois. Elle marcherait jusque là-bas et ramasserait quelques bûches, qu'elle apporterait à un feu de camp où elle écouterait les gens chanter dans des langues qu'elle ne comprenait pas. Mais elle n'était plus certaine qu'il subsiste un endroit où on ne la dévisagerait pas. Elle avait condamné tout le monde.

— Ma tante, tu veux un peu d'eau ? a dit Desiree d'une voix douce.

Edna voulait répondre non, elle n'avait pas envie d'être un fardeau, mais sa gorge était aussi sèche qu'un puits abandonné. Desiree lui a tendu un verre et Edna s'est redressée à moitié pour le boire. Des gouttes ont coulé le long de son menton et elle les a essuyées du revers de la main.

— Es-tu fatiguée ?

Edna a fait non de la tête.

— John est dehors, il parle avec Per. Ce gars-là est tellement beau, ma tante, je peux comme pas rester près de lui. Même si j'ai entendu dire qu'il était... bien trop vieux pour moi.

— Y a pas de garçons de ton âge dans les environs ? a demandé Edna.

Desiree a haussé les épaules.

— Chez les Navaho, y a bien un jeune, mais il est vaniteux. Je l'ai vu admirer son reflet dans mes lunettes fumées. Qu'est-ce que ma mère dit toujours ? Mets-toi jamais en couple avec un homme plus beau que toi.

— Ça se peut pas, un gars plus beau que toi.

— Ah, ma tante, tu veux juste me faire plaisir.

— Ils te manquent ?

Desiree s'est mordu la lèvre.

— Ils me manquaient pas jusqu'ici, mais là, après la journée qu'on a eue, quand même un peu.

— Parce que je t'ai fait peur.

Desiree a acquiescé de la tête.

— J'ai cru que tu virais folle ou quelque chose de même.

Edna a roulé les yeux.

— Une femme crie qui virerait folle ? Impossible. Y a trop de choses à faire.

— Ouais.

Edna voyait bien que sa nièce n'avait aucune idée de quoi elle parlait, mais qu'elle s'efforçait de rester gentille avec elle.

Edna avait envie de savoir ce qu'on disait sur elle. Elle avait envie de savoir si on allait la dévisager quand elle se déciderait à sortir. Elle avait envie de savoir si elle pouvait subtiliser la drôle de fourgonnette de ce beau Suédois et se sauver avant qu'on se braque contre elle. Mais elle était la tante et Desiree l'enfant, et ce genre de questions l'effrayait plus que tout.

Allez, fais une femme de toi. Edna s'est redressée et a glissé ses jambes en dehors du lit.

— Tu viens m'aider à faire une bonne bannique ?

— T'es pas trop fatiguée ?

— Si je fais pas de bannique, tout le monde va être pogné pour manger juste du pain frit, et qui voudrait manger juste du pain frit ? Pas cette sauvage-là, en tout cas.

— On va mettre des raisins secs dedans !

Edna a éclaté de rire.

— Tout le monde va capoter.

NADINE

Sa première impression à leur arrivée à Stockholm, c'était que ça avait l'air d'une belle grosse réserve. Les maisons, toutes de couleurs différentes, étaient collées les unes sur les autres, et il y avait du monde partout, exactement comme une jolie réserve, un beau samedi soir d'été. Elle s'attendait quasiment à voir surgir un chien errant entre deux immeubles étroits.

Mais elle n'était pas venue pour admirer la vue. Nadine a indiqué leur destination au chauffeur de taxi.

— L'ambassade du Canada, a-t-elle dit avec plus d'assurance qu'elle n'en ressentait en réalité, puisqu'elle ne connaissait même pas l'adresse.

Est-ce qu'ils parlent l'anglais ici, au fait ? Heureusement, le chauffeur la comprenait. Il a démarré sans aucune hésitation. Le temps de le dire, les pneus du taxi crissaient dans les rues de la ville et sur les nombreux ponts (tant de ponts). Nadine a jeté un coup d'œil en contrebas, où bouillonnaient des eaux agitées. La voiture a freiné d'un coup en face de l'ambassade. Une grande maison effilée entourée d'autres grandes maisons effilées. Même pas de drapeau canadien pour indiquer où on se trouvait. Sur la porte, un de ces trucs, un heurtoir en cuivre.

Nadine a jeté un coup d'œil à Lucas.

Il a haussé les épaules.

— C'est ton ambassade.

Nadine a soulevé le gros heurtoir et l'a laissé tomber. Pas de réponse. Elle a recommencé quelques fois, plus fort.

— Comment ça marche, c'te maudite affaire là ? a-t-elle demandé.

Lucas lui a tapoté le bras en lui indiquant la sonnette.

— Ahhh..., a fait Nadine en se trouvant un peu idiote.

Elle a appuyé un long moment sur le bouton.

Cette fois, elle a entendu des portes s'ouvrir et se refermer (trois portes ? Mais qu'est-ce que c'était que ce manoir ?), et un petit monsieur aux cheveux blonds très pâles et au nez proéminent s'est montré à la fenêtre. Il les a observés un moment avec curiosité, comme un petit suisse. Enfin, il a ouvert la porte en leur adressant un « oui ? » prononcé « fwoui ».

— On aurait besoin de votre téléphone, a dit Nadine. Il faut que je signale un criminel en fuite avec des Indiens.

L'homme a cligné des yeux.

— Quel genre d'Indiens ?

— Des Indiens canadiens, qui se trouvent dans votre pays.

— En Suède ? Ils sont en Suède présentement ?

— Oui.

Un instant de silence, pendant lequel Nadine a regardé Lucas les tripes nouées. Lucas lui a renvoyé un beau sourire. Elle voyait bien qu'il ne doutait pas une seconde du succès de leur entreprise, mais c'était parce qu'il venait des États. Il avait beau être indien, la confiance à tous crins des Américains s'était quand même un peu incrustée en lui.

Enfin, la porte s'est ouverte, et Nadine s'est glissée à l'intérieur avant que quiconque ait le temps de changer d'idée.

Le monsieur était pas mal plus petit que Nadine, qui se sentait comme une géante à côté de lui. Elle s'est demandé comment Lucas se sentait, lui. Mais Lucas était toujours le plus grand dans une pièce remplie de monde, alors il en était peut-être revenu.

— Je m'appelle Rolf Meyer, représentant diplomatique du Canada en Suède.

— Je suis Nadine Redcloud, directrice de la troupe de danse des Poules des prairies.

— Je me souviens de vous !

Nadine avait contacté le consulat pour demander des fonds et, possiblement, un hébergement pour une nuit. On lui avait renvoyé une invitation à souper, ce qui lui avait plu. Elle s'était dit que quiconque était prêt à offrir la pitance à douze Indiens affamés était nécessairement une bonne personne.

— Oui, c'est ça, c'est moi. Et voici un de mes danseurs, Lucas Pretends Eagle. Il est américain.

— Indien d'Amérique. Très impressionnant.

Lucas a tendu la main à Rolf. La main de Rolf semblait toute menue dans la grosse patte de Lucas. Le diplomate a continué :

— Vous avez mentionné un « criminel » ?

— C'est ça, ouais, bon, je pense qu'on ferait mieux de s'asseoir.

Rolf a acquiescé de la tête.

— Préparons un peu de thé, dans ce cas.

Il a fait un pas de recul gracieux et leur a fait signe de la tête pour les inviter à avancer au salon. Nadine devait bien l'admettre : ils avaient du style, ces Suédois.

EDNA

Certes, on la dévisageait, pas de doute là-dessus. Mais Edna tentait de se convaincre que c'est Desiree qui attirait l'attention, à se dandiner à côté d'elle, les mains sur les hanches, ses longs cheveux lui balayant le dos, ses jambes mises en valeur par une paire de shorts si courts qu'Edna voyait le galbe de ses fesses. Normalement, elle lui aurait dit d'aller se changer (et Desiree aurait rechigné et Edna aurait insisté avant de finalement céder, mais pas sans lui rappeler ce qui arrivait aux jeunes filles qui laissaient voir autant de peau, abandonnant la protection du Christ notre Seigneur et notre Sauveur). Mais Edna avait voulu éviter de décourager sa nièce de se joindre à elle pour traverser le terrain du festival jusqu'à la zone où on cuisinait. La cuisine, comme d'habitude, était pleine de femmes en train de popoter. Les mains bougeaient vite ; on coupait la viande, on faisait frire, on faisait mijoter. Et, bien sûr, ça ne manquait pas de poisson.

Une cacophonie familière régnait. On entendait les femmes se plaindre qu'il manquait tel ou tel ingrédient. Et, comme lors des dernières journées, il n'y avait pas assez d'eau pour tout faire, alors on a envoyé un jeune homme remplir les bouteilles.

Edna a tiré un énorme seau de sous le comptoir. Dedans, un gros sac de farine. Edna a pointé du menton le paquet de lard pour que sa nièce le lui

apporte. Desiree l'a trouvé et l'a tendu à Edna. Elle bavassait, racontait qu'elle venait d'apprendre une nouvelle technique pour faire les tresses, qu'une fille sami lui avait montrée.

Edna s'est rapidement mise au travail. Elle sentait les regards posés sur elle, mais gardait le dos bien droit. Quand elle a étendu le bras pour atteindre la poudre à pâte, sa main a touché celle d'une autre femme, une main bien plus charnue que la sienne. Leurs regards se sont croisés. Percevant de la colère dans ces yeux, Edna a aussitôt baissé les siens. Elle a lâché la poudre à pâte. Quelques minutes plus tard, le pot avait été déposé près de son poste de travail.

— Wow, ma tante, tu vas tellement vite, a dit Desiree avec entrain. Ma mère serait encore en train d'ajouter l'eau.

— Ta mère a d'autres talents, a répondu Edna.

Écouter la télé, surtout, et jaser au téléphone avec ses amies, mais Edna a gardé ça pour elle.

Edna était bien avancée dans le pétrissage de sa bannique lorsqu'un visage angélique est apparu dans son champ de vision. Per, l'organisateur.

— Bonjour, a-t-elle lancé d'une voix un peu rude qu'elle a tenté d'adoucir avec un sourire pincé. Vous êtes venu manger de ma bannique ?

— Je vais vous dire un secret, a fait Per en se penchant vers elle, assez pour que son souffle vienne lui chatouiller le cou. C'est mon plat préféré.

Ça a fait rougir Edna.

— Oh, bon, bon, bon.

De toute évidence, c'était un charmeur, ce jeune homme là. Elle espérait que sa nièce n'allait pas reprendre à son compte ses techniques.

Per s'est appuyé au comptoir.

— Je voulais vous faire part d'une idée que j'ai eue.

— OK.

Edna a essuyé une de ses mains sur son tablier et s'est gratté le bout du nez.

— J'ai entendu parler d'une coutume chez les Cris ; je crois qu'on appelle ça un cercle de danse.

Edna avait assisté à des centaines de cercles de danse dans son enfance. Une agréable manière de passer la soirée. Plus d'un garçon de son goût en avait profité pour lui prendre la main. Et elle n'avait jamais hésité à serrer bien fort, prise par l'excitation des amourettes se développant à l'insu des aînés (bien sûr, les vieux avaient probablement fait exactement la même chose à leur époque). Edna se demandait ce qui avait bien pu leur arriver, à ces garçons. Ils étaient sûrement en prison ou en train d'engendrer des centaines d'enfants ou, pire encore, en prison *et* pères d'une centaine de marmots. Mais depuis qu'elle avait atteint un certain âge, elle sentait que ce n'était plus pareil quand elle entrait dans la salle où se tenaient les cercles de danse. Soit les femmes de son âge avaient une trêlée d'enfants derrière, soit elles devenaient la cible des regards de pitié et des sous-entendus (ne parlait-on pas d'« œufs pourris » et d'« utérus flétri » ?).

— Vous organisez un cercle de danse ?

— Je sais pas par où commencer. Mais, si vous pouviez me montrer deux ou trois trucs, on pourrait en faire un. C'est une danse de l'amitié, non ?

Edna a acquiescé.

— Bon, les jeunes ont tendance à avoir une autre interprétation, a-t-elle commencé, mais elle a préféré changer de sujet en voyant les sourcils soulevés de Per. C'est une super bonne idée. C'est John qui a pensé à ça ?

Per a secoué la tête. Edna a perçu un léger rougissement sur ses joues, vite disparu.

Elle a poursuivi :

— Faudra que John soit au tambour, à moins qu'il soit capable d'enseigner une des chansons aux autres joueurs. Il pourrait sûrement le faire : cet homme-là serait capable d'apprendre à danser à un hippopotame. Voudriez-vous que je le lui demande ?

Per a hésité un instant, puis a fait non de la tête.

— Non, je vais m'en charger. Je sais où il est.

— Parfait. On se dit à demain ?

Per lui a souri avant de s'éloigner. Sa démarche était gracieuse. *Je me demande comment ça se fait que je l'ai pas vu danser encore*, s'est dit Edna.

Desiree lui a tapoté le bras.

— Qu'est-ce qu'il voulait, le beau grand Jack ?

— Il voulait mes conseils pour organiser un cercle de danse.

Desiree a reniflé.

— J'imagine que ça pourrait être cool.

— Tu devrais retourner au dortoir pour changer de shorts. Sont vraiment trop courts. Je vois le trente sous que t'as dans la poche.

— Le trente sous, ouaip, c'est ça, a dit Desiree en détournant les yeux, mais pas avant qu'Edna remarque son petit sourire.

Edna a secoué la tête. Elle passait un après-midi au lit et sa nièce se transformait en créature sauvage. Jamais le temps de souffler.

— OK, c'est ton tour de pétrir, a dit Edna en enfonçant les mains de Desiree dans la pâte. Je t'ai déjà raconté l'histoire de mon amie Martha, qui s'est fait frapper par un camion parce que le chauffeur était déconcentré par ses vêtements ?

JOHN

— C'est fort, cette musique-là, a dit John à personne en particulier.

Il ne s'adressait pas à Per, qui suivait le rythme tapageur de la tête. Il ne s'adressait pas non plus à Desiree, qui sautait en balançant les bras comme les hippies qu'il avait vus durant l'été de l'amour (à la télé, bien sûr).

Ils se tenaient devant un groupe de jeunes hommes qui avaient pris d'assaut la scène à minuit. Une gang d'Autochtones qui semblaient s'être improvisés rockeurs.

— Allez, danse, cowboy ! a crié Per dans l'oreille de John, qui a eu un mouvement de recul en sentant son souffle chaud sur sa peau.

— Si c'était de la musique, je danserais.

Per lui a lancé un regard contrarié.

— J'aime le country, a dit John, avant d'ajouter à part soi : T'aurais pu t'en douter, vu le chapeau.

Remarquant que Desiree se faisait avaler par la foule, John l'a rattrapée à la dernière minute par une de ses tresses.

— Ouch !

— Reste pas loin, a dit John en lui envoyant un signe de la main.

Edna lui avait fait cette ultime demande avant d'aller au lit : « Lâchez-la pas des yeux. »

— Pourquoi tu la menottes pas, tant qu'à y être, a fait Per, et cette fois son souffle chatouillait le cou de John.

— Vas-tu revenir avec nous au Canada pour expliquer à son père comment ça se fait que sa fille est enceinte ?

— Est-ce que tu me demandes de venir au Canada ? a répondu Per en lui souriant.

— OK, faut que t'arrêtes avec ça.

Per a souri une fois de plus et lui a tapoté le bras doucement.

— Je vais y réfléchir.

John avait l'impression que, plus il dirait à Per d'arrêter, pire ça serait, comme quand on se plaint d'un mal de gorge.

Il a jeté un coup d'œil en direction de Desiree. Elle était flanquée de deux gars maintenant. Le premier : cet imbécile de Lucas, la langue à moitié sortie de la bouche. L'autre, plus grand, portait ces lunettes typiques des fonctionnaires des Affaires indiennes.

— Jésus, Marie, Joseph, ostie, a-t-il soupiré. Gardez vos distances, les jeunes.

— Euh, j'ai dix-neuf ans, a annoncé Desiree.

— Euh, je m'en fous, a rétorqué John.

Il s'est aussitôt senti stupide : il avait l'air d'un petit vieux devant Per.

Desiree ne lui a porté aucune attention et a continué à danser de façon provocante, attirant les regards lascifs. Mais, l'œil sur John, les garçons ont respecté ses ordres. John est resté planté là, près d'elle, Per à ses côtés, et il s'est dit qu'il n'avait jamais assisté à un concert aussi peu apaisant.

Le jeune homme aux fonds de bouteille s'est frayé un chemin jusqu'à John.

— Je m'appelle Clark, a-t-il dit en remontant ses lunettes. Clark Rockthunder. De la Première Nation de Peguis.

John a hoché la tête.

— OK, super.

— Je suis venu ici pour représenter mon clan et les peuples de la région du Manitoba. On est un groupe diversifié qui cherche à améliorer la qualité de vie de tous et toutes.

John l'a fixé des yeux. Clark a continué :

— Et je sais que vous venez aussi des Prairies. Faites-vous partie de l'Alliance des Prairies ?

— L'alliance quoi ? a fait John en regardant Desiree, qui attirait l'attention d'un grand bonhomme avec un tatouage en dessous de l'œil.

Un de ces Maoris. D'où ils venaient, déjà ? Nouvelle-Zélande ? C'était vraiment trop loin, la Nouvelle-Zélande, si elle décidait de se sauver là-bas avec lui. Il l'a attrapée par le bas de son t-shirt.

— Lâchez-moi, a-t-elle sifflé en lui envoyant une bonne claque sur la main.

Clark s'est interposé :

— C'est un mouvement politique regroupant des chefs de diverses nations qui travaillent à faire respecter les droits inscrits dans les traités.

Les oreilles de John étaient en surchauffe.

— Je suis impliqué dans aucun mouvement, ni politique ni rien. Je suis venu ici pour danser.

Desiree en était à caresser le bras du Maori en suivant les lignes de ses tatouages.

Per a osé un regard interrogateur :

— Et pourtant, t'as refusé de danser avec moi y a à peine deux minutes.

— Je danse sur une scène, quand on me paye pour le faire.

— Belle attitude de capitaliste, a répliqué Per.

Une brunette aux longs cheveux qui lui tombaient aux fesses a tendu la main à Per, qui l'a attrapée. Elle l'a entraîné plus loin.

John a fixé sa nuque des yeux.

Clark a profité de l'occasion pour se rapprocher :

— Monsieur, j'aimerais discuter un peu plus avec vous. Je serais intéressé à l'idée de créer des alliances avec vous et avec d'autres leaders

qui partagent nos valeurs. Et avec des chefs.

— Tu parles pas à la bonne personne, a répondu John. Je suis pas chef et j'ai pas l'intention de le devenir.

— Mais vous êtes sûrement conscient de la pertinence des alliances, surtout dans la mesure où le gouvernement refuse de respecter les traités et les droits inscrits dans les traités, sans parler des milliers de vétérans qui ont été spoliés de leurs droits. C'est un affront à la charte des droits et libertés... Personne a le droit de faire ça.

Le jeune homme usait tellement du mot « droit » qu'il ne voulait plus rien dire.

— Écoutez, Chuck...

— Clark...

— C'est ça. Je viens d'une famille de politiciens, mon frère est chef et mon grand-père était membre du conseil... Mais, pour moi, c'est juste des mots... Je suis aussi inutile à votre cause que les mamelons sur un mâle.

— Mon père est chef, est intervenue Desiree, passant la tête entre les deux hommes.

Les yeux de Clark se sont rallumés. Desiree et lui se sont mis à bavarder à bâtons rompus. Le Maori avait sûrement fait quelque chose qu'elle n'avait pas aimé.

John n'aimait pas plus Clark que les autres, mais, au moins, si elle flirtait avec lui, John avait enfin la paix, et ce n'était pas pour le déranger. Ça ressemblait à ça, le quotidien de son frère ? Conversations bizarres après conversations bizarres avec du monde bizarre à des moments bizarres ? Quelle façon absurde de faire la piasse, quand même.

Et puis, tant qu'il l'avait à l'œil, elle pouvait bien parler avec qui elle voulait, non ?

Mais le Hunkpapa, lui ? Où est-ce qu'il était passé ? John a jeté un œil aux alentours : il y avait beaucoup de petits groupes de jeunes qui se

déhanchaient, mais il ne voyait pas son danseur.

La musique était si forte que John avait l'impression qu'on lui perçait un trou dans le crâne. Comment était-il devenu l'unique gardien des deux jeunots ? Edna n'aurait pas pu venir lui donner un coup de main ? John a poussé un soupir. Au moins, Desiree...

Desiree avait disparu. Même chose pour Clark.

Per n'avait pas bougé d'un poil, cela dit. Et son sourire était encore bien présent.

— Elle a dix-neuf ans.

— Oui, mais à peine, a dit John en examinant le feu de camp à côté duquel ils passaient.

Il cherchait à entendre le petit rire espiègle de la jeune femme.

— Et il y a cette invention qui s'appelle la pilule. John a poussé un grognement.

— Parle-moi pas d'affaires de même.

Per a souri :

— Prude. T'aurais fait un bon père. Pourquoi t'es pas papa, d'ailleurs ?

— Toi ?

— Je suis papa. J'élève le fils de mon frère.

— Et il est où ?

— Dans le nord, chez ses grands-parents.

John a balayé le grand champ vide du regard.

— Je la trouverai jamais.

Per a hoché la tête : il était d'accord.

— Pourquoi on irait pas se trouver de quoi manger ?

Ils ont déniché des assiettes de carton et des morceaux d'une viande quelconque dans la cuisine. Per a pris un bout de bannique et l'a coupé en deux avant d'en offrir la moitié à John. Ils ont trouvé un feu qui finissait de brûler tout seul et se sont installés sur des bûches pour manger.

— Il est quelle heure ? a demandé John entre deux bouchées.

— Tu veux vraiment le savoir ?

John a secoué la tête.

Un couple est passé près d'eux, bras dessus bras dessous.

John a croqué dans sa bannique. Il aurait aimé avoir de la confiture de fraises, comme celle que sa mère préparait un été sur deux.

— Tu veux un peu d'eau ?

— Non, ça va.

— J'en ai si t'en veux, a précisé Per en lui tendant sa gourde.

John a pris une gorgée.

— Kinanâskomitin.

— J'aime ta langue.

— Je connais juste quelques mots.

— T'as déjà été avec un homme ?

John en a échappé son assiette. La bannique et la viande séchée répandues par terre.

— Câlisse, man.

Per a eu un petit sourire moqueur. Il lui a offert son assiette, mais John l'a refusée d'un geste de la main.

— Je comprends pas comment tu peux me demander ça.

— J’ai essayé d’être subtil, mais tu m’as ignoré.

— Peut-être que c’est ça, ma réponse.

Per a hoché la tête.

— Peut-être, oui. Mais je sens quelque chose quand je suis avec toi. Et je veux pas passer ma vie à faire comme si je sentais rien, a-t-il dit en désignant le terrain du festival d’un mouvement de la main. Il y a plus d’un millier de personnes ici, j’ai rencontré tout le monde, et t’es le seul avec qui je mange de la bannique sèche après minuit même si je suis épuisé et que je dois me lever à l’aube. Et je sais pas pourquoi ! Si c’était moi qui décidais, j’aurais certainement pas choisi un Cri un peu gêné qui reste au Canada.

— Nehewin.

— Un Nehewin, a soupiré Per, et il a posé son assiette en scrutant John du regard. T’es tellement différent de lui.

John a relevé les yeux.

— Je suis désolé. Desiree a mentionné...

— Les rumeurs du *Mocassin Express*, a pouffé Per. T’aurais dû le voir. Il avait de grands yeux brun foncé qui avaient l’air infinis. Et un rire que tout le monde entendait à des kilomètres à la ronde. Et il chantait, aussi. Je pense pas qu’on se soit chicanés une seule fois, comme si on savait que ça arrive pas souvent ces choses-là. On était reconnaissants. Kinanâskomitin.

John aimait le son des mots en cri dans la bouche de Per.

— T’as déjà ressenti quelque chose comme ça ? a dit Per en le regardant.

— J’avais un cheval, dans le temps...

Per a éclaté de rire en renversant la tête en arrière. Puis il s’est tu d’un coup et a souri à John.

— Tu sais pas c’est quoi l’amour.

John s'est levé.

— C'est pas tout le monde qui a besoin de ça.

Il a pris la direction de sa tente, même s'il n'avait pas du tout envie de marcher seul. Il sentait sur ses épaules le poids de trente ans de mauvaises décisions. Trente ans sans rien posséder... Il lui fallait seulement passer au travers de trente autres années de la même manière.

C'est pour le mieux, s'est dit John. Y a rien de bon qui arrive quand on joue avec le feu. Ce que je connais pas, ça peut pas me manquer. John a bifurqué sur un sentier bien tapé. *On apprend pas des nouveaux tours à un vieux chien, tout le monde sait ça.* Puis il s'est arrêté. Il a jeté un dernier regard derrière lui, au feu mourant et à l'homme qui se tenait là.

Et il a entendu la voix de son frère qui flottait vers lui dans les herbes basses. « Sohkitehewin. »

JOUR 6

EDNA

Chaque jour, les gens participent à des cercles de partage. Parfois, on est même un peu obligés, même si on n'a pas envie. C'est fait pour discuter d'enjeux comme la souveraineté et les droits. Les droits de ci et les droits de ça. Ça me rappelle une vieille blague de mon père. « Un Métis arrêta pas de se plaindre qu'il avait pas de droits, alors je lui ai envoyé deux droits et un crochet au menton. » Mon père était un vrai boute-en-train.

Les enjeux politiques ont fait place aux discussions sur la religion. Je suis désolée d'avoir à rapporter que les gens se sont mis à blasphémer. Je suis fière de m'être tenue debout pour ma foi chrétienne. Je ne sais plus si je l'ai mentionné avant ou non, mais le soleil ne se couche jamais, ici, et je crois que ça rend tout le monde un peu irritable.

Je dois avouer que, malgré l'honneur de faire partie de la troupe des Poules des prairies, mon lit me manque. La sensation de porter des vêtements différents – ou même des vêtements propres – me manque aussi... Nous sommes toujours au fin fond d'un camp et la buanderie la plus proche doit être à des kilomètres. Aucun doute là-dessus : c'est un homme qui a élaboré les plans de ce site. Les séances de confession avec notre cher père, là-bas à la maison, me manquent aussi. N'y a-t-il pas quelque chose de merveilleux à l'idée de se débarrasser des mauvaises pensées et de recevoir l'absolution de la bouche d'un homme de Dieu ? En son absence, je vais me recommander à moi-même quelques chapelets. Ce sera bon pour tout le monde de voir comment se comporte une véritable chrétienne.

— Y a quelque chose de différent, a dit Desiree, assise à une des tables installées pour le déjeuner.

Des femmes s'activaient autour des tables, à distribuer des assiettes pleines de nourriture. Edna a examiné sa nièce. Elle a noté les cercles sombres autour de ses yeux, la peau blême d'une vampire qui refuse de dormir la nuit.

— On est dans un autre pays, a-t-elle répondu, curieuse de goûter aux mets péruviens que cette dame quechua venait de cuisiner pour le groupe.

Jusqu'ici, c'était parfait.

— Les choses changent, a repris Desiree. Le monde est pas pareil, ici : personne se promène avec les yeux à terre. C'est comme si chacun portait une mission.

— Belle gang de perdus, oui.

Les œufs, incomparables. Il fallait qu'Edna retrouve cette dame pour lui demander sa recette.

— Quand on a une mission, on peut faire de grandes choses.

Edna a haussé les épaules. Elle n'avait pas bu suffisamment de café pour répliquer à une telle affirmation.

— Bonjour, Mesdames.

Edna a plissé les yeux pour jauger le jeune homme planté devant elle.

— Vous êtes qui ? a-t-elle voulu savoir.

— Lui, c'est Clark, a fait Desiree avec un trop-plein d'enthousiasme. On s'est rencontrés au concert, hier soir.

— Je suis de la Première Nation de Peguis, dont le territoire est situé au Manitoba, a dit Clark en tendant la main.

Edna n'a pas tendu la sienne.

— Je suis d'une nation qui est pas de vos affaires.

— Ma tante ! a lancé Desiree en désignant un siège à Clark. Assieds-toi.

Edna le dévisageait.

— Vous voulez quoi ?

— Excuse-la, est intervenue Desiree. Ma tante dort pas super bien, ici. Le soleil pas pareil, et tout.

— Oui. Je comprends. Je dors pas beaucoup, moi non plus, a répondu Clark en lançant à Desiree un regard qu'Edna ne pouvait que qualifier de « salace ».

Desiree a lâché un petit gloussement.

Au lieu de lui envoyer une bonne gifle, comme il l'aurait mérité, Edna s'est contentée de sourire.

— Comment vous vous êtes ramassé ici ?

— Mon chef m'a contacté. Il s'appelle Harold Thomas et il m'a demandé d'être présent pour représenter notre nation et je me suis senti reconnaissant parce que je veux représenter mon peuple à l'international. J'espère avoir l'occasion d'assister à d'autres événements du genre.

— Vous parlez pas vraiment comme quelqu'un qui a grandi dans une réserve...

— J'ai été élevé par ma mère, à Winnipeg. Elle est blanche... C'est de là que me viennent mes yeux bleus. Mais, même si j'ai grandi en ville, j'allais souvent à la maison. Pour rendre visite à mon père et connaître notre culture.

Edna a levé un sourcil.

— C'est bien, ça, a-t-elle dit avant de marquer une pause. Pouvez-vous aller me chercher un peu d'eau ?

— Oui, bien sûr. On m'a éduqué dans le respect des aînés.

Le jeune homme s'est levé et s'est éloigné diligemment. Dès qu'il a eu le dos tourné, Edna s'est précipitée sur sa veste, posée sur la table, et s'est mise à fouiller dans ses poches.

— Ma tante ! Qu'est-ce que tu fais ? a sifflé Desiree.

Edna l'a ignorée et a sorti un portefeuille. Elle en a parcouru le contenu : un petit montant d'argent, des pièces d'identité et une carte. Sur la carte, en relief : « Département des Affaires indiennes. » Elle l'a montrée à Desiree.

Aussitôt, les yeux de la jeune femme se sont plissés, ne formant plus qu'une fente, et elle a envoyé des couteaux dans le dos de Clark.

— Il m'a pas parlé de ça.

— Un agent en train d'espionner tous les Indiens réunis ici, pour s'assurer qu'on fait rien de pas correct.

Desiree s'est levée et a relevé ses manches.

— Je pense que c'est le temps que mon poing rencontre son nez.

Edna a fait non de la main.

— Je m'en occupe.

JOHN

John avait le sentiment d'être prisonnier d'un nuage de confusion. Ou de se déplacer dans la brume. Ou dans un épais brouillard. Il s'était glissé hors de la tente ce matin tandis que Per dormait encore.

Peut-être que ça existait, une machine à remonter le temps, pour revenir au moment où il était assis sur les marches de son perron et que le téléphone avait sonné. C'est la dernière fois qu'il s'était senti lui-même. L'époque où la vie n'était pas absurde. On se lève tôt, on nourrit les animaux, on remplit les abreuvoirs. On passe l'après-midi à s'occuper du bétail. On soupe. On pense à des choses pas compliquées, jusqu'à ce qu'on s'endorme. Et voilà qu'il n'arrivait même plus à se souvenir de quoi avaient l'air ses pensées avant qu'elles soient envahies par des mots doux.

Il errait à travers le campement, chaque pas un choix, en avant, à droite, à gauche (pas question de revenir en arrière). Il s'enfargeait ici et là, si bien qu'on lui lançait des regards suspicieux ; on devait se dire qu'il était tombé dans une marmite de moonshine, ou peu importe ce que les jeunes partageaient autour de leurs feux.

Il avait envie de parler à son frère, plus que tout. Il en avait tellement envie qu'il a pensé voler une voiture pour se rendre en ville et dénicher un téléphone. Il s'est alors demandé ce qu'il allait lui dire. « Ramène-moi à la maison. » Ça impliquerait une explication, et qu'est-ce qu'il y avait à expliquer ? Par où commencer ? Quels mots choisir pour exprimer des sentiments qui n'étaient que des plumes flottant dans son esprit ? Sois brave, d'accord, mais qu'est-ce qu'on faisait une fois qu'on avait sauté du haut de la falaise ?

Alors il marchait.

— John ! a lancé une voix derrière lui.

Il s'est arrêté, mais ne s'est pas retourné. La voix l'a rattrapé :

— John, vous étiez où ?

C'était Lucas, la gueule éméchée, qui a aussitôt commenté :

— Vous avez l'air bizarre... On dirait que vous avez vu un mort. Est-ce que quelqu'un est mort ? J'en aurais entendu parler, si quelqu'un était mort. Non ?

Il s'est gratté la tête.

— Personne est mort, maudit épais, a fait John en le toisant.

On aurait dit qu'il avait dormi tout habillé. John a continué :

— T'as fait ta valise ? On repart demain, tsé.

Lucas a hoché la tête.

— Je suis toujours prêt. Les filles sont où ?

John s'est dit qu'Edna n'aurait pas trop aimé se faire décrire comme une « fille ».

— Pas loin.

— Il nous a payés, Per ?

— C'est pas payé, notre perfo.

Lucas a pris un air inquiet.

— Qu'est-ce qu'y se passe ? a demandé John.

— Rien, rien. C'est juste que je commence à manquer de fonds pour la bouffe.

— La bouffe est gratuite.

— Ouais, a dit Lucas, qui a lancé un regard par-dessus l'épaule de John avant de s'éloigner. OK, super, on se voit plus tard.

Qu'est-ce que ce petit con avait encore fait ?

John a alors entendu du raffut provenant de la scène. Croyant pendant un moment qu'un nouveau concert improvisé s'organisait, il a poussé un soupir, incertain de pouvoir endurer une autre séance de rock.

Mais c'était un groupe de femmes, toutes bien solides sur leurs jambes. Celle aux cheveux gris qui avait eu maille à partir avec Edna était là, en train d'ajuster le microphone.

— Aiinin ! Bienvenue à tous et à toutes. La fin de ce bel événement arrive à grands pas, alors il est grand temps de remercier nos hôtes.

De longues acclamations se sont fait entendre. John a jeté un regard autour de lui, certain qu'il allait apercevoir Per dans les environs. La foule devenait de plus en plus dense, à mesure que les festivaliers se rapprochaient de la scène. John voyait maintenant qu'Edna faisait partie du groupe. Elle était plus petite que les autres, mais semblait quand même à sa place.

— Et, tant qu'à remercier ceux qui nous accueillent, il est important aussi de souligner la présence de certains visiteurs.

Un jeune homme s'est fait pousser sur la scène. John a reconnu le gamin volubile de la veille, Clark. Il avait l'air sur le point de chier dans ses culottes. Il a tenté de sauter en bas de la plateforme, mais une main l'a aussitôt rattrapé pour l'en empêcher. Deux femmes se sont avancées pour le retenir par les bras.

— Ce petit monsieur qui se fait appeler Clark est en réalité un espion envoyé par le gouvernement canadien. Accueillons-le, a beuglé Edna.

La foule a hué longuement.

Le jeune homme secouait la tête et tentait de crier pour se défendre, mais personne ne l'entendait.

— Bon Dieu de merde, a murmuré John, inquiet pour lui.

Comme n'importe quel Cri qui se respecte, il savait que c'était une mauvaise idée de se retrouver dans les mauvaises grâces d'une bande d'aînées.

La femme aux cheveux gris est intervenue :

— On va pas lui faire de mal. Même s'il le mériterait probablement. Mais je crois quand même qu'il a besoin d'apprendre les bonnes manières, style tradition pur jus.

Desiree s'est avancée. Sifflements et acclamations ont fusé. Desiree, évidemment, a reçu sa minute de gloire avec une aisance toute naturelle et en a profité pour envoyer un beau sourire à son public en secouant ses cheveux noirs. Pas de fausse modestie pour celle-là.

Elle s'est approchée de Clark, qui a fait un pas de recul, comme pour se protéger. Deux femmes l'ont agrippé par-derrière et l'ont forcé à s'agenouiller, puis à s'étendre sur le dos, où il s'est mis à se tortiller comme une tortue à l'envers.

Desiree s'est couchée à côté de lui et a levé une jambe dans les airs.

John connaissait la suite. Il avait vu mille Indiens se livrer à des matchs de lutte, au Conseil de bande, à la salle communautaire, dans l'herbe sur le terrain de l'église. C'était toujours impressionnant à regarder. Le jeune gars, à l'évidence, n'avait jamais rien vu de tel. Aucun doute là-dessus, s'est dit John en regardant Desiree se servir de sa jambe pour coincer celle de son adversaire, pour ensuite d'un seul mouvement le retourner sur le ventre comme une crêpe. Ses lunettes et un de ses souliers ont volé de l'autre côté de la scène.

La foule a éclaté de rire et a applaudi. On entendait des « Bien fait pour lui ! », des « Fous le camp d'ici, l'agent indien » et d'autres insultes bien placées.

Clark a traversé la scène à quatre pattes pour aller récupérer ses lunettes. Il s'est ensuite remis sur pied et a regardé la foule.

John s'est demandé ce qu'il pouvait bien voir. Voyait-il le rejet qu'il avait toujours craint, à cause de sa différence ? Voyait-il une masse de gens inférieurs à lui, à cause de la couleur de ses yeux ?

John n'aurait jamais la réponse : avant même que sa pensée ne soit entièrement formulée, Clark a détalé. Sautant de la scène, il a joué des

coudes dans la foule dense, aussi efficace que le gagnant du bingo à la fin de la soirée.

Desiree s'est levée elle aussi et a accepté les hourras avec grâce. John s'est joint à la fête en y mettant autant de cœur que les autres.

NADINE

Rolf sirotait son thé d'un air absent, les yeux fixés sur l'étagère en arrière de la tête de Nadine. Elle avait remarqué en entrant dans la pièce les petites figurines qui y étaient alignées, surtout des bergers gardant leur troupeau. Ça lui semblait bizarre de dépenser de l'argent pour ça, mais elle n'avait jamais vraiment aimé les bibelots. Elle n'en volait même jamais à l'époque où elle cambriolait des maisons.

— Il faut en informer la police. Interpol, également, a dit Rolf en déposant sa tasse de thé au centre de la soucoupe.

Nadine a lancé un coup d'œil à Lucas, qui a fait non de la tête.

— Malheureusement, c'est pas une option, a expliqué Nadine. Vous voyez, c'est que, juste avant de partir du Canada, on a eu une altercation avec la GRC, qui est maintenant à la recherche du vrai Lucas Pretends Eagle. À ma recherche aussi, probablement. Étant donné que c'est moi qui l'ai aidé à s'évader de sa cellule.

Nadine a perçu la peur dans les yeux de Rolf. Cet homme avait de sérieuses difficultés à faire confiance aux autres. Nadine l'a rassuré :

— Mais, comme vous pouvez le constater, on n'est pas dangereux. En fait, on est juste deux danseurs.

— Vraiment ? a fait Rolf en regardant avec méfiance Lucas, qui devait bien mesurer plus de deux mètres.

— Danse traditionnelle, style libre, et les cerceaux aussi, a répondu Lucas.

— Les cerceaux ! s'est exclamé Rolf, les yeux soudain brillants. Qu'est-ce que c'est ?

— Rien que l'affaire la plus cool depuis l'invention du pain tranché, a proclamé Nadine.

Et elle n'exagérait pas. Les cerceaux, c'était généralement ce qui mettait du pain sur la table pour la plupart des danseurs. Elle a poursuivi sur sa lancée :

— On veut pas mêler la police à ça, mais on a vraiment besoin de retrouver le gars qui se balade en se faisant passer pour Lucas Pretends Eagle... Je viens de me rendre compte à quel point ça sonne drôle : quelqu'un qui prétend s'appeler Pretends Eagle.

Ça l'a fait rire.

Lucas lui a jeté un coup d'œil agacé :

— Comme si j'avais jamais entendu ça avant.

— Je ne vois pas vraiment comment je pourrais vous aider, dans ce cas, a dit Rolf.

— La prochaine destination de la tournée, c'est en Allemagne, dans le coin d'Hambourg. Vous pourriez peut-être joindre le diplomate en poste là-bas par téléphone et l'avertir. Genre : « Allô, y a des Indiens qui s'en viennent et y en a un qui est super dangereux. »

— Dans ces mots, exactement ?

— Faut peut-être éviter de faire peur à tout le monde, a dit Lucas. Demandez simplement de le retenir à l'aéroport. Comme ça, je vais pouvoir récupérer mon passeport et mes autres pièces d'identité.

Rolf a acquiescé de la tête, puis les a observés tous deux d'un air suspicieux.

— Mais, attendez, comment vous êtes venus jusqu'ici ?

Nadine a ouvert la bouche, puis l'a refermée, question de ne pas mettre quelqu'un d'autre dans l'embarras.

— C'est pas important, pas vrai ? La chose importante, c'est de sauver cette gang d'Indiens innocents des griffes d'un dangereux criminel.

Rolf a de nouveau hoché la tête, avec réticence cette fois. Nadine espérait seulement qu'il s'emmerdait à un point tel dans sa vie de diplomate qu'il saurait apprécier le divertissement qu'ils lui offraient. Sinon, elle et Lucas ne tarderaient pas à se retrouver seuls, ensemble, derrière les barreaux d'une prison suédoise. Ce qui ne serait pas si désagréable que ça, à bien y penser. Elle avait lu quelque part qu'en Suède, les détenus avaient le droit d'avoir des rapports intimes. Ces Suédois, c'était du monde progressiste, pas de doute là-dessus.

Nadine a étiré les bras au-dessus de sa tête en bâillant.

— Ouf, long voyage.

— Oui, oui, a répondu Rolf.

Nadine a poursuivi :

— Merci de votre aide, j'apprécie votre générosité... et votre accueil, ici, dans votre grande maison... Y a sûrement pas mal de chambres.

— Bien sûr, vous pouvez rester, a dit Rolf. J'appelle le majordome.

Et Rolf a disparu dans le couloir.

— Très subtil, a dit Lucas.

— La subtilité, c'est pour les pets et pour ceux qui ont une carte de crédit. Moi, je dors dans un lit ce soir.

Leur hôte a tenté d'amener la conversation sur le terrain de la politique, après qu'ils eurent tous deux pris le temps de faire une sieste. Dans sa

chambre, Nadine avait découvert des draps d'une blancheur si immaculée qu'elle avait l'impression de s'étendre dans un banc de neige.

— Que pensez-vous de votre premier ministre ? Les Européens le tiennent en très haute estime.

Nadine savait uniquement deux ou trois trucs à propos du premier ministre actuel : il était « beau bonhomme », il était « brillant » et il avait « des goûts vestimentaires intéressants ».

Rolf a posé la même question à Lucas, au sujet du président, cette fois. Lucas s'est fait peu loquace, comme d'habitude, se contentant de grommeler qu'il n'était pas très impressionné par le commandant en chef.

Rolf a bifurqué sur le sujet de la politique autochtone. Nadine s'est crispée ; elle savait que la conversation pouvait prendre deux directions opposées. Soit Rolf décrirait les politiciens autochtones comme de parfaits exemples d'humanité (le bon sauvage), soit il les décrirait comme des bâtards ratoureux et corrompus (le sauvage tout court). Nadine exerçait son droit de vote lors des élections du Conseil de bande, mais elle ne s'était jamais intéressée au chef ni aux membres du Conseil. Ça lui suffisait de savoir, rien que par les rides qui apparaissaient sur leur visage, qu'ils avaient souvent affaire au gouvernement. Les fonctionnaires du gouvernement, ça vous donnait des rides spéciales. C'est la raison pour laquelle, personnellement, elle ne leur cherchait jamais noise. Elle l'aimait bien, son visage pas encore ridé.

Nadine a expliqué le système de gouvernance, en insistant brièvement sur le fait que c'était un avantage de pouvoir se rendre à pied jusqu'à la résidence de son chef pour lui dire en personne sa façon de penser, si les routes étaient pleines de nids-de-poule, par exemple. Rolf a hoché la tête.

— Alors vos structures politiques sont à l'échelle locale, et non nationale ?

Nadine a réfléchi à la question. Elle se souvenait d'avoir entendu parler de l'Indian Brotherhood, un groupe formé de vétérans, des gars avec des

coupes en brosse, qui marchaient le dos droit. Ils étaient revenus de la guerre et avaient refusé de se faire emmerder par qui que ce soit. Elle a mentionné qu'apparemment, ils échangeaient en personne avec les fédéraux.

— Comme si le fait de recevoir des balles les avait rendus imperméables à la bullshit du gouvernement, a-t-elle dit. Et c'est pas une mauvaise chose, j'imagine.

Rolf lui a posé des questions enthousiastes sur les membres de la Brotherhood, mais elle ne savait rien d'eux, à part qu'ils avaient fourni la majeure partie du budget pour la tournée. Ensuite, la conversation s'est épuisée, et ils se sont contentés d'échanger des sourires, en silence, dans le grand salon. Derrière eux, le tic-tac de l'horloge.

Nadine commençait à se douter que leur hôte aurait souhaité vivre une soirée pleine d'esprit et de verve, et, même s'il se montrait stoïque, ses yeux laissaient poindre sa déception. Lorsqu'il a regardé sa montre puis proposé de sortir dans une discothèque du coin, Nadine a sauté sur ses pieds, malgré sa fatigue, et a répondu qu'aller danser, c'était une excellente idée.

Elle avait fréquenté son lot de boîtes de nuit dans sa jeunesse. Sa cousine, la danseuse de pow-wow/femme de ménage/prostituée, l'avait souvent traînée avec elle dans ses soirées, en lui disant que c'était parfait pour répéter ses chorégraphies, alors que c'était plutôt une manière de rencontrer de nouveaux clients. Mais, une fois habituée à la musique assourdissante et aux souçons qui lui fonçaient dedans, Nadine s'était prise au jeu, appréciant le côté glamour des talons et des jolies robes. Elle avait remarqué que les jugements étaient moins fréquents dans les bars, que les mélanges ethniques étaient acceptés. Elle n'avait pas l'impression de détonner, comme une grosse toutoune de la réserve... Elle se sentait plutôt comme une belle fille. Quand elle avait fini par retourner vivre là-bas, elle avait accroché ses talons hauts et fait une croix sur ses mouvements de danse. Personne, sauf les crackpots, ne portait de talons hauts dans la réserve.

La discothèque était bondée du même type de fêtards qu'on aurait vu au Canada, mais en plus mince, en plus grand et en plus beau. Tout le monde avait l'air de sortir tout droit d'une pub de cigarette, sauf que personne ne fumait. Nadine a souri à un ou deux gars aux pommettes tellement saillantes qu'on aurait pu s'en servir pour couper de la vitre. Ils la regardaient en l'analysant. Elle s'est dit qu'ils tentaient de comprendre d'où elle venait. Après tout, elle sortait du lot avec ses cheveux noirs, sa peau mate et son t-shirt « Rez Wolverines », qui célébrait la saison parfaite qu'avait connue son équipe de balle molle l'été précédent.

Les femmes avaient les yeux fixés sur Lucas comme des chiens errants la face collée à la fenêtre à l'Action de grâce. Nadine a même vu une fille lui caresser le biceps. Elle a réprimé un accès de jalousie. Il ne lui appartenait pas. Pas encore.

Suivant Rolf, ils ont gravi un escalier, puis un autre, et sont finalement arrivés dans une sorte de zone privée.

— C'est la section des échangistes ? a blagué Nadine.

— Non, ça c'est l'étage au-dessus, a répliqué Rolf avant de les présenter aux quelques personnes déjà installées sur les sièges de velours.

On aurait dit qu'il les connaissait tous et il a pris le temps chaque fois d'expliquer qui étaient Lucas et Nadine. Elle aimait voir les yeux des gens s'illuminer quand ils entendaient son nom : « Redcloud ». Ouai, elle avait carrément l'air de venir d'un vieux western. Évidemment, ça ne valait pas grand-chose à côté de « Pretends Eagle ». Mais bon, ce n'était pas une compétition, n'est-ce pas ?

Rolf a commandé une tournée. Nadine a siroté ce qu'elle croyait être une vodka-jus d'orange, puis l'a reposée avec précaution. Elle a remarqué que Lucas n'avait pas touché à son verre. Rolf, lui, a quasiment calé le sien en fixant la piste de danse des yeux et en tapant du pied au rythme de la

musique. Reconnaisant les signes, Nadine lui a tapoté l'épaule, puis a pointé du doigt la piste de danse colorée (« colorée » dans le sens d'« illuminée de carrés de couleur », cela dit, parce que la foule était pas mal exclusivement blanche) :

— Allez, on va se faire bouger les fesses.

Elle l'a guidé jusqu'à la piste, bien déterminée à le libérer de son carcan et, qui sait, à se libérer elle-même du décalage horaire qu'elle ressentait encore.

Après quatre ou cinq chansons, elle a fini par se rendre compte que Rolf semblait plus attiré par un grand apollon à sa droite que par ses déhanchements. Elle connaissait bien les hommes gais, elle qui avait croisé son lot de personnes bispirituelles sur la route des pow-wow. Même si la bispiritualité était officiellement respectée dans la culture traditionnelle, elle en avait aussi vu plusieurs qui revenaient au campement en claudiquant, le nez cassé, avec un œil au beurre noir, juste parce que quelqu'un avait décidé que ce n'était pas acceptable, de vivre comme ça.

Sous le coup d'une impulsion, elle a tiré le grand gaillard vers eux. Rolf et lui ont échangé un sourire timide. Nadine était sur le point de se féliciter pour sa pensée avant-gardiste lorsqu'on l'a brusquement poussée par derrière. Puis est venu un autre coup, sur le côté, qui a bien failli l'envoyer mordre la poussière de la piste de danse. Elle s'est retournée pour faire face à ses agresseurs et a constaté qu'il s'agissait de deux armoires à glace, tête rasée, cherchant à provoquer Rolf et son nouvel ami. Ils lui rappelaient des gars qu'elle avait vus durant un défilé il y avait quelques années, en train de gueuler des « white power » à la ronde. Le défilé mettait en vedette un groupe de vétérans cris montés sur des chevaux et Nadine s'était demandé si ces hurluberlus qui criaient des insanités savaient ce que c'était de se retrouver en face d'une mitrailleuse chargée quand on vient à peine de finir le secondaire.

— C'est quoi votre ostie de problème ? s'est interposée Nadine en se plaçant entre les deux groupes d'hommes.

Elle se disait que son look original suffirait à les distraire. Au lieu de ça, ils se sont contentés de la pousser hors de leur chemin à nouveau, après quoi l'un des deux hommes a agrippé Rolf par le collet. Elle a attrapé son bras et a tiré fort, sans résultat. De toute évidence, les trous de cul suédois étaient encore plus forts que les pensées avant-gardistes. Elle s'en allait enlever une de ses bottes à talon pour assommer le gars quand Lucas s'est matérialisé à côté d'elle.

Rolf avait déjà encaissé au moins un coup au visage et la foule avait créé autour d'eux un large cercle, comme pour laisser plus d'espace aux voyous pour manœuvrer (sérieusement, avez-vous déjà vu une foule en train d'aider quelqu'un ?). Lucas a utilisé la piste vidée à son avantage en envoyant deux coups de pied rapides, le premier dans la face du skinhead et le second dans sa poitrine. L'autre gars s'est tourné vers Lucas et s'est précipité vers lui. Mauvaise décision. Lucas a pris son élan et l'a envoyé valser loin sur la piste, comme un taureau mécanique se débarrassant de son cavalier. La musique s'est arrêtée à cet instant précis : tout le monde, y compris le DJ, se demandait si le gars allait se relever. Il est resté là, immobile sur le sol, quelques secondes, avant de rouler sur lui-même pour s'asseoir. Aussitôt, les agents de sécurité ont fondu sur lui et son copain pour les jeter dehors.

Nadine a attiré l'attention de Lucas en pointant du menton l'enseigne au-dessus de la porte.

— T'as vu ça : UTFART, a-t-elle prononcé à l'anglaise en souriant. Comme chez nous : si tu pètes, tu sors.

Lucas a grommelé, peu sensible à son humour pour le moment.

Le DJ a pris son micro pour faire une annonce :

— OK, c'est le temps d'une nouvelle chanson, par un groupe qui va bientôt connaître son heure de gloire.

Nadine n'a pas saisi le nom du groupe, tout occupée qu'elle était à porter assistance à Rolf. Elle a entendu la mélodie entraînante et les mots « honey,

honey » qui remplissaient la salle, mais a gardé les yeux rivés sur Rolf, qui se tâtait le visage avec précaution.

— Je m’attendais pas à ça, a-t-elle fini par dire.

Rolf a secoué la tête d’un air triste.

— Ça prend de tout pour faire un monde.

Le rythme de la musique était contagieux ; les hanches de Nadine bougeaient toutes seules. Elle a tiré délicatement sur le bras de Rolf en lui désignant la piste de danse.

Il l’a regardée, inquiet.

— Pas de temps à perdre, a dit Nadine. On s’inquiétera de l’avenir quand on sera morts.

Ça a fait rire Rolf, qui a décidé de la suivre.

Nadine a cherché Lucas des yeux. Il observait la foule d’un air de gladiateur. Elle s’est approchée de lui et l’a attrapé lui aussi par le bras.

— Hé, Hercule, c’est le temps de danser.

Elle l’a entraîné derrière elle comme un poney ou un mâle extrêmement dangereux qui l’effrayait et la fascinait simultanément. Et en ce qui concernait le pourquoi du comment cet Indien-là se débrouillait aussi bien dans une bataille, elle a ravalé ses questions. Dans un monde idéal, on connaissait tout de nos compagnons de voyage, avant même de partir. Mais si ce n’était pas possible de tout savoir, mieux valait éviter de retourner trop de pierres, surtout quand on venait à peine de commencer le périple.

EDNA

À la fin du souper, Per a annoncé la tenue d’un cercle de danse. Automatiquement, la foule s’est dirigée vers la scène, mais Edna a vite

compris qu'il n'y aurait pas assez de place. Elle s'est dépêchée d'aller en informer Per, qui se tenait à côté de John.

— On peut pas faire ça ici, a-t-elle dit, à bout de souffle.

— J'étais en train de lui dire la même chose, a dit John.

Per a eu l'air déçu.

— Tout le monde en a envie. Plusieurs m'ont dit qu'ils avaient entendu parler des cercles de danse, mais qu'ils en avaient jamais vu.

Edna a regardé John. John a regardé Edna, en haussant les épaules. Enfin, elle a poussé un soupir exaspéré. Pourquoi toutes les idées devaient-elles venir des femmes ?

Elle a pointé du doigt le sommet de la colline, derrière le terrain.

— La montagne, là-bas. On va se réunir en haut.

— En principe, c'est une colline, a dit John.

— Peu importe ce que c'est. Allez, on va commencer à envoyer le monde par là.

Une trentaine de minutes plus tard, Edna était au sommet de la montagne. Qui en autobus, qui en camion, qui à pied, les festivaliers arrivaient par dizaines. Edna a regardé en contrebas et a vu une file de fourmis qui grimpait. Au sommet, c'était plat, un peu incliné vers l'ouest, mais sans danger : personne n'allait tomber d'ici. Elle a jeté un coup d'œil au milieu du terrain et a remarqué qu'on y avait déjà apporté deux tambours. John était là, lui aussi, muni de son tambour.

John a pris quelques minutes pour enseigner la pièce aux autres joueurs de tambour. Edna savait que c'était le genre de personne qu'une tornade à l'horizon n'aurait pas fait changer de vitesse. Mais ne sentait-il pas la pression sur ses épaules, celle des attentes fébriles de centaines d'auditeurs ? Quel homme étrange. Quel étrange, lambineux et stupide petit cowboy.

Il s'est finalement dirigé vers le bord de la falaise, où il a allumé une cigarette en marmonnant une prière. Puis il a laissé tomber son mégot, a marché vers le centre du cercle et, juste avant d'y arriver, a frappé son tambour. Le son s'est répercuté dans les airs. Il a ouvert la bouche et a commencé à chanter. Sans réfléchir, Edna a saisi les mains de celles qui se trouvaient à ses côtés, une femme dont la moitié du crâne était rasé et une autre qui s'était fait tatouer de fines lignes rouges bien droites entre la lèvre inférieure et le menton.

Le pied gauche d'Edna s'est mis à bouger au rythme de la musique, puis son pied droit. Les femmes autour d'elle ont imité le mouvement, qui s'est répandu dans la foule. Edna voyait la chaîne humaine s'étendre à plus d'une centaine de personnes, et d'autres encore se joignaient à eux. Elle a fait quelques pas vers l'arrière, pour élargir le cercle, qui a grandi et grandi, jusqu'à ce qu'Edna soit incapable d'en repérer les extrémités. Puis elle a remarqué que la chaîne encerclait le sommet de la montagne. Un regard en arrière : ses talons n'étaient qu'à quelques centimètres du bord de la falaise. Le vide était si près que son cœur a fait trois tours. Elle s'est alors rappelé qu'elle tenait la main de plus de cent personnes qui la retiendraient si elle venait à basculer.

De quoi est-ce que ça avait l'air, vu de l'espace ? s'est-elle demandé. Une multitude d'Indiens de partout dans le monde, main dans la main, au sommet d'une montagne. Est-ce que ça avait l'air du miracle qu'elle avait l'impression de vivre ?

Les danseurs se déplaçaient dans le sens des aiguilles d'une montre, comme Edna savait depuis toujours qu'ils devaient le faire, puis, lorsque tout le monde a été inclus dans la chaîne humaine, elle a avancé pour que la spirale se referme et se blottisse sur elle-même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace entre les corps.

Quand la musique s'est arrêtée, les mains se sont séparées et les applaudissements ont retenti (bien qu'Edna ne fût pas certaine que ce soit la réaction appropriée). Edna s'est massé les hanches, qui commençaient à

protester. Aussi lent soit-il, même le cercle de danse s'en prenait à ses articulations.

Quelques minutes plus tard, une autre chanson a commencé. Cette fois, c'est un autre tambour qui a pris la tête. Produit par la puissance de six mains, le rythme semblait sortir directement de la poitrine. Il rebondissait contre les parois rocheuses, si bien qu'il devenait impossible de rester immobile. Edna a cherché Desiree du regard. Elle se tenait entre deux beaux gaillards aux cheveux longs (sous la torture, Edna n'aurait pu identifier leur provenance). Lucas était là aussi, tout près de la jeune femme, en train de regarder par-dessus l'épaule de la personne devant lui, comme s'il espérait se rapprocher. Il était flanqué de deux trentenaires qui lui envoyaient de grands sourires charmeurs... et qui auraient dû avoir honte. Et John ? Edna l'a cherché un bon moment. Un célibataire comme lui, se disait-elle, devait être entouré de femmes disponibles. Mais non, il se tenait plutôt entre deux aînées à qui il apportait son aide. Près de l'une d'elles se trouvait aussi Per. Drôle comme ces deux-là n'étaient jamais bien loin l'un de l'autre.

Mais n'était-ce pas toujours comme ça que ça se passait, à la maison ? Les hommes que toutes les femmes désiraient semblaient toujours trop occupés à flâner avec leurs amis. La nature était ainsi faite. Heureusement, les hommes moins attirants savaient comment se rendre intéressants. Edna a soudain senti une douleur particulièrement aiguë lui traverser la hanche et elle a dû lâcher la main qu'elle tenait pour se masser en s'excusant du regard.

Elle a changé de position et a serré la main de quelqu'un d'autre. Celle-ci était minuscule. Elle a baissé les yeux et a aperçu un petit visage au sourire croche. De longues tresses, une peau luisante, le gamin n'avait pas plus de dix ans. Sa petite main bien au chaud dans la sienne, elle a senti un regain d'énergie pénétrer dans ses vieux os frigorifiés.

CHAPITRE 6

JOUR 7

EDNA

*L*a dernière journée complète de notre séjour à Kiruna a été consacrée à nos visites des autres peuples. Nous avons organisé une cérémonie de don de cadeaux lors de laquelle nous avons offert des couvertures et des barrettes que ma nièce et moi avons apportées. Nous avons expliqué que les dons de cadeaux avaient été interdits pendant des décennies dans notre pays parce que le gouvernement voulait éviter que les Indiens se rassemblent en grand nombre. Résultat : nos cérémonies avaient lieu quand même, mais en secret. J'ai vu plusieurs personnes hocher la tête en m'écoutant, parce que ce genre de choses s'est produit partout dans le monde. Dans le but d'effacer nos différences, le gouvernement a tenté de nous prendre ce qui nous rendait uniques en tant que peuples. Mais, à voir le nombre de rebelles qui participaient à nos cérémonies, on constatait qu'il était loin d'avoir réussi son coup !

Et maintenant, au tour de l'Allemagne, où nous nous rendons pour aller danser dans le cadre d'un festival. J'aurais voulu donner plus de détails sur ce futur événement, mais John, notre directeur de tournée, est trop occupé pour nous dire à quoi nous attendre.

JOHN

John a rempli son sac à dos (ça lui a pris à peu près dix secondes), a balayé rapidement la tente du regard, puis en est sorti. Il a regardé sa montre. Dix minutes avant le rendez-vous que Per et lui s'étaient fixé la veille. Une décision prise en vitesse, juste avant que Per ne quitte la tente. Tout bas, Per avait demandé : « Quelle heure ? », et John avait marmonné : « Dix heures ? », et Per avait acquiescé.

John pourrait dire qu'ils étaient tous deux très occupés : lui-même passait son temps à jouer du tambour et à montrer des pas de danse à tous ceux que ça intéressait. Sans parler des photos : il devait être en vedette sur une bonne trentaine. Son corps le faisait souffrir ; il avait sûrement trop dansé, car chacun de ses membres lui pesait. *Tu te fais vieux, John Greyeyes*, s'est-il admonesté pour la millième fois. Il n'était pas excité à l'idée de poursuivre leur périple dans un autre pays. Mais, au moins, le vol serait court.

Il s'est dirigé vers la tente voisine de la sienne et a donné un coup sur un des piquets. Un son creux, avant qu'il ne lance :

— Lucas, ramène ton cul ici.

Pas de réponse. John n'était pas surpris du tout. Le gamin aimait faire la grasse matinée, un autre trait qui n'avait pas la faveur de John. Si on n'était pas debout à sept heures du matin, aussi bien être mort, croyait John. Toute la maudite journée était gaspillée.

— Lucas ! a-t-il répété, sur le ton qu'il utilisait pour rassembler ses chevaux partis folâtrer dans les champs.

Toutes les têtes des environs se sont tournées vers lui, du feu dans les yeux. Mais, du côté de la tente, pas un mouvement.

John s'est accroupi et a jeté un coup d'œil à l'intérieur. Vide.

— Bon, bon, a-t-il fait en frappant le sol de son chapeau.

Il s'est dirigé vers la zone où on servait le déjeuner, un peu plus bas. Il y avait pas mal moins de monde sur le site aujourd'hui. Plusieurs festivaliers

étaient retournés à la maison après le cercle de danse, la veille, et d'autres étaient partis tôt ce matin. Il espérait que son unique danseur de style libre n'était pas embarqué dans la voiture de la mauvaise gang, décidé à chercher fortune ailleurs qu'en Allemagne, à tout autre endroit moins misérable. John non plus n'avait pas trop envie d'aller en Allemagne, mais, quand il avait une job à faire, il la faisait, bon Dieu de bon Dieu.

Envoyant son sac à dos sur son épaule, John a descendu la pente d'un pas rapide. Il a salué en passant quelques Navaho avec qui il avait déjeuné quelques jours plus tôt. Bizarre à quel point on pouvait rencontrer beaucoup de monde en si peu de temps et s'habituer à toutes ces voix et tous ces visages. Ces gars-là l'avaient même invité à venir leur rendre visite dans leur réserve pour essayer leurs montures, et c'était une offre que John prenait au sérieux.

Une femme sami l'a stoppé dans sa descente. Elle avait les épaules tombantes et le poids de l'âge créait une sorte de lassitude dans tout son corps. Elle était assise en face d'une tente qui ressemblait à un tipi, mais elle s'est levée à son approche. Elle a fouillé dans sa poche, puis lui a tendu un collier où pendait une dent de renne. John a sorti de la sienne une barrette perlée. Sa mère lui en avait offert plus d'une dizaine, en prévision de moments comme celui-ci. Bien sûr, dans l'esprit de sa mère, il les offrait à de potentielles fiancées, mais bon. *Ce plan-là n'avait pas vraiment marché comme prévu, disons*, s'est dit John.

Le visage de la femme s'est illuminé tandis qu'elle examinait les détails du perlage. Elle a glissé la barrette dans ses cheveux, ramenant sa frange grisonnante vers l'arrière.

John a aperçu la Volkswagen de Per, stationnée près de la zone des repas. Il a ouvert la portière et a laissé son sac à l'intérieur. Desiree et Edna n'étaient pas encore arrivées. Il a balayé du regard les tables aux alentours. Aucun signe de Lucas, ni de sa bouche d'imbécile proférant des insanités, ni de ses mains se faisant aller en tous sens pour illustrer les détails d'une histoire à dormir debout.

Il a fait un tour lui-même, pour examiner chaque campement, chaque feu, chaque dortoir. La vue était assez dégagée, maintenant que la plupart des tentes et des tipis avaient été démontés.

— Hé, Monsieur John, a fait Desiree, soudain juste à côté de lui. Vous avez l'air inquiet.

— Je trouve pas Lucas. Tu l'as vu ?

Ses yeux étaient cernés et le haut de son cou était orné d'une petite sucette.

— Quand je suis parti du cercle, il était encore là, en train de flirter avec des filles maories, je pense.

— Ta tante est où ?

Desiree a pointé le doigt vers la cuisine.

— Elle frotte le lavabo. Je vous jure, je pense qu'elle essaye de prouver que les Cris, c'est les Indiens les plus propres de l'univers. Elle a sûrement perdu une ou deux couches de peau avec tout ça. Et, je veux dire, tout le monde s'en fout, non ?

Si John n'avait pas été autant irrité par l'absence de Lucas, il aurait peut-être trouvé amusante la frustration mêlée d'embarras de Desiree.

— C'est important pour certaines femmes. Pour des femmes plus âgées.

— Je pense pas qu'il est ici, a dit Desiree. On l'aurait entendu, déjà. C'est pas comme s'il était subtil et silencieux.

— Non, en effet.

Mais où était-il passé, alors ? John n'avait pas vu Lucas s'intégrer à un groupe pour plus d'une journée, ni offrir son cœur à une fille en particulier (il avait plutôt tenté son coup avec chaque femme présente sur le site), ni montrer le moindre intérêt à discuter avec les aînés. (Ça, c'était une chose que John déplorait chez n'importe quel jeune. Lui avait passé la majeure

partie de sa vingtaine assis avec les anciens, autour de feux de camp, à apprendre de nouvelles choses chaque jour.)

Per s'est avancé tranquillement vers eux.

— Bonjour, John.

— Allô.

Per s'est penché vers Desiree :

— La rumeur court comme quoi plusieurs hommes ont éclaté en sanglots hier soir après qu'une princesse crie leur a brisé le cœur.

Desiree a émis un gloussement avant de lancer :

— Comment ça va, beau gosse ?

Per a regardé John avant de répondre :

— Je pense que j'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Tout le travail que vous avez accompli en réunissant les gens ici, et les coups de téléphone, et, euh, le reste..., a fait Desiree, qui n'avait de toute évidence jamais rien organisé de sa vie. Et là, vous allez vous ennuyer, non ?

Per lui a envoyé un clin d'œil :

— Certains vont me manquer plus que d'autres.

Le visage de Desiree a inventé une nouvelle teinte de rouge.

— Faut bien que le monde retourne à la maison, à un moment donné, a dit John d'un ton sec.

Per s'est tourné vers lui.

— J'ai pas besoin de te demander comment ça va, toi. Lucas, encore ?

— Le petit merdeux nous a encore posé un lapin.

— J'arrive avec les nouvelles du jour.

— Bonnes ou mauvaises ? a demandé Desiree avec enthousiasme.

Per a hésité brièvement.

— Pas... complètement mauvaises.

John a retiré son chapeau pour s'éventer.

— Pas bon, hein ? OK, vas-y, je suis prêt.

— J'ai entendu dire qu'il y a eu une partie de cartes, la nuit dernière, et que ça s'est pas super bien passé pour ton jeune homme.

— C'est pas mon jeune homme, a soupiré John. Il est où ?

— Je vais te conduire à lui, mais il faut que tu saches : il doit beaucoup d'argent aux Navaho.

Desiree a roulé les yeux.

— Quel épais.

Per s'est éclairci la gorge.

— Y a autre chose aussi dont j'ai entendu parler... Selon certains, ton jeune danseur serait un voleur.

John a fermé les yeux et poussé un soupir. Non seulement il devait retrouver cet idiot, mais il devait aussi lui foutre une raclée.

Desiree a poussé un sifflement d'admiration.

— Wow, parle-moi d'un petit Autochtone crissement pas sorti du bois, a-t-elle dit en regardant John. On parlera pas de ce bout-là à ma tante, OK ?

John a lancé un regard en direction de la tante en question, qui avait l'air d'expliquer à une autre femme la bonne façon de nettoyer une casserole.

Il n'avait aucune intention de mettre Edna au courant. Elle passerait le reste de la tournée à sermonner Lucas si elle apprenait ça. John n'était pas nécessairement contre l'idée, mais il ne tenait pas à endurer lui-même les sermons.

Il ne pouvait pas non plus virer son danseur, parce qu'il n'en avait que trois et, soyons honnête, Lucas était de loin le meilleur.

— Je sais qu'on est censés avoir fait de l'air, déjà, Per, et que t'es probablement plus occupé que jamais, mais... pourrais-tu me montrer où il se cache ?

La distance était grande jusqu'au camp des Navaho. Ils ont marché en silence. John sentait un sourire s'accrocher à ses lèvres, le genre de sourire qui apparaît quand on ne sait pas quoi faire de notre visage. Il a essayé de se distraire en pensant, notamment, aux sévices qu'il aimerait faire subir à Lucas, mais son esprit divaguait, partait dans une direction puis dans l'autre. Une seconde, John était concentré sur la luminosité du soleil ; la suivante, il ne sentait plus rien d'autre que le cuir de la veste de Per.

— Le paysage, ici, me rappelle la Saskatchewan, a-t-il dit pour rompre le silence. Je veux dire, c'est similaire, comme si la terre avait été rasée. Y a beaucoup de ça autour de la réserve. La réserve, elle, manque pas d'arbres, parce qu'on les a jamais brûlés pour faire des champs. On plantait autour.

L'écoutant parler sans cacher son ennui, Desiree n'a pas tardé à s'éloigner pour aller discuter avec une bande de jeunes.

Per, lui, ne s'ennuyait pas.

— Tu cultives la terre, là-bas, au Canada ?

— J'ai jamais été fort sur la machinerie, et on dirait que les agriculteurs passent leur vie à réparer leurs bébelles. J'aime les chevaux : ils sont simples, et leur moteur a pas besoin d'huile. Une fois qu'on les a, y sont prêts à partir. C'est moi qui m'occupe du bétail pour la réserve.

— Mais les animaux tombent malades, non ? Ils vieillissent. Ils ont besoin d'attention aussi.

— Ben, ouais, a admis John avec un petit rire, j'ai une petite réputation de mère poule. Rentrer mes poulains dans la maison quand il fait froid, soigner les mamelles infectées des juments, recoudre des morsures de coyote. On sait jamais ce qui nous attend. Je me souviens de cette fois-là : j'avais un cheval qui s'appelait Ebony... C'est pas moi qui l'avais appelée comme ça ! La propriétaire avant moi était une fillette de douze ans et, à cet âge-là, ça donne toujours des noms du genre.

— C'est clair.

— Mais Ebony, c'était un bon quarter-horse, rapide, mais douce sur le trot. J'avais un genre de fosse dans le champ où les chevaux pouvaient boire, quand je brisais la glace. Ce matin-là, j'ai dû me lever plus tard ou je sais pas trop parce que, quand je suis sorti de la maison, j'ai vu Ebony plantée en plein milieu de la surface gelée, en train de frapper la glace avec ses sabots. Vraiment pas conne, cette jument-là. Elle avait même réussi à faire un trou, mais là j'ai entendu un gros crac. Comme un coup de fusil. C'était la glace en dessous d'elle qui cédait... Quand j'ai entendu le craquement, je me suis mis à courir à toute vitesse, même si je comprenais pas trop ce qui se passait. Je l'ai entendue hennir au moment où ses pattes avant se sont enfoncées dans l'eau, puis pousser comme un hurlement, quand le reste de la glace a cassé.

— Les chevaux hurlent ? a demandé Per.

— Y a pas pire son au monde. J'ai couru aussi vite que j'ai pu, mais la fosse était vraiment profonde, et je voyais sa tête plonger puis remonter à la surface. Mais j'étais rendu proche, fait que j'ai attrapé ma hache et j'ai couru sur la glace. Sans réfléchir. C'est une de mes grandes qualités, ça, selon mon frère, a précisé John avec un rire sarcastique. J'ai couru jusqu'à elle et j'ai brisé la glace juste là, près de son sabot avant. La glace s'est fracassée ; ça a fait un trou plus gros que la table de ma salle à manger. C'est là que je suis tombé moi aussi. Mais, au moins, la jument avait plus de place pour bouger maintenant. Fait que j'ai continué à donner des coups de hache, du côté moins profond de la fosse, pour briser plus de glace. Mais

on était encore loin du compte. J'ai continué, et c'était pas évident parce que je devais me servir de mon autre bras pour nager, tout en évitant les sabots. Je frappais et je nageais, je frappais et je nageais, et là – merci mon Dieu, ou merci à n'importe qui qui veille sur nous –, mon pied a touché le fond. On a réussi à sortir à ce moment-là. J'ai examiné Ebony : elle était pas blessée, juste quelques égratignures sur les pattes. J'étais tellement épuisé que j'ai dû m'asseoir jusqu'à ce que mes bras arrêtent de trembler. Et, pendant ce temps-là, les chevaux me contournaient pour aller boire une bonne gorgée. Je me rappelle m'être dit que j'étais vraiment chanceux : les autres avaient pas tenté de rejoindre Ebony. Parce que, je te le dis, j'avais ma dose de sauvetage de cheval pour la journée.

— Bon, ben, ça me dérange pas tant de me faire comparer à un cheval, tout compte fait, a dit Per d'une voix douce. Sachant ce que tu peux faire pour les tiens.

— Bonne histoire, l'a interrompu Desiree, qui était revenue pour entendre la fin du récit de John.

— C'est la première fois que je t'entends parler aussi longtemps, a ajouté Per.

— On n'est pas tous des grands conteurs d'histoires, tsé, a répondu John.

Son temps de parole n'avait jamais été très élevé, lui qui avait grandi dans une maison où son frère avait toujours quelque chose à dire.

— Et, a repris Per, y en a qui peuvent pas s'empêcher de partager leur vie avec les autres.

— Et y en a qui préfèrent le calme et la tranquillité.

Per n'a rien ajouté. John a observé le chemin qui se poursuivait devant eux, un mélange de terre brune et noire, tout en se demandant ce que Per pouvait bien faire de ses journées quand il n'organisait pas de festival.

— Tu vois ? a fait Per en lâchant les mots comme s'il avait retenu son souffle. Je suis capable d'être silencieux.

Ça a fait rigoler Desiree.

— Tu sauves des chevaux, tu dances, et tu passes du temps avec ta mère... La vie est belle au Canada ?

C'est juste ma vie, avait envie de répondre John. *Je me lève, je vais travailler, je me couche. Rien de plus, rien de moins.* Mais ça, c'était seulement dans les dernières années. Durant sa jeunesse, il y avait eu les rodéos et la boisson et les bagarres et les parties de poker dans les boîtes de pick-up. Il y avait eu les nuits à la belle étoile, couché près de la remorque à chevaux. Il y avait eu les blessures et les convalescences et les visites chez le docteur, où sa mère le traînait pour avoir un deuxième avis, espérant chaque fois que celui-ci se résumerait à « fini les rodéos ». Il y avait eu les soupers en famille avec son frère, à observer ses nièces et neveux, qui passaient de poupons-la-crotte-aux-fesses à petits-culs-aux-palettes-écartées, pour finalement devenir de grands préados qui adoraient jouer à la lutte avec leur oncle. Et, toujours, ce sentiment diffus, sous-jacent, comme si des portes se refermaient.

— T'aimes les chevaux ? a-t-il fini par demander.

— Ils me dérangent pas.

— Bon ben tu t'en sortirais pas si mal, a dit John.

Il sentait quelque chose dans l'air, quelque chose qui lui soutirait sa lucidité petit à petit.

— J'aime les chevaux, moi, s'est interposée Desiree. Mon père en a une bonne gang.

Comme ils approchaient d'un petit regroupement de tentes, Per a ralenti le pas. Les gens s'affairaient à nettoyer, à ramasser leurs affaires.

— Ya'at'eeh shi'kis ! a lancé Per, et une jeune femme lui a aussitôt renvoyé la politesse.

Elle était presque aussi grande que John, avec de petits yeux noirs, comme ceux des Indiens du Nord.

John l'a saluée du chapeau et la jeune femme a hoché la tête.

— Sarah, a-t-elle dit.

— John, a-t-il répondu.

Per n'a pas perdu de temps :

— On est ici pour le Hunkpapa.

— Cheveux bruns, yeux verts, le genre qui a toujours l'air en train de manigancer quelque chose.

— Le voleur, a lâché Sarah. Il nous doit un bon montant.

John a avalé sa salive.

— Combien ?

— Six cents dollars. Américains.

— Gardez-le, a fait John en tournant les talons et en s'éloignant du camp.

Il n'a pas porté attention aux visages choqués de tous. S'ils savaient tout le mal qu'il s'était donné pour ce petit merdeux depuis le début de la tournée, ils comprendraient immédiatement sa réaction.

Per a joggé pour le rattraper.

— Intéressante technique de négociation.

John a poussé un grognement.

— Je comprends que ça peut être frustrant, mais il est jeune et c'est ton danseur.

— C'est pas mon danseur. Je l'aurais jamais choisi.

Per l'a tiré par la manche pour le retenir.

— T'as combien d'argent ?

John l'a fixé des yeux.

— Si c'est juste une question d'argent, je peux t'en avancer un peu. Ensuite, t'aurais juste... ben, *il* aurait juste... à me rembourser une fois que vous serez de retour au Canada.

John savait bien qui serait tenu d'envoyer ce remboursement.

— J'ai un budget de dépenses pour l'ensemble du groupe, pas pour les folies d'un épais qui peut pas s'empêcher de se mettre dans la merde toutes les deux secondes. Et qui est à l'évidence un joueur compulsif et un drogué. Sans parler du fait qu'on vient d'apprendre qu'il est un voleur aussi !

— Je sais que t'es en colère. Mais tu peux pas le laisser avec eux.

John n'était pas sûr de ça. Les proches de Lucas auraient probablement prié pour que quelqu'un s'occupe de lui pour quelques années.

Per s'est penché vers John :

— Je pense pas qu'ils le tueraient, mais c'est clair qu'ils ont de l'imagination.

John s'est autorisé un sourire ; ça sonnait bien à ses oreilles. Il a levé les yeux au ciel. Toujours aussi ensoleillé, bon Dieu. Il a grogné à nouveau.

— J'ai une contre-offre.

Au cours d'un de ses rares voyages, John s'était rendu dans le Nord pour aller rendre visite aux Dene. La plupart des Cris n'aimaient pas beaucoup les Dene, disaient que c'étaient des vrais crinqués. Mais John s'était rendu compte que c'étaient des Indiens comme les autres, peut-être un peu plus obsédés par la chasse et la pêche que les nations du Sud, ce qui pouvait s'expliquer par leur proximité avec les bois, parmi les plus riches que John avait jamais vus. Autre différence : ils trippaient vraiment sur les jeux de mains. John s'est donc dit que, comme les Dene et les Navaho étaient de lointains cousins, ceux-ci ne refuseraient pas une petite joute digne de leurs

ancêtres. Du moins, c'est le raisonnement qu'il a tenté de vendre à Sarah. Cette dernière a plissé les yeux, sceptique, mais, lorsqu'il lui a montré quelques billets de cent (les seuls billets américains qu'il avait sur lui), elle a acquiescé d'un hochement de tête sec.

John a fait le tour des règlements :

— OK, donc on va se placer en deux lignes ici, et on a quatre joueurs dans chaque équipe.

Sarah a pointé du doigt deux gars qui sont venus la rejoindre.

John a regardé Per.

— Je vais avoir besoin de toi.

Per s'est placé à côté de lui.

— Et ensuite on va prendre Desiree, a dit John en la désignant de la main, et elle a souri avant de s'installer de l'autre côté de Per.

John a cherché Lucas du regard. Il était assis près du feu, la tête entre les genoux. Une femme imposante se tenait debout à côté de lui.

— Et..., a soupiré John. Ce gars-là.

Quand il l'a pointé du doigt, les yeux de Lucas se sont illuminés comme ceux d'un chiot.

Sarah a sourcillé, avant de crier quelque chose en direction de la garde, qui a guidé Lucas jusqu'à la ligne du jeu.

Lucas souriait en s'avançant vers John.

— Je savais que vous viendriez me chercher ! a-t-il fait en le serrant dans ses bras.

John l'a repoussé.

— Dans quelle merde tu t'es mis encore ?

— C'est rien. Je chillais, relax, j'avais du fun... Je pense qu'y a un peu de racisme dans tout ça.

Ce petit con n'allait jamais assumer la responsabilité de quoi que ce soit.

— Place-toi dans la ligne. Grouille.

Lucas a envoyé un beau sourire à Per, qui l'a pris dans ses bras.

Sarah s'est placée face à John. À ses côtés, la femme imposante qui gardait Lucas quelques secondes auparavant et un jeune élancé qui avait la silhouette tendue d'un boxeur.

— Les équipes sont complètes. Qui s'occupe de compter les points ?

— Moi.

Tous les regards se sont dirigés vers Edna. D'où est-ce qu'elle venait, celle-là ?

Edna respirait fort, comme si elle était à bout de souffle, alors John s'est dit qu'elle les avait sans doute rejoints à la course. Desiree lui a tapoté l'épaule affectueusement.

— Wow, t'es vraiment efficace, ma tante.

— Oh, oui, c'est ça, c'est ça, a fait Edna en repoussant la main de sa nièce. Je te connais, toi.

— Pas juste, a dit Sarah. Elle est avec vous.

— Mais elle est aussi impartiale qu'une bonne sœur. Vous le savez bien, a expliqué Desiree. Elle refuse même de jouer aux cartes, à la maison.

Sarah a scruté les alentours. Il n'y avait presque plus personne, les campements se vidaient. Elle a jeté un coup d'œil à Per, puis à John. John a cru apercevoir le début d'un sourire.

— OK, c'est bon. On commence.

Sarah et son équipe connaissaient les règles de base. John a expliqué comment jouer à son équipe. Per et Desiree ont vite compris comment ça marchait.

Lucas a eu plus de misère.

— Je prends la roche et je la cache dans ma main et ils doivent deviner quelle main. Mais je peux pas la lancer à terre ni la mettre dans ma bouche ?

— T'as quel âge, cinq ans ? a demandé Desiree. Qui met une roche dans sa bouche ?

John s'est interposé :

— Non. Faut que tu la gardes dans une de tes mains. Le but, c'est de bouger vite et de distraire ton adversaire. La première équipe à avoir six points gagne.

— Vous êtes sûr qu'on serait pas mieux de juste leur casser la gueule ? Vous êtes en forme, vous pourriez vous charger des deux gars ou de la grosse bonne femme.

John l'a dévisagé.

— On va pas se battre pour toi. C'est comme ça qu'on va régler la question.

— Et si on perd ? a demandé Per.

John a secoué la tête.

— Chaque chose en son temps.

Les deux équipes se sont alignées l'une en face de l'autre, en position accroupie. Sarah devant John, Per devant le jeune Navaho bien musclé et Lucas devant sa Navaho favorite. Desiree, elle, affronterait un bel homme d'âge moyen.

Quelqu'un s'est installé près d'eux et s'est mis à jouer du tambour. Le rythme était contagieux. Choisi pour jouer le premier, John s'est rappelé quelques stratégies apprises chez les Dene. Il bougeait les mains rapidement d'avant en arrière, tout en grimaçant et en imitant les sageries d'un des aînés dene qu'il avait vus faire à l'époque. Sarah le regardait comme s'il était le roi des imbéciles. Elle a pointé du doigt sa main droite. Il a ouvert la main gauche pour révéler la roche bien lisse.

Edna a lancé un bout de bois au milieu des joueurs. Premier point.

Plus que cinq et c'est dans la poche.

Contrairement au reste de son corps, Per avait de grandes mains. Des mitaines, comme l'aurait dit la mère de John. La roche avait l'air d'un caillou dans sa paume. Il a fixé l'équipe adverse d'un air imperturbable, le regard froid et distant. John a dû réprimer un rire en voyant Per essayer si fort de garder ce visage neutre tout en bougeant les mains. Son opposant a vu clair dans son jeu et a désigné la main droite. Per a révélé la roche. Point pour les Navaho.

Desiree semblait en confiance, mais ses mains tremblaient. Tentant de jongler avec la roche, elle l'a échappée. Elle l'a ramassée aussitôt en offrant un regard contrit à l'homme qui lui faisait face, qui l'encourageait d'un sourire.

Téteux, s'est dit John.

Elle bougeait la roche en haut, en bas, ici et là, prenait de la vitesse, à un point tel que ses mains devenaient floues. Puis elle les a brièvement placées derrière son dos et les a ramenées en avant avec un sourire fier.

Point pour Desiree.

Lorsque le public (oui, il y avait maintenant un public) s'est tourné vers Lucas, il était prêt. Il a bondi sur ses genoux, en symbiose avec le rythme de la musique. Ses mains remuaient comme des serpents. La grosse femme navaho a tenté le coup ; elle s'est trompée. Un autre point pour eux.

C'était au tour des Navaho. Sarah a perdu et ça l'a fait sacrer. Mais le reste de son équipe a remporté la manche.

John a calculé rapidement dans sa tête. Quatre à quatre. Il a senti une perle de sueur lui parcourir le front.

— Tugay, a-t-il dit à voix basse.

Per a acquiescé de la tête.

— Bien d'accord.

John a fait passer la roche d'une main à l'autre en fixant la Navaho des yeux. Sarah a soutenu son regard, sans même jeter un coup d'œil à la roche. Elle a pointé la main gauche du doigt. La roche était dans l'autre.

Cette fois-ci, Per a décidé de se donner en spectacle. Sa tentative de bluff ratée, il s'est mis en mode grimace et mouvements rapides comme l'éclair. Comme l'aurait dit la mère de John : « Tout ça pour ça. » Le jeune boxeur en face a vite fait de deviner où était la roche.

— Point de match ! a annoncé Lucas avec l'assurance de la jeunesse (et la stupidité, s'est dit John : ne jamais sous-estimer l'assurance qui va avec la stupidité).

Desiree a levé la main.

— Je peux changer de position ? J'ai le soleil dans les yeux.

John se disait que le soleil ici était tout le temps dans les yeux de tout le monde, mais ce n'était pas à lui que Desiree s'était adressée. Elle avait plutôt parlé au sourire conciliant de son adversaire. Il a hoché la tête et ils ont inversé leur position. Sarah a eu l'air sur le point de rouspéter, mais elle n'en a rien fait. Elle devait être en train d'analyser l'angle d'attaque de Desiree, s'est dit John, qui, lui, avait compris que le seul angle que la jeune femme cherchait à exploiter, c'était celui de son décolleté. Elle s'est placée sur les genoux et s'est mise à se balancer. Elle a fait passer la roche d'un côté, puis de l'autre, quelques fois, avant de sourire à son adversaire. L'homme lui a renvoyé son sourire, ce qui lui a valu un bon coup de coude de la part de sa voisine de jeu. *Concentre-toi.*

Lucas a lancé des encouragements bruyants.

— Ferme-la, lui a crié John en ajoutant un « atimachisk » pour l'effet.

Lucas a répliqué par une grimace.

— Arrête ça, espèce de petit bâtard !

Lucas a fait une plus grosse grimace encore. John a fait un mouvement vers lui, mais a bousculé Per au passage, qui s'est ramassé dans les bras du jeune Hunkpapa.

— Hé, faites attention, vieux schnock, a riposté celui-ci. Je vais vous botter le cul jusqu'au dix-neuvième siècle.

John s'est redressé un peu. Lucas a bondi sur ses pieds. (Avant même que John n'ait le temps de déplier complètement les genoux. Bon Dieu, les jeunes...) Per a tendu les bras pour les garder séparés.

— Messieurs, a-t-il dit. C'est pas bon, ça.

— J'en ai plein mon casque de lui, a dit John. C'est juste un menteur, un bon à rien, un petit voleur d'enfant de chienne.

— Et vous, vous êtes juste une vieille kukum aigrie.

John a réussi à contourner Per et à saisir Lucas au collet. Ce dernier a eu l'air étonné de s'être fait avoir aussi facilement, puis il a éclaté de rire.

— Ouin, vous êtes pas si lent que ça, pour un vieux, hein ?

Desiree a tapé le bras de John.

— Allez, c'est pas cool.

John a relâché sa prise.

Il s'est rassis par terre. Son cœur battait la chamade.

— On peut finir la partie, maintenant ? a fait Desiree, qui n'était pas du tout impressionnée par cette démonstration de virilité.

— Ouais, ça suffit, les enfants, a dit Edna. On y va.

Desiree a lancé sa roche d'une paume à l'autre. Sarah a grogné quelques mots en navaho à son coéquipier. John ne comprenait pas le navaho, mais il était pas mal sûr que ça tournait autour de « regarde avec tes yeux, pas avec tes parties ».

Desiree s'est mise à bondir et à danser, comme Lucas auparavant. Le pauvre homme a perdu le fil. Il a désigné sa main droite.

Desiree a pris un air désapprobateur, les sourcils froncés.

John avait la bouche sèche.

Puis elle a ouvert la main gauche. Point pour elle.

John s'est permis un sourire.

Plus tard, sur le chemin vers l'aéroport, dans la fourgonnette, Lucas a vanté sa propre performance, incluant la prise de bec avec John.

— On avait planifié tout ça, genre, bien avant, a dit Lucas. On savait ce qu'on faisait.

Sur le siège avant, à côté de Per, John a rétorqué :

— Je faisais pas semblant.

— Mais oui, vous faisiez semblant, a fait Lucas en lui tapant l'épaule, complice. Elle est bonne, celle-là.

JOUR 8

EDNA

Avant de partir, nous avons mangé avec les Sami. Tout le monde nous posait des questions sur le Canada et le sort qui était réservé aux Indiens de là-bas. J'ai fait de mon mieux pour expliquer les faits, mais nous avons tellement de nations différentes dans ce pays que je crois les avoir mélangés plus qu'autre chose.

Les Sami nous ont décrit la manière dont eux étaient traités dans leur pays, et c'était difficile à entendre. Comme pour nous, au Canada, il y a beaucoup de Sami en prison et les conditions de vie sont difficiles. Ils n'ont

pas beaucoup d'argent et la plupart d'entre eux n'ont pas un bon travail. C'est triste de penser que la situation est similaire partout.

Nous avons également disputé une partie de jeu de mains avec les Navaho. Ils ont été bons joueurs après leur défaite. Et j'ai encore échangé quelques châles. Le temps est peut-être venu pour moi de laisser repousser mes cheveux. J'ai vu bien des femmes de mon âge aux cheveux longs, ici ; ça n'avait pas l'air fou.

Après une matinée haute en divertissement, je n'avais pas vraiment envie de sauter dans un avion, mais une sieste n'aurait pas été de refus. Nous avons eu notre lot de marche, de danse, de sommeil sur de mauvais matelas.

Lorsque nous nous sommes garés à l'aéroport, j'ai eu l'impression de me retrouver dans une de ces oasis qu'on voit dans les films de désert. Mais nous avons vite constaté que notre Seigneur n'en avait pas terminé avec nous. Nous avons raté notre vol.

CHAPITRE 7

JOHN

Per les a conduits jusqu'à Stockholm, où ils devaient absolument attraper le traversier vers le continent, traversier qui ne passait qu'une fois par jour. La fourgonnette a filé sur les routes, dépassant à toute vitesse des fondrières, de grandes étendues d'eau, des troupeaux de rennes. Une fois arrivés, ils ont sorti leurs valises pendant que Per courait acheter les billets. Il les a ensuite attendus à l'entrée du bateau pour leur tendre leur billet un à un. John sentait la pression des mots qui s'accumulaient en lui et, en s'approchant de Per, il a tenté mentalement de les aligner en une phrase cohérente : « Au revoir, merci, fais attention à toi... », mais, une fois à ses côtés, il n'a pu faire mieux qu'une petite tape sur le bras.

Laissant Per sur le quai, John a suivi les autres sur le bateau. Il est allé se planter au milieu du pont, loin des rambardes, comme s'il craignait qu'une vague ne l'emporte par-dessus bord. Desiree et Edna ont salué Per de la main. John, lui, ne le lâchait pas des yeux. *Tant que je le vois encore*, se disait-il. Il a suivi sa silhouette des yeux jusqu'à ce que les berges de l'île aient disparu.

John était encore en mesure de visualiser les formes de Per, d'entendre sa voix, musicale, forte, douce, une voix qui représentait tout ce qu'il avait besoin d'entendre. Il arrivait même à se rappeler son odeur...

John s'est forcé à penser à sa chorégraphie de la danse des herbes. Il s'est forcé à se remémorer comment se cacher dans les hautes herbes, le corps tremblant, frissonnant, jusqu'au moment de se lever pour attaquer,

avant de se cacher à nouveau. La danse de la furtivité, comme certains l'appelaient.

John a jeté un coup d'œil à ses camarades, cherchant à évaluer le niveau de confort de chacun. Bien qu'il ait échoué dans son rôle de leader (un verdict qui serait fort probablement approuvé par Edna), il se sentait toujours responsable de leur bien-être. Son danseur masculin s'était endormi, malgré ses écarts de conduite. À chaque étape du voyage, Lucas semblait dormir encore mieux. Edna lui avait dit sa façon de penser, l'accusant sans équivoque de ruiner la tournée et, par extension, leur vie et le prévenant haut et clair : notre Seigneur lui ferait payer cher sa vilenie. La remontrance ne s'était pas terminée là, mais John avait dû s'éloigner pour s'assurer que tout était bien empaqueté et n'avait donc pas eu le loisir d'entendre le reste. Lucas avait gardé la tête baissée durant l'entièreté du sermon. John s'était rendu compte juste après que tout ça avait lieu exactement au moment où il fallait transporter les valises les plus lourdes et il s'était promis d'exiger qu'Edna laisse Lucas faire sa part d'efforts la prochaine fois, avant de se mettre à l'engueuler.

Lorsque John est revenu s'asseoir, il a constaté qu'Edna s'était assoupie au milieu de leur banc, très près de Lucas. Aussi près que deux personnes pouvaient l'être sans se toucher.

Par moments, elle poussait un gémissement. Son arthrite la travaillait et John se sentait vraiment coupable. Il s'est penché pour atteindre sa couverture et la rentrer entre ses cuisses osseuses et le siège du banc où elle s'était endormie. John avait ses propres petits bobos ici et là, gracieuseté de quelques chevaux sauvages de l'époque de ses rodéos, mais rien qui ne se résorbait pas avec deux ou trois aspirines.

Le problème, c'est que leur voyage était loin d'être terminé. Le long trajet en bateau qui venait de s'y ajouter ne serait facile pour personne.

Leur itinéraire était toujours au fond de sa poche, mais il était barré de tellement de traits rouges que seul un briseur de codes de la Deuxième Guerre mondiale aurait pu le déchiffrer.

NADINE

—T’es quand même robuste, comme gars, a dit Nadine en envoyant une bîne sur le bras de Lucas tandis qu’ils attendaient dans l’allée pour descendre de l’avion. Je veux dire, t’as maîtrisé ce gars-là en un rien de temps en forçant à peine. T’es un genre d’Hercule version indienne.

Nadine n’arrivait pas à s’empêcher de la ramener encore et encore, rejouant la scène à qui voulait bien l’entendre. Ça l’avait émoustillée, Nadine, de voir Lucas se servir de ses muscles pour étamper quelqu’un. Ça l’avait touchée, aussi, de le voir prendre la défense d’un autre (ça faisait longtemps qu’elle n’avait pas été témoin d’un geste du genre). À la maison, on aurait dit que les gens s’étaient fait écraser à un point tel que personne n’avait envie de se relever.

— N’importe qui aurait fait pareil, a dit Lucas.

— Ben oui, c’est ça, s’est moquée Nadine. Une salle complète remplie de monde et t’es le seul qui a réagi.

Elle a glissé une main dans sa sacoche pour en sortir un paquet de gomme. Le vol avait été dur pour ses oreilles.

— *Papa was a rolling stone*, a-t-elle chanté, la dernière pièce qui avait joué avant leur départ de la discothèque.

— T’es pas mal de bonne humeur, a fait observer Lucas.

— C’est aujourd’hui qu’on les rejoint.

Les yeux de Lucas se sont rétrécis.

— Ça y est. T’es prêt ? a continué Nadine.

— Je suis plus que prêt, a fait Lucas en se frottant la mâchoire. Je vais enfin pouvoir offrir à cette petite merde un cadeau d’adieu.

Encore un peu étourdie, Nadine lui a envoyé une deuxième bîne sur le bras.

— Leur vol est censé arriver dans quelques minutes. On a juste à se poster à la porte de débarquement et en un rien de temps tu vas reprendre ton nom et ta vie d'avant.

— Combien de temps, d'après toi ?

Nadine a jeté un coup d'œil à la montre sur le poignet de quelqu'un d'autre.

— Moins d'une heure.

Elle avait envie de se frotter les mains tant elle était euphorique. Mais qu'est-ce qui la rendait si heureuse, au juste ? Est-ce que c'était la perspective de reprendre le contrôle de la tournée ? Le fait d'aider Lucas à retrouver ses affaires ? Ou l'idée de revoir John ? Elle a sauté à pieds joints sur son image mentale favorite, celle du couple déambulant dans les rues pavées... Sauf que ce n'était peut-être pas la main de John dans la sienne.

Lucas. John. Lucas. Ça lui plaisait de penser qu'ils n'auraient plus à courir pour quelque temps. Elle aurait un peu de répit pour réfléchir aux sentiments qu'elle ressentait envers Lucas. Et s'ils s'avéraient authentiques (authentiques dans le genre « Richard Burton et Liz Taylor »), elle devrait aussi découvrir comment lui se sentait. Elle l'a observé du coin de l'œil... Il se déplaçait dans la foule d'un air stoïque. Il n'était pas facile à déchiffrer. Il lui faudrait sûrement faire quelques cochonneries avec lui pour avoir l'heure juste. Ensuite il lui faudrait s'assurer que c'était faisable, de déménager toutes ses affaires aux États-Unis, en prenant en considération ce que ça impliquait de paperasse. *Faire des recherches sur le traité de Jay*, a-t-elle ajouté à sa liste mentale. Nadine a jeté un dernier coup d'œil à sa silhouette parfaite et a envoyé une prière discrète aux dieux de la luxure, de l'attirance et de l'amour. *S'il vous plaît, faites que ça soit le bon.*

Ils ont dîné en vitesse avant d'accourir à la porte de débarquement du vol en provenance de Stockholm. Un sourire déformait le visage de Nadine, qui regardait chaque passager passer devant elle. John serait surpris de la

voir là, toute souriante, non ? Il avait cru pouvoir se débarrasser d'elle, mais on ne se débarrassait pas de Nadine comme ça. Elle a murmuré :

— Je suis une mouche à marde.

— Quoi ? a demandé Lucas.

— Rien, a-t-elle répondu. Je pensais tout haut.

Les passagers défilaient devant eux, surtout des blondes, et Nadine s'est mise en quête de la tignasse noire qui ne tarderait pas à surgir. Le flot de la foule s'est tranquillement tari, jusqu'à ce que les deux dernières agentes de bord apparaissent. Nadine s'est approchée de la porte.

— Y a plus personne de ce vol ?

Une des agentes a fait non de la tête.

— Qu'est-ce qui est arrivé aux Indiens ? s'est enquis Nadine.

— Euh, ils ont été décimés par la variole ? a répondu l'agente.

— Y avait un groupe d'Indiens sur le vol, ou, en tout cas, ils devaient être sur ce vol... Vous les avez vus ?

Les yeux de l'agente de bord se sont dirigés vers l'endroit où se tenait Lucas et elle a levé le bras lentement en le pointant du doigt.

— Non, lui, il est avec moi, a répondu Nadine.

JOHN

La traversée s'est déroulée en douceur, sauf un moment où John s'est fait réveiller par quelques mouvements plus intenses. Il a regardé autour de lui pour s'assurer que son monde était en sécurité. Accoudée à la rambarde, Desiree souriait en regardant les vagues. Edna s'était rassise, les mains sur le ventre. Lucas dormait toujours, recroquevillé sur le plancher.

John avait entendu parler d'une île, au Canada, où de petits poneys à poil long vivaient en liberté. Il a imaginé Lucas en train de courir avec eux.

Il est allé rejoindre Edna sur son banc. Au loin, on apercevait les lumières clignotantes d'une ville, sur la rive.

— Lâchez pas. On est presque arrivés.

— C'est presque fini, a fait Edna.

— Ça s'est pas si mal passé.

Edna a renâclé.

— Faut juste garder le cap pendant quelques jours encore, l'a encouragée John. Et le prochain rendez-vous, y a rien là. Un gros festival de musique, je crois, et pas de tentes à l'extérieur...

— Dieu merci, a soupiré Edna.

— Et y aura moins de spectacles. On va avoir plus de temps pour se reposer et... euh... penser.

Penser semblait soudain à John la pire chose à faire, alors il s'est levé et s'est fait un devoir de préparer leurs affaires.

CHAPITRE 8

JOUR 9 Hambourg, Allemagne

EDNA

Nous sommes arrivés à Hambourg à l'aube. Comme -L y c'est une ville portuaire, nous avons eu droit à la vue des marins vomissant sur les quais, après une nuit passée à boire et à commettre je ne sais quels autres péchés. Cela dit, la lumière qui se réfléchissait sur l'eau était très jolie ; tout le monde devrait voir ça un jour. En raison de notre retard, notre hôte n'était pas présent pour nous accueillir. À la place, il nous a envoyé son chauffeur. Ce dernier nous a expliqué que le maire s'était rendu à l'aéroport à l'heure officielle de notre arrivée, en compagnie de plusieurs autres dignitaires. Sans parler du défilé qui avait été prévu en notre honneur. Vous n'imaginez pas la honte que j'ai ressentie. Tout le monde doit nous prendre pour des Indiens vraiment mal élevés.

Il paraît que notre hôte n'était pas très content, mais qu'il comprenait les imprévus qui peuvent se produire lorsque des gens aux personnalités divergentes voyagent ensemble. Surtout lorsque certaines personnes ne sont pas réputées pour leur sens des responsabilités et rendent la tâche difficile pour tout le monde, par pur égoïsme. Quelques claques sur les fesses ne leur auraient pas fait de tort.

Le chauffeur doit nous conduire à l'endroit où nous resterons pendant notre séjour. Quelqu'un a mentionné quelque chose à propos d'un château,

mais je suis certaine qu'il y avait là une forme d'exagération. Personne ne vit vraiment dans des châteaux, de nos jours.

NADINE

— Un château, hein ? Je me demande bien s'il y a des douves, réfléchissait Nadine à voix haute.

Elle était assise sur la banquette arrière d'une petite voiture conduite par Andre, le chauffeur désigné du châtelain. Il les avait repérés à l'aéroport et leur avait fait comprendre qu'il était à l'emploi de leur hôte.

Lucas s'était installé à l'avant, du côté passager.

— Je pense pas que ça existe encore, ces affaires-là... Même pas sûr que ça a déjà existé.

— Ça existait, a répondu Andre. Dans les années 1050. Un peu avant mon temps.

— Y avait pas un Allemand célèbre qui vivait dans son château et qui buvait du sang humain ? a demandé Nadine.

— Roumain, a fait le chauffeur d'une voix dédaigneuse.

— Y avait aussi une famille de la royauté allemande qui s'était tellement reproduite entre parents que les enfants pouvaient même plus mâcher du solide.

— Des mangeurs de soupe, tiens, a souri Nadine, qui savourait les anecdotes historiques de Lucas.

— Les riches ont tendance à faire des conneries, a dit Andre.

— Mais pas votre patron ?

— Il n'est pas riche.

— Mais il vit dans un château ?

— Un château, ça coûte cher.

Le chauffeur a haussé les épaules.

— C'est pour ça que je préfère les petites maisons, a dit Nadine.

— Sauf quand t'étais une voleuse.

Les yeux du chauffeur se sont posés sur Nadine dans le rétroviseur.

— Quand j'étais très jeune. Y a vraiment longtemps, s'est défendue Nadine en envoyant une petite taloche sur la nuque de Lucas. Donne pas à notre bon monsieur des raisons de s'inquiéter.

La route a changé d'aspect ; ils gravissaient maintenant une pente abrupte.

— C'est quoi tout ça, alors ? Cette route-là commence à avoir l'air un peu abandonnée à elle-même ; elle aimerait peut-être ça, un accotement, a fait observer Nadine, qui contemplait le vide en contrebas.

— Nous sommes presque arrivés au château.

— Bon Dieu de bon Dieu, a fait Nadine en se permettant une autre bise sur le bras de Lucas. Comme je t'avais dit : reste pas loin de moi, de grandes choses s'en viennent.

— Je t'ai jamais entendu dire ça, mais bon..., a répliqué Lucas.

Nadine s'est calée dans la banquette pour prendre le pouls de sa « relation » avec Lucas. Jusqu'à présent, elle avait réussi à passer des effleurements sur l'avant-bras aux bises affectueuses. La prochaine étape, c'était d'arriver à se frayer un chemin jusqu'à ses douces lèvres.

Elle a bondi vers l'avant encore une fois.

— T'as besoin de Lypsyl ?

— Du Lypsyl ? s'est étonné Lucas en la regardant par-dessus son épaule.

Nadine en appliquait justement une bonne couche sur ses propres lèvres. Un beau rose lustré. Il a fait non de la tête.

— Si vous m’en offrez aussi, Mademoiselle, mes lèvres sont très sèches, a dit Andre.

Nadine lui a passé le bâtonnet de baume, tout en sacrant après elle-même dans sa tête. Pourquoi n’avait-elle pas appris plus tôt dans la vie à séduire les hommes ?

EDNA

C’était un véritable château. Un château qui semblait sortir tout droit de la montagne et descendre en cascade sur le flanc de la falaise. C’était une des choses les plus impressionnantes qu’Edna avait jamais vues (elle n’avait pas encore vu le Vatican, alors elle avait le droit de dire ça). Tout le monde était bouche bée à la vue de l’immense construction qui se dessinait au sommet de l’escarpement que leur minibus gravissait.

— Doux Jésus, jamais j’aurais pensé voir le jour où quatre Indiens allaient passer la nuit dans un endroit aussi luxueux, s’est exclamée Edna.

— J’espère qu’il est hanté, a dit Desiree. Genre hanté par une jeune vierge qui a pas pu épouser l’homme qu’elle aimait, fait qu’elle s’est garrochée par une fenêtre. Ces murs-là sont vraiment hauts.

— Sois pas morbide, a murmuré Edna, mais sans aucune autorité dans la voix.

Elle ne voulait pas décourager Desiree de s’exprimer. Ça faisait quelques heures que cette dernière gardait le silence et Edna craignait qu’elle s’ennuie de la maison. Elle a proposé :

— C’est peut-être un fantôme qui adore son chez-soi et qui aime s’assurer que tout le monde s’y sent bien.

Ça a fait rire Desiree.

— Y a un bon film d’horreur là-dedans : le fantôme qui vous veut du bien.

— J’ai vu un fantôme une fois, a dit Lucas. Il lui manquait un bras.

— Vous le lui aviez volé ? a demandé Edna.

Un coup bas, mais elle en voulait encore à ce petit chenapan.

Lucas lui a renvoyé un regard piteux.

Le château avait effectivement l’air du genre d’endroit où vivent les fantômes et Edna n’avait aucun problème avec ça. Il y avait en masse de place pour les vivants comme pour les morts.

— Comment ils font pour éviter les voleurs ? s’est demandé Desiree à voix haute. Je veux dire, y a tellement de recoins et de passages, n’importe qui pourrait se faufiler à l’intérieur.

Lucas a approuvé de la tête.

— Moi, je serais capable d’entrer. Je te gage qu’on pourrait même faire passer une famille au complet. On vivrait dans une partie du château, en secret, loyer gratos. Probablement que personne s’en rendrait compte avant des semaines.

Edna refusait d’écouter leurs niaiseries. Elle est intervenue :

— J’ai entendu dire que le château avait plus de cinq cents ans. Un des marins sur les quais, en ville, a mentionné ça pendant qu’on attendait notre transport. Celui qui vomissait. Vous vous en souvenez, John ?

John a haussé les épaules.

— Plus de cinq cents ans. C’est plus vieux que le Canada, ça ! a insisté Edna.

— Cool, a murmuré Desiree, que la leçon d’histoire laissait plutôt indifférente.

Edna a tendu le cou pour distinguer le plus de détails possible du château. Certaines parois étaient envahies par le lierre, qui devait bien monter à une dizaine de mètres. Et puis, de vraies personnes vivaient ici, elle le constatait, parce qu’on avait fraîchement repeint la pierre et remis du

mortier. Ce n'était pas comme les vieilles ruines qu'ils avaient croisées sur le chemin, de grosses pierres grises abandonnées à leur sort, ne servant plus qu'à rappeler l'existence d'une grande époque lointaine faite de grandes demeures. Elle s'était sentie un peu triste de quitter Hambourg sans avoir eu le temps de visiter et de faire un peu de tourisme, mais un château comme celui-là, ça remontait le moral.

— Y a combien de chambres dans un palais de même ? a demandé Edna au chauffeur.

Un garçon d'une vingtaine d'années, timide. Ou, du moins, timide depuis que Desiree avait posé son regard sur lui.

Il s'est éclairci la gorge :

— J'en ai aucune idée... Trente, peut-être ? Je sais qu'il y a deux bibliothèques, deux cuisines, trois grandes salles...

Desiree l'a interrompu :

— C'est quoi, une grande salle ? C'est comme une chambre plus grosse que la moyenne ?

— Hmm... Une sorte de mélange entre une salle à manger et une salle de bal.

Edna avait aussitôt pris goût à cette manière tout allemande de se comporter. Même les marins soûls avaient été polis en leur indiquant l'endroit où ils trouveraient leur transport. Puis le chauffeur était là, pile à l'heure, à les attendre avec un panneau au nom de la troupe, bien écrit à la main. Il les avait mis au fait de la situation d'un ton si direct et formel, sans flâfla, qu'Edna n'avait pas tardé à surmonter sa déception : la troupe avait manqué le maire d'Hambourg ainsi que le maire d'un village adjacent, tous les conseillers municipaux, deux propriétaires des meilleurs hôtels de la ville, sans parler d'une cohorte de musiciens et d'artistes, dont une fanfare (bon, il lui restait bien une pointe de déception pour la fanfare). Le chauffeur les avait ensuite guidés jusqu'à son véhicule. (Les bagages avaient été chargés dans une autre voiture. Edna avait regardé deux jeunes

hommes blonds remplir le coffre avec une efficacité qui lui permettait de comprendre pourquoi le monde entier avait craint l'Allemagne.) Et les voilà maintenant en route vers la plus grande maison qu'elle avait jamais vue.

— Ça appartient à qui, déjà ?

— Le nom du propriétaire est Robert Adlerflügel. Et vous savez quoi ? Petite anecdote intéressante : M. Adlerflügel a vécu au Canada pendant un moment. Il habitait quelque part en Sassa... Sask... Saki...

— Saskatchewan, a dit Desiree pour abréger ses souffrances. C'est de là qu'on vient, nous autres aussi !

Edna s'est demandé qui pouvait bien être ce Robert Adlerflügel. Elle n'avait pas rencontré beaucoup de non-Indiens en Saskatchewan qui auraient eu envie d'accueillir une bande d'Indiens à la maison. À part la police, bien sûr. Elle a souri à sa propre blague.

Edna a jeté un coup d'œil à John, silencieux depuis un bon moment, même plus que d'ordinaire. Sa tête était tournée vers la fenêtre, ses yeux fixaient le paysage, mais il ne réagissait à rien. Si on avait demandé à Edna de deviner, elle aurait dit qu'il semblait triste. Mais pourquoi serait-il triste ? Ils avaient parcouru la moitié du chemin et ils étaient toujours ensemble ! D'autres défis les attendaient, certes... Par exemple, combien de spectacles avaient été planifiés pour cette semaine ? Et les représentations en Italie, qu'est-ce qu'on attendait d'eux, là-bas ? Et puis, serait-elle en mesure d'honorer son rendez-vous avec l'espion ? Et, plus important encore, est-ce qu'elle allait finir les menottes aux poignets, forcée à passer le restant de ses jours en prison ? Elle se souvenait de l'histoire d'un criminel italien dont la sentence avait été de se faire emmurer et oublier... Est-ce que ça se faisait encore ? Elle a chassé cette image de sa tête. Ça ne servait à rien de se faire des peurs.

— Hé, regarde ça, ma tante, a fait Desiree en pointant le doigt vers la fenêtre à la droite d'Edna. Des chevaux géants.

Edna a vu un groupe de chevaux noirs trotter le long de la route, montés par des cavaliers tous vêtus d'un même uniforme, un petit chapeau noir sur la tête. Le meneur a effleuré le bord de son chapeau quand le minibus l'a dépassé.

— Ces chevaux sont énormes ! s'est exclamée Desiree. C'est quelle sorte ?

— Des percherons, a dit John avant de refermer la bouche pour de bon, jusqu'à ce que leur véhicule se gare dans l'enceinte du château.

Edna espérait qu'il ne couvait pas un virus. C'était la dernière chose dont ils avaient besoin, ça, toute la troupe aux prises avec des brûlements d'estomac et des selles molles.

NADINE

Nadine avait laissé ses valises dans sa chambre et se dirigeait vers la cuisine pour trouver quelque chose à manger lorsqu'elle les a entendus. Elle a reconnu les voix avant de les voir : l'accent cri de son coin de pays lui a fait monter les larmes aux yeux. Bizarre à quel point c'était facile de reconnaître son monde après quelques phrases à peine. John a été le premier à tourner le coin, avec le même air contemplatif qu'il avait debout dans son pré au crépuscule. Elle a senti le pincement habituel en le voyant. Mon Dieu, est-ce que ça allait s'arrêter, un jour ?

Ensuite venait Edna, celle qui se prenait pour une bonne sœur. Nadine l'avait déjà remarquée dans des pow-wow, mais elles n'avaient jamais été présentées. Surtout parce qu'elle était loin de se considérer comme une fan de Jésus. Elle trouvait ses adeptes pas mal ennuyants. Après Edna, l'image même de la beauté, mais avec l'expression d'une enfant gâtée... Puis, le faux Lucas. Il avait l'air beaucoup plus jeune et naïf que sur sa photo de police. Ces yeux verts là, cela dit, on les reconnaîtrait entre mille.

— Stop ! leur a-t-elle ordonné, et ils ont tous cessé de bouger à l'unisson (bons réflexes pour une troupe de danse).

Le criminel, évidemment, a levé les mains en l'air, avant de les redescendre aussitôt. Puis il a éclaté de rire, comme si sa vie jusqu'à maintenant n'avait été qu'une grosse farce.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? Y a rien de drôle, a dit Nadine.

Lucas s'est matérialisé derrière lui et lui a saisi le bras dans une prise que Nadine avait déjà vue à la télé. Le voyou s'est mis à se débattre et à crier à l'aide. John s'est précipité vers lui.

— Non, John ! a lancé Nadine en accourant aussi pour empêcher John de s'en mêler.

Trop tard : il tentait déjà de libérer le faux Lucas de la poigne du vrai Lucas.

— Il est avec moi, a dit Nadine en sautant sur le dos de John.

Ce dernier s'est secoué pour la faire lâcher prise.

— Voyons, ostie, qui c'est ça, donc ?

— C'est moi, John. C'est ta Nadine.

— Ma qui ?

— Nadine, ta voisine.

John s'est immobilisé et s'est tordu le cou pour la regarder :

— Nadine Redcloud ?

— Ouais, je suis venue ! T'es parti en tournée avec un criminel !

En pointant l'autre du doigt, elle a perdu son équilibre sur le dos de John et a senti ses pieds revenir sur le sol de pierre lisse. Elle s'est redressée en lissant ses vêtements, avant de poursuivre :

— Ce jeune homme, il fait semblant d'être quelqu'un d'autre.

— Il m’a volé mon passeport, a dit Lucas.

— Voici le vrai Lucas Pretends Eagle, a dit Nadine en se plaçant à ses côtés. Celui-là, c’est un imposteur.

Et Nadine a poussé le gamin de son autre main.

— Quoi ? a protesté le faux Lucas. C’est pas vrai, ils mentent !

— Oh, toi, ferme-la, a dit John. Montre-moi tes cartes.

— Tiens-lui les bras, a ordonné Nadine au vrai Lucas, qui s’est exécuté avec plaisir.

Le faux Lucas s’est débattu, mais le vrai Lucas faisait quinze bons kilos de plus que lui. Nadine a fouillé dans ses poches. Elle a trouvé : un petit couteau, un canif suisse, une palette de chocolat, une carte postale pliée en deux, un polaroid d’une danseuse nue à califourchon sur les cuisses d’un jeune homme, la moitié d’un croissant, un billet d’autobus, un bout de fil et, finalement, un passeport, également plié en deux.

Il a protesté :

— Fouille illégale !

Nadine a déplié le document et l’a ouvert. La face de Lucas Pretends Eagle. Le vrai. Elle a montré la photo à John.

— Mais t’es qui, bordel ? a fait John d’une voix excédée.

Le faux Lucas se démenait dans les bras du vrai Lucas. Puis, soudain, il a cessé de lutter.

— Je suis un danseur, a-t-il dit.

— Je peux t’aider à y voir plus clair, John, a dit Nadine. Je te présente Shane Buffalo, il vient de la Saskatchewan, mais il est recherché au Manitoba et en Alberta. Et quand je dis « recherché », je veux dire « recherché par la police ».

— On avait compris, est intervenue Desiree.

— Shane, hein ? a fait John en regardant le jeune homme dans les yeux.

Nadine a pointé le vrai Lucas du doigt.

— T'as volé le portefeuille de cet homme, ses cartes, son billet d'avion, sa voiture et sa valise... T'es rien d'autre qu'un petit criminel de merde. Et t'es même pas capable de t'excuser pour ce que tu lui as fait.

Les yeux du petit voleur passaient d'un visage à l'autre, à la recherche d'un air amical. Nadine a regardé aux alentours. Personne ne semblait prêt à aider le garçon, ce qui voulait tout dire. On dirait bien qu'il ne s'était pas fait d'amis dans la troupe, et c'étaient des tendres, en plus. Elle a aperçu quelques Blancs qui les observaient à distance. Nadine a senti ses joues virer au rouge, mais elle n'avait pas le choix de faire une telle scène. Elle devait exposer ce Shane au grand jour.

— Qu'est-ce que vous allez faire de lui ? a demandé Desiree.

— Probablement l'envoyer en prison, a répondu Nadine.

En fait, elle n'avait rien planifié à long terme.

Le jeune homme s'est remis à remuer dans les bras de Lucas. Nadine se demandait s'il valait mieux aller chercher une corde lorsqu'une voix a interrompu ses réflexions.

— Vous devriez le laisser partir.

Nadine a pivoté en direction d'Edna.

— Il a nulle part où aller de toute façon, et la situation rend notre hôte mal à l'aise. On pourra décider plus tard ce qu'on fait avec lui.

Shane a bondi vers l'avant, comme prêt à se sauver en courant, mais s'est aussitôt immobilisé.

— Personne a le droit de me retenir contre mon gré, a-t-il dit. Personne est dans la police ici.

— Oh, ta yeule, a dit John. Tu crois que la GRC aime pas les petites fouines ? Crois-moi : les Allemands sont pas plus compréhensifs. Et oublie

pas que la torture est légale en Europe.

Nadine savait que c'était faux (la convention de Genève, ça ne s'était pas passé en Europe ?), mais elle était heureuse que Shane l'ignore.

— Bon, maintenant que tout le monde connaît tout le monde, on devrait... ben, je devrais vous présenter à notre hôte, a dit Nadine en agitant la main en direction d'un homme qui se tenait en retrait, près de la porte d'entrée. Robert !

Robert s'est avancé tranquillement. Elle était contente de lui avoir demandé d'attendre qu'elle ait fait ses petites affaires avant de venir à la rencontre du reste de la troupe.

— Bien le bonjour, a-t-il commencé en tendant la main à John, qui l'a serrée chaleureusement.

— Merci de nous avoir invités à passer du temps dans votre merveilleuse demeure. C'est très impressionnant.

Nadine a jeté un coup d'œil aux autres, pour s'assurer qu'ils étaient tous prêts à rencontrer le propriétaire du château. En montrant leurs bonnes manières, ils auraient peut-être une chance de se faire pardonner leur retard, le défilé manqué et leur arrivée impromptue. Puis, du coin de l'œil, elle a vu Edna s'effondrer au sol comme un sac de farine.

Nadine a poussé un soupir. Voilà ce qui arrivait quand on engageait une bande d'amateurs.

EDNA

Lorsqu'Edna a ouvert les yeux, elle s'est aperçue qu'ils étaient plantés directement dans ceux d'un homme qu'elle ne croyait jamais revoir de sa vie.

— Bobby, a-t-elle dit.

Elle était étendue par terre, mais quelqu'un lui avait soulevé la tête à l'aide d'un blouson plié. Desiree était agenouillée à ses côtés. L'homme s'était accroupi à côté de Desiree.

— C'est Robert, en fait, est intervenue Nadine. Notre hôte.

— Avez-vous besoin d'un docteur ? a demandé Bobby. Je peux en faire appeler un.

Desiree tenait le poignet de sa tante.

— Son pouls est bon et elle s'est pas cogné la tête. On peut dire merci à Lu... à Shane, je veux dire, s'est-elle interrompue, avant d'ajouter à l'intention de sa tante : Il t'a retenu la tête.

Shane a acquiescé.

— C'est pratique d'avoir des mains rapides, a répondu Edna.

Desiree a pouffé de rire.

— Je pense que tu vas bien.

— Je vous présente Edna, a dit Nadine à Robert. C'est une des danseuses les plus âgées de la troupe. On essaie d'avoir des représentants de chaque groupe d'âge. Des jeunes jusqu'aux aînés.

Edna ne connaissait cette Nadine que de nom, mais elle n'était pas une de ses admiratrices.

— Aidez-moi à me lever, a dit Edna.

— Attends, laisse-moi faire, a fait Desiree.

Et elles se sont levées à l'unisson, comme un paquet de membres un peu maladroits.

Nadine a grimacé.

— On va rentrer vos affaires, pour que je puisse faire l'inventaire des regalia. Ensuite, on se réunit pour une petite répétition...

— Oublie ça, a dit Desiree. C'est pas vrai que je vais me taper une ostie...

— On vient de faire une journée et une nuit complètes de voyage, est intervenu John. Mon monde a besoin de se reposer un peu.

— Bien sûr, a répondu Robert. Laissez mon personnel vous montrer vos chambres.

— Pour chier, c'est où ? a éructé Shane.

Même si Edna n'était pas du genre à valoriser les gros mots, elle a souri intérieurement en voyant l'air outré de Nadine.

JOHN

Apercevoir Nadine, ça l'avait sorti de sa torpeur. Ça faisait des jours qu'il se sentait comme un condamné dans le couloir de la mort et voilà qu'on le libérait. Il n'aurait plus à s'occuper du cas Lucas Pretends Eagle, parce que le vrai Lucas venait d'apparaître et c'était un géant aux bras musclés et au visage de marbre. Ça, c'était le genre de gars dont John aurait eu besoin dès le début : un gars qui prenait ça au sérieux, pas un petit fauteur de troubles avec plus d'arrogance dans la démarche que de virilité entre les jambes. En fait, John a évacué de son esprit le faux Lucas avec tellement d'aisance qu'il est passé à côté sans même le voir en chemin vers la salle à manger du château.

Une voix qui manquait d'assurance l'a stoppé dans son élan :

— John ?

John a finalement reconnu Shane, appuyé contre le manteau d'un foyer presque aussi grand que lui. Il avait l'air d'une corde de bois qu'on s'appêtait à lancer dans le brasier. Son visage pâle... Maudit, John avait presque pitié de lui. Comme n'importe qui devant un chiot qui a perdu son chemin. Il s'est arrêté devant lui.

— Quoi ?

— Rien, a fait Shane.

S'il veut me parler, qu'il me parle.

— Comment t'as pu voler l'identité de quelqu'un ?

— Je voulais pas. C'est lui qui m'a attaqué...

— Mensonge.

— OK, je lui ai piqué ses affaires, mais il a essayé de...

— Mensonge.

— OK, on s'est arrêtés pour gazer et, quand il est rentré dans les toilettes, je l'ai frappé avec une roche et je l'ai volé. Ça va mieux, là ?

— Non, ça va pas mieux.

John avait envie de frapper dans un des murs, mais il était conscient que c'était de la pierre, alors il s'est contenté de faire les cent pas.

Après un temps, il s'est immobilisé et a fixé le jeune homme des yeux :

— Est-ce que tu comprends que ce que tu fais, ça blesse les gens ?

Shane a haussé les épaules.

— Il pouvait pas se trouver d'autres cartes ? Je l'ai fait une couple de fois.

— T'aurais pu le tuer.

— J'ai vérifié qu'il respirait encore... Il était OK quand je...

— Est-ce que tu t'entends ? T'aimerais ça que quelqu'un s'attaque à ton père comme ça ?

Shane a haussé les épaules.

— À ta mère ?

Shane a de nouveau haussé les épaules.

John a marqué une pause avant de reprendre :

— T’as de la famille ?

Shane le fixait des yeux en retour.

— OK, je vois, a dit John en quittant la pièce.

Comment on faisait pour faire entendre raison à quelqu’un qui se fichait littéralement de tout le monde ?

Le sol de pierre étouffait le bruit des pas, mais les voix, elles, portaient loin. John a entendu les conversations qui venaient de la salle à manger bien avant d’y être. Il entendait les voix de sa troupe, en plus de celle de la nouvelle directrice et du nouveau Lucas. John ne ressentait que du soulagement à l’idée de laisser leur destin entre les mains compétentes de Nadine.

Il tournait le coin en direction de la grande salle lorsqu’un corps menu lui est rentré dedans.

— Désolée, John, s’est excusée Edna, de la gêne au visage.

— Ça va ?

Edna a roté avant de virer au rouge.

— J’ai jamais beaucoup aimé le vin. Pas que j’en ai bu tant que ça. Est-ce que j’ai l’air soûle ?

Si tu te poses la question...

— Vous avez l’air normale.

Elle marchait droit. Elle s’est penchée vers John, qui a senti la chaleur de son souffle aviné sur son bras. Il a également senti qu’une confession approchait et il aurait souhaité pouvoir lui coudre les lèvres.

— John, je le connais ! Je le connais, je le connais. Je le connais bibliquement.

John a pensé aux hommes assemblés dans la salle à manger.

— Lucas ?

Edna a secoué la tête. La honte et la boisson ralentissaient ses mouvements.

— Je connais Robert, notre hôte, a-t-elle fait en désignant le château d'un grand geste. Il s'appelait pas Robert dans le temps. Il s'appelait Bobby, il était garçon de ferme, et j'étais vraiment jeune et... Là, il est ici et j'étais sûre que je le reverrais jamais.

— Des fois, les gens réapparaissent comme des toques... Faut les enlever à coups de pichenottes encore et encore.

Elle l'a regardé avec un sourire triste :

— Je porte cette toque-là partout où je vais.

— Voulez-vous retourner à votre chambre ? Je vais leur dire que vous vous sentez pas bien, a-t-il proposé, même s'il n'était pas certain que c'était une bonne idée de la laisser seule dans une grande chambre sombre et froide.

— Oui, a-t-elle répondu, avant de se reprendre en secouant la tête : Non. Je vais aller me rasseoir et le regarder dans les yeux, et ça me confirmera que j'ai pris la bonne décision et que c'est un homme vil, et puis on est dans son château, mais, je veux dire, c'est seulement les méchants qui ont des châteaux, pas vrai ?

John était d'accord : la reine d'Angleterre, par exemple, avait les mains plus que sales ou, en tout cas, bien du monde s'était sali les mains en son nom. Mais il ne croyait pas qu'Edna allait se contenter de rester assise en silence. Chaque fois que quelqu'un trouvait une excuse pour se retrouver dans la même pièce que son ex, on pouvait être sûr que rien n'était réglé. Ayant lui-même évité toute sa vie la moindre relation amoureuse, John avait eu tout le loisir d'observer les autres, de les voir s'enfoncer toujours plus profondément.

Bon... Ayant lui-même *tenté* d'éviter toute relation. Un visage s'est matérialisé dans l'esprit de John. Il entendait même la voix prononcer son nom. *Comme s'il me hantait, merde*. Leur histoire n'était pas terminée ; il restait tant de désir et de manque qu'il avait envie de prendre un marteau et de défoncer les parois de pierre tout autour de lui, jusqu'à l'épuisement total. John s'est dit qu'il aurait pu emprunter la même route qu'Edna et tomber dans le vin rouge, mais deux Indiens chauds et prompts, c'était un peu trop pour un seul château.

John a suivi Edna jusqu'à la salle à manger. Elle a tangué légèrement avant de s'affaler sur sa chaise et John a aussitôt remarqué le sourire inquiet de sa nièce.

Les souvenirs évoqués par Edna avaient piqué la curiosité de John, qui a observé leur hôte, cet homme aux cheveux poivre et sel et au col de fourrure qui semblait présider une assemblée, installé au bout de la table. Le col de fourrure donnait presque l'impression qu'il avait une barbe lui descendant jusque dans le cou. Ses yeux qui clignaient à répétition, son sourire pincé et son rire nerveux portaient John à croire qu'il regrettait peut-être d'avoir invité tous ces Indiens chez lui. Ou peut-être qu'il était toujours bizarre. Seul le temps le dirait.

— Désolé du retard, lui a dit John. Robert, c'est bien ça ?

Il a tendu la main. Robert s'est levé et l'a serrée dans la sienne. Bonne poigne, ferme, quoiqu'un peu longue. John a poursuivi :

— On n'a pas eu le temps de se présenter, avec tout ce monde qui s'évanouit...

Edna a poussé un grognement. John n'arrivait pas à décider s'il s'agissait d'un grognement d'irritation ou d'approbation.

— Vous êtes très grand. À mon souvenir, les gens de votre coin étaient assez petits, a fait Robert d'une voix qui rappelait à John celle des fermiers blancs qui vivaient autour de la réserve.

Une touche d'accent qui lui était restée ?

— Ça vient entre autres de la malnutrition. Moi, j'ai toujours bien mangé, a répondu John. Désolé encore du retard.

Il venait de remarquer les plats disposés sur la table.

— Non, non, c'est rien. J'espère juste que vous vous êtes reposé.

— J'aurais dû dormir, mais j'ai passé tout mon temps à explorer votre beau grand château. Il a quel âge ?

— Construit originellement en 1035, puis brûlé, puis reconstruit. Brûlé. Reconstruit. C'est tout un phénix, en réalité.

— On va essayer de vous le laisser en un seul morceau, a dit John en prenant place à la gauche de Robert, seule chaise toujours libre.

Maudits Indiens trop timides pour s'asseoir à côté de leur hôte.

Nadine est intervenue :

— On parlait de l'événement qui aura lieu demain soir. On va commencer par une performance de danse, et ensuite Lucas va jouer une pièce de flûte pour tout le monde.

John a regardé Lucas.

— Un homme aux multiples talents.

— Oh, oui, ça c'est clair ! s'est exclamée Nadine, d'une voix qui s'est répercutée sur les murs et qui l'a aussitôt fait rougir. Je veux dire, on parle de danse et de musique, là... Tout ça...

— « Tout ça », hein ? a ricané Desiree, ce qui lui a valu un regard acéré de la part de Nadine.

— Quand est-ce que les invités d'honneur arrivent ? a fait John. J'ai mis ma plus chic veste de jeans pour les accueillir.

Robert s'est aussitôt mis à examiner sa veste de jeans.

— C'était une blague, a expliqué John.

— Mais bien sûr ! a fait Robert en poussant un grand rire nerveux qui a résonné partout dans la salle.

John a tenté de sourire. Il se sentait aussi à l'aise que la fois où une mère et sa fille de vingt ans avaient flirté avec lui en même temps lors d'une fête organisée dans la réserve.

— Les invités devaient arriver ce soir. Sauf qu'il y a eu une averse et une partie de la route a été fermée, a expliqué Nadine.

— Comme une route de la réserve, bref, a commenté John.

Ça a fait rire tout le monde, sauf Nadine, qui a grimacé.

— Qu'est-ce qui est prévu pour ce soir ? a demandé Edna. La plus grosse partie de cache-cache du monde ?

— Shit, ça serait le fun, a dit Desiree.

— Le château est hanté, a dit Robert. J'évitais de trop explorer les coins sombres durant la nuit. Les remparts, surtout. C'est là que la plupart des manifestations ont été enregistrées.

— Bon, bon, voyons donc, a grogné Edna.

— C'est ce qu'on m'a dit, a répondu Robert. Le personnel s'est mis à verrouiller les portes... Même si, personnellement, je vois pas trop ce que ça peut faire contre un esprit.

— Vous croyez tout ce qu'on vous dit ? a répliqué Edna.

John était mal à l'aise pour eux. Ça commençait. Il a planté sa fourchette dans sa nourriture, faisant mine d'étudier la grosse bouchée.

— C'est de la choucroute, ça ? J'en ai jamais mangé.

— Vous avez raison : c'est important de garder un esprit critique, a répondu Robert à Edna, d'une voix plus douce.

— Exactement ! Être fermé d'esprit toute sa vie, c'est pas bon, a répondu Edna en avalant une lampée de vin.

Wow, s'est dit John, il fallait qu'elle soit vraiment soûle pour devenir la plus grande hypocrite de l'assemblée.

— Cette choucroute est délicieuse, a-t-il ajouté.

— Mais revenons-en aux fantômes, a lancé Desiree en glissant vers elle une coupe de vin que John s'est empressé de lui enlever.

— Pourquoi, quand tu mets des Indiens ensemble, ils peuvent pas s'empêcher de parler de fantômes ? C'est tout le temps pareil, à n'importe quel rassemblement... Pourquoi ? a demandé Nadine avec un ricanement nerveux.

Desiree l'a ignorée.

— Et ces fantômes-là, c'est des chevaliers et des princesses ?

— Aucune idée, a dit Robert. Je crains bien que les fantômes m'évitent. On dirait que je suis immunisé.

— C'est pratique, a rétorqué Edna, qui semblait vouloir utiliser n'importe quelle arme pour attaquer.

Desiree a poursuivi son interrogatoire :

— Genre, vous entendez pas les portes qui s'ouvrent ni les planchers qui craquent ? Ça fait combien de temps que vous vivez ici ?

— J'ai acheté la propriété il y a dix-neuf ans. Et c'est le genre d'endroit où il y a toujours des bruits partout.

Il a marqué une pause pour les laisser écouter son château. Il avait raison : on entendait des bruits de pas, dans le lointain, le son d'une porte qui s'ouvrait et se refermait. John a même cru entendre l'écho d'une femme éclatant de rire.

— J'en ai vu, des fantômes, dans ma vie, a alors lancé Edna d'une voix deux fois plus forte que les autres, une voix qui rappelait celle du gars que tout le monde évite au bar parce qu'il cherche visiblement une raison de se

battre. J'en ai toujours vu, même quand j'étais petite. C'est pour ça que je traîne mon chapelet avec moi, partout où je vais.

Et pas parce que vous êtes la bonne femme la plus dévote que la Terre ait jamais portée ? s'est dit John.

Edna tenait sa coupe de vin d'une main, comme s'il s'agissait d'une ancre.

— Mon premier fantôme, je l'ai vu à dix ans. C'était un cheval.

— Évidemment, a blagué Robert.

Nadine s'est esclaffée, comme si leur hôte était Johnny Carson.

— C'était mon cheval, il s'appelait Peter, il était là, sur le terrain en face de la maison, à l'endroit exact où il s'était fait frapper par la foudre l'année d'avant.

— Votre cheval s'est fait frapper par la foudre ? a fait Nadine, incrédule.

— Quoi ? C'est dur à croire ? La foudre peut tuer n'importe qui.

— Oui, mais un cheval ? John, t'as déjà vu ça ?

Edna était la dernière personne avec qui John avait envie de s'obstiner.

— J'imagine que n'importe quoi peut se faire frapper, en plein milieu d'un espace ouvert. Mais la plupart des animaux sont assez brillants pour se pousser.

— Mon cheval était brillant ! a protesté Edna. Mais l'éclair est arrivé si vite qu'il a pas eu le temps de se cacher. C'était une de ces tempêtes typiques de la Saskatchewan, qui sortent de nulle part. Mort avant même de tomber par terre. Je pense que c'est pour ça qu'il revenait toujours se montrer sur le terrain : il était désorienté.

— C'est tout ce qu'il faisait ? Il se contentait d'apparaître ? a demandé Robert, qui semblait véritablement intéressé.

— Il aurait dû faire quoi d'autre ? Chanter le « Ô Canada » ?

— C'est ta seule histoire de fantôme, ça ? Parce que c'est pas vraiment épeurant, a jugé Desiree en fronçant les sourcils. Et tu m'as jamais dit que t'avais eu un cheval. Tu montes jamais, à la maison. Tu fais jamais de balade avec moi et les autres enfants.

— Quand j'étais une jeune femme, je montais tout le temps. J'avais même le seul cheval arabe de la réserve ; mon père l'avait acheté à un encan. Le monde venait de très loin pour le voir.

— J'ai jamais entendu parler d'un arabe à notre ranch.

— C'était bien avant ton temps. Ton grand-père était un homme très riche... Pour un Indien.

— Oui, ça existe des Indiens riches, a dit Nadine, d'une voix un peu trop forte. Surtout aux États, il paraît.

John a jeté un coup d'œil à ce fameux Lucas. On dirait bien que Nadine essayait de leur faire comprendre qu'il n'était pas « juste un Indien paumé de la réserve ». De son côté, Lucas semblait plus captivé par ses saucisses que par la conversation.

— T'avais des chevaux arabes et des chevaux fantômes ? Qu'est-ce que t'avais d'autre ? a continué Desiree, qui avait beaucoup trop de plaisir.

— Des perroquets, a dit Robert, soudain, et toutes les paires d'yeux se sont tournées vers lui. Deux mâles, deux femelles. Personne avait jamais entendu parler de ça avant dans la réserve.

— On en avait entendu parler, c'est juste qu'on en voyait pas l'utilité, a précisé Nadine.

— C'est magnifique, tout simplement. Quelle autre « utilité » ça pourrait avoir ? lui a demandé Robert.

— Elle a raison, l'a interrompu Edna. Quand on vit dans un endroit où les bébés meurent parce qu'ils ont faim, il faut une bonne raison à tout.

Robert a incliné la tête.

— Ben, pourquoi vous en aviez, ma tante, d’abord ?

— On les avait reçus en cadeau, a répondu Edna en prenant la grande carafe de vin.

Tout le monde regardait ses mains tremblotantes et John a prié pour que quelqu’un lui enlève la carafe. Mais elle a réussi à remplir son verre.

Desiree a éclaté de rire.

— En tout cas, j’en apprends des belles ce soir... T’as d’autres secrets, comme ça, à nous révéler ?

Cherchant à s’assurer que la principale intéressée, pas mal pompette, ne répondrait pas à cette question ici même, à cette table, John a enfreint sa propre règle de ne jamais s’impliquer dans une discussion de groupe et s’est lancé dans la mêlée, toutes bottes en avant :

— J’en ai une, moi, une histoire de fantôme.

Cinq paires d’yeux se sont fixées sur lui. Il a poursuivi :

— Au pluriel, même, parce qu’il y en avait plusieurs. Un troupeau, presque. Ils sont tous venus nous rendre visite dans la réserve. Durant la Deuxième Guerre mondiale, quand on se battait contre les foutus... ben, les Allemands...

Robert a haussé les épaules d’une manière bien plus française qu’allemande.

— OK, OK, continuez, a insisté Desiree.

— Y a pas mal de petits gars indiens qui ont traversé l’océan pour combattre pour les Canadiens et le reste du monde, comme on disait dans le temps. On allait libérer le monde des griffes d’Hitler et de ses nazis. Même si on avait rien à voir avec la raison pour laquelle la guerre avait commencé, une fois que c’était commencé, ben, fallait y aller. Fait qu’ils y sont allés, toute la gang de jeunes gars ; certains mentaient même sur leur âge pour s’en venir ici. Ils se sont battus et ils ont travaillé comme traducteurs. Y en a qui sont revenus à la maison et qui se sont lancés en affaires et qui ont

même creusé les fondations de la politique autochtone. Ils ont fait beaucoup pour beaucoup de monde, et ça continue, en fait. Mais bon, c'est pas tout le monde qui a pu rentrer. Un bon paquet de jeunes de ma réserve sont pas revenus, vingt-trois, pour être exact. Vingt-trois mères qui ont dit au revoir à leur fils avec un bec dans le front, vingt-trois fils qui ont jamais remis le pied à la maison. Quand la guerre s'est terminée, y avait pas mal de familles endeuillées, dans la réserve. On sentait la tristesse dans l'air, on la goûtait même. Les animaux la ressentaient aussi : les poules ont arrêté de pondre, les porcs ont arrêté d'engraisser, les chiens ont arrêté d'aboyer. Les fermiers disaient que les récoltes mouraient dans les champs. Le chef de l'époque, le vieux George Lucien, est allé voir l'homme-médecine. Lui et l'homme-médecine avaient l'habitude de travailler ensemble dans ce temps-là, parce que la plupart des problèmes requéraient une solution spirituelle. L'homme-médecine, qui s'appelait Manyhands, a décidé d'organiser une cérémonie de retour à la maison. Et personne savait vraiment ce que c'était. Manyhands était allé chercher ça dans les vieilles traditions, du temps des guerres indiennes, des centaines d'années auparavant, avant l'arrivée de l'homme blanc.

John a pris une gorgée d'eau.

— Ayoye, John, vous racontez comme une vieille femme, s'est plainte Desiree.

— Je vais prendre ça comme un compliment, a répliqué John avec un clin d'œil. Donc, Manyhands s'est enfoncé dans la forêt pour quatre jours et quatre nuits. On aurait dit qu'à chaque journée qui passait, le ciel devenait de plus en plus sombre. Au moment où il est enfin sorti de là, le soleil donnait l'impression d'être parti pour de bon. L'homme-médecine avait pas l'air très en forme après ses quatre nuits dans les bois. Sa peau avait perdu de la couleur, comme s'il était devenu un fantôme ou un monias. Fait qu'en arrivant, il a rassemblé les familles des gars qui étaient partis se battre et il leur a dit de se coucher tôt et de garder les portes débarrées. Chaque famille. Et tout le monde a fait ce qu'il disait parce qu'on savait à quel point ses pouvoirs étaient puissants. Même ceux qui se disaient catholiques ou

chrétiens savaient qu'il valait mieux faire ce que disait Manyhands. Tout le monde s'est couché juste après le coucher du soleil ou, du moins, ce qui passe pour un coucher de soleil quand il n'y a plus de soleil. Et tout le monde s'est endormi ou – ce qui est plus probable – tout le monde a attendu. Près des fenêtres des maisons, on pouvait voir la brume sortir de la forêt, recouvrir les champs, se répandre dans les chemins de terre. Et là, au moment où on commençait à douter de la parole de Manyhands, on a entendu les portes s'ouvrir et des bottes s'avancer dans l'entrée.

— C'était qui ? a voulu savoir Desiree.

John a souri.

— Si t'avais connu Manyhands, t'aurais pas eu besoin de me demander ça. Les soldats étaient revenus à la maison. Ils se sont installés à la table de la cuisine et ils ont parlé à leur famille ; ils se sont reposés au coin du feu et ont bu du thé. Ils ont embrassé leurs enfants et leurs épouses, leurs mères et leurs pères. Puis, au petit matin, ils sont repartis par la porte d'en arrière.

— Si ça avait été mon père... j'aurais barré la porte pour l'empêcher de s'en aller, a dit Desiree.

— Un des enfants a essayé, a répondu John avec un sourire. Il était assez petit pour croire qu'il pouvait tromper les esprits. Mais, même si les humains sont faibles, les esprits le sont pas, eux. Son père a ouvert la porte et il est sorti, comme il avait promis à Manyhands de le faire. Lorsque le soleil s'est levé, le lendemain matin, il restait aucun soldat dans la réserve.

— Et les choses se sont améliorées pour les familles ? s'est enquis Nadine.

John a fait oui de la tête :

— Dans la mesure du possible, oui.

Il a pensé à son frère et à ce trou béant qu'il cherchait à combler dans sa quête inassouvie de pouvoir. Il a pensé à toutes les fois où son frère et lui auraient eu besoin de s'appuyer à l'épaule de leur père.

— Toute bonne chose a une fin, a marmonné Edna, à l'autre bout de la table.

Elle s'est levée, instable, a titubé un peu sur un pied avant de retrouver son équilibre.

— Comme c'est ennuyant, a-t-elle proclamé en se tournant vers Robert. Ça manque de danse, ici. Il doit bien y avoir un moyen de mettre un peu de musique, dans cette ville fantôme ?

Ça a fait sourire Robert.

— Je m'en occupe.

Tandis que les autres se préparaient comme pour une fête, John s'est éclipsé et a parcouru le long couloir de pierre qui menait à la pièce au grand foyer. Shane était toujours là, dans son coin, mais il avait trouvé un endroit où s'asseoir. Un doigt dans la bouche, il se mâchouillait les cuticules. Il avait l'air jeune et triste, et John a senti quelque chose qui le tirait à l'intérieur.

— Tu t'occupes du feu ? a-t-il demandé.

Shane a fait non de la tête.

— Y a un gars pour ça.

— Je vois, a dit John. T'as mangé ?

Shane a fait non de la tête. John a pointé le pouce vers la cuisine.

— Va faire un tour là-bas et trouve-toi quelque chose à grignoter.

Shane a fait oui de la tête et s'est aventuré dans le couloir.

Le reste du groupe les a rejoints et, quelques minutes plus tard, on avait tassé les meubles et le tapis, on avait trouvé des instruments : une guitare, un violon, un piano. John s'est emparé du violon. Nadine s'est mise à gratter la guitare pour l'accorder. Robert s'est installé au piano.

La grande question, maintenant : quel genre de musique jouer ? Nadine, qui possédait la voix la plus forte et qui était pressée de retrouver ses fonctions de directrice, a proposé une gigue de tradition métisse. Comme elle était la seule de la troupe à avoir du sang métis, ça a pris un peu de temps pour que les autres s'ajustent. Mais John s'est souvenu de quelques pièces lui venant de l'époque où il voyageait avec son père et, grâce aux encouragements et aux critiques répétées de Nadine, il a réussi à tirer de son violon une petite gigue qui avait de l'allure.

EDNA

Entourée de tout ce beau monde, Edna a senti monter en elle une panique qui lui comprimait la poitrine. Une panique qui ne tarderait pas à être plus grande que la grande salle dans laquelle ils se trouvaient. Elle la sentait dans ses orteils, elle la sentait monter le long de ses jambes et se loger dans les os de son bassin, elle la sentait s'attaquer à son dos, puis à son cou.

Elle a bu une gorgée de vin, en se rappelant une phrase qu'on lui avait dite un jour : « Le vin, c'est un déprimeur. » *Ça la calmerait*, se disait-elle. Mais non. L'angoisse a grimpé dans sa gorge et s'est frayé un chemin jusqu'à ses joues, qui se sont mises à frissonner. Puis elle s'est faufilée encore plus haut, et des spasmes se sont emparés de ses yeux. Elle a compris alors qu'elle était fichue. Elle a jeté un coup d'œil à sa nièce, qui admirait le beau grand bonhomme du Sud. L'Américain, lui, regardait John. Et ce dernier regardait son instrument. Nadine, celle qui aimait jouer à la patronne, regardait John, puis l'Américain, et ainsi de suite. Le faux Pretends Eagle avait les yeux fixés sur le feu. Et, finalement, il ne restait qu'une seule personne. Elle s'est autorisée à le regarder. Robert, lui, la regardait, elle.

Elle a fait un pas.

De recul, vers le cadre de porte, s'enfargeant légèrement, mais sans renverser son verre. Elle bougeait lentement, espérant donner l'impression

de se dissoudre dans l'air et non de fuir. Une fois hors du champ de vision de tous, elle a accéléré, a tourné le coin, puis a longé un autre couloir. Quelques marches d'escalier plus tard, elle a pénétré dans une pièce circulaire donnant sur quatre portes. Deux étaient closes, et les deux autres semblaient mener à des escaliers. Elle a opté pour l'escalier de gauche. Les marches montaient en spirale et elle a eu l'impression d'entrer dans un rêve. Mais qu'est-ce que c'était, la vie, sinon un rêve ? C'était ce que racontait Walt Disney à tout le monde, n'est-ce pas ? Et tout le monde y croyait, puisque chacun avait ses propres rêves. Elle a poursuivi son ascension, et l'angoisse qui s'était attaquée à ses joues a commencé à refluer, puis est redescendue jusque dans son ventre. Edna s'est arrêtée un instant pour souffler, inspirant profondément. Dans son ventre, il n'y avait rien d'autre que du vin. Et la pierre absorbait magnifiquement les traces de vin, alors elle n'a ressenti aucune culpabilité lorsque deux giclées sont allées éclabousser les marches et le mur. Elle a posé sa coupe et a continué à gravir l'escalier.

Une porte l'attendait en haut. Lourde, en bois de chêne brun, avec un trou en forme d'étoile qui laissait filtrer la lumière de l'extérieur. En l'ouvrant, Edna a vu qu'elle donnait sur une passerelle. Elle s'est immobilisée. Elle avait toujours craint les hauteurs. Même enfant, elle refusait de grimper aux arbres. Elle préférait aider les autres à sauter d'une branche à l'autre, ou encore courir avertir les parents si un enfant avait perdu pied, plutôt que de jouer à l'aventurière. Mais elle entendait la musique qui venait d'en bas, et elle s'est dit qu'être « dehors », c'était toujours mieux qu'être « en dedans ».

Elle est sortie et la lourde porte s'est refermée derrière elle en grinçant. La première chose qu'Edna a remarquée, c'est que le parapet lui arrivait à peine à la taille et que, si elle avait le malheur de s'incliner légèrement vers la gauche ou vers la droite, elle tomberait dans le vide, emportée par le poids de son corps. Dans l'ancien temps, les humains étaient plus petits. Edna a continué sa traversée. Elle voyait une autre tour de l'autre côté de la passerelle. *Rends-toi jusque là-bas et on pourra appeler ça une aventure*, se

disait-elle. *Jusque là-bas, c'est tout.* Mais ses pieds ont ralenti et, baissant les yeux pour comprendre pourquoi, elle a remarqué la vue qui s'offrait à elle, *sous* elle, à gauche. Une vue panoramique. Elle voyait le minibus, stationné dans l'entrée. Elle voyait une série de bâtiments secondaires. Elle voyait aussi le clair de lune se refléter dans une mare qui semblait profonde d'à peine quelques centimètres. Edna a avalé sa salive. « Bouge », s'est-elle murmurée à elle-même. Mais, au lieu de bouger, elle a figé sur place. Ses membres tremblaient, au point où elle s'est demandé si c'était possible de trembler assez pour en mourir.

C'est dans cette posture inconfortable, un pied posé devant l'autre, mains jointes en prière, qu'Edna a vu un fantôme. C'était une femme, beaucoup plus jeune qu'elle, vêtue d'une paire de jeans et d'une camisole bleue. Elle souriait et riait aux éclats. Le fantôme a regardé dans la direction d'Edna, sans la voir, et a traversé la passerelle comme si quelqu'un l'appelait de l'autre côté. La politesse aurait voulu qu'Edna s'écarte du chemin, mais elle n'arrivait pas à bouger. La jeune femme s'approchait, ne la voyait toujours pas. Edna a quand même chuchoté : « Je suis désolée », tandis que la jeune femme passait à travers elle. Les yeux fermés, Edna a senti une brise fraîche. Elle a entendu le joli rire de la jeune femme. Edna a alors rouvert les yeux et tordu le cou pour regarder par-dessus son épaule. Rien, que la porte et le parapet et l'air froid qui s'infiltrait de plus en plus dans ses vêtements. Edna aurait voulu revenir sur ses pas ou réussir à continuer son chemin jusqu'à l'autre tour, mais elle était pétrifiée.

Ce ne serait pas son dernier fantôme.

NADINE

Nadine passait d'un homme à l'autre, son cœur battant la chamade. Parfois elle dansait avec Lucas, parfois avec John. Elle a dansé une fois avec Robert, tentant de lui offrir la même attention, mais ses yeux dérivait vers les deux autres. John la regardait et ça l'inquiétait. Serait-il jaloux s'il

apprenait qu'elle était passée à autre chose ? Mais était-elle vraiment passée à autre chose ? Le visage de John avait encore le don de lui entortiller le cœur. Mais la conversation, entre eux, était aussi confortable que ses vieilles pantoufles.

— Contente de te voir, lui avait-elle dit quand ils s'étaient enfin retrouvés en tête-à-tête après le repas. Je peux te prendre dans mes bras ?

Et, sans attendre sa réponse, elle l'avait enlacé. Jamais ils n'avaient fait ça avant, mais ça semblait naturel, maintenant qu'ils étaient en Europe. Elle l'avait libéré, puis avait poursuivi :

— J'espère que c'était pas trop stressant d'être sur la route.

— Y a eu des hauts et des bas, avait répondu John. Content que tu sois là, maintenant.

John l'avait fixée droit dans les yeux, en soutenant son regard, et Nadine s'était sentie fondre. Il lui parlait de malentendus et de détournements d'avion, mais son esprit peinait à isoler le sens de ses paroles. Elle ne sentait que la chaleur qui s'était d'abord accumulée dans ses pieds, pour ensuite monter le long de son corps.

— Je suis contente aussi, avait-elle dit.

Mais c'était plus un murmure qu'une affirmation, et elle avait tenté de déguiser le tout en prenant une petite gorgée d'eau, comme si elle avait un chat dans la gorge.

Nadine savait que son cerveau était à son meilleur quand elle dansait, mais pas ce soir. *C'est les maudites histoires de fantômes*, s'est-elle dit. *Ça m'a mise sur les nerfs*. Pour commencer, elle avait sans cesse l'impression d'apercevoir des silhouettes dans les ombres de la salle. Et puis elle n'avait pas envie de partir d'ici, même si elle était aussi épuisée qu'une serveuse après un quart de quatorze heures. Pourtant, l'idée même de faire un choix n'était pas naturelle pour Nadine. John, c'était son premier amour, tandis que Lucas... Il était spécial... Mais comment rejeter du revers de la main toutes ces années avec John ? Et John, n'avait-il pas traversé un océan pour

elle ? Elle lui devait bien ça, non ? Elle voulait courir jusqu'à son lit et se réfugier sous les couvertures.

Lorsqu'un employé du château leur a servi à boire et à manger, elle s'est furtivement rapprochée de Desiree (oui, elle était désespérée à ce point-là) et a marmonné entre ses dents :

— Qu'est-ce que tu choisirais ?

Desiree l'a regardée d'un air absent.

— C'est des petits gâteaux. Je pense que vous pouvez en prendre autant que vous le voulez.

— Je parle des hommes. Lequel tu prendrais ?

— Vous êtes qui, déjà ? a fait Desiree en plissant ses grands yeux d'un air méfiant, ce qui la rendait encore plus jolie.

— Nadine Redcloud, la directrice de la tournée. La personne que John remplaçait.

— Celle qui a la diarrhée.

Nadine a eu un petit sourire désabusé.

— Oui, celle qui a eu ce petit... inconvenient.

Desiree lui a offert un demi-sourire, puis a évalué les deux hommes.

— Vous voulez mon avis sur ces deux-là en tant que danseurs ? J'ai jamais vu danser le grand Jack, moi. John est pas si pire, mais un peu lent. Les femmes d'un certain âge l'aiment vraiment beaucoup, par contre. Ça crie comme des folles quand il danse.

— Oh, et est-ce qu'une de ces femmes-là... Est-ce que tu l'as vu avec une d'entre elles... Tu sais, euh...

Desiree jouait avec son morceau de gâteau du bout de sa fourchette.

— Est-ce que vous me demandez si John a couché avec quelqu'un ?

— Non ! Bien sûr que non. C'est un homme libre et ça serait... je veux dire, on n'a pas à... moi, j'ai pas à... me mêler de ses affaires... ça serait ridicule. C'est pas comme s'il était marié ou... ou... en couple, et comment on pourrait le savoir de toute façon ? Je veux dire, on le saurait ou pas ?

Desiree a levé un sourcil.

Nadine a poussé un rire faux.

— Je demandais juste ça en tant que femme. Tu sais comment sont les filles... Hypothétiquement, si tu avais à choisir entre John et Lucas, le vrai Lucas, lequel des deux tu trouverais le plus attirant ? C'est ça que je voulais dire.

Desiree a grimacé.

— Les deux sont ben trop vieux.

Nadine a observé les deux hommes, qui, par un heureux hasard, se tenaient l'un en face de l'autre, en pleine discussion. John était élancé ; Lucas était grand et costaud. Les deux avaient des cheveux noirs, cela dit, et les deux avaient cet air sérieux, comme s'ils savaient que l'univers allait leur jouer un mauvais tour d'une seconde à l'autre et qu'ils se tenaient prêts. Ils avaient la même résolution inscrite sur les lèvres.

Desiree a repris la parole :

— Les deux commencent à grisonner. Mon père a même pas de cheveux gris.

Et c'est sûrement à cause de toi qu'il va avoir ses premiers.

— Mais si t'avais pas le choix d'en prendre un des deux ? a insisté Nadine.

Desiree a reporté son attention sur sa pointe de gâteau. Elle a pris une bouchée, qu'elle a mastiquée longuement.

— Vous savez quoi ? J'ai fini par comprendre que, chaque fois que je pense devoir choisir et que j'arrive pas à me décider, c'est toujours parce

que, dans le fond, j'ai pas vraiment le choix.

Les yeux de biche de Desiree se sont posés sur Nadine, qui s'est sentie soudain comme dans un de ces rêves où tout le monde est habillé sauf elle, parce qu'elle a oublié son pantalon et sa petite culotte à la maison.

— Oui, oui, a répondu Nadine d'une voix rapide. C'est juste un jeu pour s'amuser. Des petites questions nunuches, c'est juste ça.

Nadine s'est vite exilée dans un coin tranquille, où elle pourrait se noyer en paix dans l'humiliation d'avoir osé évoquer ses sentiments.

À mesure que son corps reprenait sa température normale, elle a senti la gêne monter en elle. *Je suis trop vieille pour me conduire comme une adolescente*, s'est-elle sermonnée. *Je veux même pas d'homme. Je suis féministe*. Elle ne connaissait pas la définition exacte de ce terme, mais elle l'avait entendu aux nouvelles, en lien avec des femmes blanches brûlant leurs brassières. Elle-même ne possédait qu'une brassière, alors c'était difficile pour elle de comprendre comment on pouvait poser un geste aussi destructeur, mais elle ne détestait pas l'idée de voir toutes ces femmes qui se soutenaient les unes les autres.

Les femmes de la réserve ne s'unissaient jamais pour rien, sauf pour donner une leçon à l'une d'entre elles, quand elle le méritait. Nadine n'avait pas eu beaucoup d'amies au fil des ans. Elle connaissait les mères des enfants à qui elle enseignait. Elle aimait bien certaines d'entre elles, et il y en avait d'autres qu'elle se serait fait un plaisir de battre avec les dents d'un râteau, tellement elles s'occupaient mal de leur progéniture. « Les pensionnats avaient tué la mère en elles », lui avait dit sa kukum, une fois. Elle faisait évidemment référence à la mère de Nadine, qui avait fui l'hôpital sans sa fille, après avoir accouché. C'est sa kukum qui avait finalement ramené le bébé à la maison et qui avait forcé la jeune femme à le prendre dans ses bras.

Sois triste, s'est intimé Nadine. La tristesse, ça valait beaucoup mieux que l'espoir ou la confusion des sentiments. *Et t'es qui, toi, pour croire que*

tu pourrais avoir un de ces deux hommes pour toi toute seule ? Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser aussi : Saute sur l'occasion, saute sur l'occasion.

— À qui vous parlez ?

Nadine a sursauté.

— Wô, tu sors d'où ?

C'était le jeune criminel, Shane. Petit, pas désagréable à regarder avec son air de voyou. Beaux yeux verts. Joli sourire. Mais sa kukum l'avait bien avertie : ne jamais faire confiance à quelqu'un qui sourit plus d'une seconde.

— J'ai pas bougé depuis le début de la soirée. La lumière est bizarre, ici. C'est comme si on disparaissait dans les murs, vous avez remarqué ?

Nadine a fait non de la tête.

— Je longe pas les murs comme une criminelle, moi. C'est toi le voleur, a-t-elle ajouté au cas où il se mettrait en tête de la séduire.

— Ouais, je sais. Mais ça, c'était au Canada. Ici, je suis juste un gars ordinaire. Le monsieur riche m'a même offert une chambre.

— Tu peux me remercier pour ça, d'ailleurs. Je lui ai expliqué qu'on s'occuperait de toi une fois de retour au pays. Profites-en le temps que ça dure. Tu vas avoir une chambre à notre retour, aussi. Avec des barreaux.

Ça lui a cloué le bec. Nadine l'a regardé attentivement, pour s'assurer qu'il ne pleurnichait pas. Il souriait.

— J'ai super bien dansé pour votre troupe.

— Ouais, on m'a dit ça, a répondu Nadine de bonne grâce. Je t'ai jamais vu sur le circuit, pourtant.

— J'ai jamais fait de pow-wow. C'est un vieux bonhomme qui m'a tout appris quand j'étais petit, à moi et à d'autres jeunes du Centre d'amitié, en

fait. Il espérait que ça allait nous éviter des problèmes. Mais j’imagine que ça peut pas marcher pour tout le monde.

Nadine savait qu’elle marchait sur des œufs.

— C’est une question de choix.

— Et mes choix, en ce moment, c’est quoi ?

Nadine l’a fixé des yeux. Il avait l’air encore plus jeune, la lèvre retroussée vers elle comme ça, dans l’attente.

— Tu pourrais rester dans la troupe. Et faire ton travail comme du monde... Et... Peut-être que ça pourrait changer la donne à notre retour.

— Vous voulez dire, même Lucas, le vrai Lucas ? Il va pas me botter le derrière ?

— J’ai pas dit ça. Tu l’as quand même dévalisé avant de l’embarrer dans les toilettes d’une station-service. Et t’as pris ses pièces d’identité. Et il s’est fait arrêter à cause de ça.

— Ah, ouais ?

— Ouais.

— Tabarn...

Le rythme de la musique a changé. On passait à la danse en ligne. Lucas lui a fait signe depuis la piste de danse. Il n’y avait que deux femmes, ici, après tout. *Deux ?* s’est-elle demandé en accourant pour le rejoindre. Mais où était passée Edna ?

JOHN

John a continué de jouer jusqu’à avoir des crampes aux doigts. Il s’est souvenu de chansons qu’il avait entendues enfant, quand son père invitait les familles de la réserve à venir fêter dans leur petite maison. On poussait

les meubles dans les coins pour permettre à tout le monde d'entrer et la pièce se remplissait vite, de gens, de conversations, de fumée, de danse et, oui, de boisson. Mais la boisson, c'était surtout dehors, autour du feu. La soirée de danse durait une journée complète. Le matin venu, ça mangeait, ça partait chasser, mais ça revenait pour danser encore une autre nuit. C'était si dur de partir pour de bon, une fois qu'on arrivait quelque part, dans la réserve. En carriole, ça prenait environ cinq heures pour traverser le territoire. C'était beaucoup plus long à pied, évidemment, et la plupart des voisins n'avaient pas de moyen de locomotion. « Je les invite toujours, pour qu'ils aient pas besoin de le faire en retour », avait l'habitude de dire son père. Grâce à la ferme et à son boulot quotidien, son père s'en sortait mieux que la plupart des habitants de la réserve et il voulait éviter que ceux-ci se sentent redevables envers lui.

« Et puis, ajoutait souvent sa kukum, Yellow Belly, comme ça on n'a pas à traverser la foutue réserve au grand complet. » Yellow Belly était du genre à se plaindre de n'importe quel déplacement, même si elle avait voyagé plus loin qu'aucun d'entre eux. Jusqu'à ce que son fils s'en aille combattre les nazis, évidemment.

John se souvenait de gigues apprises dans le temps où les Métis venaient leur rendre visite, après s'être installés dans la réserve – certains par choix, d'autres par obligation. Un des patriarches avait expliqué à son père : « Le gouvernement nous a pris nos enfants. » Alors les parents avaient suivi les enfants, d'un bout à l'autre de la province, et demandé l'autorisation de changer de réserve, pour pouvoir aller les voir au pensionnat. Et le père de John comprenait, évidemment. Le gouvernement avait pris les enfants de la réserve aussi. Même les enfants du chef.

John n'oublierait jamais le jour où on l'avait amené dans cette école. Son père était sur le point de partir pour le front. Les adieux, sur le bord de la route, avaient été difficiles. Personne n'arrivait à dire un mot. John avalait sa salive, encore et encore, incapable même de cligner des yeux pour voir son père avec clarté. C'était la dernière fois qu'il voyait son père, et il

le voyait flou. « On va se retrouver cet été », avait lancé ce dernier en direction de la charrette pleine d'enfants qui s'éloignait.

John appuyait fort sur les cordes de métal et la douleur le ramenait ici, maintenant, dans cet étrange château. Il se souvenait bien des Métis. La peau aussi foncée que celle des Indiens, le corps aussi fort que frêle, à cause des hauts et des bas de la famine, ils se tenaient à l'écart des autres Autochtones. Ils ne voulaient pas se fondre dans la réserve, jusqu'à se perdre, mais ils ne verraient plus jamais leurs terres, expliquait le père de John.

— Et ces terres-ci, sont à qui ? se moquait Yellow Belly. Notre territoire à nous, c'est les montagnes, les collines qui les bordent, les bosquets de bleuets au nord, les plaines au sud, là où les éleveurs de chevaux ont toujours su comment je m'appelle... C'est la terre de qui, ici ? J'ai chié sur le sommet de cette montagne, là-bas, une fois quand j'avais sept ans, et maintenant, c'est ma terre à moi ? Ça ?

Les parents de John secouaient la tête de désespoir quand elle prenait ce ton combatif, mais John savait qu'elle avait raison.

Yellow Belly avait été la première Indienne à essayer de giguer. Elle avait ri en constatant que ses pieds ne bougeaient pas assez vite, mais elle n'avait pas abandonné et, quelques minutes plus tard, elle était aussi à l'aise que n'importe quel danseur métis. John avait dû apprendre à gratter quelques chansons, à cette époque. Parce qu'après leur départ, elle lui demandait souvent : « Mon petit-fils, joue-moi un peu de la belle musique de sang-mêlé. » Ce soir-là, il s'est souvenu de quelques morceaux et a improvisé le reste. Il en avait oublié beaucoup. Personne n'a paru s'en apercevoir.

Durant une pause, tandis qu'il appliquait de la colophane sur les cordes, leur hôte est venu le rejoindre. En sueur, il avait retiré son col de fourrure.

— Vous connaissez cette chanson qui s'appelle *La gigue de la rivière Rouge* ? a-t-il voulu savoir, et John a senti les effluves de vin et de viande

qui sortaient de sa bouche.

John a acquiescé de la tête. (Ça faisait déjà deux versions de cette pièce qu'il jouait.)

— OK, donnez-moi quelques minutes, il faut que je retrouve cette tête dure de bonne femme.

John n'a pas eu besoin de demander à qui il faisait référence.

EDNA

Elle était transie, dans tous les sens du mot. Ses veines étaient glacées mais aussi brûlantes, là où le froid venait se frotter à son arthrite. Ses jambes grelottaient, mais elle n'arrivait pas à faire un pas. Un autre fantôme s'était manifesté sur les remparts. Un soldat tenant un arc, un carquois dans le dos. Comme elle, il était frigorifié, parce qu'il n'arrêtait pas de se souffler dans les mains. Puis il repérait une présence en bas, visait et décochait une flèche. Et un instant plus tard il tombait à la renverse, l'œil transpercé. Et le manège recommençait. *Il ignorait sûrement qu'il était mort*, s'est dit Edna en se signant pour la cinquième fois de la soirée.

— Qu'ils soient bénis, Seigneur, ils ne savent pas qu'ils sont aussi tes enfants. Ils ne savent pas qu'on les réclame à la maison. Je t'en prie, envoie-lui un ange, pour le guider.

Edna s'est demandé si elle n'était pas morte, elle aussi, si elle n'était pas tombée en bas des remparts lorsque la porte s'était ouverte, ou si un caillot ne s'était pas soudain formé dans son crâne (une de ses tantes les avait quittés comme ça : elle s'était mouchée et, boum, raide morte), ou si elle n'avait pas fait une crise cardiaque, comme tous les hommes de la famille. Et si elle était morte, en ce moment même, une parmi tant d'autres au milieu de ces fantômes désorientés ? Elle aurait presque pu y croire, n'eût été la douleur qu'elle ressentait.

Derrière elle, la porte a grincé et elle a tourné la tête, s'attendant à voir un autre soldat apparaître, ou une jeune femme, ou même un enfant. C'était Robert. Le visage rouge, en nage, contrastant fortement avec la nuit glaciale.

— Edna, a-t-il murmuré. C'est bien toi ?

Elle a poussé un soupir, heureuse d'avoir été retrouvée, moins heureuse que ce soit par lui.

— Oui.

Il s'est approché d'elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je pense... en tout cas, je commence à penser... que des esprits m'ont guidée jusqu'ici.

Elle avait de la misère à articuler ; ses lèvres ne répondaient pas.

— Quoi ?

— Je me suis perdue, a-t-elle dit.

— Ça va ? T'es pâle un peu.

— J'ai froid.

Robert a posé une main sur sa joue. La sensation d'un fer chaud. Edna a tressailli.

— Tu vas te rendre malade, a-t-il dit.

Avec un petit grognement, elle s'est appuyée contre lui.

— Doux, doux.

On aurait dit qu'il parlait à un cheval.

— C'est l'arthrite, a-t-elle répondu. On s'habitue.

Ensemble, d'un pas claudicant, ils sont revenus jusqu'à la porte.

— Tu savais que je serais là ?

— Non. Mais je suis content.

À vingt-deux ans, Edna avait compris que certaines personnes avaient de la chance et que d'autres n'en avaient pas du tout et que l'idéal, c'était d'accepter son sort. Son frère cadet (qui avait deux ans de moins et une quinzaine de centimètres de plus qu'elle) avait rencontré l'amour de sa vie à dix-sept ans, s'était marié à vingt ans, était devenu chef de la réserve la même année et, à partir de là, avait accumulé les réussites et les succès (et l'argent, surtout). Au cours de la même période, Edna avait été retirée de l'école pour s'occuper de leur mère invalide, puis de leur père invalide, puis d'un cousin invalide. Une fois terminé ce long hiatus, elle était prête à retourner étudier (en infirmerie), mais avait été victime d'une pneumonie particulièrement virulente, qui l'avait clouée à un lit d'hôpital pendant trois mois. Elle n'avait même pas pu assister au mariage de son frère, ce que, pour une raison qui lui échappait, sa belle-sœur ne lui avait jamais pardonné. Lorsqu'elle avait finalement reçu son congé de l'hôpital, elle n'avait nulle part où aller, sauf chez son frère.

— C'est juste pour l'été, avait-elle rassuré l'épouse, quand elle s'était pointée sur leur perron.

— Mais bien sûr que tu peux rester, lui avait dit son frère.

Elle s'était installée dans une des chambres, mais avait vite été transférée au sous-sol quand sa belle-sœur avait commencé à suggérer que ça ferait une belle chambre d'enfant.

Son frère avait hérité du ranch de leur père. Il avait engagé un contremaître pour superviser les tâches, mais il y avait quand même toujours quelque chose à faire, ici ou là. Le contremaître n'en pouvait plus d'attendre que le chef prenne des décisions, alors, ayant vite compris que l'épouse n'avait aucun leadership, il allait plutôt voir Edna.

Cette dernière, qui ne se sentait pas la bienvenue dans la maison, et qui avait bien besoin de soleil, s'était retrouvée dehors de plus en plus souvent. L'entreprise était de bonne envergure et le contremaître s'assurait d'avoir toujours une équipe complète dans les dortoirs, des gars de la réserve.

— Personne travaille mieux que les Indiens, affirmait-il, étant lui-même métis. Et c'est eux qui mangent le moins.

Surtout, les gars réagissaient bien à la routine établie, avec les coups de sifflet et la cloche annonçant l'heure des repas. Edna n'avait pas de difficulté à les comprendre : ça leur venait des pensionnats ; l'entraînement qu'ils avaient reçu là-bas les rendait disciplinés et dociles. Des caractéristiques qu'elle possédait aussi. Elle avait remarqué que, lors des journées de congé, les visages de ces cowboys indiens se couvraient d'un voile d'angoisse, comme si la culpabilité de n'avoir rien à faire les rattrapait. Ces journées-là, ils les passaient à l'ombre, à se noyer dans la boisson. Elle et sa belle-sœur s'occupaient alors à l'intérieur.

Edna rendait visite aux chevaux et s'occupait d'eux. Elle aimait aller leur chercher de l'eau au puits, se souciant peu des éclaboussures qui jaillissaient du seau et arrosaient le bas de sa jupe. Elle ne montait pas (un peu trop dangereux à son goût, elle qui était tombée de sa selle quelques fois durant sa jeunesse), mais elle appréciait la compagnie des chevaux. Elle frottait les naseaux duveteux et plongeait son regard dans ce grand œil brun. Elle savait qu'ils comprenaient ce qu'était la solitude et qu'ils ne la jugeaient pas pour ça.

La santé d'Edna avait fini par s'améliorer et elle avait commencé à penser à son avenir. Elle avait téléphoné à une amie qui vivait en ville, avec qui elle pourrait habiter. Il y avait de bons emplois en ville pour les Indiennes, pourvu qu'elles sachent taper, qu'elles ne soient pas trop bavardes et qu'elles ne passent pas leur temps à faire la fête.

— Mon amie Geraldine habite dans le centre-ville. Elle dit qu'on peut manger tous les jours au restaurant si on veut, avait-elle informé son frère et sa belle-sœur, un soir, à table.

— Ça va coûter cher, avait répondu son frère.

— C'est juste Geraldine et moi, avait dit Edna. C'est pas comme si j'avais beaucoup de dépenses.

— Quand est-ce que tu pars ? avait voulu savoir sa belle-sœur, qui n'était pas du genre à tourner autour du pot (elle était enceinte à ce moment-là, d'ailleurs, et toute tentative de dissimuler son mépris pour Edna l'avait quittée en même temps que son ventre plat).

— Dans trois semaines, avait dit Edna.

C'était une période très occupée au ranch, puisqu'on préparait le bétail pour les encans. Il fallait aussi séparer du lot les vaches qui appartenaient au Conseil de bande, pour les envoyer à l'abattoir. La viande serait ensuite distribuée aux familles de la nation, dont la subsistance serait assurée pour la majeure partie de l'hiver. Le contremaître avait engagé quelques gars de plus, dont des Blancs (à la surprise générale).

Il y avait Tim, un Suédois qui venait d'une ferme voisine ; Edgar, un vieux bonhomme qui avait perdu sa propre ferme quelques années auparavant, mais ça lui était égal parce que sa femme était partie en même temps ; et, finalement, Bobby, qui explorait le Canada. Son accent était bizarre.

— C'est quoi cet accent ? lui avait demandé le contremaître.

— Français, avait répondu Bobby.

Plusieurs des sœurs au pensionnat étaient francophones, alors Edna savait bien que c'était faux. Son accent lui faisait plutôt penser à celui des fermiers doukhobors qu'on voyait en ville parfois. Elle n'avait rien dit ; la guerre était assez terrible comme ça, les gens n'avaient pas besoin qu'on leur rappelle ceux qu'ils étaient censés haïr. Par ailleurs, il travaillait fort et s'arrangeait pour rester souriant.

Ce sourire. Edna s'était rendu compte qu'il le dirigeait vers elle plus souvent qu'à son tour et elle ne comprenait pas pourquoi. Elle se retournait

et regardait derrière elle, à la recherche de quelqu'un à qui le sourire pouvait s'adresser réellement. Lorsqu'elle partait faire une promenade, après le souper, elle tombait souvent sur lui, qui arrivait d'ailleurs. Bobby insistait alors pour la raccompagner à la maison, même si elle essayait de lui expliquer que rien ne pouvait lui arriver de mal, ici, en Saskatchewan. Il lui avait dit que son projet initial était de visiter tout le Canada, mais que c'était bien plus grand qu'il ne l'avait prévu.

— Ça prendrait une vie entière, disait-il.

— Si seulement on pouvait en avoir deux, renchérissait-elle.

Il lui avait demandé de lui raconter son séjour à l'hôpital et elle lui avait parlé des livres qu'elle avait lus et de ses premiers pas au tricot.

— J'ai fait des chapeaux pour les enfants malades. Les infirmières me disaient que les jeunes étaient contents, mais je sais pas. Je pouvais pas leur rendre visite.

— Je suis sûr qu'ils étaient contents. C'est froid, les hôpitaux, des fois.

Il lui avait dit qu'il avait eu la polio, enfant, et qu'il avait passé plusieurs mois alité. Il s'était fait une promesse : une fois guéri, il irait voir le monde.

Les semaines s'étaient envolées.

— Vous irez où, ensuite ? avait demandé Edna.

— Il y a un fermier, dans la vallée, qui a besoin d'aide pour le battage, avait répondu Bobby. Je sais pas ce que ça veut dire, mais il a eu l'air de m'apprécier.

La vallée était à une quinzaine de kilomètres de la ville. Edna était optimiste ; elle avait l'impression de se faire chatouiller par son destin.

Elle et Bobby avaient fait une longue promenade ce soir-là ; ils avaient marché jusqu'à trouver un endroit parfait où contempler le coucher du soleil. C'est en Saskatchewan que les couchers de soleil sont les plus beaux. Edna n'avait jamais voyagé, mais même elle savait qu'ils avaient un petit quelque chose de spécial. Elle le voyait dans les yeux des gens, comme

hypnotisés par la danse des teintes de rouge, de rose et de jaune. Jamais pareils, comme les flocons de neige. Les rayons du soleil avaient fait place au clair de lune et Edna s'était dit qu'elle n'avait aucune envie de retourner à la maison. Bobby s'était rapproché d'elle et ils s'étaient fait des promesses avec leur corps, comme en font les jeunes gens.

Durant toute la semaine suivante, Edna arrivait toute souriante à la table du déjeuner, ce qui faisait sourire son frère et rouler les yeux sa belle-sœur.

Elle était partie vivre en ville, avait trouvé un emploi, et sa colocataire l'avait emmenée souper au restaurant. Elle avait écrit une lettre à Bobby et l'avait envoyée à l'adresse qu'il lui avait donnée, comme convenu.

Une semaine plus tard, sa réponse était arrivée.

« Chère Edna, mon père est souffrant et je dois retourner en Allemagne. Je suis désolé. Je n'oublierai jamais le temps que nous avons passé ensemble. »

Edna aurait pleuré son départ si elle n'avait pas été confrontée à une autre nouvelle importante. Sa situation avait changé : les vieux appelaient ça « avoir un petit pain dans le four », les jeunes parisiens appelaient ça « être en cloque », et tout le monde s'accordaient pour dire que ça signifiait « être finie ».

Elle avait démissionné, laissé son appartement, et elle était revenue sonner à la porte de son frère. Ce dernier n'avait pas été capable de lui offrir un sourire rassurant. Il lui avait tourné le dos, mais avait gardé la porte ouverte. Edna avait pensé redescendre les marches du perron pour aller se noyer dans le réservoir d'eau, qui devait bien avoir deux bons mètres de profondeur à ce temps-ci de l'année. Les parois glissantes lui permettraient de s'y enfoncer facilement, et de ne pas en ressortir. Mais, comme les sœurs le lui avaient répété si souvent, c'était un péché de vouloir échapper au

châtiment de Dieu. Or, comme elle avait accumulé trop de péchés déjà, Edna a choisi d'entrer dans la maison et de refermer la porte en silence.

Mais même les plus bénis d'entre nous sont parfois frappés par la malchance. Il se trouve que le fils de son frère, le neveu d'Edna, était mort à la naissance. Sa belle-sœur s'était enfermée dans sa chambre et avait refusé d'en sortir. Son frère avait perdu du poids, et Edna avait continué à s'occuper de la maison et du ranch, tandis qu'enflaient ses pieds et son ventre. Ici, dans la réserve, elle savait que personne ne la jugerait si elle élevait son enfant seule. Mais un enfant sans père avait toujours cette espèce de manque.

La décision avait été facile à prendre. Sa belle-sœur avait eu un bébé à cajoler, son frère une fille à gâter, et Edna s'était assurée d'un endroit où vivre... Dans le sous-sol, si elle ne faisait pas de vagues.

Elle n'avait pas eu voix au chapitre pour le choix du nom, cela dit. Desiree ? Qu'est-ce qui leur était passé par la tête ?

CHAPITRE 9

JOHN

John s'est réveillé tôt le lendemain matin. Ils avaient de la route à faire pour se rendre à l'emplacement du Festival Karl May. Il s'est rappelé la façon dont Robert avait décrit le festival la veille et s'est dit qu'il aurait aimé avoir lu un roman de May. Mais bon, mieux valait rester soi-même : c'était plus simple, nul besoin de mentir.

Il s'est habillé en vitesse et a ouvert sa porte au moment même où Lucas refermait la sienne.

— T'es prêt pour aujourd'hui ? a demandé John.

Il ne savait pas grand-chose à propos du danseur, à part ce que Nadine avait tenté de lui vendre durant la soirée.

Lucas lui a montré son sac, de la grosseur d'une poche de hockey.

— J'ai apporté mes cerceaux. Vous avez pas de danseur de cerceaux, non ?

— Toujours voulu apprendre.

— Je pourrais vous montrer.

John a fait non de la tête.

— J'ai pas besoin de rien ajouter à la liste des affaires que je fais mal. Je préfère me concentrer sur ce que je fais bien et essayer de pas fucker le chien. Oups, mon langage.

Ça a fait sourire Lucas.

— J’ai entendu dire que vous êtes un cowboy.

John a acquiescé.

— J’élève du bétail et je me promène dans le fumier à longueur de journée.

— Comment on devient un danseur quand on est un cowboy ?

Ils ont emprunté le corridor ensemble, détendus.

— Je dansais avant d’être un cowboy.

Ils se sont tus en passant devant d’immenses tableaux. John a remarqué que les yeux de Lucas survolaient chaque toile.

— T’aimes ça, l’art ?

— J’arrive pas à croire à quel point c’est grand, ici. Comment on peut devenir aussi riche ?

John n’en avait aucune idée. Sa définition de la richesse, c’était d’avoir assez de nourriture pour lui et ses animaux.

— Faut être blanc, s’est-il contenté de répondre.

Les Blancs semblaient baigner dans un flot constant de possibilités d’épanouissement personnel.

Ils ont tourné le coin et ont failli entrer en collision avec Shane, qui se tenait là, en plein milieu du couloir.

— Toi, a dit Lucas.

— Hé, allô, a fait Shane d’une voix affable. Je voulais te dire encore une fois à quel point je suis désolé pour...

Lucas l’a repoussé brusquement et a continué sa route.

— Ce gars-là a pas le pardon facile, a dit Shane en se frottant le bras.

— Décidément, t’as pas inventé le bouton à quatre trous, a répliqué John. Qu’est-ce que tu fais ici, de toute manière ? À niaiser au milieu de

nulle part ? Tu cherches de quoi à voler ?

— Non ! s'est défendu Shane. En plus, si je voulais voler quelque chose, pourquoi je le ferais la première journée ? Faut toujours attendre juste avant de partir.

— J'espère que tu niaises.

— Y a des bruits bizarres dans ces corridors-là, a dit Shane. Avez-vous essayé d'écouter, un peu ?

— Est-ce que j'ai l'air d'avoir le temps de m'arrêter dans les corridors pour écouter les bruits ? a demandé John. Tu viens, aujourd'hui ?

Shane a acquiescé de la tête.

— Ouais, la bonne femme, la patronne, euh...

— Nadine.

— Ouais, elle, elle m'a dit que je devrais venir, faire de mon mieux, pis après elle va voir ce qu'elle peut faire pour moi une fois au Canada.

John avait presque envie de féliciter le criminel pour son optimisme, mais ça entraînait en contradiction avec ses idées sur la justice et sur les trous de cul. Il s'est donc contenté de lever un sourcil et de poursuivre son chemin.

— Le déjeuner est servi, a-t-il dit au jeune homme, qui le suivait de près. Je le sens jusqu'ici.

Ses attentes étaient hautes en ce qui concernait le déjeuner servi dans un château.

— Vous en savez un peu sur ce gars-là, Karl May ? a demandé Shane. J'ai entendu dire que c'est un gros nom ici, en Allemagne, un genre de héros, vénéré et tout, et c'est un écrivain. C'est capoté, pareil. Vénérer un écrivain !

— Jamais entendu parler de lui avant, a répondu John. Mais si ça ressemble le moindrement à du Louis L'Amour, j'imagine que je peux

comprendre un peu l'attrait. Il a écrit sur la vie de cowboy, c'est ça ?

— Il écrit sur les Indiens. Des Indiens comme nous. Fait que j'imagine que le monde de la place tripe vraiment sur les Indiens.

— Pas tous les Indiens, a rétorqué John. Y a pas mal de vétérans qui venaient des réserves, tsé.

— C'est sûr, c'est sûr, s'est empressé de répondre Shane. Mais on n'est pas obligés de parler de ça.

Parce que ça attirerait moins d'applaudissements, évidemment, s'est dit John. Il n'avait jamais été du genre calculateur, mais les gars comme Shane, eux, analysaient chacun des angles d'un kaléidoscope. Survivre, ce n'était pas toujours beau.

Ils ont mangé dans la cuisine, Lucas, Shane et John ensemble, servis par une femme rondelette qui les fixait des yeux à chaque bouchée.

— Mangez, mangez, répétait-elle, puisque c'était l'unique mot de leur langue qu'elle connaissait.

Elle tâtait son tablier et le relâchait, puis le tâtait à nouveau, comme si elle se retenait de tendre le bras pour les toucher. Pour voir s'ils étaient réels, vérifier si leur peau était aussi chaude qu'elle était rouge. Pour sentir la texture de leurs cheveux, s'assurer que c'était aussi doux que ça en avait l'air. John l'aimait bien ; il l'aurait laissée faire s'il avait été seul. Devant les deux autres, toutefois, il sentait le besoin de garder un air stoïque et virile. Chaque fois qu'ils finissaient un mets, elle préparait quelque chose d'autre. John s'est dit qu'il aurait aimé pouvoir ramener cette spécialiste de l'appétit dans sa valise.

Quand ils se sont finalement dirigés vers le minibus, il avait le ventre plein. Nadine les attendait près de la portière du véhicule ; elle avait l'air déjà bien préoccupée. Elle avait déniché une planchette à pince, sur laquelle elle prenait des notes à l'instant même. Elle avait enfilé sa jupe de regalia et s'était passé un châle sur les épaules. Ses cheveux étaient noués en deux tresses soyeuses. John a porté la main à sa tignasse emmêlée et s'est dit

qu'il aurait dû lui aussi refaire ses tresses ce matin. Il a jeté un coup d'œil à ses deux compagnons. Assez beaux pour que personne ne remarque leur laisser-aller. Ah, les joies de la jeunesse.

Il a cherché Desiree des yeux et a entendu son joyeux papotage avant de la voir. Le majordome du château, un des garçons d'écurie et un autre gars sorti de nulle part l'entouraient de leurs sourires adoreurs.

Et Edna ? John a balayé les alentours du regard et n'a pas aperçu sa fine silhouette. En temps normal, elle aurait été à distance de sermon de sa nièce.

— Où est Edna ? a-t-il demandé à Nadine.

Celle-ci l'a regardé sans comprendre.

— Qui ?

— Cheveux courts, danseuse de traditionnel...

— La madame qui tripe sur la Bible ?

— Oui, a dit John. Elle est où ?

— Je l'ai pas vue. Et on n'a pas vraiment besoin d'elle, si jamais elle veut se reposer ou je sais pas. Elle fait pas de l'arthrite ou de quoi de même ?

John s'est dirigé vers Desiree.

— Où est ta tante ?

Desiree a eu l'air déconcertée.

— Elle s'est couchée tôt, hier soir. J'étais certaine qu'elle serait la première arrivée.

— L'as-tu vue se coucher ? a voulu savoir John.

— Ben, euh, non, mais elle a pas dansé de la soirée et elle était pas mal soûle et c'est loin d'être un oiseau de nuit, fait que je me dis... Vous savez pas où elle est ?

John commençait à s'inquiéter, mais il n'avait aucune envie de fouiller les recoins d'un vieux château, probablement hanté.

Et voilà qu'elle est apparue. Debout en haut de l'escalier d'entrée du château, accompagnée de leur hôte, Robert. Edna avait l'air fatiguée et encore plus frêle que d'habitude. John s'est approché.

— Vous étiez où ?

— Edna s'est perdue hier soir, a expliqué Robert à sa place. Elle se sent pas très bien ce matin.

John voyait bien ça : elle s'appuyait littéralement contre lui. Edna ne s'appuyait jamais contre personne. Elle se serait tenue droite comme un pic au milieu d'un ouragan.

— Vous restez ici, donc ? a fait John en pointant du menton l'immense bâtiment de pierre en face de lui.

— Vous vous débarrasserez pas de moi aussi facilement. Je viens. Je vais juste prendre ça mollo, si ça vous dérange pas trop... Ce qui devrait pas être un problème, étant donné qu'aucun d'entre vous souffre d'arthrite, a-t-elle affirmé avant de jeter un coup d'œil à Shane en reniflant. En espérant que t'as rien volé ce matin, toi.

John a souri. Edna se sentait peut-être en lendemain de veille, mais ses couilles étaient toujours bien attachées.

JOUR 10

EDNA

L'Allemagne est un vieux pays de vieux châteaux, de vieux souvenirs, de vieilles guerres, de vieux regrets et de vieux fantômes. Dans la Bible, il est écrit que les fantômes n'existent pas : ce sont plutôt des esprits perdus que

nous devons guider vers la maison, parfois en procédant à des exorcismes. Je ne connais aucun prêtre ici, et de toute manière on vous regarde comme si vous étiez une vieille folle si vous affirmez voir et entendre les esprits. Dans un vieux pays comme celui-ci, on serait même capable de vous lancer à l'eau pour voir si vous flottez. Et je ne sais pas nager.

Aujourd'hui s'ouvre le festival consacré à un écrivain qui aimait tellement les Indiens qu'il a écrit une tonne de livres à leur sujet. Nous sommes excités à l'idée de faire découvrir notre culture aux habitants de ce pays, afin de leur rappeler que nous ne vivons pas dans les livres : nous vivons dans la réalité. Nous ne sommes pas des fantômes.

Edna avait l'impression de se déplacer à tâtons au milieu d'un banc de brouillard, un de ces nuages bas qui rend la visibilité nulle et qui nous fait y penser à deux fois avant de prendre le volant. Elle était tombée sur un truc du genre une fois dans le coin de Wadena, alors qu'elle revenait d'un pow-wow. Avec elle, deux enfants endormis sur la banquette arrière et une amie endormie sur le siège du côté passager. Le brouillard avait enveloppé la voiture et pris une teinte orangée dans la lumière des phares. Edna voyait à peine la route défiler sous ses roues, la ligne blanche un indice presque invisible à sa droite. Elle ne s'était pourtant pas arrêtée ; si elle se garait sur l'accotement, n'allait-elle pas se faire rentrer dedans par un soûlon retournant à la maison après sa sortie au bar ? Son amie, Josephine Kay (qui adorait elle aussi les pow-wow et les églises), s'était réveillée et avait presque hurlé en constatant qu'ils roulaient dans une bulle grise.

— Jésus, Marie, Joseph, t'as conduit là-dedans ! s'était-elle exclamée.

Pas de panique, mange ta bannique.

Le vin ingéré la veille lui avait fait perdre tout sentiment d'urgence. L'anxiété en moins, elle était en mesure d'observer ceux qui se trouvaient autour d'elle. Même l'homme qui se tenait à ses côtés, avec qui elle partageait certaines informations secrètes, et à qui elle continuait d'en dissimuler d'autres.

Encore du vin, avait-elle envie de crier, tout en sachant que ce besoin finirait par se dissiper. Il n'y avait plus de place dans son corps pour de l'alcool, de toute manière. De la bouffe bien grasse ferait l'affaire à la place.

Elle a pivoté vers Bobby, qui portait un étrange costume (qu'est-ce qui avait bien pu se passer au fil des ans pour qu'il se mette à porter ce genre de truc ?) : un veston bleu poudre et un pantalon qui semblait fait en suède. Il avait également remis son col de fourrure. Peut-être que ce serait différent s'il avait une femme. Les hommes viraient fous à force de passer trop de temps sur leurs « projets », avait remarqué Edna après tant d'années dans la réserve. Elle avait vu de vieux célibataires se pointer en ville avec leurs bobettes qui dépassaient de leur fermeture éclair. Ça mangeait des trucs bizarres et ça n'avait aucune manière. « On t'a enfin trouvé un homme », se moquait son frère. Et ça faisait rire sa belle-sœur, mais Edna en avait des frissons.

— C'est quoi, ce Festival Karl May ? a-t-elle demandé.

— C'est l'occasion pour tous les fans de l'auteur de se rassembler, a expliqué Bobby. Et de donner libre cours à leur passion.

— Leur passion ?

— Être des Indiens, bien sûr.

Edna a levé un sourcil.

— Des Indiens comme nous ?

— Pas du tout comme vous, non, a dit Bobby en la guidant vers la portière du minibus.

C'était agréable de s'appuyer contre quelqu'un, se disait-elle, même si on l'aurait brûlée vive avant qu'elle ne l'admette à haute voix. Bobby a continué :

— Ils ont leur propre idée de ce qu'est un Indien. Si j'avais jamais voyagé dans l'ouest du Canada, peut-être que j'y aurais cru, moi aussi.

Edna l'a interrompu :

— Est-ce qu'on est venus ici pour prouver quelque chose ? Nous as-tu invités pour qu'on les humilie ? Je veux pas participer à ça.

Ce serait cruel d'humilier ces gens chez eux.

— Je vous ai pas invités ; c'est le festival qui vous a invités, l'a corrigée Bobby. Je vous ai proposé de rester chez moi uniquement parce que je savais que vous veniez de la Saskatchewan et que je garderai toujours de bons souvenirs de cette province. Cela dit, je pense quand même que ça leur ferait pas de tort de voir c'est quoi un vrai Indien. Je trouve que leur imagination a pris un petit tour arrogant.

John a éclaté de rire.

Une fois tout le monde installé dans le minibus, Nadine a fait le compte en demandant à chaque danseur une description de son regalia. Elle s'est même fait une place sur le banc de Desiree pour lui arranger les tresses. Desiree a lancé un regard grimaçant à Edna, qui s'est contentée d'un hochement de tête en retour. La jeune femme ne pouvait pas se plaindre : elle était incapable de se faire des tresses assez serrées et les doigts d'Edna étaient trop gourds ce matin pour être efficaces.

— On devrait payer quelqu'un pour le faire, avait suggéré Desiree une fois, quand elles étaient encore en Suède. Et après, on pourrait jammer ça avec du fixatif pour la tournée au complet.

Si Edna n'avait pas craint qu'une famille d'araignées finisse par se faire un nid dans les cheveux de sa nièce, elle aurait dit oui.

Bobby s'est installé à côté de John et Lucas et a engagé la conversation avec eux. Desiree regardait par la fenêtre tandis que Shane la regardait, elle. Le corps du jeune homme était possédé d'une sorte d'énergie pétillante qu'Edna ressentait physiquement. S'il avait été son fils, elle serait allée s'asseoir à ses côtés pour lui demander ce qu'il avait dans sa petite tête, parce qu'elle pouvait presque voir les manigances qui s'y formaient.

Le trajet du château jusqu'au site du festival a duré une demi-heure. Edna a somnolé tout le long, mais elle s'est réveillée lorsque le minibus s'est finalement arrêté. En ouvrant les yeux, elle a aperçu du monde qui marchait en groupes le long de la route. Il y avait surtout des têtes blondes, si bien qu'elle a eu l'impression d'être de retour en Suède. Ça a pris un instant ou deux avant que leurs costumes ne viennent s'imprimer dans son esprit. Plusieurs femmes portaient des robes blanches ; les hommes étaient pas mal tous en brun. Elle a plissé les yeux pour mieux voir. Le brun, c'était de la peau de chevreuil... Mais où avaient-ils pu en dénicher autant ? Elle a ensuite examiné les habits féminins : des minijupes de cuir avec des franges déchirées à même le tissu, qui faisaient très « Indien d'Hollywood », et des corsages échancrés. Elle a eu un frisson.

Edna a regardé les autres passagers. Tout le monde avait les yeux rivés aux fenêtres, un air ahuri au visage.

— Tabarnac, a dit Shane, en résumant la pensée de chacun des membres de la troupe.

Les passagers se sont levés d'un même mouvement qui a secoué le minibus. Edna a dû réprimer un haut-le-cœur en fermant les yeux.

Quand elle les a finalement rouverts, elle était presque seule à bord. Desiree l'attendait, assise sur le siège juste devant elle :

— Tu descends, ma tante ?

Edna a hoché la tête.

— Si je me perds maintenant, je vous retrouverai jamais.

— Ha, non. Tu nous retrouverais.

Mais Edna en doutait. Elle marchait lentement et il y avait trop de monde ici pour jouer des coudes. Sacoche sur l'épaule, elle s'est levée, droite sur ses jambes endolories. Il lui faudrait demander un calmant à quelqu'un. À Shane, oui, celui-là avait probablement toute une pharmacopée sur lui.

Elle a remonté l'allée du minibus, guidée par Desiree. Cette dernière avait enfilé son regalia complet pour le style libre.

— T'es belle, lui a dit Edna.

Desiree n'a rien répondu, trop habituée qu'elle était à recevoir des compliments.

En descendant du véhicule, Edna a été aveuglée un moment par le soleil. Le temps que ses yeux s'adaptent à la lumière, elle s'est finalement rendu compte que Desiree et elle étaient entourées d'Indiens captivés. Elle a cligné des yeux, puis a reconnu les costumes.

— C'est quoi, ça ? s'est-elle questionnée à voix basse.

— Ils s'habillent comme ça, ici, a expliqué Desiree. On est sur un terrain de pow-wow pour les Blancs.

Edna a cherché des yeux les autres membres de leur groupe.

— Où est-ce que je dois aller ?

Desiree l'a poussée dans le dos :

— Continue.

Edna a avancé. Les badauds s'écartaient de son chemin à mesure. Elle sentait des mains s'approcher, comme pour la toucher.

— Ouch ! a fait Desiree, toujours derrière elle. Gardez vos sales pattes pour vous !

Ça a fait reculer la foule un peu. Mais ce n'était qu'une question de temps avant que l'assaut ne reprenne.

— Si j'étais pas restée pour attendre que tu te réveilles, s'est plainte Desiree, j'aurais pu faire le trajet avec les autres.

— Pourquoi ils nous fixent comme ça ?

— Parce qu'on est des vraies Indiennes et ils sont comme obsédés, genre.

Pour dire vrai, Edna sentait assez peu de regards dirigés vers elle, exactement. C'était peut-être sa chemise, son pantalon et ses cheveux courts qui faisaient hésiter les curieux : était-elle une Indienne, oui ou non ? Elle n'était peut-être qu'une petite madame basanée qui voyageait avec les Indiens. Ce serait bien la première fois de sa vie qu'on la prendrait pour autre chose que ce qu'elle était.

Elle soutenait les regards et percevait des bribes de ce qui devait être de l'allemand. Les minijupes de cuir des femmes remontaient très haut à chacun de leurs pas. Est-ce que ces gens s'imaginaient vraiment que leurs ancêtres s'accoutraient comme ça ? Et comment est-ce qu'on était censé allumer un feu avec toutes ces franges ? Et les moustiques ? Bonne chance pour survivre dans les herbes hautes de la Saskatchewan. Et la cueillette de petits fruits ? Pas possible de cueillir quoi que ce soit avec une jupe qui remonte jusqu'aux fesses : bonjour les grafignes jusqu'au sang et les morsures d'insectes sur ce qu'il reste de peau.

Edna s'est fait la réflexion : c'était dans ces détails que résidait la différence entre jouer à l'Indien et être obligé d'en être un.

Desiree s'est fait un devoir de la guider jusqu'à la tente où les autres s'étaient réunis. Lucas et John montaient la garde à l'entrée. Ils attiraient l'attention, avec leur look d'Indiens sortis tout droit d'un film. Les filles se sont penchées pour entrer. Nadine se tenait au centre de la tente, concentrée sur des documents. Elle a levé les yeux et ses traits, rigides en temps normal, se sont durcis encore plus.

— Vous êtes en retard ! On a à peine quinze minutes avant le début de notre première perfo, a-t-elle dit en tirant presque Desiree dans la tente. C'est toi qui commences.

— Je veux pas y aller en premier, a dit Desiree.

— C'est pas toi qui décides, j'ai fait l'ordre comme ça.

— Ben, changez l'ordre, d'abord.

Edna a reconnu cette note typique dans la voix de Desiree.

— Est-ce que j'ai besoin de te rappeler que..., a commencé à répondre Nadine, d'un ton qui s'éloignait lui aussi dangereusement d'un règlement diplomatique.

Edna s'est interposée :

— Desiree est en retard à cause de moi. Elle a besoin d'un peu plus de temps pour m'aider à trouver mes repères.

Nadine lui a jeté un regard courroucé.

— Bon, je vais la déplacer, s'est-elle inclinée, mais pas sans murmurer à part soi : Bon Dieu, ça a pas de respect.

— Je l'haïs, a dit Desiree dans le dos de Nadine, qui venait de se retourner.

— C'est mal d'haïr, peu importe qui. Elle essaye juste de bien faire son travail.

Edna aurait voulu une tasse de thé. Où est-ce qu'on trouvait du thé, en Allemagne ? Est-ce qu'ils buvaient du thé, les Allemands ?

— Mais elle est tellement boss des bécosses et elle est vieille et en plus elle tripe sur John. Et sur Lucas.

Edna n'a pu s'empêcher de sourire aux commérages de Desiree.

— Elle est pas si vieille. Elle fait bien de continuer à essayer de trouver le bon.

— Ouais, mais, je veux dire, trouve quelqu'un qui joue dans ton équipe, au moins..., a commencé Desiree avant de se taire, soudain. En tout cas, c'est sa vie.

— T'es ici pour danser, pas pour te mêler de ce qui te regarde pas, lui a rappelé Edna.

— Merde, fais-moi pas penser à ça, je suis tellement nerveuse ! C'est vraiment une grosse foule, a dit Desiree, dont le visage s'éclairait malgré tout.

John s'est approché d'elles.

— Elle est prête ?

— Presque, a répondu Edna. C'est vous qui brisez la glace ?

John a fait non de la tête.

— Shane va y aller en premier. C'est probablement mieux comme ça, ça va lui permettre de brûler un peu de gaz. Ensuite, c'est mon tour. Lucas s'occupe du tambour pour l'instant. Par contre..., a-t-il ajouté en se penchant vers Edna, j'ai entendu dire que les Allemands veulent jouer eux-mêmes la musique, comme s'ils connaissaient les chants de tambour.

Plus rien ne pouvait étonner Edna.

— Est-ce que c'est envisageable ? a demandé John.

— Faut demander à la patronne, elle doit connaître tous les protocoles, a dit Edna, contente de pouvoir passer la rondelle à quelqu'un d'autre.

John n'était à l'évidence pas chaud à l'idée d'aborder le sujet avec la madame colérique, mais il s'est tout de même exécuté.

— Où est Shane ? a demandé Desiree.

Edna a balayé la tente du regard.

— C'est pas lui, là, qui aide Lucas à installer le tambour ? On dirait bien qu'on en prend un gros, cette fois-ci.

Une fois de plus, elle n'a pu s'empêcher d'admirer l'allure de Shane dans son regalia. On aurait dit qu'il devenait vivant, quand il le portait. Il perdait son air de voyou, qui faisait plutôt place à une aura de noblesse. Son maquillage lui donnait l'air d'un puissant guerrier. Edna s'est demandé quel genre d'éducation parentale il avait reçue. Elle ne doutait pas un instant que quelqu'un avait un jour tenté de le guider sur le droit chemin.

Desiree a poussé un sifflement.

— Méchant pétard, le nouveau Lucas.

— Et ? a fait Edna, incertaine de la suite. T’as à peine dix-neuf ans.

— Tu préférerais que je tripe sur Shane ?

— Je préférerais que tu te concentres sur autre chose que les hommes ou les garçons.

Desiree s’est assise dans l’herbe.

— J’ai demandé à Shane il venait de quelle réserve. Il m’a répondu qu’il savait pas. La police l’a trouvé, bébé, abandonné devant la porte secondaire d’un hôpital... Peux-tu croire ça ?

Edna a hoché la tête.

— Quelqu’un lui voulait du bien.

— Pis ensuite c’est un couple de Blancs qui l’a adopté, mais ils voulaient pas qu’il soit un Indien, fait qu’il s’est sauvé quand il était jeune et il s’est ramassé à vivre en ville avec une famille autochtone. C’est en ville qu’il a appris à danser. Et à voler.

— Je vois, a répondu Edna en se disant que cette famille autochtone avait dû lui inculquer quelques notions de survie.

— C’est triste, quand même, mais au moins quelqu’un voulait de lui. Peut-être que, si la bonne personne s’en était occupée, il aurait mieux viré.

— Peut-être, a répété Edna en scrutant sa nièce, et lui revenait le souvenir de ce bébé si têtu qu’elle avait été.

Elle tenait son biberon toute seule à cinq semaines ; elle avait décidé qu’elle n’en avait plus besoin à moins d’un an. Elle avait presque exigé qu’on lui montre à faire pipi sur le pot après onze mois de vie. Quand, à quatre ans, elle avait voulu un poney, la famille s’était mise en quête d’un shetland aux quatre coins de la province. Elle avait toujours obtenu ce qu’elle voulait, quand elle le voulait, et même exactement à l’endroit et de la façon qu’elle le voulait. Une petite Indienne qui n’avait jamais entendu le mot « non », ce qui, aujourd’hui, faisait craindre le pire à Edna. Le monde

n'avait jamais été tendre avec les Autochtones, et encore moins avec leurs filles.

Edna fixait le vide, au-delà de la jeune femme au visage rond. À travers une fente dans les plis de la tente, elle voyait un bout de ciel bleu clair. Elle a dit :

— Je veux pas qu'on te brise le cœur.

Elle n'a pas vraiment prononcé ces mots à haute voix. Elle les a prononcés dans son cœur, comme si elle s'adressait aux esprits qui veillaient sur sa fille. *Faites qu'ils n'échouent pas à la tâche, pas après tout ce temps.*

— Donc, ma tante..., a fait Desiree en la sortant de sa rêverie. Ce fameux Robert, là... Il est déjà venu en Saskatchewan, c'est ça ?

Edna a sourcillé.

— Qui t'a parlé de ça ?

— Lui, hier soir au souper. T'étais là... ben, physiquement, je veux dire. Mettons que t'avais la tête, ou l'esprit, ailleurs...

La tête d'Edna a pivoté si vite vers Desiree que son cou a craqué.

— Ouch.

— Relaxe ! C'est pas comme si j'allais te stooler à mon père. Je t'avais jamais vue boire avant, mais, bon Dieu, si quelqu'un mérite un verre ici, c'est bien toi. Tu dois bien avoir droit à au moins mille bières pour tous les chapelets que t'as récités.

Sacrilège. Faut lui laver la bouche avec du savon, à cette fille.

— Y a rien là. Je suis contente que tu te détendes un peu... C'était le château ? C'est ça qui t'a fait perdre les pédales ?

Edna a acquiescé de la tête.

— C'est un endroit très étrange.

— C'est vrai que c'est intimidant, a approuvé Desiree. Et le propriétaire est quand même un peu freakant, aussi...

Edna s'est raidie, prête pour l'assaut, avant de dire d'un ton prudent :

— Oui, un homme étrange.

— Plutôt beau bonhomme, par contre... si tu tripes sur les monias.

Edna triturerait les rubans de la robe de Desiree, les lissait, pour s'occuper les mains.

— Je devrais le matcher avec Nadine. C'est clair qu'elle est ouverte à tout.

— Ça me semble une bonne idée, a dit Edna à voix basse.

— Sauf qu'il a pas l'air de s'intéresser à son cas. Il lui a même pas adressé la parole de la soirée, hier. Comme si son attention était dirigée vers quelqu'un d'autre dans la salle. Ou vers quelqu'un qui était pas dans la salle...

— Faut que j'aille aux toilettes, a dit Edna.

— Bonne chance, a fait Desiree en souriant. On sait pas trop à quoi ça ressemble, des toilettes, dans ce pays de sauvages là.

JOHN

John examinait le tambour. Bonne taille, profondeur et circonférence comparables à ce qu'il avait toujours connu. La peau était bien tendue, de sorte que le centre donnait un son lourd et profond. John a donné quelques coups sur les côtés et a reconnu les notes de sa jeunesse. Un parfait tambour cri. Sauf que ce n'en était pas un. Il avait été fabriqué par des Allemands. Aux côtés de John se tenait un homme de grande taille, à l'allure imposante. C'est lui qui avait conçu le tambour, a expliqué Robert, en s'appuyant sur des images trouvées dans des livres.

— Ça a dû lui prendre du temps, a dit John.

Robert a haussé les épaules.

— L'ingéniosité allemande ne connaît pas de limites.

— Et pas de frontières non plus, a fait John d'un ton approbateur.

Il a tenu un des bâtons devant ses yeux : le bas était savamment orné de perles.

L'artisan a dit quelques mots, que Robert a traduits :

— Il dit que ça, ça vient du Montana. Un cadeau de la part d'un aîné qui est venu ici l'été dernier. Le festival attire des gens de partout sur la planète.

— Je vois.

John s'est demandé si les Allemands étaient conscients de l'ampleur de la reconstruction culturelle qui avait cours chez les Cris, là-bas, dans les réserves. Du fait qu'ils réapprenaient les chants qui avaient presque été perdus quand les cérémonies étaient devenues clandestines. Il s'est demandé s'ils savaient que des aînés étaient morts avant de pouvoir léguer leur savoir sur les danses, les cérémonies, les protocoles, et que les aînés encore vivants étaient sans cesse sollicités, qu'ils le veuillent ou non, pour expliquer tel ou tel aspect de la culture. *Et si j'étais le dernier, un jour ?* s'est dit John. *De quoi je me souviendrais ? Qu'est-ce que je passerais au suivant ? Quelles erreurs je commettrais ?* Yellow Belly n'avait enseigné qu'à ceux et celles qui venaient la voir tôt : elle refusait quiconque avait plus de douze ans. C'était comme ça qu'elle avait toujours fonctionné, elle n'avait jamais expliqué pourquoi. John se disait qu'elle aimait les enfants et qu'elle aimait beaucoup moins les adultes, mais qui sait ? Peut-être qu'elle avait reçu elle-même des enseignements à propos de la bonne manière d'enseigner.

— Notre culture a été rompue, a dit John en se parlant plus à lui-même qu'à Robert. On en est encore à faire l'inventaire de ce qu'on a perdu.

— Oui, je comprends. On a rebâti quelques fois ici aussi, a dit Robert. Le phénix qui renaît de ses cendres, c'est l'Europe, c'est l'Allemagne, c'est la vie.

John a hoché la tête et s'est demandé si ce fameux oiseau était capable de se refaire à l'identique chaque fois.

Lucas s'est approché d'eux. Il s'est tenu en silence près de John jusqu'à ce que ce dernier lui tende un des bâtons. Sans attendre, il a essayé le tambour, comme si John n'était même pas là. Lucas était toujours sérieux. Un peu comme Nadine, en fait.

John a entendu des clochettes qui tintaient. C'était Shane, qui a demandé :

— Je peux jouer un peu de tambour, moi aussi ? Je connais quelques chansons.

John a fait non de la tête.

— Toi, tu dances.

Shane, puis les dames, puis John et, enfin, Lucas pour clore le spectacle.

— Mais je joue du tambour aussi, a dit Shane.

Il cherchait à se rendre indispensable, sans doute pour qu'ils ne se débarrassent pas de lui. Mais ce n'était pas à John de décider, de toute façon. L'unique personne qui pouvait l'aider, maintenant, c'était Lucas. John a jeté un coup d'œil au grand danseur. Son visage semblait inflexible. Le pardon n'était pas à l'ordre du jour.

— Non, t'as pas une bonne énergie... C'est mauvais pour le tambour, a conclu John.

La mâchoire de Shane s'est décrochée et John a presque eu envie de ravalier ses derniers mots. Il a entendu les clochettes qui s'éloignaient.

Deux grands bonhommes aux tresses noires sont entrés dans la tente. Leur peau était marbrée, comme si le soleil avait réagi bizarrement au

contact de leur... maquillage ? Ils s'étaient à l'évidence noirci les pommettes pour les rendre plus saillantes. En plissant les yeux, on pouvait se croire en présence de deux parfaits Indiens... d'Hollywood.

Ils ont balayé la tente d'un regard presque timide, puis ont adressé la parole à Robert.

— Voici Karl et Michael, nos meneurs de tambour... Ils... Ils veulent savoir s'ils peuvent se joindre à votre troupe.

John a cherché l'approbation de Lucas, qui s'est contenté de hausser les épaules :

— C'est pas comme si c'étaient des chants cérémoniels.

John a acquiescé de la tête. Ce n'était pas son genre d'exclure des gens.

Nadine est entrée, à bout de souffle, les feuilles sur sa planchette s'agitant dans tous les sens. Les sourcils froncés et l'air mécontent. John a soudain regretté de lui avoir cédé le contrôle de la tournée.

— Vous êtes prêts ? a-t-elle demandé, mais ça avait plutôt l'air d'un ordre.

— Oui, a dit John. On ajuste encore le tambour, par contre.

Nadine a ravalé un sacre bien senti.

— Pourquoi est-ce que tout le monde est aussi lent ? Vous êtes conscients qu'on a plus de mille personnes qui attendent qu'on commence ? On danse pas pour des clowns ; c'est un gros show. Vous savez à quel point les gens, ici, font des gros shows ? Ils refont la bataille de Little Bighorn. Genre, la vraie bataille, avec un gars qui joue Custer et d'autres qui font les Sioux et des vrais Crows, des voltigeurs équestres, pis toute...

— Ils ont des voltigeurs équestres ? s'est étonné John, qui n'avait pas vu ça depuis les beaux jours du rodéo.

— Ça, c'est juste la partie sur scène. Mon Dieu, tu connais rien au monde du spectacle, a marmonné Nadine pour elle-même, avant de se

souvenir qu'elle avait besoin de l'appui de John pour garder cette tournée sur les rails. Mais t'as fait du bon travail, jusqu'à maintenant.

Le « merci » de John était aussi sincère que le compliment.

Nadine s'est mise à faire les cent pas.

— Attendre de même, ça me rend folle.

John s'est demandé ce qui ne la rendait pas folle.

— Et, a-t-elle poursuivi, je veux pas décevoir personne. On est déjà désavantagés : il nous manque la moitié de nos danseurs. C'est moi qui danse les sections de traditionnel, en plus de m'occuper de la direction scénique. Normalement, je ferais pas les deux. Normalement, j'ai un très bon directeur scénique, en fait. Je l'entraîne pour ça depuis qu'il a douze ans...

— Il va être là la prochaine fois, dans ce cas.

Nadine a agité le bras dans les airs, visiblement dépassée.

— Et si y avait pas de prochaine fois ? Et si on se plante tellement cette fois-ci que personne veut nous revoir la face ? Et si on se faisait barrer du festival pour toujours ? Ça arrive, tsé !

Edna est intervenue :

— Vous pensez que c'est le seul endroit au monde où les gens sont obsédés par les Indiens ? Il va toujours y en avoir des places où ça vire fou dès qu'un Neechee passe la porte. Inquiétez-vous pas pour ça.

John commençait à l'apprécier, cette version lendemain de brosse d'Edna.

Nadine a feint un sourire, puis est allée se placer près de la scène. John, lui, s'est dirigé vers son tambour.

Shane a ouvert le bal avec une danse style libre. Il se déplaçait sur la scène comme un rôdeur, cherchant à impressionner l'assistance, un bond par-ci, un saut périlleux arrière par-là, comme si sa vie en dépendait.

(C'était peut-être le cas ?) On en était à la moitié de sa performance explosive lorsque Desiree l'a rejoint sur scène, son châle flottant derrière elle. Elle bougeait plus vite que d'habitude, pour suivre la cadence du jeune criminel. Les deux s'échangeaient des regards en se tournant autour, les franges de la fille frôlant la peau brune du garçon. Leur jeunesse et leur beauté leur donnaient l'air de deux amants en pleine danse nuptiale, et la foule en redemandait. John devait rendre à César ce qui était à César : Nadine savait comment créer une bonne chorégraphie.

La patronne elle-même montait d'ailleurs sur scène en ce moment. Elle a dansé sur un chant traditionnel, remerciant les quatre directions avec son éventail. John a remarqué que son visage, transformé, était maintenant empreint de grâce et de modestie.

C'était au tour de John, qui a exécuté une danse des herbes correcte, sans plus. Shane partageait la scène avec lui. Il portait lui aussi son ornement dorsal, mais dansait au moins deux fois plus vite que John, sans même avoir l'air essoufflé. Chaque fois que John levait les yeux vers lui (difficile de s'en empêcher : Shane faisait dans le tape-à-l'œil), il accélérail le rythme, pour ensuite se rendre compte qu'il ne suivait plus le tambour et ralentir à nouveau.

Après son numéro, John a pris le relais au tambour et le spectacle s'est terminé par une danse de cerceaux de Lucas. Shane se tenait près de l'épaule de John, qui l'a entendu murmurer :

— C'est ça qu'il faut que j'apprenne.

Ça a fait sourire John.

CHAPITRE 10

JOHN

John n'avait pas souvent entendu Lucas prendre la parole, il a donc été étonné de le voir exprimer des opinions aussi tranchées sur du monde qu'il ne connaissait même pas.

— Les Crows, c'est des osties de traîtres, a-t-il dit.

— Tout le monde a fait quelque chose de pas correct à un moment ou à un autre de l'histoire, a dit John. Les Cris étaient réputés pour attaquer tout ce qui bouge à des kilomètres à la ronde.

— Les Crows ont combattu avec l'armée des Blancs, contre les Sioux.

— Ils avaient leurs raisons, j'en suis sûr. J'ai rencontré une couple de Sioux, dans ma vie, que j'aurais trahis avec grand plaisir, a répondu John, qui ne détestait pas la couleur que prenait le visage de Lucas quand il était en colère.

— Attendez-vous pas à ce que je leur parle, a dit Lucas.

— Contente-toi de pas leur sacrer un coup de poing dans la face. Ils travaillent pour le festival et on n'a pas encore été payés.

— Pas encore. Mais ça s'en vient ! s'est exclamée Nadine.

Ils étaient assis en cercle autour d'un feu, à manger leur plus que traditionnel repas de bison séché et de petits fruits (allez savoir où ces Allemands avaient trouvé un bison). Lucas s'était mis à appeler les gens du festival « les Indiens à May ». Les Indiens à May ne croyaient pas aux tables ni aux chaises, alors il ne restait plus qu'à s'asseoir par terre. Edna

n'avait même pas essayé de plier les genoux : elle était partie manger dans le minibus.

— Quand est-ce qu'on va être payés ? a voulu savoir Lucas.

— Personne me l'a dit, a répondu Nadine. Je suis allée parler à Hans, après notre spectacle. C'est un des organisateurs. Le gars, là-bas, en mitasses de peau de chevreuil.

— Les mitasses brunes ?

— Non, l'autre.

— Les mitasses blanches ?

— Non, l'autre.

— Oh, celui avec les mitasses noires.

— Oui, lui. Parle pas mal juste allemand.

John a poussé un soupir. Ça ajoutait un niveau de difficulté.

Nadine a poursuivi :

— Bref, je suis allée le voir et il m'a dit qu'il nous adorait. Genre, il a dit le mot « adorer » deux fois et après il a dit qu'il fallait qu'on « cérémonise » ensemble et qu'il avait hâte à nos prochaines performances.

— Ça sonne pas comme quelqu'un qui parle juste allemand, ça, a commenté John.

— Oui, mais il a pas répondu à ma question, fait que... ça commençait à m'énerver de lui parler, a dit Nadine. Je vais me réessayer plus tard, avant les prochaines représentations.

— Prochaines représentations ? l'a interrogée Lucas. Tu veux dire combien, exactement ?

— Il a dit quelque chose comme... « finir le festival », a couiné Nadine en rentrant le cou dans les épaules comme si elle espérait se soustraire à leurs regards. L'affaire au grand complet.

— Et il dure combien de temps, le festival ? a demandé John à Robert.

— Encore une semaine, a répondu l'autre.

— On peut pas rester aussi longtemps ! a commencé Desiree, avant d'être distraite par trois jeunes braves aux abdominaux qui auraient rendu jalouse une planche à laver. Je veux dire, on a des billets d'avion... ou je sais pas quoi...

— Je suis certaine qu'il y a un malentendu, a dit Nadine. C'est ridicule, là !

— Qu'est-ce qui est écrit dans le contrat ? a demandé John.

— C'était en allemand, a dit Nadine.

— Avez-vous le contrat ? lui a demandé Robert. Je pourrais le regarder avec vous.

— Je l'ai laissé à la maison. J'aurais jamais cru qu'on aurait à argumenter une fois rendus ici.

Erreur de recrue. Même John savait qu'on devait toujours traîner les contrats avec soi, jusqu'à la fin de l'entente. Il s'était fait avoir assez de fois par des ranchers véreux dans sa jeunesse naïve.

— On va aller trouver Hans et, avec l'aide de Robert pour la traduction, on devrait pouvoir lui expliquer le malentendu. Il a beau vouloir qu'on reste, on a une tournée à faire, alors on va demander d'être payés pour cette performance uniquement.

Nadine a acquiescé de la tête, mais sans se lever.

Pour donner l'exemple, John a bondi sur ses pieds. Ses genoux ont craqué fort, comme s'ils se faisaient un plaisir de lui rappeler qu'après un certain âge, les chaises devenaient indispensables.

— Wô, c'était quoi, ça ? a fait Shane, réveillé en sursaut en plein milieu de sa sieste.

— Les genoux de John, a expliqué Desiree.

— Bon Dieu, j'ai cru que c'était un coup de fusil, a marmonné Shane en reposant sa tête sur le sol.

John a remarqué que Nadine et Robert prenaient tout leur temps pour se lever. Les lâches.

NADINE

Nadine, John et Robert se sont traîné les pieds dans l'herbe touffue jusqu'à la tente de l'organisateur. Nadine commençait à avoir l'impression qu'on l'attaquait de front. Rien ne se déroulait comme elle l'avait prévu. Tellement de monde ! Tellement de chignage ! Et tellement pas d'argent !

Et tout reposait sur ses épaules. Pourquoi John ne prenait-il pas la relève ? Mais Nadine savait bien que c'était injuste ; John avait fourni sa part d'efforts. Il lui avait même remis la liasse de billets américains la veille. Il lui avait parlé des tribulations que la troupe avait endurées jusqu'à présent, mais Nadine avait quand même été étonnée de constater à quel point il restait peu d'argent.

Pourquoi devait-elle tout faire elle-même ? *Arrête ça*, s'est-elle réprimandée. La critique et le pleurnichage, ça ne menait à rien. Nadine n'était pas une pleurnicharde. Elle était une femme dans un monde d'hommes, et elle se défendrait jusqu'à la fin.

— Faut qu'on se fasse payer, a-t-elle dit tout bas, pour elle-même. Il. Le. Faut. On a besoin de notre argent, tout de suite. Tout. De. Suite.

Et elle a frappé du poing dans sa paume, pour l'effet.

Nadine a balayé la vallée du regard. Difficile de croire qu'une guerre s'était déroulée ici il n'y avait pas si longtemps. La guerre, c'était tellement un truc masculin ; aucune femme n'aurait eu l'idée de venir détruire un paysage aussi magnifique.

Puis elle s'est mise à réfléchir à ce qu'elle ressentirait si elle en venait à manquer d'argent en plein milieu de la tournée et au plaisir que ça lui procurerait de tenir un bazooka entre ses mains.

Hans avait le dos tourné lorsque Nadine lui a tapoté l'épaule. Il s'est retourné, révélant un profil saisissant. Il avait l'air de sortir d'un film de John Wayne, avec ses cheveux noirs qui flottaient dans le vent, bien nattés d'un côté, et ses pommettes si bien dessinées qu'elles auraient pu couper en deux un diamant.

— Ah... les Indiens, a-t-il dit, d'un ton quasi amoureux.

— Oui. C'est nous, ça. J'ai une question pour vous. (*Pas une question, une requête !*) À propos de notre paye.

Hans s'est gratté l'oreille en lui faisant signe de continuer de l'autre main.

— On s'attendait à être payés aujourd'hui, après le spectacle, parce qu'on peut pas s'éterniser. On a d'autres shows qui s'en viennent. Dans d'autres pays, a-t-elle précisé, pour mettre l'accent sur leur importance internationale.

— Nous avons convenu que vous feriez des spectacles ici, pour le festival. Je veux dire : pour le festival en entier.

— J'ai jamais donné mon accord pour ça. Deux spectacles, et après faut qu'on s'en aille.

Nadine a fait un petit mime de marche avec ses doigts.

— Ça, c'était la première journée. Six jours de plus. Six spectacles de plus. C'était dans le contrat. Voudriez-vous avoir une autre copie ?

John est parti à rire.

— Seulement si c'est pas en allemand.

Nadine a eu la sensation de s'enfoncer.

— Ça sera pas nécessaire, a-t-elle dit, puis elle a regardé Robert. Pouvez-vous lui expliquer ?

La barrière de la langue n'était même pas un problème, Nadine le savait bien. Mais elle savait aussi qu'elle n'arriverait pas à se sortir seule de cet imbroglio.

Robert a prononcé quelques phrases en allemand. Il parlait vite. Hans lui a répondu tout aussi vite. Ils ont continué à négocier pendant au moins trois chansons. (Nadine fredonnait pour elle-même ; elle faisait toujours ça quand elle était nerveuse.) Puis ils ont clos la discussion par une poignée de main.

— C'est réglé ? a demandé Nadine.

— Oh, oui, le contrat est résilié, a expliqué Robert.

— Et l'argent ? s'est enquis John.

— Pas d'argent, a ajouté Robert d'un ton enjoué. On retourne à la maison ? Mon chef prépare une sélection de viandes d'oiseaux sauvages pour le repas de ce soir.

Et il s'est frotté les mains, ce que Nadine n'avait jamais vu personne faire en vrai, sauf les kukum lors des soirées de bingo.

Soudain, Nadine s'est sentie nauséuse, comme si elle était sur le point de s'évanouir.

— Je vais m'évanouir.

John a tendu le bras pour la soutenir.

— Nadine, jusqu'à quel point on avait besoin de ce contrat-là ?

— C'était notre performance la mieux payée, a-t-elle chuchoté. C'est ce qui devait payer nos chambres d'hôtel pour la suite.

— Vous marchiez sur un fil de fer, a dit Robert. C'est malheureux. Et ce n'est pas très sage de voyager aussi loin avec si peu de moyens.

Nadine avait envie de courir après Hans et de le supplier, mais la foule l'avait déjà avalé. Elle a remarqué que John examinait Robert, comme s'il l'évaluait... Pourrait-il se permettre de leur offrir un certain montant ? Il avait déjà un château, alors pourquoi ne dépenserait-il pas comme un riche mécène ?

EDNA

— C'est une très, très mauvaise idée ! s'est indignée Edna. Il a déjà été très généreux envers nous.

La troupe s'était rassemblée pour un conciliabule rapide, profitant du fait que Robert était parti chercher de la liqueur (ou l'équivalent allemand de la liqueur).

— Un repas, des lits, un lift, c'est rien pour un gars qui a un château, a dit Nadine. Il pourrait probablement nous renvoyer toute la gang au Canada en première classe.

— On lui en demande pas tant, à Robert, a ajouté Desiree. Juste assez d'argent pour se rendre à la prochaine destination, et peut-être acheter une nouvelle robe pour moi... Rien de trop fancy. C'est des pinottes, pour lui.

— Et vous deux, vous avez l'air d'être... amis, a insisté Nadine. Tout le monde veut aider ses amis, pas vrai ?

Edna trouvait qu'ils sautaient vite aux conclusions ; c'était injuste.

— Ça change rien qu'il soit riche comme Crésus, ce serait pas correct de ma part de lui soutirer de l'argent.

— Bon, OK, d'abord, je vais m'en occuper quand il va revenir, a dit Nadine.

Edna a passé la main devant le visage de Nadine.

— Atimachisk, je vais pas rester là à rien faire pendant que vous arnaquez ce pauvre homme. Il a pas déjà offert généreusement sa maison ? De quel genre d'Indiens ingrats on aurait l'air à quêter des miettes, comme ça ?

— On le rembourserait !

— Ou on pourrait dire qu'on le rembourserait pis on le rembourse pas, finalement, a proposé Shane.

John est intervenu :

— On va garder ça en option, OK ? Je pense qu'on a une chance de faire changer d'idée le fameux Hans.

Edna a pointé John du doigt.

— C'est bien, ça.

L'idée de solliciter Bobby ainsi pour de l'argent lui faisait brûler les joues de honte. Comment même imaginer ? Demander à l'homme qui l'avait plantée là de les sauver ? Juste y penser, c'était trop. Il fallait trouver autre chose.

Nadine a poussé un soupir.

— Bon, on se retrouve ici à deux heures cet après-midi. Hans voulait un deuxième spectacle... Je vais essayer de le convaincre de nous payer avant qu'on commence. Et cette fois-ci, Desiree, mets-y un peu plus d'énergie... Lucas, peut-être un peu plus d'acrobaties, ta danse de cerceaux était un peu monotone... John, y a une autre vitesse à part « hyper lent », et Shane... essaie d'avoir des contacts visuels avec le public. Tu bougeais comme un derviche tourneur, tantôt. On peut pas juste compter sur l'énergie pure, faut aussi avoir un peu de personnalité sur scène.

Là-dessus, la derviche tourneuse de la critique s'en est allée.

Shane a brisé le silence en éclatant d'un grand rire.

— Shit de merde, c'est la première fois que quelqu'un se plaint de mes moves.

Lucas a secoué la tête.

— Moi, je danse comme on m'a appris à le faire.

— Je suis vieux, c'est pas aujourd'hui que je vais changer, a fait John en se frottant le front, comme à la recherche d'un chapeau de cowboy à triturer.

Edna était pas mal contente de ne pas être montée sur scène.

Robert a passé la tête dans la tente.

— La reconstitution de la bataille a commencé, là-haut sur la colline. On devrait aller voir ça avant que Custer se fasse trancher la gorge. Y a pas mal de sang !

Les danseurs se sont levés pour quitter la tente.

— John, a appelé Edna avant qu'il ne franchisse la porte. Vous... Vous me comprenez, non ?

Il a posé une main sur son épaule.

— Je suis désolé qu'ils aient voulu vous imposer ça. Je vais m'arranger pour que vous ayez pas besoin d'en arriver là.

Edna a quand même résolu de se faire oublier pour le reste de l'après-midi.

NADINE

Nadine a retrouvé Lucas qui flânait près des tentes de l'espace cuisine. Il semblait analyser ses options parmi les gros morceaux de viande de gibier qui y étaient suspendus.

— T’as vu ça ? Edna ne veut même pas entendre parler de demander de l’argent à Robert. Même après que j’ai supplié l’organisateur pour qu’il nous paye. On dirait qu’ils veulent même pas essayer de régler notre problème.

Lucas a posé la main sur une belle pièce de sanglier, puis l’a retirée aussitôt, comme si la texture lui avait déplu.

— Moi, j’ai pas peur de demander, merde. Jamais trop fière pour quêter, comme ma mère disait toujours. Ou c’était peut-être Tina Turner ? Je les mélange tout le temps. À quoi tu penses ?

Lucas a baissé les yeux sur sa montre.

— À quelle heure c’était censé commencer, ce show-là ? Je pensais que les Allemands étaient réputés pour leur ponctualité.

Nadine a poussé un soupir. Les doléances d’une leader avaient souvent peu d’importance aux yeux de ses fidèles. Elle a alors remarqué deux hommes à la peau basanée, à quelques pas de distance.

— Tu vois ces gars-là ? a-t-elle fait en envoyant un coup de coude à Lucas. Je pense que c’est des vrais.

— Aucun doute là-dessus : y sont vrais. Moi aussi, je les vois.

— Non, je veux dire, des vrais Indiens. Regarde leur peau. Elle est pas en train de peler ou de croûter, a dit Nadine en leur faisant un signe de la main. Hé, hé !

Les deux hommes se sont tournés vers elle, puis se sont approchés. Jeunes, même pas l’âge légal pour boire aux États-Unis.

— Vous venez d’où ? leur a demandé Nadine.

— Dakota du Nord, a répondu l’un d’eux.

— Wyoming, a répondu l’autre.

Ce qui était bizarre, puisqu’on aurait dit des jumeaux.

Les yeux de Nadine passaient de l'un à l'autre.

— Comment c'est possible ?

— Vous êtes pas des jumeaux ? a voulu savoir Lucas, soulignant l'évidence.

— Ben, ouais, a répondu celui qui était à peine plus grand. Mais on a été séparés à la naissance et adoptés par des familles différentes. Par chance, on n'était pas trop loin et on a pu se retrouver sur le circuit des rodéos.

— On a un gars de rodéo avec nous. Il s'appelle John Greyeyes, a dit Nadine.

Les jumeaux ont hoché la tête par simple politesse.

— Il est pas mal plus vieux que vous deux, a précisé Lucas.

— Et vous faites quoi, ici ? a voulu savoir Nadine en tapant le sol du bout des orteils.

— On fait de la voltige.

— On fait toutes les cascades.

Les jumeaux parlaient en même temps.

— On a commencé par travailler sur le circuit indien des courses de relais. Et après on s'est fait inviter à venir participer à ce spectacle.

— Ah, fait qu'on va vous voir plus tard, a dit Nadine. Dans le show.

Les jumeaux ont acquiescé.

— Vous êtes les Crows, a compris Lucas.

— Ouais, a dit le plus vieux des deux. Mais on n'a jamais passé beaucoup de temps dans la réserve. On y est allés juste une fois, pour rencontrer notre père. C'était quand, déjà, y a trois ans ?

L'autre jumeau a fait oui de la tête.

— Donc, vous êtes pas au courant de ce que les Crows ont fait aux Sioux.

Nadine a dévisagé Lucas.

— Je t'avais dit de pas ramener ça sur le tapis.

— J'ai entendu parler de ça, un peu, a dit le jumeau qui était légèrement plus corpulent, mais je suis pas un spécialiste de l'histoire.

— Si vous avez un problème avec nous, on peut régler ça tout de suite, a dit le plus jeune en bombant le torse afin que Lucas comprenne bien à qui il avait affaire.

Lucas, lui, a bombé ses formidables pectoraux.

— C'est vous qui devriez avoir un problème avec vous-mêmes : les Crows, c'était des traîtres.

— Ils ont été loyaux envers leur peuple ! a crié le plus petit.

Lucas a fait un pas vers eux. Nadine s'est interposée :

— Ah, come on, Lucas. Ces deux-là sont pas plus coupables des crimes commis pas leurs ancêtres que les Allemands sont coupables de l'Holocauste.

— Ouais, ben, a dit Lucas, ils devraient l'être.

— Ça fait même pas trente ans, l'Holocauste, a dit le plus vieux.

Lucas a hoché la tête :

— Autant de morts – des millions ! –, ça prend du monde en maudit pour faire ça. Je veux dire, même si une personne réussit à en tuer genre mille... Et je parle même pas de ceux qui disaient : « Moi, ce qui arrive aux juifs, ça me concerne pas. » Ils sont coupables, eux autres aussi, et je suis certain qu'y en a une bonne gang qui tombent dans cette catégorie-là.

Nadine était exaspérée.

— La culpabilité, ça se partage. Le Canada, par exemple, aurait pu entrer en guerre bien plus tôt. Les États-Unis aussi, a-t-elle répondu en jetant un coup d’œil à Lucas, avant de désigner de la main les Blancs en peau de chevreuil qui les entouraient pour ajouter : Mais, apparemment, ces gens-là étaient trop occupés à apprendre à coudre des jupes et des chemises en cuir. J’ai vu un chien, tantôt, avec son propre petit habit en peau de chevreuil, ce qui est totalement absurde... Tsé, une peau d’animal sur une peau d’animal !

Elle a marqué une pause pour reprendre son souffle, avant de poursuivre :

— Mais là, il faut penser à nous, ici et maintenant. On est tous des Indiens en terrain étranger, et il faut qu’on se tienne.

Les garçons ont approuvé en silence. On aurait dit qu’ils étaient hypnotisés par son intensité. Nadine savait que les jeunes avaient souvent besoin qu’on les aide à canaliser leur énergie, et c’est ce qu’elle comptait faire. Elle les a pris par la taille.

— Bon, allez, on vous accompagne jusqu’à votre spectacle. Je veux savoir combien ils vous payent, ces Neechee allemands là.

Lucas les a suivis d’un pas lourd. Il avait de la difficulté à ravalier sa colère. Défaut d’envergure, ça. Le temps était peut-être venu de le rétrograder de potentiel mari à potentiel plan cul.

EDNA

Elle suivait la foule, pas vraiment par choix : elle voulait seulement retrouver son chemin jusqu’au minibus, mais les hordes de festivaliers l’avaient forcée à changer de direction et voilà qu’elle était entraînée par le mouvement général. Elle entendait les applaudissements, les sifflements et le son des sabots. La foule l’a laissée en haut d’une côte d’où elle voyait l’ensemble de la vallée, en contrebas.

D'un côté, un groupe de cavaliers vêtus de blanc et de caca d'oie, sur des montures blanches pour la plupart. De l'autre, des combattants – certains à cheval, d'autres à pied – représentaient les braves guerriers. On leur avait bruni la peau, d'une teinte presque noire pour certains, acajou pour d'autres. D'autres encore n'avaient réussi à créer qu'une sorte de jaune foncé, mais ça allait : impossible de douter de leur allégeance. Les armées se sont rencontrées au milieu du champ de bataille et, bien que tout le monde se soit battu vaillamment, l'issue ne faisait aucun doute : les blancs-caca d'oie allaient perdre.

Quelques-uns se sont mis à courir dans l'autre direction. « Lâches », a marmonné Edna. Mais les autres ont affronté la mort avec bravoure. Transpercés par des lances, la plupart du temps (difficile de simuler la mort causée par une flèche, puisqu'il faudrait attraper la flèche en plein vol, se disait Edna). Les hommes tombaient les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Il portait un chapeau blanc, un pantalon blanc et une veste à franges brun pâle. Sa barbe était longue et fournie, et Edna a compris que c'était Custer. Le dos bien droit, il a commencé son discours : « Me voilà ici, à défendre mon pays... », mais impossible pour lui de poursuivre, parce que la foule s'est mise à le huer bruyamment.

Un grand « Amérindien » s'est détaché du groupe et l'a poignardé en plein cœur tout en pointant un autre couteau sur sa gorge. Il en a appelé au jugement de la foule, comme un gladiateur, et les pouces vers le bas sont apparus. *Je me demande si les pouces levés, c'est déjà arrivé.* Et Custer s'est effondré sur le sol, dans la poussière de l'affrontement, l'herbe quasi inexistante.

Sortis de nulle part, deux cavaliers se sont mis à tourner autour du champ de bataille. De petite taille, agiles. Edna, de son point de vue, a d'abord cru voir deux femmes. Mais, soudain, l'un des deux s'est levé sur le dos de son cheval et Edna a bien vu qu'il s'agissait d'un homme pas très grand. L'autre voltigeur était rendu à l'envers, les mains sur sa selle. Le premier a alors sauté par terre, tout en envoyant une bonne claque sur la croupe de son cheval pour le lancer dans un galop effréné. Le deuxième

chevauchait à côté de lui... Un bond rapide et hop : ils étaient tous deux sur le même cheval. La foule, évidemment, ne tenait plus en place.

Edna n'était pas si impressionnée, elle qui avait grandi dans un ranch avec une bande de cowboys alcoolos et, plus tard, avec ses nièces et neveux, qui ne juraient que par les chevaux. Ces deux jeunes hommes étaient compétents, mais elle avait déjà vu mieux.

NADINE

Nadine contemplait le spectacle depuis les coulisses avec le reste de sa troupe ; elle n'avait jamais rien vu d'aussi grandiose de sa vie.

— Ces petits Crows-là savent monter, en tout cas, s'est-elle exclamée en se tournant vers les autres danseurs.

Desiree avait l'air convenablement impressionnée par la performance, Lucas gardait son air méfiant et John était très concentré. Shane, évidemment, semblait regarder ailleurs, complètement inattentif. *Certaines personnes étaient impossibles à satisfaire*, s'est dit Nadine.

Les garçons sont revenus vers eux au galop et ont sauté de leur monture avant même d'être à l'arrêt. Ils se sont dépoussiérés l'un l'autre. Nadine s'est approchée, les clochettes de sa robe trahissant sa présence.

— Vous deux, vous êtes les deux meilleurs cavaliers que j'ai jamais vus, a-t-elle affirmé. Comme deux écureuils ou je sais pas quoi. Allez, venez rencontrer mes danseurs.

Elle a appuyé sur le « mes », histoire qu'ils comprennent bien qu'elle était quelqu'un d'important, qu'elle était aux commandes.

— C'est quoi vos noms, déjà ? leur a-t-elle demandé, incapable de se souvenir si elle avait posé la question plus tôt.

— Moi, c'est Samuel, a dit le plus grand. Lui, c'est Ed.

Et il a pointé du doigt la version un tantinet plus petite, un tantinet plus jeune. Les deux frères avaient les yeux fixés sur Desiree, ce qui n'était surprenant pour personne, surtout pas pour Desiree. Shane a fait un demi-pas de côté pour se rapprocher d'elle.

— Vous êtes des Crows, hein ? a demandé Desiree.

— Des traîtres, a marmonné Lucas.

— Question de point de vue, a fait Nadine en lui assénant un coup de coude. Aujourd'hui, ils travaillent ici, pour les Allemands. C'est pas beau, ça ?

— Ils nous payent, a dit Samuel d'une voix claire.

— Pas beaucoup ! a précisé Ed.

— Mais on est sur nos chevaux à longueur de journée, fait qu'on s'en fiche, a renchéri Samuel.

— Vous êtes jeunes, a grommelé Nadine. Vous allez changer d'avis là-dessus un de ces jours.

— C'est quel genre de chevaux que vous avez là ? a fait John en caressant l'encolure baie de l'animal.

— Elle, c'est Cherry, moitié pur-sang, moitié arabe. Je sais pas trop où les Allemands l'ont trouvée, mais ça fait plus longtemps que nous deux qu'elle est ici. Elle doit avoir à peu près huit ans. Quand on est arrivés, elle était pas domptée et elle avait envoyé sur le cul plusieurs cavaliers, mais bon... ça a l'air qu'elle avait besoin d'une petite touche crow.

En parlant, Ed n'avait pas lâché Desiree des yeux.

— C'est un bon cheval, a dit Desiree.

— C'est surtout le cavalier..., a fait Ed.

— Oui, un bon cavalier, ça change tout, a ajouté Samuel.

— Je peux l'essayer ? a voulu savoir Shane.

— Non, a répondu Samuel. On vous connaît pas. Elle vous connaît pas.

— Pis après ? C'est juste un crisse de cheval, a répliqué Shane.

Un silence lourd. Les jumeaux ont toisé Shane, qui les a toisés en retour. En ce moment, se disait Nadine, ils avaient pratiquement l'air de triplés. Elle a mis fin au malaise :

— OK, on va aller se trouver quelque chose à manger. On a vu là-bas qu'il y avait du gibier... mais du gibier bizarre, allemand, j'imagine.

Elle s'est dirigée vers les comptoirs de nourriture et a senti que les autres suivaient le mouvement. Lucas a accéléré le pas pour venir la rejoindre.

— Tsé, Lucas, le secret pour se faire des amis, c'est d'ignorer consciemment les différences...

Elle s'est interrompue elle-même au moment où elle a entendu le bruit des sabots, rapide et saccadé. Elle s'est retournée et a vu la jolie jument baie sauter une clôture qui avait l'air bien trop haute pour elle. Sur son dos... Nadine a d'abord cru apercevoir Shane, puis elle s'est rendu compte que c'était Desiree.

— Shit, a fait Lucas.

— Ostie, a renchéri John.

— Ah ben, tabarnac, a ajouté Shane.

Les jumeaux se sont précipités à la poursuite de leur cheval.

— Parle-moi d'une fille crie, a dit Nadine. Sauve-toi en premier, tu poseras les questions plus tard.

L'apparition d'une belle Indienne au visage poupin et aux longs cheveux noirs, en plein galop à travers champs, a eu tout un effet sur la foule allemande. Les mots « princesse indienne » sont soudain venus aux oreilles de Nadine un peu trop souvent à son goût. Elle n'avait jamais particulièrement aimé cet aspect de la culture des pow-wow. Pas besoin de hiérarchie dans une communauté où tout le monde doit se salir les mains.

Quand ils sont enfin retournés au minibus, à la fin de la journée (après une seconde performance sous le soleil écrasant), Hans les attendait. Il a tendu une liasse de billets à Nadine, en désignant Desiree du menton.

— Pour la fille.

Desiree a pris un air horrifié.

— Elle est pas à vendre, a fait John d'un ton sec.

— Pour deux spectacles, demain et après-demain, a précisé Hans en insistant pour que Nadine prenne l'argent (il devait avoir déduit, avec raison, qu'elle était la pingre du groupe).

Nadine a détourné le regard en lui glissant :

— Et on veut quelque chose pour aujourd'hui, aussi.

Hans a hoché la tête et a fouillé dans sa poche, en quête de quelques billets de plus.

JOUR 11

Munich, Allemagne

EDNA

Le Festival Karl May est un des plus gros événements auxquels j'ai assisté, et ce n'est pas peu dire : je suis déjà allée à la foire annuelle de Regina. Il y avait énormément de monde déguisé en Indiens. On a vu beaucoup de coiffes comme celles qui serviraient, selon ce que j'ai lu, à retenir les perruques en place dans les films hollywoodiens. Je ne sais pas si tous ces gens portaient des perruques, étant donné que je ne suis pas du genre à aller vérifier en leur tirant les cheveux. Ça m'apparaît comme une étrange façon d'occuper son temps libre, jouer à se costumer, mais j'imagine que c'est moins pire que certains loisirs dont on préfère ne pas parler.

La troupe a bien dansé, mais le moment que j'ai préféré, c'est lorsque ma nièce Desiree a participé à la reconstitution de la mort de Custer en compagnie de deux jeunes Crows. C'était une chorégraphie équestre, avec un certain nombre d'exercices de voltige. À un moment donné, les deux cavaliers crows (Samuel et Edward) ont échangé de monture en galopant. On appelle ça « le relais indien ». Desiree est devenue la troisième cavalière du numéro. Quand le cheval est arrivé à sa hauteur, à pleine vitesse, elle n'a pas hésité une seconde : elle s'est hissée sur son dos comme si la monture était parfaitement immobile. Deux centimètres de plus et elle serait passée par-dessus, mais ma nièce possède l'équilibre d'une gymnaste. Et elle nous a offert une performance qui aurait rendu fier n'importe quel parent.

Je ne me rappelle pas la présence d'une belle princesse indienne dans la réalité historique, mais, comme on dit, l'histoire, c'est une histoire racontée par les vainqueurs. Et l'histoire qu'on a racontée aujourd'hui était bien intéressante, pas de doute là-dessus.

JOHN

John ne voyait pas d'inconvénient à allonger leur séjour en Allemagne de quelques jours. La vie de château commençait à lui plaire, surtout depuis qu'il avait découvert les écuries, où vivaient les gros percherons. Il était plus heureux qu'un cochon dans sa soue, à traîner là-bas, dans les pattes des garçons d'écurie. Chacun d'eux se fendait en quatre pour expliquer à John les détails des soins prodigués aux chevaux, dans un anglais limité. À quelques reprises, Lucas l'a accompagné, mais il est resté à l'écart, préférant se tenir près de la porte. John s'est demandé à quoi ça servait de venir.

Un matin, John a même pu faire une balade sur le dos d'un des plus imposants percherons, un hongre appelé Otto. La bête avait un trot délicat et un galop qui donnait à John l'impression de voler à travers le pays.

Les repas du soir étaient copieux et enjoués. Robert avait ouvert grand les portes de son cellier et leur racontait ses péripéties en Saskatchewan. La petite province avait eu, semblait-il, une grande influence sur sa vie. Il en rajoutait, sur le ciel, sur les rencontres qu'il avait faites, sur le travail qu'il avait accompli. Il leur a raconté avoir dormi pendant une semaine dans une église à l'abandon et s'être réveillé un matin avec une souris sur la tête, en train de lui manger les cheveux.

— Vous êtes maudiquement chanceux de pas être mort après avoir respiré autant de merde de rongeur, lui a dit John. Tout le monde sait que c'est poison.

— J'étais jeune, a répondu Robert en riant.

John a remarqué autre chose : à chacun des repas, Edna semblait s'asseoir plus près de Robert. Un soir, quand John a quitté la table, il a noté qu'il ne restait plus personne sauf ces deux-là, qui résistaient au sommeil malgré les cernes sous leurs yeux.

John savait ce dont on avait besoin pour rester éveillé même quand on était censé dormir. Et au moment où cette pensée s'est formulée dans sa tête, son cœur a explosé, prisonnier de l'image de Per. John a dû aller marcher une bonne demi-heure pour retrouver ses esprits. Il n'enviait nullement leurs petits regards transis ; le contrecoup faisait trop mal.

Du côté des jeunes, il constatait que Shane poursuivait son opération charme auprès de Desiree, mais que cette dernière restait plutôt indifférente. Elle n'hésitait pas non plus à flirter avec chaque garçon se trouvant à distance de flirt. *Ça doit le rendre fou, pauvre gamin*, s'est dit John.

Un matin, il est tombé sur Shane près des box, dans l'écurie. Le visage plus rouge que d'habitude. John a pensé qu'il réagissait peut-être au maquillage avec lequel il se peinturlurait la face pour avoir l'air encore plus intense durant les spectacles. John a entamé la conversation :

— Ta peau, ça va ?

— Correct, a répondu Shane en portant une main à son visage, comme sur la défensive.

— Quand j'étais plus jeune, j'avais des problèmes de peau, a dit John. J'ai quasiment tout essayé, pis finalement ma kukum m'a proposé quelque chose qui a fonctionné.

— Un genre de remède traditionnel ?

— De la pisse de cheval.

Shane a grimacé.

— Pour vrai ?

John a acquiescé de la tête.

— Ça a mieux marché que tout le reste.

Shane a jeté un coup d'œil aux box derrière lui.

— Fudge.

— T'es prêt à y retourner ?

Shane a hoché la tête, tout en étirant le bras pour caresser un cheval à la robe noire.

— Ouaip.

— Qu'est-ce que tu vas faire, pour le mandat qui t'attend au pays ?

— Retour en prison, j'imagine, a fait Shane en haussant les épaules. Pas la première fois.

Ils ont regardé une jument qui invitait son poulain à boire. Le petit ne semblait pas trop savoir quoi faire au départ, mais il a vite compris et s'est mis à téter comme un fou.

— Est-ce que... Pensez-vous que vous pourriez quitter votre réserve ? a demandé Shane d'une voix faible.

John a poussé un soupir.

— Tout le monde finit par partir, à un moment ou à un autre. Certains reviennent, d'autres non... Tu sais, mon père est enterré quelque part ici, dans ce pays.

— Mais il serait revenu ?

— Bien sûr. Il avait deux enfants et une femme, ma mère.

John se souvenait de sa mère qui s'était effondrée à l'annonce de la mort d'Adelarde. De ses jambes qui avaient flanché, comme celles du poulain naissant. Il se souvenait aussi de s'être demandé ce qui se passerait si elle ne se relevait pas. Elle s'était relevée, finalement. Mais John n'avait jamais oublié cet instant.

— En plus, a-t-il ajouté, il adorait la réserve. Il avait une grosse ferme et un jardin, et c'était le meilleur violoniste de la communauté.

— J'ai pas d'enfants, a dit Shane. Et ma dernière blonde a essayé de me poignarder.

— Célibataire, pas d'enfants, j'imagine qu'on pourrait dire que le monde t'appartient : t'as l'avenir devant toi, tu peux faire ce que tu veux.

Toutes des phrases que John avait entendues dans sa jeunesse et qu'il n'avait jamais trouvées particulièrement réconfortantes. Ça ressemblait plus à des défis impossibles à relever.

— Et vous ? Vous êtes prêt à retourner à la maison ?

John a hoché la tête.

— Je m'ennuie de mes chevaux, je m'ennuie de mon chien. Je m'ennuie de ma petite vie tranquille.

— Vous avez une maison pis toutte ?

— Ouais.

Shane a hoché la tête lui aussi, puis il s'est remis à observer le poulain, qui tétait maintenant avec une telle intensité que le lait lui coulait dans le cou.

EDNA

— Est-ce que j'aurai l'occasion de te voir danser ? lui a demandé Bobby.

Puis, un jour plus tard :

— Quand est-ce que je te verrai danser ?

Puis, plus tard ce jour-là :

— Je veux te voir danser.

Dans sa voix, une touche autoritaire, presque suffisante pour convaincre Edna de danser. Mais ses hanches, usées et douloureuses, avaient aussi de bons arguments.

— Tu manques rien, a-t-elle répondu. Pour dire vrai, c'est à cause de moi que le reste de la gang a l'air fou. Moi, je suis venue uniquement pour avoir l'œil sur Desiree, tsé. Et maintenant que Nadine est là, je sers plus à grand-chose.

Nadine, cela dit, avait commencé à lui lancer de plus en plus de regards de reproche et de petites pointes du genre : « Ça serait le fun d'avoir du nouveau à offrir au public » ou « Ça serait le fun de pouvoir laisser les autres se reposer un peu ».

Une part d'elle était secrètement reconnaissante envers ce corps en piteux état : elle n'avait pas envie de danser pour Bobby.

— Tu dansais, avant, lui a-t-il rappelé. Les danses dans l'étable, les sets carrés... là-bas dans les champs.

— J'étais jeune dans ce temps-là ; mon corps craquait pas de partout, a-t-elle répliqué.

— Ça fait déjà si longtemps ?

— Une vie entière, comme on dit.

Il la taquinait en répondant qu'elle n'avait pas vieilli d'un poil et ça la faisait rire, mais ça ne la faisait pas changer d'idée. Les hommes s'ennuyaient de leurs amantes seulement lorsqu'ils les revoyaient. Il avait probablement cessé de penser à elle dès qu'il avait quitté le territoire de la Saskatchewan. Elle en savait assez sur les hommes pour en être certaine. « Je t'aimerai toujours », ça voulait dire : « Je t'aimerai tant que nous serons physiquement proches l'un de l'autre. » L'amour qui déplaçait les montagnes, ça n'existait pas. Elle avait déjà vu son frère déplacer des meubles dans la maison, à la demande de sa femme, mais il s'était plaint du début à la fin.

Edna buvait du vin au souper, mais seulement un verre. Elle n'avait plus rien à cacher, et elle ne savait pas trop d'où lui venait cette force soudaine. Peut-être de sa soirée passée en compagnie des fantômes. Elle avait été tentée de raconter à Desiree ce qu'elle avait vu sur les remparts, mais, lorsqu'elle avait voulu lui montrer l'escalier qui y menait, elle ne l'avait jamais retrouvé.

— Bizarre, avait dit Desiree.

Les esprits ne s'intéressaient pas à sa nièce, avait compris Edna.

Lors de leur ultime soirée ensemble, Bobby lui a proposé une promenade. En temps normal, elle aurait refusé, mais elle partait le lendemain et certains risques valaient le coup. Si elle se surprenait à faire... des choses répréhensibles... elle serait dans le minibus quelques heures plus tard, en train de redescendre la montagne.

— On va où ? a-t-elle demandé, contente d'avoir apporté un chandail chaud.

Un gros chandail cowichan qui était dans sa famille depuis plus d'une génération, tricoté par sa grand-mère pour sa mère et orné de quatre chevreuils – un animal important pour le clan de sa grand-mère. Edna n'en savait pas plus. Sa grand-mère était morte quand elle était encore au pensionnat. Et puis, même avant sa mort, une distance s'était créée entre

elles. Quand Edna lui rendait visite, elle se rendait compte qu'elle avait oublié le cri de sa jeunesse, et sa grand-mère, elle, n'avait jamais parlé une autre langue.

— Y a un verger du côté sud du château. Je m'en occupe pas vraiment, mais j'irais bien y jeter un œil. Peut-être que je vais m'y mettre cette année, qui sait ?

Robert restaurait sa propriété, petit à petit. Il disait que ça lui prendrait encore au moins cinq ans avant d'avoir fait le tour.

Et tu seras jamais capable de te débarrasser des fantômes.

Le verger était infesté de mauvaises herbes de hauteur variable. Edna repoussait les plus hautes et piétinait les plus petites.

— Ça serait le temps d'engager un jardinier, je pense, a dit Robert d'un air gêné.

— C'est toujours bon de laisser un jardin s'ensauvager quelques années. Ça permet au sol de se reposer.

— Tu t'occupes toujours du ranch ?

— On a un contremaître. Ça fait si longtemps qu'il est là qu'il pourrait travailler les yeux fermés.

— Et tu fais quoi de ton temps ?

Edna a réfléchi quelques instants. Ça faisait moins d'un mois qu'elle était partie, mais elle avait de la difficulté à se rappeler ce qu'elle faisait de ses journées.

— Je donne un coup de main ici et là, a-t-elle fini par répondre. Je fais ce qu'on me dit de faire.

Ils ont écarté d'autres mauvaises herbes. Bobby s'est arrêté devant un arbre – un vieil arbre, avec de la mousse sur le tronc. Edna aurait été incapable d'en faire le tour avec ses bras.

— Cet arbre-là est mourant, a dit Robert.

Edna a fait non de la tête.

— Coupe les branches du haut, les grosses, là. Y a encore de la vie là-dedans.

— Je me suis marié, une fois, tu sais, a dit Bobby.

Edna a eu un pincement au cœur, si soudain qu'elle en a sursauté. Bien sûr qu'il avait été marié.

— Et ?

— Elle est morte. Pneumonie.

— Les courants d'air, dans les châteaux.

— C'est arrivé du jour au lendemain. Qui meurt d'une pneumonie à vingt-neuf ans ?

Edna lui a tapoté l'épaule affectueusement.

Il lui a souri.

— Toi et moi... Est-ce qu'on avait parlé de mariage ?

Edna a secoué la tête.

— On s'est jamais rendus là, a-t-elle dit, avec précaution.

On a parlé de ce qu'on allait faire du reste de l'été, parce que je croyais que ça voulait dire le reste de nos vies. À cette pensée, Edna a poussé un petit rire sec. Quelle idiote elle avait été.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je me rappelais un truc que John a dit.

Bobby l'a fixée des yeux, dans l'attente.

— Tu comprendrais pas. Une affaire de Cris.

Ils ont continué à marcher côte à côte. Bobby parlait de sa femme et des voyages qu'ils avaient faits ensemble. Il a expliqué comment il avait hérité du château. Edna a parlé des enfants de son frère, des frousses qu'ils lui

donnaient avec leurs folles aventures. Il était tard quand ils sont enfin revenus à la porte principale.

— Vas-tu danser demain ? a-t-il demandé à Edna.

— Non, a-t-elle répondu avant de rentrer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

JOUR 12

EDNA

*N*otre séjour en Allemagne tire à sa fin. Je n'avais jamais -L y pensé visiter ce pays un jour, mais je suis contente de l'avoir fait. Notre passage ici nous a permis de laisser quelques esprits dormir en paix. Le père de John est enterré quelque part dans ce pays, il a donc laissé quelques brins de tabac par terre avant notre départ du château. Ces croyances ne sont pas les miennes (en tant que chrétienne), mais je sais que ses prières se rendront ainsi jusqu'à Dieu. Tandis qu'il pensait à son père, je pensais à mon propre père, qui nous voulait du bien, à mon frère et moi. Il voulait surtout que nous nous occupions l'un de l'autre, et c'est ce que nous avons fait.

Notre hôte nous a invités à revenir quand on le voulait. Je ne veux pas parler au nom de mes compagnons de voyage, mais, pour ma part, je crois avoir fait le tour de l'Allemagne. Il y a trop de fantômes, ici.

Prochain arrêt : Rome, en Italie. Nous irons peut-être voir le Vatican, là où Sa Sainteté le pape réside. Le pape est l'incarnation vivante de l'Église catholique, ainsi que la personne la plus sanctifiée du monde. Bien sûr, tout le monde est nerveux à l'idée de se retrouver aussi près de quelqu'un d'aussi important, mais je me charge de préparer mentalement mes camarades en récitant de nombreux chapelets.

NADINE

Nadine s'est inclinée au-dessus du siège de John et lui a murmuré à l'oreille :

— Si elle arrête pas de prier, je la câlisse en bas du train.

— Écoute-la pas, a répondu John en tirant son chapeau sur son visage.

Nadine avait envie que quelqu'un remette Edna à sa place, mais personne n'avait le courage. Edna ne dansait pas, elle faisait outrageusement la cour aux propriétaires de châteaux et elle surveillait à peine sa nièce. Ça allait durer encore longtemps, l'impunité de cette femme ?

La voix d'Edna a rempli la cabine : elle entamait une nouvelle série de *Je vous salue Marie*.

— Oh, pour l'amour, ostie ! a lancé Nadine en se levant d'un bond, se précipitant vers la porte du wagon, qu'elle a claquée derrière elle.

Elle s'est retrouvée dans un autre wagon de passagers, où elle venait de réveiller au moins quatre personnes qui lui ont offert des regards hargneux. Nadine a évité tout contact visuel. En temps normal, elle était gentille, calme, douce même. Partout où elle allait, elle se faisait des amis. C'est comme ça qu'on survivait en affaires.

— Hé, patronne, a fait Desiree en agitant la main. Ma tante est encore en train de prier ?

Nadine a hoché la tête.

— Eh ben, a conclu la jeune femme en portant son Coke à ses lèvres. Vous avez remarqué quelque chose de spécial quand on a embarqué dans le train ?

— Toutes les valises étaient là, les regalia, les ornements, les châles. On a tout emporté, sauf les meubles, ouais.

— Non, pas tout. Shane est pas là.

Nadine s'est redressée d'un coup.

— T'es certaine ?

Desiree a acquiescé de la tête.

— J'étais pas sûre au début, mais j'ai fait le train au complet, j'ai vérifié chaque siège dans chaque wagon, et il est nulle part... En plus, je l'ai vu parler en masse avec les jumeaux.

Nadine aussi avait remarqué ça. Mais elle n'en avait pas fait grand cas. Ils avaient le même âge, la même énergie, la même frénésie.

— Il est resté avec eux ?

— Ça doit. Je pense qu'hier soir, il essayait de me dire au revoir.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il était en amour avec moi, et il m'a demandé si je pourrais l'aimer un jour. Et moi j'étais comme : « Euh, non, t'es pas vraiment en amour avec moi... En plus, t'es un criminel... », a expliqué Desiree avant de marquer une pause. Peut-être que j'aurais pas dû ajouter ça ? Je le vois pas vraiment comme un criminel. Juste comme un voleur.

— Ben...

Nadine ne savait pas comment réagir. Quel genre de problème allait causer l'absence d'un de ses danseurs ? Mais est-ce qu'il était vraiment un de ses danseurs ? Et qu'est-ce qu'on faisait avec l'idée de le traîner en justice ?

— Est-ce qu'il a un passeport ?

Desiree a fait non de la tête avant de demander :

— La police est à ses trousses, hein ?

— Ouais, la GRC le recherche.

— Mais pas jusqu'en Allemagne, non ?

— Non.

— J’imagine qu’il a bien joué ses cartes, dans ce cas. Il va me manquer, quand même... J’ai jamais vu quelqu’un imiter aussi bien ma tante et John et vous – tout le monde, bref.

Nadine a poussé un soupir. Ça l’ennuyait de perdre un membre de sa troupe, surtout son meilleur danseur. Elle a soudain regretté de ne pas lui avoir parlé plus tôt, pour connaître son plan de match.

— Il va faire quoi pour vivre ? s’est-elle demandé à voix haute.

Desiree a haussé les épaules.

— Ce qu’il a fait jusqu’à maintenant : il va suivre ses tripes et continuer à arnaquer le monde.

Nadine était d’accord, sans toutefois être certaine que ça serait suffisant. Bon, ça avait bien été suffisant dans son cas à elle...

— Ça vous a déjà traversé l’esprit ? Disparaître, comme ça ? lui a demandé Desiree.

— Quand je suis partie de la maison, j’étais plus jeune que toi.

— Oh, a fait Desiree, qui ne s’attendait pas à ça. J’y ai pensé, moi... Genre : et si je partais avec Shane, si on restait ici, en Europe. C’est bien, ici. J’aime l’histoire, et tout, les bâtiments... J’aime comment les gens me regardent, avec plus de curiosité que de... dégoût. Le monde me suit partout, ici, comme le monde me suit à la maison, aussi, mais là-bas c’est juste pour s’assurer que je suis pas en train de voler de quoi. Je pourrais rester et jouer à l’« Indienne spéciale », plutôt que de retourner chez moi et de redevenir une « sale Indienne ».

Elle a éclaté de rire.

Nadine s’est rappelé une bagarre, à la sortie d’un bar dans une petite ville, où elle s’était défendue contre trois Blanches qui lui avaient lancé cette insulte. Elle se souvenait aussi que la dernière personne à lui avoir asséné un coup de poing durant la rixe était un homme venu défendre les

trois agresseuses. Elle se revoyait, étendue sur le sol, en train de faire la morte pour qu'on la laisse en paix, et elle entendait encore les femmes pleurer. *Non, mais pourquoi elles braillent ? C'est moi qui pisse le sang*, avait-elle pensé.

Nadine a appuyé son front contre la fenêtre et a laissé le roulement du train la guider vers le sommeil. Avec un peu de chance, elle rêverait à des poulains s'épivardant dans les herbes hautes.

JOHN

John aurait préféré oublier ses rêves. Il se réveillait en sursaut, avec une image imprimée dans son esprit – celle d'une longue paire de jambes qui s'éloignait – et un « ne pars pas » pris dans la gorge. Il n'avait jamais pu parler dans ses rêves. Une fois, au réveil, il a formulé cette pensée : *Les téléphones, ça existe...*, mais il n'arrivait pas à imaginer son Suédois assis là à attendre son appel. Pas de mousse amassée sur cette pierre-là. Une fin de semaine à Stockholm et John serait de l'histoire ancienne, sans aucun doute.

John entendait les prières murmurées derrière lui. Contrairement à Nadine, il trouvait ça apaisant. Chaque fois que le chapelet recommençait, il dédiait la prière à quelqu'un d'autre. Il avait commencé par sa mère, puis était passé à Per, à son frère, et ensuite à son père, ses nièces et ses neveux, ses chevaux. Il en était rendu à ce petit démon aux yeux verts.

— Je rentre pas à la maison, lui avait annoncé Shane, dans le cadre de porte de sa chambre.

Son visage avait repris cet air malicieux que John ne lui avait pas vu depuis des jours. Sa peau était moins irritée, aussi.

— T'as ça, une maison ? avait demandé John.

Ça avait fait sourire Shane.

— Plus depuis longtemps, en effet. Mais vous voyez ce que je veux dire.

— T'es sûr de ton coup ? Tu parles pas allemand et t'as pas d'argent... à ce que je sache.

Le sourire de Shane s'était fait espiègle :

— Je suis OK pour l'argent.

— Tsé, les jeunes disent tout le temps ça, mais ils savent pas à quel point ça prend des sous pour survivre et après ils sous-estiment le temps que ça prend pour en faire.

John se souvenait des quelques fois où il s'était fait prendre, dans sa jeunesse. Mais son grand frère avait toujours été là pour le sortir du pétrin. (Bon, ça venait à tout coup avec un sermon à fendre le crâne en deux, mais quand même.)

— J'ai une job. Le festival part en tournée et j'ai été engagé pour danser et pour m'occuper des chevaux. Les jumeaux m'ont aidé.

Shane semblait si fébrile que c'en était contagieux. L'espace d'un instant, John aurait presque souhaité changer de place avec le jeune homme aux yeux brillants qu'il avait en face de lui. Voyager partout en Europe, travailler avec les chevaux, se tenir avec une gang de gars un peu intenses... Le jeune John aurait sauté sur l'occasion. Mais maintenant il avait son ranch, ses chevaux à lui et un chien aux grands yeux tristounets. Bizarre à quel point John s'était toujours cru sans attaches, et voilà qu'il avait l'impression d'être attaché de toutes parts.

— Fais attention à toi, dans ce cas. Et arrête de voler pis de mentir pis de tricher aux cartes.

Shane avait eu un petit sourire.

— C'est mieux pas, si vous êtes pas là pour me sauver les fesses.

Shane avait tendu la main. John l'avait serrée. Un léger effluve de pisse de cheval lui était monté aux narines.

— Sois sage, jeune homme.

— Vous savez, ça fait longtemps que j'ai pas été jeune, avait répondu Shane.

Et quand John l'avait regardé dans les yeux, c'était pour constater qu'il y avait là une vieille âme.

Durant ces quelques secondes, il avait eu l'impression que la vie de Shane défilait devant ses yeux. Évidemment, ça n'avait aucun sens. Mais c'était bien une vie, ou plusieurs vies, que John avait vue passer : des ados qui flânaient en groupes dans le stationnement du dépanneur, des filles trop jeunes pour être mamans derrière des poussettes, des enfants assis sur la banquette arrière d'une voiture de la DPJ qui s'éloigne de la réserve pour ne plus jamais y revenir. Bon Dieu, ce regard-là, il l'avait vu si souvent chez ses camarades de classe : un air tellement meurtri qu'il nous serre le cœur. Il avait fouillé dans son portefeuille jusqu'à ce qu'il trouve un billet de vingt dollars (le seul qu'il avait) et il l'avait tendu à Shane.

— Appelle le Conseil de bande de Fineday, si jamais t'as besoin d'aide.

— Et je demande à vous parler ?

— Demande à parler au chef et dis-lui que ça vient de moi.

Les derniers mots de John, avant que les yeux verts ne disparaissent derrière la porte.

John ne s'attendait pas à des adieux, même s'il savait, en toute logique, que le jeune homme allait les laisser tomber d'un jour à l'autre : Lucas avait trop de feu dans les yeux, et rester près de lui, c'était une provocation continuelle. Quand même, il allait manquer à John, ce petit con.

Il a tiré l'itinéraire fripé de sa poche. Trois spectacles à Rome, demain. Puis une dernière performance le jour suivant, et ensuite retour à la maison. Il s'est levé, se disant qu'il était temps de donner des nouvelles à son frère. Mais, aussitôt sur pied, il s'est rassis. Il fallait attendre l'arrêt du train avant de trouver un téléphone. Et puis, qu'est-ce qu'il allait lui dire, à son frère ?

On était en retard à chaque spectacle, on y arrive à peine avec le budget, on vient de perdre notre plus jeune danseur, et la fille du chef tombe amoureuse dans chaque ville qu'on traverse... Ça pouvait attendre. La voix d'Edna s'est fait entendre à nouveau, comme si elle se frayait un chemin à la machette au milieu d'un champ de Notre Père. John s'est endormi avant même d'offrir la prière à quelqu'un.

JOUR 13

Rome, Italie

EDNA

Des milliers de personnes vivent à Rome. Dans l'ancien temps, c'était là qu'on sacrifiait les chrétiens en les envoyant dans la fosse aux lions. C'est là aussi que les Romains ont crucifié Jésus. La leçon à tirer, selon moi : si vous êtes chrétien, ne tournez pas le dos à un Romain.

Cela dit, au cœur de la ville de Rome se trouve également le Vatican, et c'est là que réside le pape Paul VI. Bon, ce dernier n'a pas expressément demandé que la troupe des Poules des prairies danse pour lui, mais, dès qu'il va apprendre que des Indiens sont en ville (des Indiens CHRÉTIENS, qui plus est), il va sûrement nous envoyer une invitation spéciale. J'y crois, de toutes les fibres de mon corps.

JOHN

Ils sont entrés en gare vers trois heures du matin et ont traversé d'un bout à l'autre l'immense bâtiment aux planchers lisses et aux plafonds hauts. Leurs voix résonnaient dans l'espace même s'ils parlaient tout doucement. John aurait adoré dénicher un chariot, n'importe quoi, pour porter leurs trop nombreuses valises. C'est Nadine qui est sortie dans la rue la première.

Repérant aussitôt le poste de taxis, elle s'est mise à négocier la course jusqu'à l'hôtel avec deux chauffeurs, dans un italien baragouiné qu'elle lisait à mesure dans un guide. La troupe resterait à l'hôtel Roma, selon leur itinéraire. John avait marqué le nom d'une étoile. Pas parce qu'il croyait que ça serait super, mais simplement parce que c'était le dernier endroit où ils seraient logés. Après un moment, un jeune chauffeur de taxi est sorti de son véhicule et s'est approché d'eux.

— Je m'appelle Paolo ! s'est-il exclamé avec l'enthousiasme de celui qui ne sait pas qu'il est trois heures du matin. Bienvenue à vous, troupe des Poules des prairies !

John a soulevé son chapeau par politesse. Les autres se sont contentés d'un air hébété.

— Je travaille pour l'hôtel Roma ! a dit Paolo avant de pointer du doigt un deuxième chauffeur. Et lui, c'est mon ami Marco. Il va prendre l'autre moitié du groupe.

Nadine s'est avancée vers Paolo.

— Quel professionnalisme ! C'est génial !

— Vos cheveux sont si beaux, a-t-il répondu en lui lissant une mèche de la main.

— Merci, a fait Nadine en le repoussant poliment.

Paolo a commencé à remplir le coffre de leurs valises. Nadine a fait signe aux autres de la suivre. John et Lucas ont répondu à l'appel. Malgré la fatigue qu'il ressentait à leur arrivée en gare, John commençait à reprendre du poil de la bête. C'était le bon air frais du dehors qui lui faisait ça. Il a sauté dans le deuxième taxi avec Lucas et Nadine. Marco, leur chauffeur, était un homme âgé au regard somnolent. Il a hoché la tête en entendant Nadine prononcer le nom de leur destination. La voiture roulait et les immeubles se succédaient, certains jeunes et modernes, d'autres vieux comme Jésus et ses apôtres. En apercevant le Colisée, John n'a pu retenir une petite blague :

— Ça serait cool s'ils prenaient le temps de le finir un de ces quatre.

Lucas a rigolé et Nadine a roulé les yeux.

Quelle sensation grisante, de se retrouver dans une ville qu'on n'avait vue qu'au cinéma. Les films faisaient ça, parfois : ils donnaient l'impression que certains lieux n'étaient pas réels.

Après un long trajet, ils sont arrivés en face de l'hôtel. Heureusement que les attentes de John n'étaient pas trop élevées, parce que c'était littéralement le pire hôtel qu'il avait jamais vu de toute sa vie. (Peut-être qu'il s'était déjà habitué à la vie de château, qui sait ?) En Saskatchewan, même les petits motels qu'on trouvait partout en milieu rural avaient plus de classe que ça. Et on s'entend que ces motels-là étaient faits uniquement pour que les gens trouvent un endroit où s'évanouir à la dernière minute. Si on avait demandé à John un mot pour décrire l'hôtel Roma, il aurait choisi « suintant » : l'humidité ruisselait sur les murs, aucune brise marine ne venait alléger l'atmosphère, et rien n'indiquait que la température ambiante allait baisser de sitôt. Et l'endroit semblait encerclé de toutes parts par une centaine de personnes en train de flâner.

Aussitôt que les taxis se sont garés, la foule de badauds au teint sombre s'est dirigée vers eux, chaotique. Nadine a commenté :

— Ça augure mal, ça.

John a vérifié qu'il avait toujours son portefeuille, puis l'a enfoncé dans sa poche avant.

— Qu'est-ce qu'ils font ici, tous ces gens ? a demandé Lucas.

— Ils veulent nous tuer ? a répondu John.

— Ils attendent sûrement quelqu'un d'important, a affirmé Nadine en fixant des yeux la foule qui avait commencé à frapper dans les vitres de la voiture. Euh, OK, y en aura pas de facile.

Elle a poussé la portière pour l'ouvrir.

John est descendu derrière elle.

— Ça a assurément rapport avec nous, a-t-il dit tandis qu'on lui agrippait une tresse.

Il a répliqué par une claque.

— C'est dans les moments comme ça que j'aurais voulu connaître d'autres lang... Oh, merde, quelqu'un vient de me pogner une fesse, a fait Lucas en pivotant sur lui-même, à la recherche du coupable.

Les bras pleins de valises, John s'est mis en marche, mais sans succès.

— Ex-cuzi, a-t-il tenté, et la foule a éclaté de rire.

Il a essayé autre chose :

— Tassez-vous de mon chemin, crise de tabarnac.

Rires explosifs.

— Je me sens comme un animal au zoo, a dit Lucas.

— Je peux pas bouger, a dit Nadine.

— Merde, a dit Lucas, une main sur la poignée d'une valise, l'autre dans son dos pour empêcher les attouchements.

Un coup de klaxon s'est alors fait entendre : le deuxième taxi arrivait.

— Eh, merde, a dit John.

Il n'avait aucunement le contrôle de la situation.

Les portières se sont ouvertes pour laisser sortir Desiree et Edna. La foule s'est lancée sur elles, ce qui a donné un peu de marge de manœuvre à Lucas et John. John avait envie d'en profiter pour courir se réfugier dans l'hôtel, mais il ne pouvait pas abandonner les autres. Il a joué des coudes dans la marée humaine.

— On a un petit problème ! a-t-il crié.

— Quoi ? a demandé Edna, à tue-tête elle aussi.

— Un problème !

— Quoi ? !

Péniblement, John s'est frayé un passage jusqu'à elle ; cette femme était sourde ou quoi ?

— J'ai dit : la foule, c'est un problème.

— Je vois bien ça, a-t-elle rétorqué d'un ton sec.

Nadine a cogné à la fenêtre du chauffeur :

— Un peu d'aide, s'il vous plaît ! Aiuto !

Paolo est sorti de sa voiture, un grand sourire aux lèvres et les bras ouverts. Sous l'éclairage de la gare, il avait l'air d'un homme, mais ici, dans le clair de lune et la lumière des réverbères, John constatait qu'il avait à peine dix-sept ans. Il a sauté sur le capot de son taxi et a souri à la foule. Si John avait compris l'italien, voici ce qu'il aurait entendu :

— Messieurs, mesdames, estimés pickpockets, je vous présente les Indiens qui ont traversé l'océan pour vous, gens de Rome ! Ils ont voyagé partout dans le monde et les voilà ici, aujourd'hui, à notre plus grand plaisir ! Ils dansent, ils chantent, ils jouent du tambour !

Il a marqué une pause pour frapper quelques coups rythmés sur le toit de sa voiture, puis a poursuivi :

— Ils passeront la journée de demain à faire des spectacles, la journée entière. N'oubliez pas de venir faire un tour à l'hôtel pour demander l'horaire et vous procurer vos billets ! Et prendre des photos ! N'hésitez pas à vous prendre en photo avec les Indiens !

Acclamations de la foule.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? a demandé John à Nadine.

— On s'en fiche. Ça a l'air de marcher.

John a senti qu'on lui tirait les valises des mains : deux hommes s'occupaient maintenant de les transporter jusqu'à l'hôtel. Deux secondes plus tard, c'était lui que deux autres hommes plutôt imposants saisissaient

pour l'escorter à l'intérieur. Il a tordu le cou pour voir derrière et a constaté que ses camarades étaient assujettis au même traitement. Il a fini par comprendre que toute cette mascarade, c'était une manière de leur rendre hommage, et il s'est forcé à sourire.

Une fois à l'intérieur, les deux « sauveurs » l'ont libéré. Ils ont admiré ses tresses d'un peu trop proche, puis sont repartis. John a regardé aux alentours. Il n'y avait pas d'autres clients.

Au comptoir de la réception, un gros bonhomme les attendait, l'air de quelqu'un que la résurrection du Christ aurait laissé de marbre.

— Indien ?

John, trop fatigué pour le corriger, s'est contenté de hocher la tête.

Le petit son de cloche de la porte s'est fait entendre, tandis que d'autres Indiens se faisaient déposer dans l'entrée.

— Les Indiens, a dit le bonhomme d'une voix calme, comme résignée.

Paolo a fait son entrée également, le sourire toujours aussi majestueux.

— Wow, ça c'était génial, a-t-il lancé à la ronde avec son accent prononcé, avant de se tourner vers John : Heureux de faire votre connaissance. Je m'appelle Paolo. Comme le pape.

— Moi, c'est John ; lui, c'est Lucas.

— Vous êtes des gros, très gros bonhommes. Vous avez sûrement tué beaucoup d'hommes blancs, arraché beaucoup de scalps.

— J'ai arrêté de compter, a dit John en lui tendant la main.

Paolo l'a serrée avec enthousiasme avant de se lancer dans un cri de guerre hollywoodien.

— On fait pas vraiment ça, en réalité, a dit Nadine.

— Mais moi, oui ! a crié Paolo en s'élançant vers la sortie. On se voit demain ! Dormez bien, les Indiens !

La porte a claqué derrière lui.

Desiree a commenté :

— Il est vraiment très cute.

NADINE

La tournée touchait à sa fin et ils se trouvaient dans la ville la plus romantique du monde (même si ça sentait le poisson mort dans leur hôtel) et elle n'avait pas le choix d'en profiter au maximum. « Pas de temps à perdre », s'est-elle murmuré à elle-même en regardant par la fenêtre si étroite que même une carpe n'aurait pu s'y glisser. En s'inclinant sur la gauche et en plissant les yeux, elle apercevait une toute petite parcelle d'eau reflétant le soleil. À quoi ça servait de construire un hôtel au bord du fleuve si on n'offrait pas une vue à ses clients ?

Pas grave, on évite les distractions, s'est convaincue Nadine, choisissant l'optimisme. *Pas de temps à perdre*.

Avant de partir d'Allemagne, elle avait fait développer quelques photos, qu'elle étalait maintenant sur la table. Lucas y apparaissait plus souvent qu'à son tour. Lucas, debout devant différentes choses, le dos tourné, puisqu'il n'aimait pas se faire prendre en photo. Mais elle n'avait personne d'autre à photographier. Et les clichés sans personne dedans, ça l'ennuyait.

Elle en avait une de Desiree avec sa tante, où Desiree souriait tandis qu'Edna fixait l'objectif comme si elle voulait le transpercer du regard. Elle en avait une aussi de Lucas et John, avec Shane qui se tenait un peu en retrait. Elle en avait une d'elle-même avec leur hôte, Robert Golden Retriever ou quelque chose comme ça. Elle en avait une autre d'elle-même avec Edna, et ça la rendait fière de constater à quel point elle faisait bonne figure à côté de cette dernière : son sourire ou l'air bête d'Edna, la question ne se posait même pas (si c'est cet air-là qu'il fallait pour se rapprocher de Dieu, Nadine préférait ressembler à une joyeuse naufragée agnostique).

Elle a placé une photo de Lucas à côté d'une photo de John. Les deux étaient beaux garçons, le premier un peu plus costaud, le deuxième un peu plus mature. Deux hommes de peu de mots, nobles, intelligents. Deux danseurs. John, amoureux des chevaux. Lucas, propriétaire d'une belle voiture. L'un vivait au Canada, l'autre aux États-Unis. Les deux étaient de fiers Autochtones. Ça faisait des décennies qu'elle en aimait un en secret et à peine une semaine qu'elle tripait sur l'autre.

Certains pourraient croire que ce dernier détail lui aurait donné sa réponse : n'est-il pas plus sage de choisir ce qu'on connaît le mieux ? Mais elle avait passé plus de temps en solo avec Lucas ; elle et lui avaient même dormi ensemble à deux occasions (dans des avions), ce qui n'était pas anodin. Le fait de s'endormir côte à côte, de sentir son souffle se synchroniser avec celui de l'être cher, c'était très intime. (Ce qui rendait les déplacements en transport collectif encore plus louches, à bien y penser.)

— Faut que je les embrasse, a-t-elle annoncé au papier peint fleuri orange fade et à la couverture qui sentait bizarre.

Oups, elle avait peut-être parlé un peu fort ; les murs ici étaient en carton. Bon Dieu de merde, n'avait-elle pas entendu Edna prier à voix haute toute la nuit ?

Pas de temps à perdre. Pas le temps de niaiser.

Nadine n'était pas destinée à une vie de vieille fille. Elle était un être de chair, de sang, de désir. Elle aimait le sexe autant qu'un homme. Autant que cinq hommes, comme l'aurait dit son dernier chum. Ça faisait combien d'années, déjà ? C'était difficile d'aimer, difficile de trouver un gars correct. Voilà pourquoi la décision était si ardue. Dans une seule vie, rien ne garantissait qu'on allait rencontrer un être spécial, et voilà qu'elle se retrouvait avec deux options valables. Il lui restait deux jours. Carpe diem. Elle s'est levée. Au moins une de ces deux options serait en train de déjeuner.

Elle était loin d'être naïve : elle savait bien qu'elle n'était pas Sophia Loren. Mais elle avait l'âge idéal, une face pas si pire, une maison et une voiture ; elle était brillante et avait même sa propre entreprise. Ça cochait pas mal de cases. Mais le plus important, c'était qu'elle les aimait beaucoup tous les deux, alors, peu importe son choix final, l'avenir serait une tornade d'amour sans aucune issue.

Durant le déjeuner, Desiree a fait une annonce bien singulière :

— Faut qu'on aille au consulat allemand, moi et ma tante.

— Pourquoi ? a demandé John.

— Faut qu'on y aille, a répondu Desiree, la bouche pleine de pain.

— Vous pouvez pas faire ça, on a des activités de prévues, a dit Nadine.

— J'ai regardé notre horaire : on fait du tourisme, la fontaine de Pizza ou de quoi de même... On peut passer notre tour. On va vous rejoindre à la place, là, où les chrétiens se faisaient sacrifier.

— Le Colisée ? a fait Nadine.

— Ouais, c'est gros, on devrait le retrouver facilement.

Nadine l'a dévisagée.

— On a un spectacle à deux heures, ici même à l'hôtel. C'est dans pas longtemps, fait qu'on devrait pas se séparer. T'as vu la foule, hier soir... Qu'est-ce qui va se passer si vous tombez sur quelque chose du genre, juste toi et ta tante ?

— Je vais les accompagner, a proposé Lucas.

Nadine lui a jeté un regard surpris. Les autres aussi. Il ne parlait pas souvent. On aurait dit une statue qui prenait vie, soudain.

— Si tu y vas, j'y vais aussi, a dit Nadine.

— Comment ça ? a demandé Desiree. Vous êtes sa mère ou quoi ?

— Hein ? De quoi ? a bégayé Nadine. Je serais plus sa sœur ! Quel âge tu penses que j'ai ?

Desiree a haussé les épaules en souriant dans son verre d'eau.

— Sérieux, les jeunes ! Quand j'avais ton âge – et ça fait pas si longtemps que ça –, je tenais pas pour acquis que les gens étaient les parents de leurs amis. Ça se faisait pas, dans ce temps-là...

— Dans les années 30 ?

— Wô, c'est très insultant, ça, jeune fille !

— OK, OK, a fait John d'une voix grave et autoritaire.

Ça a eu un effet apaisant sur tout le monde, même si Nadine était pas mal certaine que c'était le ton qu'il utilisait avec ses bêtes. Il a continué :

— Si vous allez les quatre ensemble au truc d'Allemagne, aussi bien y aller toute la gang. Ça va coûter moins cher de taxis, et tout. En plus, une fois qu'on a vu une fontaine, on les a toutes vues.

Nadine a cherché Edna des yeux, en quête de soutien. Mais elle n'était pas là.

EDNA

Au matin, dès son réveil, Edna s'était précipitée vers sa sacoche. Elle avait farfouillé dedans encore une fois à la recherche du fameux paquet. Quel soulagement quand elle l'avait senti sous ses doigts... Cette maudite affaire lui était sortie de la tête, jusqu'à ce que Desiree lui rafraîchisse la mémoire, la veille au soir. Passant la tête dans l'entrebâillement de la porte de la chambre d'Edna, la jeune femme avait dit :

— Hé, ma tante, on n'était pas censées livrer un truc pour le chef de la National Indian Brotherhood ?

Pour dire vrai, elle marchait un peu dans la brume depuis leur arrivée à Rome. Le fait de savoir à quel point ils étaient près du Seigneur, ça lui jouait dans la tête. À moins de quelques kilomètres vivait le pape, l'incarnation vivante de Dieu sur terre. Il mangeait probablement son déjeuner en ce moment même, pendant qu'elle était ici, à moitié couchée dans le lit de sa chambre d'hôtel. Ou peut-être qu'il se brossait les dents. De quoi avaient l'air ses dents ? Est-ce qu'elles étaient toutes trouées, parce qu'il avait grandi dans la pauvreté ? Sa famille avait peut-être eu les moyens de payer un dentiste... Mais est-ce que les saints avaient le droit de voir le dentiste, malgré leurs vœux de frugalité et de dénuement ?

Quel dommage : elle ne pourrait jamais lui poser ces questions. Les entrevues privées avec le pape étaient réservées aux rois, aux reines, aux dirigeants internationaux. Et non à une femme seule venue d'une réserve si petite qu'il suffisait de cligner des yeux pour la traverser d'un bout à l'autre sans la remarquer. Mais elle n'avait pas besoin de lui parler. Elle n'avait besoin que de l'effleurer, de frôler ses habits, et... elle serait guérie. Comme les malades et les souffrants avec Jésus : un toucher du doigt, et voilà ! La douleur et les tourments, envolés. Elle pourrait danser à nouveau, elle pourrait monter à cheval avec sa nièce, elle pourrait voyager sans se plaindre. Elle pourrait recommencer à prier à genoux. Ses yeux sont tombés sur sa main droite, toute tordue. Au début, c'était juste une petite articulation défectueuse, puis ça s'était répandu. Puis, à un moment, c'était parti d'un coup. Mais seulement pour mieux revenir. Et cette fois-là ça s'était attaqué à son genou, puis à sa hanche, puis à son dos, pour remonter jusqu'à ses mains, les distendre et en faire des outils inutilisables. Ses mains, si belles auparavant.

Parfois, ça se résorbait. Quelques jours, quelques semaines même. Ça ravivait l'espoir. Mais elle avait appris à ne pas se raconter d'histoires : ça revenait tout le temps. Et voilà qu'elle avait l'occasion de se débarrasser de ces maux pour de bon. Ou peut-être juste pour un mois, ce qui, déjà, serait le paradis. Un an, ce serait divin. Mais elle était prête à accepter ce qu'on allait lui offrir.

— Dépêche-toi, ma tante, a lancé Desiree depuis le corridor. Tout le monde attend après toi.

— J'arrive, a répondu Edna.

Desiree est entrée dans la chambre d'un pas joyeux. Elle incarnait l'été, avec ses joues illuminées et ses yeux pétillants. Aucune trace de sueur. Comment ils faisaient, les jeunes, pour ne pas suer leur vie ?

— Qu'est-ce que tu veux que je prenne ? a demandé Desiree, qui s'occupait souvent de la sacoche de sa tante, de son chandail chaud et des autres vêtements dont elles pourraient avoir besoin.

— Euh... moi ? a répondu Edna en se levant du lit avec une grimace.

— C'est ça, ouais. T'es pas grosse, mais je suis pas si forte que ça, a fait Desiree avant de proposer d'une voix hésitante : Veux-tu que je demande à John ou aux autres gars ?

Ça a fait sourire Edna.

— Bien sûr que non. C'est juste mon pied qui est engourdi. Je vais être correcte dans une seconde, a-t-elle répondu en agitant le bas de sa jambe.

Desiree en a profité pour se mettre à papoter :

— Je déteste quand ça m'arrive ! Faut que t'évites de t'asseoir les jambes croisées, ma tante. On peut pu s'asseoir en Indien. Hé, as-tu fait le tour de l'hôtel ? Je pense qu'il s'enfonce dans le sol.

Et elle a continué à bavarder ainsi toute seule, le son de sa voix apaisant les articulations endolories d'Edna.

L'amour, c'est une sorte de miracle.

Desiree a fait une pause dans le corridor, juste avant qu'elles ne rejoignent les autres.

— T'es prête pour aujourd'hui ? a-t-elle demandé à voix basse.

Edna a chuchoté en retour :

— Te souviens-tu du nom de celui qu'on est censées rencontrer ?

Desiree a fait non de la tête :

— Mais lui va nous reconnaître. Je veux dire, regarde-nous : on n'est pas vraiment subtiles.

— Tu penses encore que c'est une bonne idée ? On pourrait se ramasser en prison.

— Oh, steplaît, on a juste à dire qu'on sait pas lire. Tout le monde pense que les Indiens sont des osties de caves, de toute façon. Aussi bien se servir de ça. As-tu écouté ce que le chauffeur de taxi disait, hier soir ? Il se prend pour John Wayne.

— Il nous a aidées.

— Ouais, ben, c'est un épais pareil. Un très bel épais, par contre. Est-ce que tout le monde ici a d'aussi beaux cils ? Je veux dire, on pourrait s'enfarger dedans.

Paolo, le chauffeur, les attendait en bas dans le vestibule. Il avait déniché une fourgonnette pour la troupe au complet. Il leur a expliqué qu'il était le neveu du propriétaire de l'hôtel et, par le fait même, le directeur autoproclamé de leur tournée.

— On me dit que vous voulez tous voir le consulat allemand ? Je comprends pas pourquoi vous voulez voir des Allemands juste après être partis d'Allemagne, mais vos désirs sont des ordres ! Les Indiens, quel peuple étrange.

Sur ce, il a tenté d'attraper une des tresses de Lucas. D'un bras, Lucas l'a repoussé. Paolo a poursuivi :

— Tout le monde a mangé ? Tout le monde a bu un petit quelque chose ? Tout le monde a eu le temps de faire un pipi ?

À ces mots, John s'est dirigé vers les toilettes.

— Il en reste toujours un, a commenté Paolo en envoyant un clin d'œil à Desiree.

Ils se sont entassés dans la fourgonnette. Après s'être approprié le siège avant, Nadine s'est retournée pour voir comment les autres s'installaient. Edna et Desiree au fond. Lucas devant elles et John de l'autre côté de l'allée. Dans sa tête, Edna appelait les deux hommes « les jumeaux » ; ils étaient si souvent ensemble. Elle a demandé :

— Combien de temps pour aller au consulat ?

Question que Desiree a relayée d'une voix forte :

— C'est-tu ben loin ?

— Cinq minutes, a répondu Paolo.

— Pas le temps de faire une sieste, a dit Desiree à sa tante. Regarde toutes ces vieilles bâtisses... Je pense que les rues sont en roches. Des roches super pointues.

— C'est typique de Rome : les pavés San Pietrini, a expliqué Paolo avec emphase en embrayant. On est si spéciaux qu'on a nos propres roches spéciales.

— Écoutez-le donc, le fin connaisseur, lui a crié Desiree.

Edna aurait souhaité qu'elle s'assoie plus près de son nouveau prétendant.

— J'ai toujours rêvé d'être... guide touristique. Pour que chaque visiteur aime ma ville autant que moi je l'aime...

Laissant voguer son regard autour de lui, Paolo a failli foncer dans un mur.

Difficile de dire de quoi étaient faits ces pavés, mais une chose était certaine : ça rendait les rues cahoteuses à souhait. Edna ressentait chaque

bosse jusque dans ses os. Elle a tenté de se détendre, mais ses muscles se raidissaient chaque fois que le véhicule tressautait.

Quand ils sont arrivés devant le consulat, elle se sentait comme une loque. Mais elle avait une mission et elle était déterminée à jouer jusqu'au bout le rôle que le chef lui avait assigné. Elle espérait ne pas faire partie d'une sorte de complot gouvernemental, un truc qui ferait du tort à quelqu'un et à sa famille. Mais non, ce n'était qu'un paquet. À quel point un aussi petit paquet pouvait-il avoir de l'importance ?

Le consulat était situé dans un immeuble de trois étages à la façade ornée d'imposantes colonnes. Devant la porte se tenait un grand blond costaud, en costard. Edna n'était pas une spécialiste, mais c'était sans aucun doute la forme d'un pistolet qu'elle devinait dans les plis de son veston.

— On dirait bien qu'on est à la bonne place, a commenté John.

Il faisait toujours preuve de calme dans les situations inédites. Edna n'arrivait toujours pas à se décider : était-il un imbécile heureux ? Seuls les imbéciles restaient toujours calmes.

Dans une cacophonie de mots, Paolo a expliqué qui ils étaient à l'agent de sécurité, qui a fini par faire un pas de côté.

— Il a l'air allemand, a chuchoté Desiree.

— Il a l'air d'un colosse, a répondu Nadine. Provoque-le pas.

— On arrive justement d'Allemagne ! On en redemande, faut croire, a dit Desiree avec un clin d'œil à l'intention de l'agent.

— Tu devrais avoir honte, a fait Edna, et elle a tiré Desiree par le bras tout en jetant un regard de surprise à l'homme, qui n'avait même pas daigné sourire à Desiree.

Décidément, cette tournée jouait sur son ego. Elle ne serait plus jamais en mesure de regarder des Blancs sans s'attendre à recevoir des éloges ou se faire demander une photo. L'Europe renvoyait à la maison une belle bande d'Indiens à la tête enflée.

L'imposante porte noire s'est ouverte et ils sont entrés. À l'intérieur, l'air était frais et pur, tout était bien organisé, sans désordre latin. On aurait dit que l'Allemagne avait été transposée au cœur de ce pays sauvage et dégoulinant. Une femme aux airs de machine bien efficace est apparue devant eux.

— Avec qui avons-nous pris rendez-vous ?

Edna a admiré son chignon serré. Elle a répondu, sans prétention :

— Je sais pas. Pouvez-vous annoncer qu'Edna et Desiree, du Canada, sont arrivées ? C'est la National Indian Brotherhood qui nous envoie.

— Mais je l'annonce à qui ? a demandé la femme, visiblement embarrassée.

— À... la personne qui dirige la place, j'imagine ?

La femme s'est éclipsée.

— C'est tout ? s'est exclamée Nadine. Vous étiez même pas attendues, ni rien ? Et vous avez pas téléphoné avant ? Sérieux, vous avez l'air d'une belle grosse bande d'Indiens jamais sortis de la réserve. Dans ce genre de place là, faut être invité, et faut appeler avant pour confirmer notre présence. J'imagine qu'on va se faire kicker dehors dans pas long !

Elle s'est affalée dans un fauteuil de cuir avec un soupir de découragement.

— C'est incroyable, cet endroit ! a fait Paolo en s'approchant d'une grande armure de métal. J'étais jamais venu ici, avant. C'est comme si les nazis étaient débarqués en Italie. Mais, cette fois-ci, on n'a rien à craindre !

— Vous étiez pas des alliés ? a demandé John.

— Euh... Certaines personnes, oui, a répondu Paolo en souriant. Mais ma famille à moi, c'étaient des résistants. On leur a mené la vie dure, à ces nazis et à cette foutue bande de traîtres. Ils disaient que c'étaient nous, les traîtres, mais on était les vrais Italiens, a-t-il expliqué en bombant le torse.

— Vous vous êtes battu, vous aussi ? a demandé Desiree.

— Hélas, non, j'étais même pas un spermatozoïde encore.

La femme est revenue, accompagnée cette fois d'un homme âgé. Aussi chauve qu'un œuf. Son maintien impeccable et sa démarche révélaient à Edna son statut militaire. Il lui a tendu la main.

— Edna Shield. Je suis Oscar. Je vous attendais.

— Bien sûr que vous nous attendiez, a fait Edna, qui, malgré sa grande maturité, ne s'est pas gênée pour offrir un petit air de « je vous l'avais bien dit » à Nadine.

— Suivez-moi, a-t-il répondu en pivotant sur ses talons.

Une seconde plus tard, il s'est retourné pour préciser en désignant d'un geste Edna et Desiree :

— Ces deux-là seulement. Les autres, Greta va vous servir un rafraîchissement.

Il a guidé Desiree et Edna jusqu'à une porte, qu'il a refermée avec précaution derrière elles.

— Je peux le voir ? a-t-il aussitôt demandé.

— Ça dépend, a répondu Edna, qui connaissait bien ses épisodes de *Hawaii 5-0*. Vous avez l'argent ?

— On vous a promis combien ?

— Cinq cents dollars, a dit Edna d'un ton ferme.

Oscar a secoué la tête.

— On a déjà payé les chefs.

— C'est notre tarif pour la livraison, a répliqué Edna avec le regard de celle qui a de la glace dans les veines.

Il a semblé hésiter, puis s'est finalement dirigé vers son bureau.

Desiree a jeté un petit coup d'œil à sa tante, impressionnée. Edna lui a fait signe de rester cool.

Il est revenu avec une liasse de billets, qu'il lui a remise.

— C'est quoi, ça ? a voulu savoir Edna.

— Des lires.

— Je peux pas... Avez-vous de l'argent canadien ?

Oscar a secoué la tête à nouveau. Edna a manifesté son exaspération en soupirant longuement, puis a tendu les billets à Desiree. Cette dernière les a observés attentivement avant de commenter :

— Sont beaux.

— Et le paquet ?

— Oui, oui, on reste calme, a fait Edna en le sortant de sa sacoche pour le lui remettre.

Il l'a posé sur son bureau et s'est mis à le déballer. Le contenu en était soudain révélé : un collier en os traditionnel. Un vieil objet, Edna le voyait bien. Les parties en cuir avaient séché et viré au brun foncé. Oscar l'a caressé du bout des doigts.

— Le voilà, a-t-il dit d'une voix pleine de vénération.

Desiree a regardé sa tante. Elle a murmuré :

— C'est un collier.

Edna a acquiescé de la tête. *Mais un vieux collier.* Edna a senti son ventre se nouer, une sensation qui avait tout à voir avec la culpabilité. Il était à qui, ce collier ? Elle savait que la réponse ne lui plairait pas. Edna a donné un petit coup de coude à sa nièce.

— OK, on va y aller, nous autres.

Mais, avant qu'elle n'ait le temps de pousser la porte, celle-ci s'est ouverte avec fracas, exactement comme dans les films :

— On bouge plus !

Lucas se tenait dans l'encadrement, un pistolet pointé dans leur direction. Edna a fait un bond de côté pour sortir de la trajectoire d'un éventuel projectile, tout en tirant Desiree derrière elle. Oscar a déposé le collier sur le bureau et a levé les mains. Edna a enfoncé l'argent dans sa poche.

— Non, mais, bon Dieu, qu'est-ce que vous faites ? a-t-elle demandé à Lucas. À part nous ficher une peur bleue ? Vous m'avez quasiment fait faire une crise cardiaque !

— Vous êtes en état d'arrestation, en vertu de la loi des États-Unis d'Amérique, a répondu Lucas en s'avançant d'un pas, son badge bien en vue.

Edna le lui a arraché des mains. Ça ressemblait à un badge, pour sûr, mais elle n'en avait jamais vu d'aussi près.

— FBI, vraiment ?

Lucas le lui a repris.

— Oui, vraiment.

Oscar s'est approché.

— On n'a rien fait de mal.

Lucas s'est penché pour ramasser le collier à l'aide d'un mouchoir.

— Vous faites du trafic d'artéfacts. Ce genre de trésor vous appartient pas.

— Il vous appartient pas à vous non plus, a dit Edna. Et vous serez jamais capable de prouver qu'on savait ce qu'on transportait... fait que !

— J'ai besoin de savoir qui vous l'a remis.

— Jésus, Marie, Joseph, pourquoi je vous dirais ça ? a rétorqué Edna. Vous me pointez un fusil dans le visage et j'ai aucune idée de qui vous êtes.

L'autre Lucas...

— Shane, l'a interrompue Desiree.

— Il était un christie de petit chenapan, mais au moins il m'a jamais menacée avec un fusil. Moi, une aînée !

— T'as juste quarante et un ans, a spécifié Desiree.

— Trente-neuf ! Et en plus je suis une femme respectable, a précisé Edna avant d'insister : Une chrétienne, même !

— Sans parler du fait que tu voyages avec nous depuis des jours... en faisant semblant d'être notre ami, a ajouté Desiree. Si je comprends bien, tu nous as menti depuis le début. J'arrive pas à croire que je me sentais mal pour toi parce que Shane t'avait attaqué pis embarrassé dans les toilettes.

Lucas semblait mal à l'aise. Il a rangé son arme.

— Désolé, a-t-il dit avant de se tourner vers Oscar. C'était qui, votre contact aux États ?

Oscar a haussé les épaules.

— Vous voyez ? Vous avez rien contre nous, a dit Edna en se rapprochant de Lucas.

— Restez où vous êtes.

— Faut que j'aille faire pipi, a-t-elle dit en se tournant vers leur hôte : Elles sont où, vos toilettes ?

Oscar a pointé le doigt vers la gauche.

— Personne s'en va nulle part ! a ordonné Lucas.

— C'est complètement surréel, a dit Desiree. Est-ce qu'y va nous arriver quelque chose de mal ?

Son visage luisait littéralement d'excitation.

Lucas n'a rien répondu. Ce qui est probablement la pire réponse du monde. Pour la première fois depuis le début de l'intervention, Edna a senti

les murs se refermer sur elle.

— La garde-robe, a-t-elle lancé tout d'un coup.

— Quoi ?

— Y a un gars qui s'est caché dans le garde-robe. Parce qu'il vous a entendu arriver.

Lucas s'est dirigé vers la porte du placard, qu'il a ouverte avec précaution.

— Sortez de là, a-t-il dit en examinant l'intérieur. Y a personne...

Edna ne s'était jamais considérée comme quelqu'un de violent avant d'entreprendre ce voyage. Si on était toujours seule ou en compagnie des siens, pourquoi on aurait besoin de se battre ? Même à l'époque où les cowboys du ranch se soûlaient et commençaient à faire des niaiseries, il lui suffisait d'un regard pour calmer le jeu. Comme elle n'avait aucune expérience en la matière, elle n'était pas certaine de la force qu'il lui fallait appliquer pour pousser Lucas dans le garde-robe. Elle n'a pas dû se tromper, parce que l'agent double a disparu dans la petite pièce (c'était un grand garde-robe, presque un walk-in, en fait). Il est tombé cul par-dessus tête, si bien qu'un gros boum s'est fait entendre lorsque ses jambes sont allées frapper le mur du fond. Edna a claqué la porte, puis a tourné le petit truc qui servait de serrure.

Oscar et Desiree la fixaient avec des yeux ahuris.

— Je peux pas me faire arrêter, a-t-elle dit. J'ai pas le temps.

CHAPITRE 12

EDNA

Edna s'est précipitée hors de la pièce avec une telle vélocité qu'elle s'est heurté la hanche droite contre le cadre de porte. Elle n'aurait pas su expliquer pourquoi elle a foncé droit sur Paolo, pour le plaquer avec un grand « ouf ». Elle n'aurait pas su expliquer non plus pourquoi elle a ramassé son trousseau de clés, tombé par terre près de l'armure exposée, avant de se redresser et de se sauver. Courant derrière elle, Desiree a évité quelques chaises, sauté par-dessus le bel Italien aux cils si longs, toujours étendu au sol, puis est sortie, quelques fractions de seconde après sa tante.

Si elle avait eu le temps, Desiree aurait dit : « Ma tante est virée folle ! Aidez-moi quelqu'un ! » Mais, au lieu de ça, Edna n'a rien entendu d'autre qu'une espèce de meuglement – « Foooooollllleeeee » –, tandis qu'elle s'évadait du consulat allemand. Elle avait déjà démarré la fourgonnette quand Desiree est montée à bord.

Edna ne s'attendait pas d'emblée à ce que les habitants de cette planète fassent preuve de bon sens. Elle savait qu'elle appartenait à un petit groupe sélect pour qui suivre les règles était important, ne serait-ce que pour rétablir l'équilibre face aux comportements absurdes de la moyenne des gens. Cela dit, personne ne l'avait préparée dans la vie à l'absurdité du comportement routier des automobilistes romains. La plupart du temps, on aurait dit qu'ils roulaient du mauvais côté, voire carrément dans le sens perpendiculaire de la rue. Aucune logique en vue, aucun savoir-vivre, aucune empathie : « C'est là que je vais ; le reste, je m'en fiche. » Et c'était sans parler de leur amour pour le klaxon.

La veille au soir, elle avait trouvé une carte de la ville et y avait repéré l'endroit où vivait le pape. Elle avait suivi les rues du bout des doigts, en répétant le nom encore et encore, jusqu'à ce que les sons deviennent presque familiers à ses oreilles. Et voilà qu'au beau milieu de la circulation infernale, elle cherchait à retrouver son chemin.

— Est-ce que tu sais où tu vas ? a demandé Desiree, à bout de souffle, une main sur le tableau de bord et l'autre accrochée à son siège.

Edna a fait oui de la tête en évitant de justesse un camion qui fonçait droit sur elle.

— Bon, OK..., a répondu Desiree en claquant des dents.

NADINE

C'est John qui semblait le plus inquiet. Paolo, lui, était visiblement partagé entre son admiration sans borne pour la « sauvagerie » des Indiens et la tristesse de s'être fait voler sa fourgonnette. Lucas restait silencieux. Un silence troublant. Après avoir couru derrière les deux femmes pour tenter de les rattraper et les avoir regardées monter dans le véhicule et ficher le camp, il avait envoyé un bon coup de pied sur le mur du consulat, tellement fort qu'il était revenu en boitant.

Les questions s'accumulaient dans la tête de Nadine, mais Lucas ne semblait pas disposé à lui offrir des réponses. Il tournait en rond dans la pièce, le pas claudicant, la mine renfrognée. Nadine avait envie de lui dire de s'asseoir pour reposer son pied, mais elle a préféré se la fermer.

Il n'avait même pas paru aussi fâché quand on l'avait enfermé dans les toilettes, pas plus que dans la cellule de ces gnochons de la GRC. Maintenant qu'elle y pensait, ce Lucas avait passé beaucoup de temps enfermé à différents endroits.

Elle s'est approchée de John :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Si je comprends bien, Lucas est un espion ou quelque chose du genre.

— Je suis pas un espion ! a lancé Lucas depuis l'autre bout de la pièce.

— OK, OK, tu travailles pour qui, d'abord ?

— La CIA, c'est sûr, a dit Paolo. Ou 007. Ou peut-être le KGB.

— Ton 007, ça existe même pas, a répliqué Nadine avant de s'en assurer auprès de John : Pas vrai ?

— Vous aviez combien d'essence, dans le véhicule ? a demandé Lucas à Paolo.

— Question difficile, lui a répondu l'autre. C'est ma mère qui a fait le plein en dernier, mais elle a pris la van ce matin. Je me suis réveillé tard, parce que j'étais avec ma copine, qui est mariée avec un gros con...

— Bordel de merde, s'est indigné Lucas à nouveau. J'aurais jamais dû accepter cette job-là, y a rien qui s'est passé comme il faut.

— Donc, t'es vraiment un espion, a dit Nadine. T'es un espion depuis le début. Tu m'as menti.

— Je suis un danseur, a réaffirmé Lucas. Je suis monté au Canada pour danser avec la troupe... mais j'avais aussi une autre mission.

— Intercepter un paquet qu'Edna avait sur elle, a dit John. Le paquet qu'elle dissimulait dans sa sacoche.

— Vous étiez au courant ?

— J'étais le directeur de la tournée. C'était ma job d'être au courant, a soupiré John. Je pensais pas que ça pouvait leur causer des ennuis.

Nadine a monté le ton :

— Où est-ce que t'as trouvé un fusil ? Et le badge ? T'avais rien sur toi quand je t'ai trouvé à la station-service.

— J'avais rendez-vous avec un autre agent à Stockholm.

— Quand, ça ? Je t’ai pas lâché des yeux... Je veux dire, j’étais avec toi presque tout le temps.

— Tu dors, pas moi..., a dit Lucas.

Ça a fait ricaner John. Qui s’est ressaisi aussitôt.

— Nos femmes vont pas avoir trop d’ennuis, non ?

— Pas pour le moment, a dit Lucas. J’ai empêché la transaction. Mais j’ai besoin de savoir qui leur a remis le paquet.

— Elles vont pas se faire arrêter ? Ni poursuivre ? a voulu savoir John.

— Parce que j’ai besoin d’elles pour les spectacles ! a précisé Nadine.

— Et aussi parce que ce sont deux femmes très gentilles qui feraient pas de mal à une mouche, a ajouté John en jetant un regard à Nadine.

— En plus, la plus jeune est vraiment jolie, est intervenu Paolo. On devrait jamais mettre les jolies filles en prison. Ça, ça serait un crime.

Le ton de réprimande de John avait irrité Nadine. Comme d’habitude, elle était la seule à se soucier du bon fonctionnement de la tournée. Qu’il aille se faire voir, avec ses jugements moraux à la con. Elle a replacé Lucas au sommet de sa liste de deux noms. Elle préférait de loin un espion à un homme qui lui reprochait son professionnalisme.

Lucas a dévisagé John :

— Vous savez où elles sont parties ?

— Je m’en doute un peu, a répondu John.

— Vous êtes dans l’obligation de me le dire. Ordre du gouvernement des États-Unis.

— De tous les gouvernements du monde, c’est peut-être le dernier dont j’aurais tendance à respecter les ordres, a fait John avec un sourire qui grandissait à vue d’œil.

Paolo s’est rapproché de l’action :

— Est-ce que quelqu'un va se faire scalper ? Pouvez-vous m'attendre, le temps que j'aie cherché mon appareil photo ?

— Dis-le-lui, John, pour l'amour du bon Dieu, l'a imploré Nadine. Faut que je sache si on va être capables de se rendre au spectacle.

John a fixé Lucas des yeux.

— Seulement s'il me promet qu'il va rien leur arriver de mal.

Lucas s'est frotté la tête, a tapé du pied, puis a craché par terre. Enfin, il a hoché la tête.

John s'est tourné vers Paolo :

— Pouvez-vous nous trouver un autre véhicule ?

— Aucun problème, a affirmé Paolo. Pas de scalp, donc ?

— Pas de scalp, a dit John d'un ton sans équivoque.

JOHN

Il faisait si chaud dans ce pays que John arrivait à peine à penser. Il ne sentait que les gouttes de sueur se former sur son front et lui couler entre les omoplates, ce qui créait un mélange de fausse fraîcheur et de picotement insupportable. Un mal de tête causé par le manque d'hydratation le taraudait depuis son réveil. Ça sentait l'humidité dans toute sa chambre. Il se déplaçait à vitesse d'escargot, parce que ses jeans lui collaient à la peau. Il rêvait d'une paire de ciseaux qui lui aurait permis de couper son pantalon pour en faire des culottes courtes improvisées, peu importe le look que ça lui donnerait.

Paolo, assis du côté passager, bavardait avec l'autre chauffeur de taxi. Il répétait sans cesse le mot « Indien ». Semblant moins obsédé par les Indiens que Paolo, l'autre se contentait de hocher la tête en gardant les yeux bien fixés sur la route.

John a jeté un coup d'œil à Lucas. Le visage de ce dernier s'était refermé sur lui-même. John s'est dit qu'il était sûrement humilié de s'être fait rouler par une femme, et pas n'importe laquelle : une petite bonne femme inoffensive souffrant d'arthrite. Il n'aurait pas dû se sentir comme ça. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'elle fonçait sur un assaillant muni d'une arme. Et elle avait eu le dessus cette fois-là aussi. Rien ni personne n'allait l'empêcher de se rendre auprès du pape, pas après les épreuves qu'elle avait traversées. Personne n'allait se mettre sur le chemin de cette petite folle de danseuse catho.

— T'es sûr de ton affaire ? lui a demandé Nadine.

— Elle parle juste de ça. Elle prie sans arrêt. Et pour les catholiques, le pape, c'est l'équivalent d'Elvis, et le Vatican, c'est Graceland.

— Je croyais que Dieu était partout, a réfléchi Nadine tout haut. Il est dans les arbres et dans l'herbe et dans l'eau des lacs... C'est pas un psaume ?

— Elle cherche un miracle, a grommelé Lucas. Comme Lazare. Il fallait qu'il voie Jésus pour guérir.

— Oh, a dit Nadine. J'avais pas réalisé à quel point c'était grave.

John a revu dans sa tête le visage d'Edna après chacune de leurs performances. L'effet que ça faisait de savoir que son corps ne répondait plus.

— J'ai vu un homme à la télé qui pouvait plier des cuillères en deux ! a commenté Paolo.

— Une arnaque, a dit Lucas.

— S'il peut plier des cuillères en deux, qu'est-ce qu'il peut faire d'autre ? !

— À quoi ça sert de plier des cuillères en deux, de toute manière ? a demandé John. C'est quoi le but ?

— C'est pour que les compagnies de cuillères en vendent plus ! a expliqué Paolo.

— C'est même pas vrai ! a grondé Lucas.

— Oui, c'est vrai, a marmonné Paolo.

John, pour sa part, ne croyait pas aux miracles. Il en avait assez vu pour savoir que le seul pouvoir qu'on avait, dans la vie, c'était d'endurer les souffrances. Mais ses pensées ont dérivé à la recherche d'un sourire accueillant. Un sourire si courageux qu'il donnait du courage. Et quelles avaient été les chances, statistiquement parlant, que John se retrouve en présence de ce sourire ? Si son frère n'avait pas téléphoné, s'il n'avait pas dit oui, si la troupe de Nadine n'avait pas été malade, si Nadine n'avait pas planifié cette tournée et amassé des fonds durant toutes ces années... C'était elle, Nadine, la source de son miracle à lui. Et la source de cette sensation qui le prenait aux tripes chaque fois qu'il pensait à tout abandonner.

Je le reverrai jamais. Fermant les yeux, il s'est mis à rêver d'une machine à voyager dans le temps.

— C'est pas le temps de faire une sieste, a fait Nadine d'un ton sec.

Décidément, elle n'était pas du genre à apprécier qu'on montre ses faiblesses.

— Il fait trop chaud, merde, a dit John, les yeux toujours fermés.

— Arrêtez la voiture ! a ordonné Nadine. Il a besoin d'eau.

— Non, on va les perdre ! a dit Lucas d'une voix râpeuse (il avait besoin d'eau lui aussi).

Le chauffeur s'est garé près d'un marché public. Nadine s'est précipitée vers les étals avec Paolo.

Lucas s'est tourné vers John :

— Vous avez pas l'air bien.

John a acquiescé de la tête.

— Très observateur.

— On peut pas se permettre de les perdre.

— On va pas les perdre. Elle partira pas d'ici avant d'avoir vu le roi des prêtres...

— Le pape.

— Pape, roi, peu importe. Pauvre Vatican ! Ça va être dur en maudit de se débarrasser d'elle.

Lucas a tambouriné des doigts sur le siège.

— C'est quoi l'affaire avec le paquet ? a voulu savoir John.

— C'est précieux.

— Pour vrai ? Je peux acheter genre dix colliers de même dans n'importe quel pow-wow en Saskatchewan.

— Vous avez ouvert le paquet ?

— Évidemment que je l'ai ouvert. Je t'ai dit que j'étais responsable de ces gens-là. Fallait que je sache ce qu'elles essayaient de faire passer dans l'avion et tout. Je l'ai ouvert pendant qu'Edna faisait un somme, j'ai vu le collier, et je me suis dit que ça devait être un cadeau pour un dignitaire quelconque. C'est à ça qu'ils servent, en Saskatchewan. J'en ai deux moi-même, qui me viennent du temps où je dansais.

C'était sa grand-mère, Yellow Belly, qui les avait faits.

« Perds pas ça, là ! Y a mes empreintes partout là-dessus », l'avait-elle averti. Sa kukum était persuadée qu'une infime partie de l'âme se retrouvait dans chaque empreinte.

John a poursuivi :

— Je me faisais pas trop de souci parce que ce genre de truc est vraiment commun partout dans l'Ouest. Mais j'imagine que celui-là est spécial, hein ? Bon, j'ai quand même remarqué qu'il avait l'air vieux. Je veux dire,

ma kukum utilisait des cordons de cuir pour faire les siens, mais j'ai vu que là c'étaient des tendons. Des tendons ! Personne utilise de vrais tendons depuis des lustres. C'est super difficile à travailler ; la plupart des gens ont plus ce genre de connaissances. Ce qui me fait croire, en y repensant, que le truc doit être vraiment très vieux. Et les vieilles affaires, d'habitude, ça vaut plus cher. Et puis, pourquoi ce chef voulait envoyer ça en Allemagne ? Peut-être que ça appartenait à quelqu'un que les Allemands respectaient. Les Allemands tripent pas mal sur les Indiens, comme on a pu le constater pendant le festival... Fait que ce collier-là a dû appartenir à un chef important.

Lucas a tourné la tête vers la fenêtre :

— Arrêtez ça.

— J'ai rien fait de mal. Je veux dire, à moins que ce soit un crime de porter le collier de Crazy Horse.

— Vous l'avez porté !

— Tu l'aurais pas fait, toi ? a répondu John, qui savourait l'apparition de la veine dans le front de Lucas.

— C'est un trésor d'intérêt national. La National Indian Brotherhood avait aucun droit de le vendre.

— Je m'y connais assez peu en politique, mais je sais que ça finit par coûter cher. Peut-être que le seul moyen pour la Brotherhood de financer son gouvernement, c'est de vendre ce genre de machin à des intérêts privés... Je ferais pas ça, personnellement, surtout parce que je trouve que la politique c'est de la merde. Mais je suis capable de concevoir que d'autres le fassent.

Lucas a dévisagé John.

— Je sais qui est votre frère.

Ça a fait sourire John.

— Il va être content d'apprendre ça.

EDNA

— Est-ce que tu crois aux miracles ? a demandé Edna à sa nièce, toujours accrochée aux parois de la fourgonnette, comme une araignée effrayée.

— Genre de pas avoir d'accident quand ma tante chauffe comme une détraquée ? Mets-en que je veux y croire.

— Les miracles existent. Il y en a partout dans la Bible. Tu devrais savoir ça.

— J'ai jamais lu la Bible.

— Mais je t'avais dit de la lire...

— Tu me dis beaucoup de choses. Je vais quand même pas lire un maudit livre quand il fait beau dehors. Je te l'ai répété mille fois.

Edna avait toujours soupçonné Desiree de se faufiler par la fenêtre de sa chambre lorsqu'elle avait des devoirs à faire ou lorsqu'elle devait étudier le Nouveau Testament. Mais elle ne l'avait jamais prise sur le fait, la petite chatte sournoise.

— Il y a plusieurs exemples de miracles, dans la Bible : le miracle de la Vierge qui donne naissance, le miracle de la résurrection...

— Le miracle de la trente-quatrième rue. Je sais que ça peut arriver, des miracles. Comme la fois où mon bouton a disparu juste à temps pour le bal de finissants. J'avais à peine prié, en plus. Voiture !

Edna a donné un coup de volant pour contourner la voiture qui s'était inexplicablement arrêtée juste devant.

— Mais il y a certaines choses qui demandent plus que des prières... Ça prend même des endroits spéciaux, comme le lac Sainte-Anne et son eau...

— Là où t'es allée l'été dernier.

Edna avait visité le lac, accompagnée d'autres dévots. Elle avait beaucoup prié, avait observé les autres, qui se laissaient aller à la

glossolalie. Elle avait assisté à des messes deux fois par jour et à des cercles de chapelet. Elle avait même participé au premier baptême de dizaines d'adultes. Lors de la dernière soirée, elle était entrée dans le lac à son tour, tandis que deux sœurs priaient à ses côtés en lui tenant les mains. Depuis le pensionnat, aucune sœur ne l'avait touchée. Edna était revenue à la réserve avec un sentiment de plénitude et un amour encore plus grand envers l'Église, mais sa douleur ne l'avait pas quittée pour autant. Pire, elle semblait offusquée par les efforts d'Edna, qui avait dû passer les quelques semaines suivantes en béquilles.

Lors d'un souper après son retour, son frère avait blagué :

— On dirait bien que Dieu est pas prêt à te donner ton miracle. Peut-être que t'as pas prié assez fort.

Sa belle-sœur en avait rajouté :

— C'est pas recommandé au monde qui souffre d'arthrite comme toi d'aller dans ce genre de place super humide.

Les deux avaient tort. C'était juste parce qu'elle n'était pas au bon endroit. Dieu avait voulu qu'elle aille chercher son miracle encore plus loin, afin de l'apprécier pleinement. Et voilà qu'il l'avait guidée jusqu'à cette ville où la beauté et la foi ne faisaient qu'un. Où, ailleurs qu'ici, un miracle pourrait-il se produire ? Ici, où Léonard de Vinci avait laissé sa marque, où Michel-Ange avait choisi la meilleure lumière pour représenter l'amour du Seigneur ? Où, ailleurs qu'au Vatican ? Elle avait su qu'elle était destinée à se retrouver ici, dans cette voiture, au moment même où le chef avait mentionné la tournée pour la première fois.

— Les miracles, c'est le destin, a-t-elle murmuré en évitant de justesse deux hommes qui, Dieu sait pourquoi, poussaient un chariot de saucisses en plein milieu de la rue.

— Je suis pas sûre de ça, a dit Desiree. Parce que ce bouton-là serait jamais parti si j'avais continué à manger du chocolat.

La circulation était plus fluide maintenant, moins rapide aussi.

— Regarde ! a lancé Edna.

Ça a fait sursauter Desiree.

— Fudge, ma tante... Je suis juste à côté de toi.

Edna avait les yeux fixés sur le grand bâtiment en face d'elles. On aurait dit que ça faisait douze étages tellement c'était gros, bien plus gros que tout ce qu'elle avait vu depuis son arrivée à Rome. Devant le bâtiment s'étendait une grande cour remplie de chaises, au milieu et sur la droite, remplie aussi de gens qui attendaient en une file un peu décousue. Au bout devait se trouver l'entrée, s'est dit Edna. Partout le long des murs, d'imposantes sculptures de saints regardaient la foule de haut. À quoi ça pouvait ressembler, de passer ses journées sous ces yeux de pierre et de ressentir le pouvoir concentré ici, dans cet endroit ?

— Non, mais c'est quoi ça ? a demandé Desiree. C'est donc ben crissement gros.

— C'est la basilique Saint-Pierre. C'est de là que le pape s'adresse au peuple.

Edna s'est signée.

Desiree a tendu le cou pour voir un peu plus loin.

— Il est là, tu crois ?

— Il est à l'intérieur. Il faut qu'on réussisse à entrer.

Edna se disait que les Indiens occupaient une place spéciale dans le cœur du pape. Qui d'autre que les Indiens méritaient l'amour et la protection de l'Église catholique ? Aucun groupe n'était passé à travers autant d'épreuves : famines, guerres, dépossession du territoire, variole, tuberculose... sans parler des coups donnés directement par l'Église. Et puis, ce qui jouerait certainement en sa faveur également, c'était qu'il y

avait très peu d'Indiens dans le coin. Afin de s'assurer de l'effet de surprise et de nouveauté, elle a donc ôté son chandail chaud avant de descendre du véhicule, histoire de bien montrer ses atours traditionnels. Les franges étaient un peu écrasées, mais elle leur a redonné un peu de volume en s'ébrouant rapidement.

— Donne-moi un coup de main pour mes cheveux, a dit Edna en tendant à sa nièce une barrette perlée.

Les perles représentaient un orignal, ce qui a rappelé à Edna les marais à la maison où la créature aux longues pattes aimait à patauger. Desiree lui a tiré le toupet vers l'arrière.

— Ton tour, a dit Edna en sortant de son immense sacoche la robe de style libre de Desiree.

— Oh, mon Dieu, je veux pas jouer à l'Indienne devant tout ce monde-là, s'est plainte Desiree en désignant la foule de touristes.

— Desiree, a répondu Edna en la fixant droit dans les yeux. Pour moi.

Desiree a jeté un regard à la foule, puis à sa tante.

— OK, d'abord, a-t-elle acquiescé en enfilant son regalia, mais en refusant de s'attacher les cheveux. C'est plus impressionnant comme ça.

Elle avait déjà pleinement conscience de la façon dont le monde la percevrait.

Edna et Desiree se sont mises en marche en direction de la basilique, et aussitôt les appareils photo se sont mis à cliqueter. L'entrée faisait plus de dix mètres de haut et était surmontée d'ornements de métal qui semblaient avoir été ajoutés, se disait Edna, pour que personne ne puisse douter de la majestuosité de l'ensemble. Plus elles s'approchaient du bâtiment, plus les gens s'approchaient d'elles, comme la veille. Edna sentait le mouvement de la foule, qui se déplaçait au même rythme qu'elle, de plus en plus près de la grande porte. Là, deux gardes vêtus de pyjamas rayés se tenaient en poste. Difficiles à manquer. Edna a tendu son châle traditionnel à Desiree.

Cette dernière a fait non de la tête, mais Edna a insisté en l'agitant devant elle.

— Mais y a même pas de musique, a sifflé Desiree.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Ils verront plus jamais un truc de même de toute leur vie.

Desiree a dévisagé sa tante. Elle a déplié le châle et l'a positionné sur ses épaules, en retenant les extrémités sous ses bras. Elle a fait un bond ou deux, avec grâce, puis s'est arrêtée. Edna était sur le point de la gronder encore, mais elle a attendu. Desiree s'approchait d'un jeune homme muni d'un bongo. Elle et lui, avec quelques mots et quelques gestes, en sont venus à un accord. Il s'est mis à donner le rythme.

Desiree a replacé son châle et a recommencé à danser. La foule a reculé pour lui faire de la place. Puis l'attroupement a grossi, grossi... jusqu'à ce que les gardes s'approchent à leur tour pour admirer Desiree. Edna a levé les yeux au ciel, bleu acier, elle lui a adressé une courte prière, puis elle s'est mise à courir.

Edna s'est faufilée à l'intérieur et s'est retrouvée dans un couloir géant, grand comme le paradis. Elle a pris le temps d'observer le plafond serti d'or qui lui rappelait la toque du pape, puis le plancher de marbre, gravé d'étoiles. *L'étoile polaire te guidera... C'est ce qu'on dit, non ?* Elle a bifurqué dans un second couloir, encore plus gigantesque. Elle avait l'impression de contempler le ciel. *Continue, s'est-elle ordonné, reste pas plantée là, la bouche ouverte comme une Indienne du fin fond du bois.* Il y avait sûrement des appartements privés quelque part par là.

Elle entendait le son du tambour derrière elle. Pas un rythme autochtone. Quelque chose de plus vif, de moins profond. Mais Desiree saurait se débrouiller. Desiree. Edna lui avait menti tellement souvent pour en arriver jusqu'ici, et la voilà qui acceptait quand même de danser pour elle. Edna

croisait plein de gens qui se pressaient vers la sortie, pour aller voir ce qui se passait dehors. Elle a pivoté vers la droite et s'est immobilisée d'un coup. Illuminée par-derrière, la statue d'une femme soutenant le corps brisé de son fils adulte. Edna s'est agenouillée et a baissé la tête. Elle a murmuré, les mains en prière :

— Pardonne-moi. J'ai fait ce que j'avais à faire.

Du coin de l'œil, elle a perçu un mouvement de tissu blanc. Elle est parvenue à se redresser, lentement, avec précaution, et a suivi les hommes en robe. Elle a soulevé le bas de sa jupe pour se déplacer un peu plus vite et, surtout, ne pas les perdre de vue lorsqu'ils ont tourné le coin.

Le couloir dans lequel elle venait de pénétrer était éclairé de toutes parts. Malgré les mailles qui couvraient les fenêtres, les rayons du soleil emplissaient l'air d'une teinte dorée. Voyant ça comme un signe, elle a poursuivi sa route. À sa droite, une bibliothèque, une cuisine, puis une salle de bains. Était-elle entrée dans une zone privée ? Le mobilier était joli, mais pas impressionnant. Elle a passé la tête dans le cadre de porte de la bibliothèque. C'était plus petit que sa propre pièce de livres à la maison, mais ces ouvrages-là étaient bien plus petits et bien plus vieux.

Elle en a pris un. Des pages assemblées par une reliure de cuir. Sur la couverture, le mot « Invictus ». Elle l'a prononcé, sachant que c'était du latin, mais ne sachant pas ce que ça voulait dire. L'Église, c'était souvent ça pour elle : des mots en latin qu'elle ne saisissait pas, mais qu'elle savait importants et saints.

— Invictus, a-t-elle répété tout bas.

— Qui êtes-vous ?

Un homme se tenait dans l'embrasure, un halo de lumière autour de sa silhouette. Il était chauve, à part quelques petits cheveux de bébé sur le sommet du crâne. Il était maigrichon, aussi, comme le sont les vieux qui n'accumulent plus de gras.

— Je m'appelle Edna. Je suis ici pour un miracle.

Il a semblé mal à l'aise.

— Les miracles sont tout autour de nous ; c'est ce que nous enseigne le Seigneur.

— Mais, si on a besoin d'un miracle précis, lié à des problèmes de santé, c'est ici qu'il faut venir, pas vrai ?

— Ça ne fonctionne pas comme ça, mon enfant.

Edna l'a fixé des yeux un bon moment.

— Je vois.

— Prendriez-vous un peu de thé ? a-t-il demandé d'une voix douce.

Sans plus attendre, Edna s'est précipitée vers lui, les mains tendues.

L'espace d'une seconde, elle a eu l'impression d'être étendue au complet dans les airs, du bout des doigts jusqu'aux orteils, comme une superwoman crie. Elle avait bien calculé la distance puisqu'elle a atterri juste en face de lui, les plis de sa robe entre les doigts.

— Bénissez-moi, oh, Seigneur, a-t-elle murmuré avant de perdre connaissance.

NADINE

D'après les quelques mots qu'elle saisissait ici et là au cœur de l'échange à moitié en italien entre Paolo et l'homme vêtu de pantalons rayés bouffants, on avait jeté Edna dans une sorte de prison à l'intérieur du Vatican. Elle était censée rester enfermée jusqu'à ce que la police italienne arrive pour l'interroger.

Nadine a lancé un coup d'œil à Lucas.

— Tu pourrais pas argumenter, genre : « C'est ma prisonnière, c'est ma juridiction » ? Ou quelque chose du genre ?

— Je veux pas aggraver son cas, a répondu Lucas.

Ce dernier semblait beaucoup plus calme maintenant qu'ils se trouvaient à proximité de figures d'autorité, malgré leur accoutrement bigarré.

Desiree a envoyé un coup de coude à Nadine :

— Elle sort quand ?

— Personne veut me le dire. Peut-être jamais.

— Jamais !

— Le Vatican a ses propres lois, a dit Lucas. En principe, c'est un pays souverain, et il paraît qu'elle a attaqué un gros bonnet de prêtre, ou quelque chose comme ça. Vous savez pourquoi elle aurait fait ça ?

— Nope, a fait Desiree en secouant la tête, assez fort pour faire cliqueter ses boucles d'oreilles, ce qui a attiré l'attention de Paolo et de Pantalone.

Nadine s'est dit que les gardes du pape n'avaient sûrement pas fait vœu de chasteté comme les curés.

Elle a poussé Desiree vers l'avant :

— Tu devrais leur parler, toi.

Desiree a buté contre Paolo. Elle a demandé au garde, d'un ton autoritaire :

— Elle est où, ma tante ?

Une volée de mots italiens.

Paolo s'est tourné vers elle :

— Il dit qu'il peut rien faire. Elle est détenue jusqu'à ce que la police arrive. On peut même pas la voir.

— Faut que je m'assure qu'elle va bien !

— Impossible, a dit Paolo. Je suis désolé, mio caro.

Nadine a jeté un coup d'œil à sa montre.

— Je veux pas faire ma gossante, mais...

John lui a lancé un regard d'avertissement que Nadine a soutenu sans problème. Elle a terminé sa phrase :

— Mais il faut qu'on y aille si on veut être là à temps pour notre première représentation.

— Vous êtes sérieuse ? a fait Desiree, les joues rose foncé. Ma tante est peut-être en train de se faire assassiner en ce moment !

— C'est une église, l'a rassurée John.

— On sait jamais. C'est épouvantable, comme place !

— Ce bâtiment a été conçu en 1506 et finalement complété en 1615. La véritable tombe de saint Pierre se trouve d'ailleurs sous le dôme principal, a dit Paolo.

— Ça, c'est épouvantable, a approuvé Nadine, qui avait toujours trouvé un peu glauque tout ce qui concernait la religion.

La religion, ça lui rappelait la mort.

Paolo en a rajouté :

— Détail intéressant : saint Pierre a été crucifié la tête en bas, parce qu'il pensait pas être à la hauteur de Jésus, qui s'était fait crucifier avant lui.

Desiree l'a dévisagé avant de crier :

— Je veux voir ma tante, maintenant !

Nadine a remarqué que des répliques de Pantalone s'approchaient.

— Hé, a-t-elle lancé. T'es peut-être mieux de te calmer un peu, Desiree.

Mais cette dernière, qui n'était pas d'humeur à obéir (l'avait-elle déjà été ?), a plutôt levé le ton :

— ALLEZ CHERCHER MA TANTE TOUT DE SUITE !

Elle a même frappé le sol du pied pour que ce soit bien clair.

Nadine n'était pas une spécialiste des crises d'adolescence, mais ce n'était pas difficile à reconnaître quand on avait le nez dedans. Les poings de Desiree étaient serrés, son visage était couleur betterave, et sa voix défonçait les tympans. Les gardes se sont mis à courir vers eux. Nadine a remarqué que les touristes ne se gênaient plus pour les prendre en photo.

Elle a lancé un regard à John et a aussitôt compris qu'ils pensaient la même chose : on allait les arrêter, toute la bande.

Elle a vu que Paolo pleurait à chaudes larmes, le visage dans les mains.

— Les pauvres Indiens, répétait-il ad nauseam.

Nadine s'est dit que c'était probablement là sa façon de défendre leur cause.

— John ?

John se frottait la tempe.

— C'est... trop pour...

— Lucas ?

Lucas reculait tranquillement pour sortir de la mêlée. Nadine s'est mise à l'imiter. Les gardes étaient sur le point d'atteindre Desiree, tentaient de la saisir par les bras. La rage de la jeune femme n'en a été qu'exacerbée et Nadine a eu peur qu'elle vire carrément folle, mais, soudain, les cris de Desiree ont changé de registre :

— Je suis enceinte !

Paolo a essuyé ses larmes du revers de la main et a crié à son tour :

— Incinta !

Et il a répété le mot quelques fois, jusqu'à ce qu'il se répande en écho dans toute la cour.

Les gardes ont cessé leurs manœuvres de contention. Desiree les a fixés un à un d'un regard froid.

— Comment osez-vous poser la main sur une femme indienne ? a-t-elle tonné d'une voix qui n'était plus stridente du tout, mais plutôt profonde et complexe comme celle d'une actrice de film suédois.

— Je veux voir ma tante, a-t-elle conclu en se mettant en marche. Maintenant.

JOHN

Ils traversaient les pièces les unes après les autres, si vite que John avait à peine le temps de contempler ce qui l'entourait. Beaucoup de maçonnerie, de l'or qui brillait dans la lumière apaisante et tellement de bougies allumées un peu partout qu'il s'est demandé par quel miracle tout ça n'était pas encore un tas de cendres fumantes. John n'avait jamais beaucoup aimé le feu ; même quand il était petit, il préférait se tenir loin du four à bois.

On les escortait à travers la basilique pour les mener (espéraient-ils) à Edna. Paolo, leur traducteur, sanglotait encore. De toute évidence, se faire arrêter par des gars en pantalons bariolés, c'était la grosse affaire, en Italie, et le jeune homme était inquiet de la réaction de ses parents. L'espace d'une seconde, John s'est demandé ce que son frère allait dire... Encore un problème avec la justice, une autre performance retardée, et les voilà sous le joug de l'armée du pape.

Ils ont atteint une sorte de petit cabinet, et John a remarqué un mur avec des barreaux au fond de la pièce. Il a compté trois cellules, profondes et sombres. Est-ce qu'on avait déjà oublié quelqu'un ici ? Puis il a noté la présence d'une cafetière sur un comptoir et s'est souvenu qu'on était au vingtième siècle. Il faisait frais dans la pièce, et il voyait bien que les cellules étaient meublées assez confortablement. Edna, au moins, serait en mesure de se reposer un brin.

Le chef des gardes a ouvert une des cellules et a intimé à la détenue de sortir. John a ressenti un grand soulagement en voyant apparaître les

cheveux coupés courts d'Edna. Et il a ressenti quelque chose d'autre en voyant apparaître son sourire. De la surprise. Il ne l'avait jamais vue sourire comme une humaine normale. Elle ressemblait à s'y méprendre à Desiree.

— Désolée pour la mésaventure, a-t-elle dit à la ronde, et elle avait l'air sincère.

— Aucun problème, a vite répondu John. On est juste contents de voir que vous allez bien.

Desiree s'est précipitée vers elle et lui a saisi les mains en l'examinant des pieds à la tête :

— Ça va ?

— Ça va, oui.

John a constaté que Desiree semblait légèrement dépassée par les événements puisqu'elle s'est mise à pleurer. Edna l'a attirée contre elle. Desiree a posé la tête sur son épaule.

— J'étais sûre que j'allais jamais te revoir, a sangloté la jeune femme.

— Je suis là, lui a murmuré Edna.

John a détourné le regard pour leur laisser un peu d'intimité.

Malheureusement, quelqu'un d'autre a profité de cet instant de recueillement pour s'éclaircir la gorge sans ménagement et lancer un :

— Vous savez, je veux pas gâcher ça, mais faudrait vraiment penser à y aller.

— Oui, il faut y aller ! s'est exclamé Paolo. Mais, avant, il faut s'occuper de l'amende.

Ça a fait tressaillir tout le monde en même temps. Sauf Edna, qui, apparemment, traînait sur elle une belle grosse liasse de billets.

John a secoué la tête.

Maudits Indiens, toujours en train de cacher quelque chose.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

NADINE

Nadine a jeté un coup d'œil à la foule depuis les coulisses. Une marée humaine qui criait et sifflait.

La première représentation avait été annulée, et ça n'avait qu'échauffé les esprits et fait monter les attentes. Il lui faudrait se souvenir de ce truc.

Nadine a examiné ses danseurs, alignés sur la scène. Tout le monde avait l'air fatigué, mais elle leur avait rappelé, lors de son petit discours d'encouragement, que c'était leur avant-dernière performance et qu'il fallait se donner à fond. « Vous reviendrez jamais ici, avait-elle insisté, alors essayez de rendre ça mémorable. » Ils l'avaient fixée des yeux en retour, foutus visages sans aucune expression (sérieusement, ils étaient doués, les Indiens, pour jouer les stoïques), mais elle savait que le message était reçu.

Elle a entendu le tambour résonner derrière elle. Lucas les honorait de son jeu de baguettes. Il savait garder le rythme, point que Nadine a ajouté à la colonne des plus. Elle n'avait pas encore pris sa décision, mais Lucas avait une avance considérable du côté de la personnalité. Surtout dans la mesure où John avait été pas mal bête avec elle ces derniers temps. Elle avait toujours cru qu'ils avaient des idées et des valeurs similaires, mais elle voyait bien qu'il agissait de façon très permissive avec Desiree, plus qu'elle ne le serait en tant que mère. Ça ne pourrait pas fonctionner, s'ils avaient des enfants ensemble ! C'est à peine s'il n'avait pas pris la jeune femme dans ses bras pour la rassurer après cet esclandre au Vatican, alors que

Nadine avait eu envie de lui envoyer une bonne claque. Au Vatican ! Nadine n'était même pas croyante et elle était offusquée – c'est dire !

Aurait-elle des enfants un jour ? Elle s'approchait de la date d'expiration. Les filles de son âge étaient toutes quasiment grands-mères. Comment avait-elle pu en arriver là ? Comment avait-elle pu gaspiller autant d'années ? Ses yeux se sont fixés sur l'homme sur la scène, qui dansait, comme possédé, et ça lui est revenu. John. C'est pour John qu'elle avait attendu, de l'autre côté de la route. Elle avait attendu qu'il traverse sa cour, qu'il vienne la retrouver chez elle. Combien de soirées avait-elle passées, assise sur sa galerie, à espérer que sa porte s'ouvre et qu'il vienne la prendre dans ses bras ? Trop, sans aucun doute. Elle l'aimait depuis toujours, John. C'était lui, son premier choix. Elle ne pouvait plus attendre.

— Je deviens folle, s'est-elle murmuré.

— On le sait, ça, a fait Desiree, qui attendait, juste derrière elle, son tour pour entrer en scène.

— Je me parlais, a dit Nadine.

— Ouais, les folles font ça.

— T'as dit à ta tante que t'étais enceinte ?

— Non, a répondu Desiree en repoussant une mèche d'un mouvement de la tête.

Nadine s'est demandé pourquoi ses cheveux n'étaient pas tressés. Ah, les jeunes, on ne pouvait pas les laisser seuls deux secondes.

— Tu penses pas que tu devrais lui en parler ?

— Non, a répondu Desiree en s'avancant vers la scène au son du tambour qui venait de changer de rythme. Parce que je le suis pas. Enceinte.

Puis elle a souri, a levé les bras, a agité ses jolies franges et a fait son entrée sur les planches.

John est alors apparu entre les rideaux, complètement essoufflé.

— Tu savais qu'elle était même pas enceinte ? a voulu savoir Nadine.

— Une raison de moins pour son père de vouloir me tuer, a fait John en s'épongeant le visage avec une serviette.

— Ça te fâche pas plus que ça ? Elle nous a menti.

— Elle a menti à la police en pyjama. Ces gars-là étaient visiblement pas à l'aise de dealer avec des affaires de femmes et elle le savait. Faut reconnaître que c'était une bonne idée. Et c'est plus une enfant.

John et Nadine n'avaient jamais eu une conversation aussi longue... Elle n'a pas pu résister :

— T'en veux, des enfants ?

Un coup de pied dans les couilles et John n'aurait pas eu l'air plus ébaubi.

Elle a répété sa question :

— Des enfants, toi, t'en veux pas ?

— J'ai jamais pensé à ça.

Il mentait. Elle le savait, comme elle savait le nombre exact de mouvements dans sa chorégraphie que ses danseurs avaient ratés dans la dernière demi-heure. Mais, pour une raison obscure, ce mensonge a enclenché quelque chose chez Nadine : son cerveau s'est mis à bouillonner, les engrenages se sont tous alignés, et la machine a soudain produit un éclair de lucidité :

— John, es-tu un homosexuel ?

Elle a eu l'impression de buter sur chacune des lettres de ce mot.

— Quoi ?

Il fixait le vide, comme à travers elle, et Nadine a brusquement regretté de s'être ouvert la trappe. Elle aurait voulu se transformer en Superman et

voler à rebours de la Terre pour renverser le temps. Les mots suivants sont sortis en rafale, comme pour limiter les dégâts :

— C’est pas grave, John. Je vais pas te juger. Mais il faut que je sache...

Nadine avait la gorge si sèche que le reste de la phrase s’est effrité.

Le tambour a accéléré. À ce moment précis, la danseuse était censée se mettre à tourner sur elle-même pour épater la foule. Les acclamations ne feraient qu’augmenter lorsque Desiree passerait des pirouettes aux sauts de biche, traversant la scène par grands bonds, les genoux bien élevés. Mais Nadine avait d’autres chats à fouetter. Elle voyait bien que John était livide et que ses yeux avaient perdu toute leur chaleur.

— Je vais pas te juger.

Pourquoi insistait-elle ? À quoi ça servait de continuer sur cette route pleine de danger ? À quoi ça servait de le mettre au pied du mur et de l’obliger à lui avouer l’unique chose qui les empêcherait ensuite d’être ensemble ? *Arrête ça tout de suite*, s’est-elle exhortée, *arrête*. Mais c’était impossible.

— Je connais plein d’hommes gais, plein de danseurs, qui se disent bispirituels.

Le visage de John se pétrifiait à vue d’œil ; sa mâchoire se crispait, comme s’il n’avait jamais parlé de sa vie et qu’il n’était pas sur le point de commencer.

— Je t’aime.

C’était la vérité, elle le savait dans son cœur. Elle a voulu lui prendre la main, mais il l’a écartée. Il s’est éloigné. Pas en vitesse, non : simplement du pas lent, assuré, qui le caractérisait si bien.

Elle a compris à ce moment-là qu’il ne traverserait jamais sa cour, qu’il ne viendrait jamais cogner à sa porte, une fois, avant d’entrer. Il ne la prendrait jamais dans ses bras, ne l’embrasserait jamais, ne lui chuchoterait jamais rien à l’oreille. *Mon Dieu, quelle conne*. Elle a inspiré profondément,

a senti l'humidité sur son visage. Elle a compris qu'elle pleurait. Elle s'est vite essuyé les yeux et s'est pincé la peau de la main droite, entre le pouce et l'index. *On pleure pas.*

À quelques mètres de là, la foule s'est mise à applaudir et à taper des pieds, tandis que la danseuse tournait et tournait, ses franges dans le vent. Un porc-épic pris dans une tornade.

Elle dansait comme ça, Nadine, dans le temps, avant de se concentrer sur les danses plus lentes. Parce que c'était le sort réservé aux femmes, après un certain âge, n'est-ce pas ? Nadine s'est mordu la lèvre, si fort qu'elle a goûté son propre sang.

Elle se spécialisait dans la danse des clochettes, maintenant. C'était une danse de guérison. Une dernière larme s'est frayé un chemin sur sa joue. Elle l'a essuyée sans cérémonie. La musique a changé de rythme : c'était son signal.

JOHN

John observait Lucas et son tambour. Il restait une pièce avant qu'il ne prenne la relève pour jouer un chant d'honneur qu'il se rappelait avoir entendu souvent quand il était petit, de la bouche des aînés. Il connaissait un autre chant d'honneur : celui qu'on avait joué le jour où on avait enterré son mushum Long Guns. Ça, c'était un chant familial, cela dit, et il le gardait pour lui. C'est ce qu'on entendrait le jour où son frère mourrait et, si les esprits le voulaient bien, le jour où il mourrait lui aussi. Il fallait juste que quelqu'un s'en souvienne. C'était l'éternel problème : les jeunes allaient-ils l'apprendre ? Y aurait-il encore quelqu'un pour le leur enseigner ? Quand Yellow Belly était en vie, des familles de partout lui amenaient leurs enfants pour qu'ils reçoivent ses enseignements, et elle ne léguait son savoir qu'à ceux en qui elle avait confiance, ceux qui protégeraient le caractère sacré de ces chants.

John avait entendu parler d'aînés qui étaient morts seuls avec leurs chants et leurs cérémonies, parce qu'ils n'avaient pas été en mesure de trouver la bonne personne à qui léguer leur savoir. Tellement de souffrance. John savait qu'il était là, aussi, le problème. Dans sa réserve, ce n'était pas différent. Tout ce monde enfermé dans des maisons pleines de tristesse. Des enfants malades, des animaux malades, des hommes malades, des épouses malades, des vies malades. Il n'accusait personne. Il rendait visite à plusieurs, buvait leur thé, prenait parfois même une petite gorgée dans une flasque brune, et il les écoutait raconter leurs histoires de jeunesse. Mais c'étaient des histoires qui ne disaient pas toute la vérité. John savait que c'était une sorte de remède pour eux, d'aller dénicher les parcelles de bonheur dans une mer de souvenirs malheureux. John était allé à l'école avec certains d'entre eux, et lui avait eu de la chance (à part quelques volées douloureuses), bien plus de chance que d'autres.

Il savait ce que pensaient les Blancs quand ils les regardaient durant les pow-wow, quand ils les voyaient rire avec des yeux pétillants et courir les tresses au vent : où était le chant d'honneur consacré à leur survie ?

— Faut que t'aies des enfants, lui avait dit Yellow Belly alors qu'il avait à peine cinq ans.

Elle avait touché son cœur, puis le sien, avant de pointer du doigt le soleil :

— Les enfants viennent du ciel, ce sont eux qui nous lient au monde des esprits. Faut que t'aies des enfants.

Je m'excuse, Kukum.

Si elle avait vécu plus longtemps, est-ce qu'elle aurait répété cette requête ? Si elle avait été là à l'époque où il commençait à comprendre qu'il n'arriverait jamais à choisir une femme, est-ce que son amour l'aurait quand même enveloppé comme une douce pluie chaude ?

John a refermé son esprit sur cette pensée. Il a regardé le tambour qui battait. Lucas avait les yeux clos, pour accompagner les dernières notes du

chant. Il avait de la voix, aucun doute là-dessus.

Elle le sait. Tout le monde le sait. Bon, peut-être pas Edna. Cette dernière n'était pas la personne la plus terre à terre, elle qui n'en avait que pour son fameux Jésus. Il l'admirait pour cette passion qui l'habitait, une passion arrivée tôt, qui lui donnait de la force.

Et ma passion à moi ?

Les chevaux, son chien, le tambour, la danse...

Ça aurait été suffisant pour garder son cœur bien au chaud, si seulement il n'était pas monté dans cet avion.

John croyait que l'amour était libérateur, car n'était-ce pas ce qu'on disait ? Puis il a pensé à chacune des chansons country qu'il avait entendues dans sa vie et a compris que ces chanteurs-là n'exagéraient rien. Une nuit d'amour pour mille heures de peine... *J'ai le cœur brisé...* Il s'en rendait compte, soudain. Lui qui s'était mis à croire que le fait de se sentir comme une merde, c'était son état normal.

Lucas s'est approché pour lui tendre le tambour, qu'il a pris des deux mains. Il l'a porté à ses lèvres et l'a embrassé avant de commencer à jouer.

EDNA

Edna était adossée à l'autre extrémité de la scène. Elle portait toujours son regalia, mais un peu tout croche. Peut-être allait-elle danser. Peut-être pas. Elle a repensé à ses ultimes moments dans cette grande église sombre.

Quel homme étrange, ce prêtre. De proche, il dégageait une odeur de cannelle. Sûrement qu'il en mettait dans son thé, s'était-elle dit. Sa soutane était tissée d'un épais coton, peu adapté au soleil brûlant de Rome. Mais bon, c'étaient des chevilles toutes frêles qu'elle avait senties sous les jupons. Après, elle s'était retrouvée affalée sur le plancher, un plancher

moins dur qu'on aurait pu le croire à première vue. Dans le temps, ils savaient comment construire, ces Romains.

Il avait poussé un cri en la voyant lui sauter dessus et avait tenté de s'écarter, mais elle avait été trop rapide. Une fois qu'elle avait été là, écrasée au sol devant lui, il l'avait prise dans ses bras et installée sur un canapé. C'est là qu'elle s'était réveillée, plus tard, les yeux du prêtre fixés sur elle.

Il lui avait tendu une tasse de thé et elle avait à nouveau senti l'odeur de cannelle.

Elle avait voulu lui parler du miracle qu'elle recherchait, des années qu'elle avait passées à prier et des visions qui l'avaient guidée jusqu'ici. Mais elle voyait bien, à la manière qu'il avait de ne pas lâcher des yeux ses mains enflées, qu'il la comprenait.

Une fois dans la cellule, elle s'était remise à douter. Mais les gardes avaient été respectueux. L'un d'eux l'avait même aidée à s'asseoir. Quand on l'avait laissée seule, elle avait posé une main sur le mur de pierre, pour sentir vibrer en elle l'histoire de ce lieu. Qui d'autre, avant elle, avait été enfermé ici ? Des curés malveillants ? Des prêtres dérangés ? Des papes corrompus ? C'était nécessairement des gens plus importants que tous ceux qu'elle avait rencontrés dans sa vie. Elle s'était concentrée sur ces histoires pour éviter de laisser place à la question brûlante qui lui tourmentait l'âme. Mais la question avait trouvé son chemin : avait-elle eu droit à un miracle ? Était-elle guérie ?

Déjà, à l'époque où elle était encore une petite fille, elle avait cessé de voir Noël comme une occasion spéciale. Noël, ça se passait au pensionnat, dans le temps, parce que les parents n'avaient pas le droit de rendre visite à leurs enfants et que ces derniers ne s'étaient jamais assez bien comportés pour avoir le droit de retourner à la maison. Noël, dans le temps, c'était dodo à dix-neuf heures, après un repas à peine mangeable et une orange. Edna n'avait jamais aimé les oranges. Mais il fallait se montrer reconnaissante, parce que certains enfants ne savaient même pas ce que

c'était, une orange. C'était dur de se sentir reconnaissante, quand on se souvenait des Noëls passés dans la petite maison en bois rond, entourée de proches qui riaient à gorge déployée sur fond de musique de violon, parmi les autres jeunes qui se promenaient de bras en bras, d'une tante à une kukum à une autre tante. Elle avait appris alors à ne jamais s'enthousiasmer inutilement pour cette fête. Elle se convainquait, couchée dans son lit : *Aujourd'hui, c'est le jour de Jésus et de personne d'autre.*

Après un temps, les gardes avaient laissé Edna seule dans sa cellule. Ses oreilles avaient ensuite capté le son de pas lourds dans le couloir, si bien qu'elle s'était demandé si ce n'était pas l'armée qui venait la chercher. Elle s'était levée du grabat et approchée des barreaux. Elle apercevait, de l'autre côté du cabinet, la porte qui menait à l'extérieur. Une porte en bois ornée d'une petite ouverture en verre, au centre. Elle a vu un visage y apparaître, un visage qui la regardait, des yeux noirs, des yeux intelligents mais fatigués, affaiblis par une longue vie dédiée à la lecture. Elle avait soutenu le regard. Les yeux s'étaient illuminés.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui dise quoi que ce soit. Elle savait.

— Vous êtes prête ? a demandé Nadine en la sortant de sa rêverie.

Edna laçait ses mitasses en peau de chevreuil. Elles avaient tendance à descendre à cause de ses mollets trop maigres, alors elle les serrait toujours très fort. Elle a hoché la tête.

— Vous êtes sûre ? Vous êtes pas obligée si ça vous tente pas, a fait Nadine, persuadée d'être gentille, même si sa gentillesse ressemblait toujours à de la méfiance.

— Je vais y arriver, a dit Edna. Dites-moi quand.

— Juste après Lucas.

Edna s'est mise à serrer les lacets de son autre jambe. Elle fredonnait en même temps. C'était quoi, cette chanson ? Elle s'est arrêtée. *Ave Maria*, un hymne qu'elle avait mémorisé au fil des ans, à la messe. Ça avait toujours été son préféré.

Enfin, quand le rythme de la musique a changé, Edna est montée sur la scène. Elle voyait tous ces visages, dans la foule, mais elle a fait l'effort conscient de se concentrer sur le ciel, juste au-dessus des têtes. Edna a plié les genoux au son du tambour, puis elle s'est redressée, suivant le rythme. Au moment où le battement attendu s'est fait entendre, elle a levé sa plume d'aigle. Elle l'a levée en son honneur, en l'honneur de sa mémoire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

JOUR 14 Retour à la maison

EDNA

***R**ome s'est avéré notre destination favorite de l'ensemble _ZV de la tournée. Lors de notre séjour, nous avons réussi à visiter le Vatican à la dernière minute — un de mes rêves. Après nos dernières représentations, nos hôtes, soit le propriétaire de l'hôtel, Louis, et son petit-fils Paolo, nommé en l'honneur du pape actuel, ont officiellement invité la troupe des Poules des prairies à revenir l'année prochaine. Le jeune Paolo nous a posé bien des questions sur la tournée, mais voici celle que j'ai retenue : « C'est quoi, une poule des prairies ? Est-ce que c'est un oiseau très gracieux ? » Je lui ai dit que cette poule avait la puissance et la grâce de l'aigle et la parure colorée du paon. C'est une blague. Mais, qui sait, peut-être que les poules ordinaires sont très impressionnées par la grâce de la poule des prairies.*

Je vais tenter d'apprendre une nouvelle danse pour ce prochain voyage, peut-être les clochettes, étant donné qu'il s'agit d'une danse de guérison. Paolo et ses amis nous ont reconduits jusqu'à l'aéroport et ont refusé d'être payés, malgré notre insistance. C'était une bonne chose, finalement, parce que, lorsque nous avons finalement pris le temps de compter nos avoirs, nous nous sommes aperçus que nous n'avions presque plus rien.

JOHN

—Vas-y, pas besoin de me ménager, a dit Nadine, debout à côté de lui au comptoir d’Air Canada.

Elle grimaçait, visiblement moins calme qu’elle ne le prétendait. John n’était pas sûr que la réponse allait lui plaire.

— Il nous en manque, a-t-il dit.

— Ça se peut pas. Compte encore, lui a ordonné Nadine.

John a fait glisser la pile de billets vers elle, sur le comptoir.

Elle s’est mise à compter.

L’employée de la compagnie aérienne à la resplendissante tignasse rousse fixait des yeux les doigts de Nadine, qui séparait lentement chaque billet.

— Bon, on va dire que j’ai raison, a dit John à l’employée. Jusqu’où on se rend avec ça ?

Elle a regardé son écran et a répondu sans relever les yeux :

— Vous pourriez être à Toronto, tous ensemble, à onze heures ce soir. Ou bien j’envoie trois d’entre vous à Saskatoon pour demain midi.

— On est quatre.

Ça, Nadine le savait trop bien : les patrons de Lucas lui avaient envoyé de l’argent pour un billet de retour.

— C’est tout ce que je peux vous offrir avec ce que vous avez.

— Mais comment on est censés se rendre jusqu’à la maison à partir de Toronto ? a demandé Nadine, qui semblait sincèrement dans le noir.

John s’est retourné vers le reste du groupe. Il s’est dit qu’il aurait pu assommer Lucas et lui voler son billet, étant donné que son gouvernement

lui en payerait probablement un autre. Mais il a laissé tomber cette idée : le pauvre gars s'était fait assez assommer comme ça. John a poussé un soupir.

— Je pourrais rester ici et attendre que mon frère m'envoie de l'argent.

Amos ne serait assurément pas content.

— On laisse personne ici, a grogné Nadine.

— Toronto ou Saskatoon ? a voulu savoir l'employée, qui voyait la file s'allonger derrière eux.

Nadine a également poussé un soupir. John voyait bien qu'elle était tentée par le départ pour Saskatoon. Depuis leur dernier spectacle, elle ne parlait que de leur retour.

— Peu importe ce que tu décides de faire, je vais l'accepter, lui a dit John. Mais j'ai pas l'impression que ces dames-là sont prêtes à se faire une nouvelle vie à Toronto.

Et il a désigné Edna et Desiree d'un geste de la main.

— Moi, je déménage à Toronto sans problème ! a dit Desiree.

Personne n'a fait attention à elle.

Nadine se rongait les ongles, ce qu'elle faisait rarement.

— Toronto, a-t-elle fini par répondre, et les doigts de l'employée se sont exécutés en vitesse, comme trop contents de se débarrasser d'eux.

— Et qu'est-ce qu'on fait, une fois rendus à Toronto ? a demandé John.

— On se met en mode demande de faveurs, a dit Nadine. Et on commence par cet ostie de chef de merde qui a obligé Edna à transporter un colis illégal.

John ne pouvait qu'être d'accord : il fallait commencer par là.

NADINE

Elle n'avait jamais été aussi fatiguée de toute sa vie. On aurait dit que le stress des deux dernières semaines venait de retomber sur elle en une seule nuit. C'était silencieux dans l'avion, mais, dans la tête de Nadine, ça criait et ça revenait sur chacune des erreurs qu'elle avait commises en chemin, à commencer par les célébrations au resto chinois, le mardi avant le départ. Ça s'était ensuite poursuivi sans relâche : l'argent qui disparaissait à vue d'œil entre l'Allemagne et l'Italie, sans parler des malentendus sur le contrat de Hans et de l'amende à payer pour faire sortir Edna de sa très sainte prison (Nadine se disait qu'Edna pouvait se passer de dîme pendant au moins dix ans, après avoir payé cette somme pour retrouver sa liberté).

Elle avait appris, également, que le Festival Karl May avait retenu un certain montant sur leur paye (« selon les procédures contractuelles normales... »), montant qui n'arriverait que six semaines après leur retour au Canada. Ce qui ne leur était pas très utile pour le moment. Nadine a murmuré entre ses dents : « C'est juste parce que je suis une femme, ça. Aucun homme aurait eu à se farcir des contrats de merde comme ça. »

— Ben, y a eu les traités, a chuchoté John, assis juste à côté d'elle.

— Fait que c'est parce que je suis une Indienne, dans le fond ? a demandé Nadine.

John n'a rien répondu ; il s'était déjà rendormi. Elle l'a regardé dormir un instant. Il avait l'air plus vieux qu'elle. Ses tresses viraient au gris et des pattes d'oie se dessinaient au coin de ses yeux. Il ne parlait jamais de la conversation qu'ils avaient eue plus tôt, mais elle avait cru remarquer qu'il semblait user de ses charmes avec les autres femmes, quand elle était présente. *Est-ce que c'est juste moi ?* s'est-elle demandé pour la centième fois. Avant de faire taire ses doutes. *Une bêche, c'est une bêche, quand bien même tu voudrais absolument que ça soit une binette.* Même si, en principe, les deux outils servaient à creuser la terre.

Elle s'est étirée pour voir un bout de tête de Lucas, installé quelques rangées devant elle. La caboche légèrement inclinée vers la droite, il était visiblement endormi, satisfait de savoir qu'il pourrait terminer sa mission

une fois à Toronto. Mais Nadine n'en avait cure : elle avait des choses à régler. Alors elle s'est détachée et s'est levée, les jambes flageolantes.

Après avoir joué des coudes entre les corps engourdis par le sommeil, elle s'est retrouvée juste à côté de son siège.

— Lucas, a-t-elle chuchoté.

Pas de réponse. Elle s'est penchée près de son oreille :

— Lucas ?

Il a sursauté.

— Tabar... Qu'est-ce...

Puis il a reconnu Nadine et a poussé un soupir de soulagement. Juste avant de redevenir impatient :

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Rien. Je voulais juste te parler avant qu'on atterrisse.

Son esprit s'est vidé, soudain : qu'est-ce qu'elle faisait là ? Elle a bafouillé :

— Euh... Je me demandais si t'allais vouloir retourner tout de suite au Dakota du Nord ou si tu pensais faire un saut à Saskatoon... Je veux dire, si on reçoit l'argent...

Lucas a pris un air songeur :

— J'espère juste qu'ils ont retrouvé ma voiture... Fait que, oui, je pense bien venir à Saskatoon pour faire des vérifications avec la police... en espérant que je me ferai pas m'arrêter.

— Mais... t'es de la police toi aussi, non ?

— C'est vrai. Et je suis plus undercover.

— Je vais t'aider comme je peux, a dit Nadine en posant une main sur sa cuisse.

— J’ai trop hâte de retourner chez moi.

— Pour retrouver ta famille ?

— Oui, mon fils me manque. Je lui ai parlé au téléphone, mais c’est pas pareil. J’ai envie de l’embrasser sur le front avant son dodo. C’est drôle à quel point c’est ce genre de truc tout simple qui nous manque le plus.

— Comment il va ?

— Il va bien. Gâté pourri par ses grands-parents, a fait Lucas en bâillant, avant de la regarder à son tour. Toi, t’es contente de retourner chez toi ?

Nadine a poussé un soupir.

— On dirait qu’on n’arrivera jamais.

Elle pensait aux milliers d’appels qu’elle aurait à faire une fois à Toronto. Les autres pourraient aller se reposer, mais pas elle : il lui faudrait redoubler d’ardeur, s’assurer d’amasser les fonds nécessaires, acheter les billets, trouver des chambres avant leur départ pour Saskatoon.

— Écoute, je vais nous trouver une place où dormir à Toronto, a proposé Lucas. Ça te fera une chose de moins à gérer.

— Pis comment tu vas faire ça ?

— J’ai des amis.

Nadine a attendu la suite de l’explication. Lucas s’est contenté de fermer les yeux. Le regard posé sur son crâne, elle se demandait à quoi ressemblait la texture de ses cheveux, au toucher. Ça devait pas être trop différent des siens, a répondu la partie rationnelle de son cerveau. Mais l’autre partie, la plus romantique, a répondu que c’était sûrement comme caresser le doux nez d’un cheval, chaud et duveteux. Elle a gardé sa main pour elle ; sa dose de courage était épuisée.

Après ça, le sommeil lui est venu assez facilement.

Ça a été un long vol au-dessus de l'Atlantique, et Edna l'a passé assise à côté d'une dame d'âge moyen aux cheveux ébouriffés et à la mauvaise haleine, qui se plaignait de la nourriture, de la lenteur des agentes de bord, de l'odeur d'eau de Cologne du voisin de la rangée d'en face, du manque d'espace pour les jambes, de l'accent bizarre du pilote, etc. Elle a terminé ses doléances par une phrase bien sentie :

— C'est le pire voyage depuis la traversée du *Titanic*.

— Ça me semble pas si mal, a dit Edna en haussant les épaules. Au moins, personne s'est fait prendre en otage.

La dame lui a lancé un regard inquiet.

À l'aéroport, Edna a vite senti qu'ils étaient de retour au Canada. Les Canadiens étaient un peu moins blonds que les Suédois, mais beaucoup moins bruns que les Italiens, et certainement pas aussi robustes que les Allemands. En fait, le visage doux et l'air stupide qu'avaient la plupart des Canadiens lui avaient beaucoup manqué. Elle s'était même ennuyée de ce petit air de mépris dissimulé qui leur venait quand elle ouvrait la bouche et que son accent de la réserve sortait. On pouvait compter sur les bons vieux préjugés canadiens, aussi prévisibles que les crues du printemps. Les Européens blancs l'avaient foutument mélangée : que faire de la complète ignorance des Suédois, du fantasme de mimétisme des Allemands, de l'amour passionnel des Romains, qui semblaient prisonniers du dix-neuvième siècle ?

Après avoir rassemblé les affaires de tout le monde près des carrousels, ils ont fait le tour des portefeuilles afin de trouver de l'argent pour se payer un taxi. Ça faisait pitié à voir, pas de doute là-dessus : une bande d'Indiens en train de mettre leurs avoirs en commun, histoire d'aller du point A au point B.

— Je pourrais appeler mon père, a dit Desiree. Il nous enverrait des sous tout de suite.

— Non, non ! ont répondu Nadine et John en même temps. On s’occupe de l’argent.

Et comment vont-ils s’y prendre, au juste ? se demandait Edna. Aucun des deux n’avait l’air de vouloir révéler sa stratégie. Elle en a conclu qu’il ne fallait pas s’inquiéter pour ça.

Elle s’est inquiétée un peu, cela dit, à leur arrivée à l’hôtel. L’endroit avait l’apparence de ces lieux de perdition qui pullulent dans le fin fond de la Saskatchewan. Chaque recoin de l’hôtel était sale, comme si quelqu’un s’était essuyé les bottes pleines de boue sur les murs. C’était à se demander comment les autres établissements faisaient pour rester propres... Les poubelles traînaient juste à côté de l’entrée principale, là où de grosses mouches s’en donnaient à cœur joie.

— Dégueu, a grommelé Desiree, la main sur la bouche et le nez.

Edna a regardé Nadine.

— Regardez-moi pas, a fait Nadine. C’est Lucas qui nous a trouvé ces chambres-là.

Ce dernier les a aidés à s’installer. Il avait l’air de quelqu’un qui cherchait à se faire pardonner.

— Y a une discothèque sur le toit de l’immeuble, a-t-il dit, contrit.

Ça a ravigoté Desiree.

— Pour vrai ? On devrait y aller ! a-t-elle lancé en envoyant une bonne bîne sur l’épaule de John. Vous avez envie de danser, pas vrai ?

— J’ai assez dansé pour le reste de ma vie, je pense, a dit John.

— Oh, come on, ça va être le fun. C’est notre dernière soirée.

Edna avait si souvent entendu ces mots. « C’est notre dernière soirée, notre dernière journée, notre dernière heure... » Des mots faits pour convaincre, pour nous forcer à faire quelque chose qu’on ne ferait pas

normalement, simplement parce que le temps file. Des mots comme une vente à 50 % de rabais.

— Pourquoi pas, allons-y, a répondu Edna.

Desiree s'est tournée vers elle et l'a regardée avec étonnement. Lucas a éclaté de rire et John, lui, était littéralement bouche bée.

— Quoi ? J'ai jamais dit que j'étais contre la danse. Je suis juste pas une fan de toutes vos danses indiennes, a dit Edna en poussant la porte.

Une fois tout le monde entassé dans l'ascenseur, Lucas s'est tourné vers Nadine et lui a demandé :

— Peux-tu me rejoindre à ma chambre dans dix minutes ?

Silence dans l'ascenseur. Deux étages ont défilé devant leurs yeux, puis Desiree a fini par pousser un fou rire. Edna lui a envoyé un petit coup de coude. Si cette femme crinquée recevait enfin un peu d'attention, on n'allait quand même pas lui mettre des bâtons dans les roues.

NADINE

Debout devant sa porte, elle sentait son cœur qui battait fort. Elle a levé le poing pour frapper, mais l'a laissé retomber. Elle s'est détournée et s'est éloignée dans le couloir. Peut-être qu'elle aurait dû appeler avant. *Mais il m'a demandé de venir le rejoindre à sa chambre... Je peux pas avoir mal compris à ce point-là !*

Elle est revenue sur ses pas. Non, elle ne pouvait pas bouger.

Peut-être qu'elle devrait le convaincre de venir, lui, dans sa chambre à elle. Comme ça, elle serait en position de pouvoir. Mais ça prendrait encore plus de temps, et la soirée n'était plus très jeune... Elle non plus, d'ailleurs... Et s'il refusait son offre ? Et si quelqu'un le kidnappait avant qu'il n'ait le temps d'arriver à sa chambre ? (N'était-il pas en danger constant de se faire arrêter ?)

Et on ne pouvait pas dire que la chance lui avait souri durant ce voyage. Il voulait quoi, au juste ? Il avait l'air d'un gars respectable, alors ce n'était pas seulement une histoire de sexe, n'est-ce pas ? Mais, vu la taille de ses bras et de son torse, Nadine était prête à revoir les conditions de leur relation d'affaires.

Elle est retournée en direction de sa porte, pataugeant dans les flaques de boue qui couvraient le tapis vert et blanc (était-ce vraiment de la boue ?). Chaque pas semblait la rapprocher de la mort. Pour elle-même, elle s'est mise à fredonner *Swing Low, Sweet Chariot*... Un chant d'esclaves, est-ce que c'était vraiment approprié à la situation ? Et pourquoi pas. N'était-elle pas l'esclave de ses hormones ?

Lucas a ouvert la porte après un seul coup, ce qui prouvait qu'il l'attendait. *Il me veut, c'est clair !* Puis il lui a saisi le bras et l'a tirée à l'intérieur.

— Hé, qu'est-ce que..., a-t-elle bafouillé.

L'attirant contre lui, il a chuchoté :

— Tu l'as contacté ?

— Qui ?

— Ernest Standing Bull, le chef de la National Indian Brotherhood.

— Oh, ouais. Il devrait nous rejoindre à la disco, tantôt, a fait Nadine, découragée. Tu vas l'arrêter ?

Lucas n'a pas répondu.

— Lucas ! Tu peux pas l'arrêter. Il est censé nous donner de l'argent pour le vol de retour.

— Il a dérobé un artefact indien d'une grande valeur et a essayé de le revendre.

— Personne est parfait. En plus, tu l'as retrouvé, l'artefact, si je me trompe pas, non ?

Lucas a fait oui de la tête.

— Ben, c'est ça qui est ça. Laisse-le tranquille. Es-tu conscient, au moins, de ce que les Américains lui feraient ?

— Il irait en prison.

— Ben, c'est ça. Y a déjà assez de monde comme nous en prison. Personnellement, ça me déplaît pas de savoir qu'on a un chef avec un peu de guts.

— Tu l'admires ? T'admires un voleur ?

— Je le connais même pas, Ernest. Mais je sais à quel point c'est dur de planter quelque chose, pis de réussir à le faire pousser comme du monde. Cette Brotherhood-là, c'est peut-être notre première chance, en tant qu'Indiens, de se faire entendre. Si t'arrêtes le chef, ça va salir tout le monde. Tu sais ce que c'est : y en faut juste un qui fait une connerie pour que les autres soient considérés comme des cons.

Comment pouvait-il ne pas se rendre compte de ça ? Parfois, les « bons gars » comme lui, c'étaient de vraies plaies.

— Il faut que je l'arrête. C'est ma job.

Nadine s'est affalée sur le lit, exaspérée.

— Peux-tu au moins attendre qu'il me donne de l'argent ?

— Peut-être.

Des coups à la porte.

— C'est qui ? a demandé Lucas.

— John.

Il a ouvert et John est entré dans la chambre en refermant derrière lui.

— Tu peux pas arrêter le chef Ernest, a commencé John.

Il comprenait vite, celui-là, finalement, s'est dit Nadine avec un sentiment de fierté.

— Je l’ai déjà averti. Il le fera pas.

— C’est bon à savoir, a fait John en s’asseyant sur le lit à côté d’elle.

Le matelas s’est enfoncé plus qu’il ne l’aurait cru et il en a presque perdu l’équilibre. Il s’est redressé aussitôt.

— J’ai rien promis, a rétorqué Lucas.

— Ouais, ben, il le fera pas avant que j’aie reçu l’argent, a expliqué Nadine.

Les deux hommes ont froncé les sourcils.

— OK, j’en ai ma claque de me faire juger parce que je pense avec ma tête.

— Est-ce que l’idée, c’est que t’es obligé de revenir à la maison en ayant classé toute l’affaire ? a demandé John.

Lucas lui a jeté un regard en coin.

— L’idée, c’est de faire correctement la job qu’on m’a envoyé faire. Trouver le collier du chef Crazy Horse, le remettre aux autorités du Musée du Dakota du Nord et arrêter le voleur.

— Tu sais même pas si c’est le chef Ernest qui l’a volé, et je peux te garantir que c’est pas lui qui va te le dire. Va falloir que tu prennes ton trou de ce côté-là, a suggéré John.

— Il va me le dire.

— Non, il te le dira pas, a fait John d’un ton presque enjoué. Il va sûrement te coller un procès au fédéral. Vous allez avoir l’air de quoi ? Et le pire, c’est qu’au bout du compte, t’auras pas plus ta réponse. Dans mon livre à moi, le meilleur moyen de régler ça, c’est de dire que le voleur s’est enfui. Comme les voleurs ont tendance à le faire.

— Je vois, a dit Lucas.

Ça a fait sourire Nadine.

— Oui, ils font ça, les voleurs. Et ensuite ils continuent leur vie et font même des bonnes actions. Des maudites bonnes actions.

— T'étais pas une voleuse, toi, d'ailleurs ? a dit John pour l'agacer. J'avais oublié ça. Nadine et sa période rebelle.

Lucas n'a pas desserré les lèvres. Mais Nadine voyait bien que leurs arguments touchaient leur cible.

Elle a inspiré profondément.

— John, pourrais-tu revenir un peu plus tard ? Faudrait que je parle à Lucas. en privé.

John a écarquillé les yeux et a tenté maladroitement de se lever du lit.

Mais Lucas s'est placé devant lui avant qu'il n'atteigne la porte de la chambre.

— De quoi, « en privé » ?

Nadine a encore une fois inspiré profondément avant de dire :

— Je t'aime.

Merde, c'était sorti tout seul. Et devant John en plus.

Lucas lui a envoyé un regard ahuri.

— Mais je suis gai.

La mâchoire de Nadine s'est décrochée. Elle l'a raccrochée. Elle s'est décrochée à nouveau. On aurait dit que l'air ne se rendait plus à ses poumons, si bien que John a dû intervenir en lui donnant une claque dans le dos. Elle a poussé un couinement.

— Je pensais que je te l'avais dit, a fait Lucas.

— Tu m'as crissement jamais dit ça..., a-t-elle bredouillé.

— Mais j'étais avec Rolf à Stockholm... Tu t'en souviens ?

Nadine a revu dans sa tête des images des deux hommes assis en robe de chambre à la table à manger, mais elle s'était dit alors qu'ils s'étaient probablement réveillés en même temps. Les robes de chambre assorties, c'est vrai que c'était bizarre.

— C'était pas clair, a dit Nadine.

— Je m'excuse, Nadine. T'es quelqu'un de bien, la femme la plus forte que j'ai jamais rencontrée. Et tu serais la partenaire idéale pour n'importe quel homme, sauf moi.

— Comment c'est possible que tu sois gai et que John soit gai aussi... Est-ce que tout le monde est gai ?

— Je suis pas..., a tenté de préciser John, d'une voix si faible qu'il aurait fallu un appareil auditif au volume maximal pour l'entendre.

— Quand tu m'as demandé de venir te rejoindre ici, j'ai cru... j'espérais... C'est notre dernière soirée, fait que..., a bafouillé Nadine en s'appuyant contre le manteau de la cheminée en bois blanc pour se cacher le visage. J'ai tellement honte. Avoir la diarrhée pendant cinq jours de suite, c'était moins pire que ça.

— Désolé. Je voulais pas te faire des accroires, a dit Lucas en lui tapotant l'épaule.

D'un seul coup, Nadine s'est vidée de dix ans d'espoir, de fantasmes, de rêves dans lesquels elle se baladait main dans la main avec, d'un côté, un bel Indien costaud et, de l'autre, un petit bout de chou.

Elle n'avait jamais été très braillarde, mais là elle s'est mise à pleurer, et ça ne s'arrêtait plus. On aurait dit qu'elle croyait que ses larmes allaient guérir le cancer ou quelque chose du genre.

JOHN

Les jambes flageolantes, John a dû s'appuyer contre une commode tandis que Nadine s'étouffait dans ses sanglots. Il aurait souhaité pouvoir sortir de la pièce d'un seul bond et disparaître. *Et plus jamais rentrer dans la chambre de quelqu'un d'autre pour le restant de mes jours.* Il voulait s'enfuir à toutes jambes, mais il savait que ça ne ferait qu'attirer l'attention, alors il s'est convaincu de ne rien faire.

Nadine en a rajouté.

Lucas a tenté une autre approche :

— Tu vas rencontrer quelqu'un, Nadine.

Le volcan a explosé :

— J'AI GÂCHÉ MA VIE À L'ATTENDRE, LUI !

Quand Nadine l'a pointé du doigt, John a eu l'impression qu'une torpille venait de le frapper de plein fouet. Pour la deuxième fois cette semaine, John a pris une décision en vitesse : il ne mettrait plus jamais le pied en dehors de la réserve. Il demanderait à son frère de lui apporter son épicerie. Amos lui devait bien ça.

— Oh, a fait Lucas comme s'il tombait des nues.

— Oui, oh ! Oh ! C'est tout ce que t'as à dire. Oh ! Et toi ? a lancé Nadine en se tournant vers John. Tu te rappelles pas qu'on a dansé ensemble ? Tu te rappelles pas m'avoir serré fort en me disant d'attendre ?

John a fait non de la tête.

— Peut-être que tu m'as mélangé avec mon frère, Amos ?

— Est-ce que John t'a réellement dit d'attendre... ou tu as interprété ça comme ça ?

Nadine a pincé les lèvres.

— J' imagine que j'aurais dû demander une preuve écrite.

Elle s'est essuyé les yeux, a dévisagé John, puis a pris la porte. Mais, avant de partir, elle s'est retournée une dernière fois et lui a lancé :

— Je t'aurais fait des enfants forts.

La porte a claqué derrière elle. L'air s'est rempli de particules de poussière.

Lucas et John ont tous deux poussé un long soupir.

— Cette jument-là sait ruer, en tout cas, a dit Lucas.

John a acquiescé de la tête. Il avait toujours voulu des enfants.

— C'est pas facile, hein ? lui a dit Lucas.

John l'a fixé du regard.

— Vous êtes pas prêt à en parler... C'est beau, je respecte ça. Ça m'a pris du temps, moi aussi.

Mais t'es plus jeune que moi...

— Si vous continuez d'attendre le moment idéal, ça arrivera jamais.

— Je suis pas comme ça, a dit John.

— Je me disais la même affaire. J'aime les hommes, des fois, a répondu Lucas en riant. Pour me rendre compte finalement que je les aimais pas mal souvent.

— Ça regarde personne.

— Vous avez raison. Le monde va pas arrêter de tourner parce qu'on décide de rester à côté.

Une fois dans le couloir, John a cherché les sorties de secours, comme convaincu soudain que ça lui ferait du bien d'aller courir une dizaine de kilomètres en gueulant à pleins poumons.

Mais, à la place, il est descendu au rez-de-chaussée, a utilisé la porte principale et s'est frayé un chemin jusqu'à la LCBO la plus proche.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15

EDNA

La musique était trop forte. Desiree se penchait sans arrêt vers Edna pour lui crier quelque chose dans l'oreille, ce à quoi elle répondait « Quoi ? », un peu perdue. Edna voyait bien que la jeune femme s'amusait, comme en témoignaient ses yeux brillants et son sourire collé au visage. Edna ne se sentait pas si mal elle-même. Elle avait emprunté une jupe à sa nièce, le morceau le plus court qu'elle avait porté depuis son adolescence. Ça descendait à peine jusqu'à ses genoux, si bien qu'elle se sentait nue. Mais bon, c'était logique étant donné la chaleur infernale qui régnait ici.

Edna n'avait jamais vu autant de personnes de couleurs différentes, qui dansaient, qui se collaient sur la piste. Desiree lui a tendu un verre.

— Ça va te rafraîchir. T'as la face toute rouge.

Edna a pris une petite gorgée. Elle a senti le picotement de l'alcool, mais ne pouvait pas résister aux glaçons.

Un coup de coude dans les côtes de la part de Desiree, qui pointait le doigt vers la gauche. John s'avancait vers elles d'un pas mal assuré.

— Allô, allô, a-t-il dit, la voix traînante, avec un sourire idiot.

Et il a tapoté la tête de Desiree.

Elle a éclaté de rire.

— Wow, vous êtes chaud.

— Pas pantoute, a répondu John. Pas pantoute.

Il a posé les yeux sur Edna.

— Vous êtes tellement petite. Vos cheveux sont tellement courts. Vous pouvez pas danser avec des cheveux courts de même.

Edna a haussé les épaules.

— Ouais, ben, j'ai dansé quand même.

— Pas de doute, pas de doute, a-t-il fait en lui tapotant la tête à elle aussi. Vous êtes une bonne petite dame.

— Je suis une bougonne.

— Vous êtes une bougonne, mais vous êtes une bonne petite dame. Jamais eu de problème avec vous.

— Ouais, ben, je suis contente.

Desiree s'est dirigée vers la piste au bras d'un jeune homme noir. Edna n'avait jamais adressé la parole de sa vie à une personne noire. Elle en avait déjà vu, des personnes noires, en ville, mais elle n'avait jamais eu l'occasion de leur parler. Elle avait toujours été curieuse, cela dit. Peut-être que la prochaine tournée leur permettrait de voyager dans des endroits où vivaient ces personnes.

— Est-ce que vous allez me juger ? a demandé John.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis différent. Votre Dieu, il a pas son mot à dire là-dessus ? Genre : être différent, tu ne dois pas.

Ça a fait rire Edna. Il était vraiment soûl.

— Jamais lu cette partie-là.

— C'est écrit quelque part.

— On n'est pas censés lire ça littéralement. On est censés s'en servir comme guide. Dieu nous parle à travers la Bible, il faut juste l'écouter.

Elle avait envie d'ajouter que, parfois, Dieu parlait à travers le sourire d'un enfant, un lever de soleil, une mélodie ou même un regard, mais elle savait qu'il n'était pas en mesure de la suivre. Elle s'est contentée d'un :

— Peut-être que vous devriez venir faire un tour à l'église, une fois.

John a repoussé l'offre du revers de la main.

— Vous m'aimez bien, pas vrai ?

Edna a fait oui de la tête, prête à affronter un petit malaise social. Il n'était pas du tout son genre d'homme, mais elle pouvait comprendre pourquoi certaines femmes le trouvaient à leur goût. Et aucun homme avec une haleine d'alcool ne l'avait jamais séduite, ça c'est certain.

— OK, c'est bien, a-t-il fait avant de s'éloigner en titubant.

Edna n'a pu réprimer un sourire. De l'autre côté de la piste, elle a repéré Nadine, adossée au bar, l'air contrarié. C'était son air habituel, certes, mais Edna avait cru qu'elle serait plus calme, maintenant que la tournée était finie. ou presque (il leur fallait quand même trouver un moyen de rentrer à la maison, mais Edna ne s'inquiétait pas pour ça : son frère, Devon, leur payerait un vol à la minute où Desiree en émettrait le souhait).

Nadine parlait avec quelqu'un. Une discussion assez animée, d'après ce que voyait Edna. C'était le beau grand chef de l'autre fois... Comment il s'appelait, déjà ? Oui, voilà : Ernest Standing Bull. Elle a vu Lucas qui s'approchait, d'un pas pressé. (Pour vrai, ça ne relaxait jamais, ce monde-là ?)

Une chanson qu'Edna aimait beaucoup s'est mise à jouer à ce moment. Elle s'est aussitôt dirigée vers la piste. Il y avait un temps pour prier, un temps pour chanter, un temps pour danser. C'était dans la Bible, ça aussi.

NADINE

— Et après ils ont refusé de nous payer parce qu'ils disaient qu'on s'était engagés à faire dix spectacles, mais moi je m'étais jamais engagée à autant... Je veux dire, s'ils m'avaient proposé ça y a plusieurs mois, peut-être que je l'aurais inclus dans l'horaire de la tournée, mais non, ils m'ont rien demandé... et là ils m'arrivent avec ça à la dernière minute ? ! Ça a tout fait foirer. Et là ils voulaient pas nous payer. Si cette fille-là avait pas été aussi bonne pour faire des acrobaties sur un cheval...

— Des acrobaties sur un cheval ? a fait Ernest d'un air ébahi.

— Des cascades, monte-descends, sur les mains, ce genre de choses... Ouais, bon, ils l'ont super bien payée pour ça, fait que ça nous a beaucoup aidés, sauf qu'on a perdu une journée... Oh, et c'est à ce moment-là qu'on a perdu notre jeune danseur, Shane. Personne me l'avait dit, mais il est resté là-bas parce qu'il a un dossier criminel, fait que c'était sûrement mieux pour lui, même si en principe c'était un danseur en surplus...

— Un dossier criminel ?

— Rien de grave, une ou deux voies de fait. Il est jeune... Faut qu'il vieillisse un peu, c'est tout. Personnellement, j'avais rien contre lui. Même que j'ai connu plusieurs de mes danseurs quand ils étaient encore un peu délinquants sur les bords...

Ernest a levé une main.

— On dirait que t'as bien travaillé.

Nadine l'a fixé des yeux.

— Je dirais que oui. Sauf qu'on a dépassé le budget. Et que j'ai perdu un de mes Indiens.

— J'ai déjà assisté à des conférences de chefs où on perdait la moitié des chefs en deux jours. Et pour le budget ? a-t-il dit en riant. C'est un succès retentissant, à mon humble avis.

Il lui a offert un beau grand sourire.

Nadine ne savait plus où regarder. Elle avait envie de regarder ses lèvres, l'endroit d'où sortaient ces belles paroles, ces paroles qui la faisaient s'illuminer de l'intérieur. Mais non, elle a dû détourner le regard parce qu'elle s'est sentie soudain comme un poisson au bout de la canne à pêche, toute frétilante, glissante et effrayée.

— Un verre ?

— Un jus d'orange, a-t-elle répondu d'une voix haut perchée à laquelle elle a consciemment ajouté un peu de basse pour ajouter : Merci.

Ernest s'est tourné vers le bar. À cet instant précis, Lucas lui a saisi les bras par-derrière.

— Vous êtes en état d'arrestation pour le vol...

— Oh, tabarnac, Lucas ! a fait Nadine en lui envoyant un coup de karaté sur l'avant-bras.

Lucas a lâché sa prise, surtout par effet de surprise.

— On a discuté de ça, déjà, a dit Nadine.

Lucas l'a dévisagée.

— La loi, c'est la loi. Tu peux pas interférer.

— Ça dépend de quelle loi tu parles. Moi, personnellement, je respecte les lois des Nehewin.

Ernest avait eu le temps de se retourner.

— Vous êtes qui, vous ?

— Je travaille pour le FBI. Je suis leur consultant autochtone.

— T'es même pas une vraie police ? a demandé Nadine.

— J'ai toute autorité, a-t-il répliqué en montrant son badge.

— Mais pas d'arme ? a demandé Ernest.

— Oh oui, j'ai une arme. J'en ai juste pas besoin en ce moment.

— Comme la moitié des retardés qui vivent en Alabama... Ça leur donne pas le droit d'apporter ça au Canada pour jouer au plus fort, a rétorqué Ernest.

Il a tendu son verre de jus d'orange à Nadine, puis a pris une gorgée de son cocktail.

— Où est-ce que vous l'avez trouvé, vous, de toute manière ? a voulu savoir Lucas. Quelqu'un l'a volé au Musée du Dakota du Nord.

Ernest a toisé Lucas de haut en bas.

— Je gage que vous auriez trouvé votre réponse plus facilement si vous étiez resté là-bas, au Dakota du Nord. On me l'a offert quand j'étais au Nouveau-Mexique, au grand rassemblement des nations d'Albuquerque. Une gang de chefs se sont réunis pour me demander de le remettre à l'acheteur. Si j'avais su que c'était illégal... bon, j'aurais probablement accepté quand même. Selon vous, qui Crazy Horse aurait-il voulu voir en profiter ? Son propre peuple ou un musée de Blancs pas rapport ?

— Ça a pas d'importance... Et si vous étiez juste un opportuniste, un voleur ?

— Crazy Horse s'est battu contre ceux qui lui volaient ses terres, qui assassinaient son peuple, qui détruisaient son mode de vie... Pour une raison obscure, c'est pas considéré comme des crimes, ça, dans le monde des Blancs. Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute que vous me considériez comme un voleur ? a expliqué Ernest avant de pousser un soupir. On a tellement de choses à faire. L'argent que ça nous aurait procuré, cette transaction-là, c'est une goutte d'eau dans l'océan.

Nadine a regardé Lucas. Elle ne le connaissait pas beaucoup (disons qu'elle en avait échappé un méchant bout sur sa personnalité !), mais elle savait reconnaître quelqu'un qui ne savait plus quoi dire. Elle a tenté d'attirer son attention.

— Lucas, peux-tu aller vérifier si tout le monde va bien ? Faut que je règle des détails de dernière minute avec le chef Ernest.

Lucas a hoché la tête d'un air reconnaissant. Il avait beau être un géant, sa posture ne laissait voir qu'une espèce de mal-être au moment où il a tourné les talons.

— C'est bizarre à quel point ils réussissent à retourner les meilleurs contre leur propre monde, a dit Ernest.

Nadine a acquiescé de la tête.

— Ils arrêtent jamais de nous voler.

— T'es contente de retourner à la maison ?

Elle a souri :

— J'ai profité pas mal du voyage. Ça va être dur de revenir à la bonne vieille routine.

— T'es pas du genre à prendre la poussière, toi, en tout cas, lui a dit Ernest avec un demi-sourire qui lui a creusé les fossettes.

Nadine a aussitôt ressenti cette même sensation de petit poisson au bout de sa ligne, comme si ses os se mettaient à flotter, et elle a dû s'appuyer au bar pour éviter de tomber. Ça n'allait pas être facile de parler affaires avec celui-là.

JOHN

John savait qu'il lui restait moins d'une heure avant que ça se mette à tourner et qu'il ne tarderait pas, ensuite, à se garrocher aux toilettes pour faire une offrande aux dieux de la brosse, juste avant de perdre connaissance, sans doute. Idéalement, dans son lit, mais il ne savait pas trop si c'était faisable (même s'il s'agissait simplement d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur). Quelle idée géniale avait eue Lucas de leur réserver des chambres dans un hôtel avec un bar à l'intérieur. John s'est dit qu'il devait se rappeler ce truc : toujours réserver dans des hôtels qui ont leur propre bar.

Une jeune femme s'est installée si près de John qu'il a senti la chaleur de son corps. Il a pivoté lentement et l'a regardée : elle était mince comme une ballerine, et ses cheveux fixés en chignon sur le sommet de sa tête accentuaient l'impression qu'il avait de se trouver à côté d'une danseuse en congé.

— Hé, chef, a-t-elle dit d'une voix rauque.

Il n'a rien répondu, surtout parce qu'il n'avait aucune idée de ce que sa bouche était en mesure de produire comme son.

— Moi et mon chum, on vous observe depuis le début de la soirée, a-t-elle continué en pointant du doigt un grand homme mince aux traits asiatiques, qui se tenait en retrait.

Ce dernier a hoché la tête en direction de John et lui a offert un sourire. Un très beau sourire.

John a fixé des yeux la jeune femme.

— Si ça vous tente... on pourrait aller s'amuser ensemble.

S'amuser comment ? Aller prendre un café ? Réserver dans un resto ouvert vingt-quatre heures ? En temps normal, John pouvait manger à n'importe quelle heure, mais son estomac était bien trop fragile en ce moment.

Il a secoué la tête.

Elle s'est rapprochée et a posé une main dans son dos.

— Wow, vous êtes vraiment musclé. J'ai jamais fait ça avec un Indien... Je veux dire, un Indien comme dans les films. C'est genre un de mes rêves.

Sa main se baladait dans son dos, puis elle a glissé vers l'avant, dangereusement proche de... John a sursauté. Il lui a agrippé le poignet et, parce qu'il a bien vu la déception sur son visage, s'est contenté de lancer :

— Je peux pas. Je suis amoureux de quelqu'un.

Les mots sont sortis avant même qu’il comprenne qu’il était en train de les prononcer.

Elle a pris un air perplexe.

— Oh.

John a baissé les yeux vers la main de la jeune femme, qu’il a portée à ses lèvres.

— Vous avez l’air d’une danseuse sortie tout droit du *Lac des cygnes*.

Il avait emmené sa mère assister à ce ballet, quelques années auparavant, à Regina. Ça lui avait coupé le sifflet, elle qui disait qu’ils ne faisaient jamais rien. Assis aux côtés de sa mère, au Centre des arts, John avait senti quelque chose en lui bondir au même rythme que les pas des danseurs.

La jeune femme a eu un sourire timide.

— Faut que je sorte d’ici. Sinon je vais me vomir dessus pis ça sera pas beau à voir.

Il a attrapé sa bouteille de bière et a calé le reste (pas de gaspillage). Comme Lucas s’approchait, l’air bougon, John l’a accosté pour le diriger vers la ballerine et son beau grand amoureux. En essayant du mieux qu’il le pouvait de ne pas trop bafouiller comme un soûlon, il a dit :

— Tiens, mon Lucas, j’ai deux personnes à te présenter.

John n’a même pas eu besoin de se retourner pour savoir que les yeux de la jeune femme venaient de s’allumer.

JOUR 15

Saskatoon, Saskatchewan

EDNA

Notre vol a quitté Toronto à treize heures, l'heure idéale pour la plupart d'entre nous, étant donné la longue soirée qui venait de se terminer. Nous avons dit au revoir au chef Ernest Standing Bull, de la NIB, qui nous avait accompagnés à l'aéroport. Quel homme généreux ! Il nous a remis à chacun et chacune une plume d'aigle et nous a expliqué que c'était un symbole de notre rôle de messagers de la culture nehewin... et de la culture hunkpapa, ai-je ajouté, en me souvenant que Lucas venait du Dakota. Dans l'avion qui nous ramenait à Saskatoon, j'ai repensé à l'importance de tout ça. Nous avons fait voyager notre culture par-delà l'océan. Sans nous, bien des gens pourraient croire que les Indiens sont morts et disparus, assassinés par ce monias de John Wayne.

À l'aéroport de Saskatoon, nos familles nous attendaient. C'était un immense plaisir de les revoir, mais c'était triste également de se séparer des autres membres de la troupe. Nous avons dit au revoir à Nadine Redcloud, qui organisait déjà la prochaine tournée de la troupe des Poules des prairies. Elle espère que ses danseurs habituels seront sur pied, prêts pour les répétitions, afin de prendre la route le plus tôt possible, maintenant que la saison des pow-wow bat son plein. Ça me semble la façon idéale de garder les jeunes occupés. Notre Américain, Lucas Pretends Eagle, était tout heureux de revoir sa voiture, dans le stationnement de l'aéroport. Une voiture volée par l'autre Lucas Pretends Eagle (longue histoire). Comme le disait mon grand-père, les affaires qu'on aime finissent toujours par retrouver leur chemin. M. Pretends Eagle pensait reconduire Nadine chez elle ; il disait vouloir rencontrer le reste de la troupe.

John Greyeyes ne s'est pas éternisé, pressé de retrouver ses chevaux et son chien. Il m'a dit que c'était son premier voyage à vie, qu'il n'avait jamais utilisé son passeport avant. Il m'a semblé avoir eu la piqûre, cependant, parce que je l'ai vu s'informer du prix d'un billet pour la Suède, juste avant de quitter l'aéroport. Desiree et moi avons été accueillies par mon frère, le chef Devon Shield. Il nous a emmenées au PFK pour célébrer notre retour. Mais je sens approcher un autre au revoir... Desiree m'a dit qu'elle partirait de la maison dès l'automne, pour commencer l'université.

Elle m'a dit aussi qu'elle avait appris bien des choses, durant ce voyage. Entre autres qu'elle voulait trouver un bon emploi, afin de ne jamais se retrouver les poches vides dans un aéroport, incapable de rentrer chez elle.

Je suis heureuse d'être de retour avant la fin de l'été. La saison des baies de Saskatoon est finie, mais je vais aller faire un tour dans le bois pour cueillir les dernières cerises sauvages.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je n'ai écrit aucun remerciement pour mes trois autres livres. Je me disais que c'était un truc réservé aux vrais écrivains, et moi je n'étais pas tout à fait une vraie écrivaine. Ou que ça donnait l'impression aux lecteurs que je me trouvais assez intéressante pour les garder avec moi au-delà de la dernière page. Mais il y a tellement de gens qui gravitent autour de l'écriture d'un livre et je me dis que c'est important de reconnaître l'appui de notre entourage. J'aimerais remercier mon éditrice, Debbie Willis, pour sa patience, sa gentillesse et sa compréhension. C'est incroyable de penser qu'on peut créer des liens aussi forts avec quelqu'un qu'on n'a jamais rencontré en personne. Merci à mon agente, Stephanie Sinclair, d'avoir misé sur moi. Merci à Alicia Elliott pour sa générosité, elle qui m'a présentée à son agente le jour même où je lui ai demandé de me recommander auprès d'elle.

Je tiens à remercier le véritable Lucas Pretends Eagle, qui m'a permis d'utiliser son merveilleux nom. Encore un autre, celui-là, que je n'ai jamais rencontré en personne, mais qui m'offre son soutien depuis tant d'années.

Quand j'étais une petite fille qui rêvait à son avenir, mon grand-oncle Ed m'écoutait toujours en répétant : « Continue, continue. » Les dernières années n'ont pas été faciles, mais j'ai continué, entre autres grâce à l'amour et à l'appui inconditionnel de mon clan : Mary, Kalina, Denise, Eleanore, Alicia, Bradlee, Kelly, Kristin et Kelly Jo. Merci pour l'écoute et pour la main tendue.

Et, bien sûr, merci à Vincent, qui laisse à sa mère ses dix minutes par jour pour écrire et qui lui fait les plus beaux sourires du monde quand les dix minutes sont écoulées.

OceanofPDF.com

 Couverture: Les Poules des prairies partent en tournée, par Dawn Dumont. Roman. Éditions Hannenorak. Œuvre de Meky Ottawa montrant une femme vêtue d'un regalia, avec un effet boule disco.

OceanofPDF.com